



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

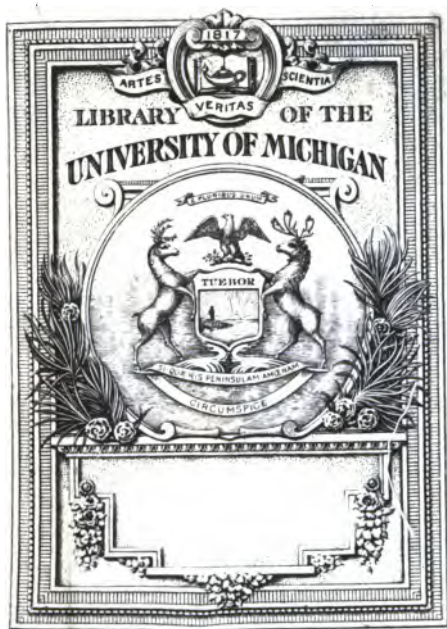
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

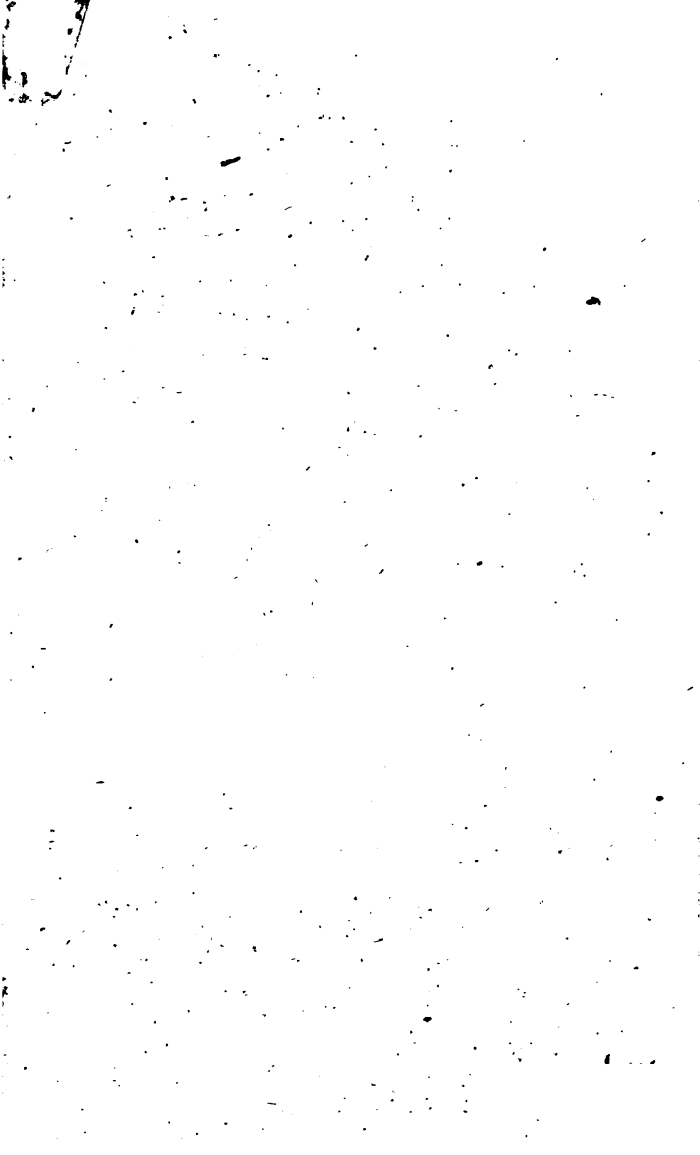


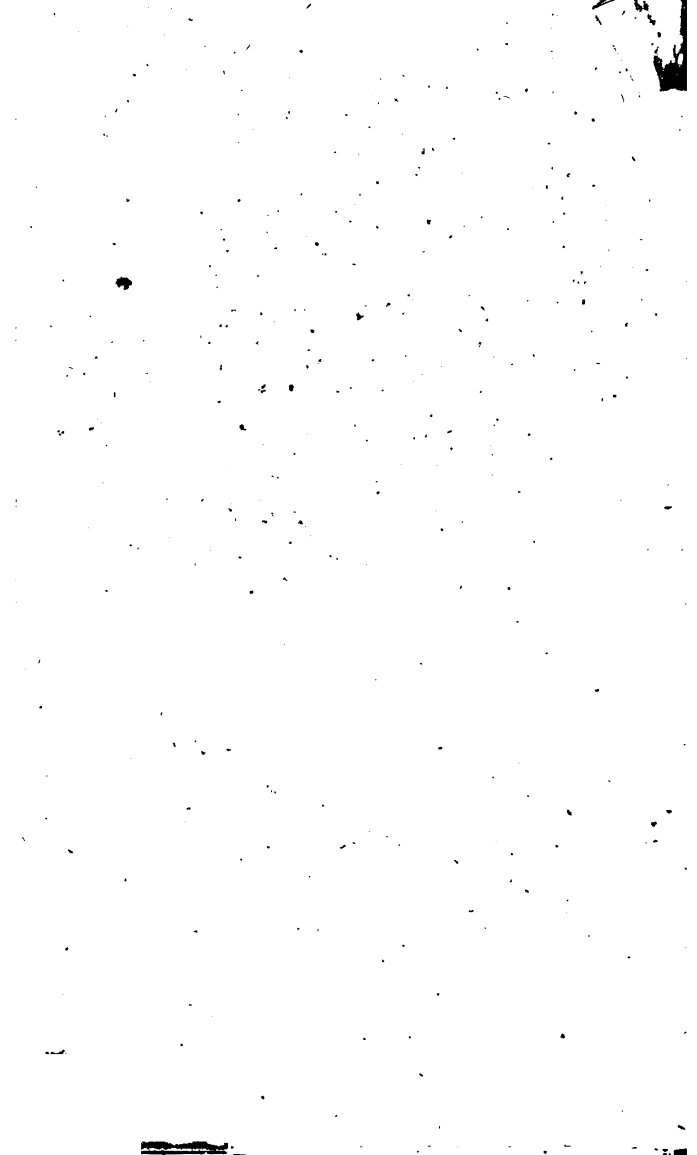
2

1007

.B586







BIBLIOTHEQUE RAISONNEE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE,

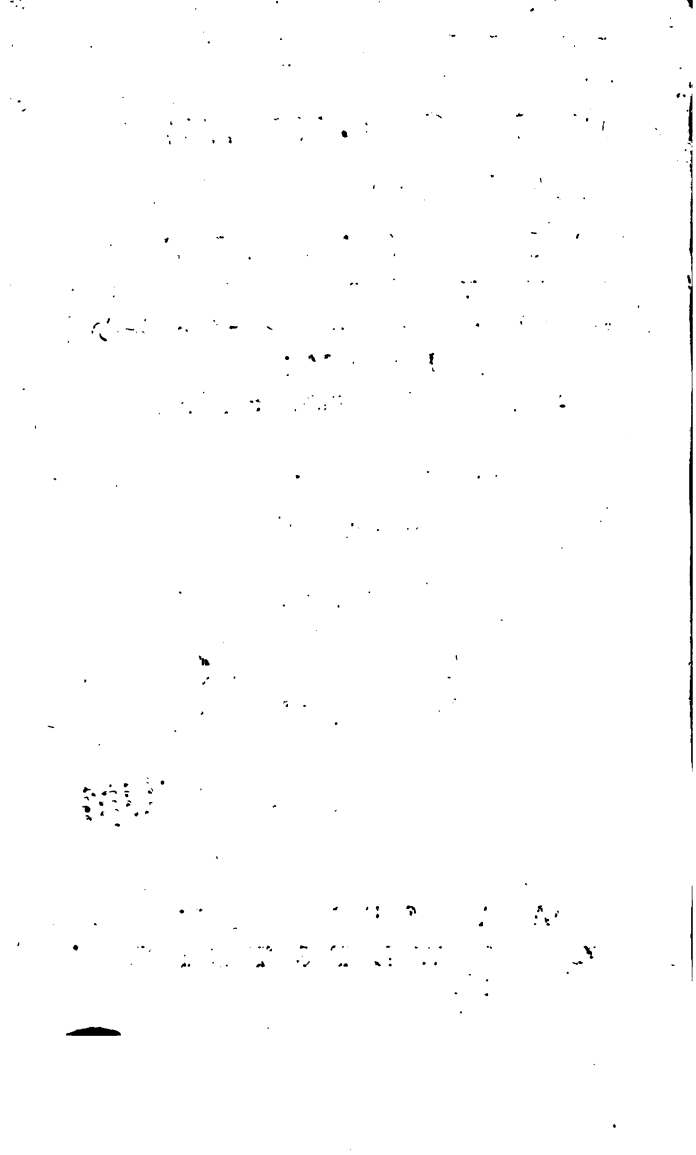
Pour les Mois
DE JANVIER, FEVRIER & MARS,
1747.

TOME TRENTE-HUIT

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M D C C X L V I I.



BIBLIOTHEQUE

*Librarian
Nyhoff
90/16 30
21625*

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois

De Janvier, Février & Mars,

1747.

ARTICLE I.

Kongl. Swenska Wetenskap Academiens Hand-
lingar.

C'est - à - dire :

MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE
des SCIENCES de SUEDE. *Stokholm* chez
Grefind, 1741, &c. Premier Extrait pour
les Tomes I & II, qui répondent aux années
1739, 1740 & 1741, *Octavo*. Tome I, de
477 pages; Tome II, de 280 pages, avec des
Planches.

IL y a vingt-cinq ans & au-delà, qu'il se for-
ma à Uplal une Société de Savans. Elle étoit
volontaire, & presque sans loi. L'autorité pu-
Tome XXXVIII. Partie I. A 2 bli-

blique la protégea dans la suite, elle se donna des Associés étrangers, elle imprima ses Mémoires en Latin, & continue d'en donner un Volume toutes les années.

L'Académie des Sciences de Suède est un établissement, qui diffère de la Société d'Upsal. Elle fut établie en 1739, & le Roi lui a accordé plusieurs privilèges, comme celui d'être exempte des fraix de la Poste. Je ne sache pas qu'elle ait jamais eu de Membre, qui ne fût pas régnicole : ses Mémoires s'impriment en Suédois : elle a des Loix, un Secrétaire, un Président, mais qui n'est en charge que pour trois mois. Son objet principal est le Bien public, entant qu'il provient du bon usage que fait une Nation des dons de la Nature. La Suède est trop reculée vers le Nord, trop remplie de bois, de marécages, & de sables stériles, pour produire ce qu'il lui faut pour nourrir ses habitans : il n'y a que l'industrie, & une sage application à faire valoir ses productions, qui puisse procurer le nécessaire à ses Habitans, réduits souvent par la famine à se nourrir de racines d'Aron aquatique, ou de Trefle de marais & d'écorce de Pin.

Des personnes de tout rang se sont réunies pour une occupation si innocente & si salutaire. Les Ministres mêmes n'ont pas dédaigné de s'associer avec des Médecins, des Machinistes, des Chymistes & des Marchands, de se soumettre aux mêmes Loix, & de les regarder comme leurs Présidens. Cela fait honneur à la Nation Suédoise, dont la Noblesse, extrêmement favorisée par la constitution, passe ordinairement pour sentir vivement les avantages.

J'ai

J'ai cru faire plaisir au Public de lui donner un **Extrait des Mémoires** de cette Académie, & j'espère qu'on me saura gré de les avoir arrachés à l'oubli, auquel les condamne la Langue dans laquelle ils sont écrits. Il y en a sept Volumes d'imprimés. Le premier commence en Été 1739, & comprend cette année & la suivante : les autres se bornent chacun à une année.

Le premier Trimestre a pour Président le fameux *Linnaeus*, dont l'amour pour l'Histoire Naturelle ne sauroit être inconnu à mes Lecteurs. Il ouvre la scène par un Mémoire sur la manière de faire réussir les Plantes étrangères. Cette méthode est entièrement prise d'après la Nature. Elle consiste à procurer à ces Plantes le même sol, le même degré de chaleur, & les mêmes variations de saisons, qui leur sont ordinaires dans leurs différentes Patries.

Mr. *Linnaeus* commence par classer les différens terroirs, qui produisent les Plantes, & par une conséquence naturelle, à nous conseiller de planter chaque Espèce végétale dans un terroir de la classe, dans laquelle la Nature la produit. Cette règle est difficile dans l'exécution. On ignore fort souvent le terroir naturel des Plantes étrangères, & il est impossible de l'imiter toujours. Le terroir marécageux, qui produit les Tourbes, & qui convient à merveille aux Plantes de la Laponie & du Nord, est inimitable dans les bonnes terres. Il est également impossible de donner aux Plantes cette terre noire, légère, & toujours humide, qui remplit les intervalles des pierres sur les Alpes, & qui produit tant de belles Plantes.

Mr. *Linneus* passe à la hauteur de l'Atmosphère, entant qu'elle a de la rélation avec les Plantes. Il est sûr que dans presque tous les Climats du Monde, les Montagnes les plus élevées produisent, du moins en partie, les mêmes Plantes. Les Pirénées, les Alpes, les Montagnes de la Laponie, & celles de Spizberg, nourrissent plusieurs Végétaux, qui sont absolument les mêmes. Mais la hauteur de l'Atmosphère a un équivalent, le froid répare ce qui y manque. Les plaines de la Sibérie produisent plusieurs espèces d'Astragales & de Pédiculaires, qui croissent sur les Alpes des Suisses, & , généralement parlant, les Plantes qui croissent sur les Montagnes des Pais chauds, proviennent également dans les Plaines des Pais froids. Si l'on pouvoit produire un froid artificiel, comme on fait faire naître une chaleur étrangère à nos Climats, on pourroit espérer de faire venir à bien les Plantes des Alpes, souvent si rebelles. Rien n'est plus beau que le *Chamaerhododendros* le plus commun des Alpes. Ce sont des touffes de fleur du rouge le plus vif, qui naissent entre des feuilles d'une consistance de Laurier, & du verd le plus gai. Mais la Nature a réglé nos forces sur nos besoins. Elle nous a donné des matières combustibles pour résister aux Hivers, qui nous extermineroient sans ce secours. Elle ne nous a donné pour diminuer la chaleur de l'air, que de l'ombre, parce que l'excès n'en est jamais assez grand pour nous ôter la vie. Si le Nitre ou le Sel Ammoniac produisent du froid, c'est une expérience pour la Physique, & non pour l'Agriculture. La Neige même ne sauroit réparer entièrement le tort que font les Étés des Pais

Païs tempérés aux Plantes des Alpes. Mais elle ne laisse pas que d'être utile, lorsqu'on en couvre les Plantes le plus longtems qu'il est possible. Pour l'ombre & l'exposition au Nord, il est aisé de s'en prévaloir.

Les vapeurs entrent pour quelque chose dans la nourriture des Plantes. Il y a plusieurs Espèces de Végétaux, qui s'affectonnent aux exhalaisons de la Mer : il faut leur fournir de l'eau salée sans laquelle ils ne viennent pas à bien.

Les Climats différens produisent différentes Espèces de Plantes, à proportion de leur chaleur. Cela est connu, & il y a longtems qu'on a imaginé les Thermomètres, pour régler la chaleur qui convient aux Ananas. Mr. *Linnaeus* est un peu plus circonstancié : il divise en trois Zones toute l'étendue des terres, qui sont entre l'Equateur & la Suède. La première est celle que renferment les Tropiques. Les Plantes, qui y sont nées, demandent pour la plupart beaucoup de chaleur ; il y en a pourtant, selon les remarques du Chevalier *Sloane*, qui croissent également en Angleterre & à la Jamaïque. Le plus grand degré de chaleur qu'il leur faut, est de 70 degrés du Thermomètre de *Fahrenheit*, qui marque de 218 celui auquel l'eau commence à jeter des bouillons. La seconde Zone se termine au 40 degré : elle renferme les plus beaux Païs du monde. Les Plantes, qui viennent de ces Païs charmans, n'exigent qu'une médiocre attention. Il leur faut 40 degrés de chaleur, & de la protection contre les Hivers du Nord. Les magnifiques Plantes du Cap de Bonne Espérance n'en demandent pas davantage. La troisième Zone est la nôtre ; il ne faut pour les

Plantes, qui y viennent naturellement, que de la terre ordinaire, & un peu de précaution contre les Hivers trop rudes. Ce n'est même qu'en Suède qu'il leur en faut. Il est inutile de leur prodiguer des pots de terre, le plein air & la liberté leur convient le mieux; le fumier même leur fait plus de mal que de bien.

Ce qui termine ce Mémoire est un peu plus particulier. Mr. *Linnaeus* recommande de donner attention aux habitudes des Plantes: il entend par-là les changemens des saisons, auxquels elles sont acoutumées dans leur País natal. C'est ainsi, par exemple, que la *Musa* demande un régime sec, suivi d'une abondance soudaine d'arrosemens. Cela imite la saison pluvieuse, qui suit la saison sèche des Indes, & Mr. *Linnaeus* est parvenu par-là à faire monter en fleurs cette Plante extraordinaire.

Mr. *Celsius* a donné ses expériences sur le changement, que souffre la longueur des perches de bois par la violence du froid, & par l'excès de la chaleur. Le bois de Frêne s'est trouvé le plus constant, il ne s'est alongé que d'un 31^{me}: & le bois de Pin sauvage est le plus changeable; il souffre un changement d'un 19^{me}.

Mr. le Capitaine *Ehrenschwardt*, a fait des expériences sur le différent degré de force de la Poudre, que l'on prépare dans les différens Païs de l'Europe. Celle de Suède s'est distinguée: une charge déterminée a jetté des Bombes d'un certain calibre à 102 aunes Suédoises, dans le tems que la Poudre des Manufactures de France, ne les a fait aller qu'à 79, & celle d'Angleterre à 74. Il résulte deux avantages de cette force supérieure.

re. Elle doit avoir son effet dans les Sièges, & sur-tout dans les Combats sur Mer; & elle fait espérer à la Suède, que sa Poudre pourra devenir une marchandise de grand débit, puisqu'elle est meilleure, & qu'elle ne coûte pas, à beaucoup près, le même prix.

Mr. *Moræus* a vu le triste effet de l'Aconit à fleur bleue, plus connu sous le nom de Nappel. Malgré ce que Mr. *Deslandes* & quelques autres Auteurs ont dit de l'innocence de cette Plante, elle s'est trouvée très venimeuse dans le Climat de l'Uplande; & un Chirurgien, qui s'avisa d'en manger en salade, en a péri en moins de deux heures.

Mr. *Wallérius* a fait des expériences, que Mrs. *Musschenbroek* & de *Réaumur* avoient faites. Il s'agit de l'afoiblissement que souffrent les fils que l'on tord. Il a trouvé, comme ces excellens Physiciens, qu'un fil composé de quatre brins ne pouvoit porter qu'à peu-près le double du poids, qu'un seul de ces brins portoit sans se rompre.

Mr. *Ribe*, Médecin du Roi, a réussi à guérir une Amaurose par des remèdes purgatifs. Il est à propos de remarquer les guérisons des maladies, que l'on compte d'ordinaire pour desespérées: l'espérance ranime les efforts du Médecin, & peut conduire à quelque expédient, qu'un abandonnement trop précipité auroit exclu.

Mr. *Triewald*, le Mécaniste, est le Président du second Trimestre. Il a fourni un long Mémoire sur la Houille, dont je ne saurois donner d'Extrait, faute d'entendre les termes de Mineurs dont il est rempli. Ces termes forment un langage à part dans les Langues du Nord, que l'on

n'entend guère, lorsqu'on n'est pas entièrement au fait des choses mêmes.

Mr. *Stroemer* propose un expédient fort particulier pour conserver les Plantes des Païs chauds. C'est d'en faire tomber les feuilles le plutôt qu'il est possible. La raison en est tirée des expériences de Mr. *Hales*. Les feuilles servent à élever beaucoup d'humidité, & à la faire transpirer. Quand elles s'aquient de cet office vers la fin de l'automne, un froid, qui surprend la Plante gorgée d'eau, la tue, en crévant les Vaisseaux par la force du suc qui s'y gèle. Ce même froid ne feroit point de mal à la Plante, s'il en trouvoit les Vaisseaux desemplis & affaîlés.

Mr. *Linnaeus* donne la description d'une espèce de Mouche qui s'atache aux Rennes. Mr. *de la Motraye* a déjà parlé de ce dangereux Insecte, qui dépose ses Oeufs entre le poil des Rennes. Les Vers, qui en proviennent, se font des Nids sous la peau de l'Animal, & n'en sortent qu'après leur transformation en Mouches. Les pauvres Rennes connoissent leur ennemi, elles le fuient, comme les Brébis fuient le Loup : & c'est cette chétive Mouche, qui force les Lapons de quitter les Plaines en Été, & d'aller chercher aux Alpes un Hiver éternel, qui ne permet pas aux Mouches d'éclore. Avec cette précaution même les peaux des Rennes n'en font que trop souvent gâtées, & la troisième partie des Fans en périt presque toutes les années. On conseille aux Lapons de graisser le poil du dos des Rennes : chaque Insecte connoit à fond les besoins de ses Petits, la Mouche fatale ne laissera pas tomber ses Oeufs sur une graisse, que la Nature n'apas produite pour les faire éclore. On

On seroit bien aise de trouver un bois incom-
bustible. En voici le secret que le hazard a révélé.
On vouloit faire servir pour le chauffage, du bois
qui avoit été employé à la fabrique de l'Alun : ce
bois imprégné de ce Sel résista au feu, & ne se
consuma que peu-à-peu, & sans produire de flam-
me. La macération du bois dans une solution de
Vitriol fait le même effet.

Le Baron *Cédernhielm* est le Président du troi-
sième Trimestre. Mr. *Tilas* y parle des Mines
d'argent d'Osmund en Osterdalie. Mr. *Celsius*
compare le pié de Suède avec les piés étrangers,
& sur-tout avec celui de Paris, dont on lui a four-
ni un étalon authentique. Le premier est au second
comme 1000 à 1094.

Mr. *Linnaeus* donne la description de la Cole,
que les Lapons préparent avec des peaux de Per-
che. Il la ratissent, la mettent dans une Vessie, &
la font cuire dans de l'eau bouillante, jusqu'à ce
qu'elle se change en Colle.

Mr. *Salberg* décrit une espèce de terre, qu'on
trouve auprès d'Uhmo. Elle fournit par la lixi-
viation, un Sel assez semblable au Sel admirable
de *Glauber*. Les sources, qui sortent de cette terre,
sont parfaitement ressemblantes aux eaux de Spa.

Il y a dans les calculs météorologiques de Mr.
Celsius quelque chose que je ne comprends pas. Le
pié de Suède est plus petit que celui d'Angleterre,
& cependant Mr. *Celsius* ne fait la hauteur mo-
yenne du Mercure, telle qu'il l'a observée à Up-
säl, que de 25 Pouces de Suède. Il faut qu'Upsäl
soit aussi élevé au-dessus de la surface de la Mer,
que les plus hautes Montagnes de l'Allemagne,
ou qu'il y ait une erreur dans les nombres.

Mr.

Mr. le Baron de *Hoëke*, Secrétaire de l'Académie, en est le Président, pour le quatrième Tri-mestre. Mr. *Charles de Geer*, un des plus riches Gentilshommes de la Suède, & amateur passionné des Insectes, y décrit quelques-uns de ces petits Animaux, qui s'élancent fort loin, par le moyen de deux leviers qu'ils ont sous le ventre. Leurs yeux ont quelque chose de particulier. Ils paroissent n'être que deux : mais ce sont deux globes, dont chacun est composé de huit yeux effectifs.

Mr. *Wallérius* rend compte de ses expériences sur l'évaporation dans le Vuide. Le Vin & d'autres liqueurs y fournissent des vapeurs, qu'on auroit cru ne pas pouvoir s'élever dans un milieu aussi léger que celui qui reste dans la cloche pneumatique, après que l'air en a été enlevé. Cette expérience nous fait soupçonner, que les vapeurs ne sont pas de l'air, renfermé dans une crou-te aqueuse : il faut que le liquide élastique, que renferme cette pellicule, soit plus légère que l'air, & de beaucoup.

Mr. *Celsius* le Père avoit donné en 1732 un catalogue des Plantes des environs d'Upsal. Il en donne ici le supplément.

Mr. *Linnaeus* nous donne l'histoire naturelle d'un Animal, que l'ignorance des Peuples a fait descendre des Nues. Ils ne se sont pourtant pas trompé de beaucoup. Ces Rats prennent leur origine des Alpes de la Laponie, ils forment une armée formidable qui marche droit à la Mer, qui baigne la Bothnie occidentale. Rien n'arrête sa marche, les Rivières & les Lacs, qui s'y oposent, n'épouvantent point ces Animaux : ils s'y jettent à corps perdu, & périssent par millions, plutôt
que

que de se détourner de leur route. Malheureux le Pais, qui se trouve devant eux ! ils n'y laissent ni la fibre de la moindre herbe que ce soit, ni la racine, tout est détruit en un moment & sur terre, & dessous. Ce qui console les Habitans, c'est que ces Animaux destructeurs ne font leurs courses, que de vingt en vingt ans. C'est le Vésuve de la Botanie.

Mr. *Edouard Ribe*, Médecin de S. M. est le Président du cinquième Trimestre. Mr. *de Geer* y donne la description du Pou des Pinçons : il a les jambes de derrière d'une grosseur extraordinaire. Mr. *Polheim* y fournit plusieurs projets pour l'Agriculture. Le *Sembrador*, dont la Société Royale d'Angleterre a donné le détail, y est remis sur le tapis. Mais je sais que des Magistrats, amis des Peuples, en ont fait faire l'expérience ; & que cette machine ne peut réussir que dans des terres légères & sabloneuses : elle est trop pesante pour les terres fortes, ou chargées de pierres. Jé préfère à cette machine le conseil que donne Mr. *Polheim*, de ne prendre, pour ensemençer les terres, que le grain le plus mur, & qui s'est détaché de l'épi sans la violence du fleau. On apprend dans les jardins le prix de la parfaite maturité des graines, & la Suède est trop pauvre en grains, pour être indifférente à ce qui en peut ramener l'abondance.

Mr. *Linnaeus* a apporté de la Laponie une espèce de Moineau ; qui change les couleurs de son plumage avec les saisons : il est d'un blanc de neige en Hiver, & d'un jaune-brun en Eté. C'est le froid qui fait cette blancheur. Mr. *Linnaeus* a conservé un de ces Oiseaux dans une chaleur tempérée,

pérée , & il a eu le plaisir de lui voir conserver sa couleur d'Eté.

Mr. *Ribe* a imité le Dr. *Freind* , & s'en est bien trouvé. Il a purgé les malades dans les jours de la seconde fièvre , qui fait tant de ravages dans le déclin de la petite Vérole confluyente , & le succès en a répondu à ses espérances.

Je ne toucherai qu'une seule des observations que Mr. *Triewald* a faites sur les Houilles : c'est la description des vapeurs dangereuses qui s'y forment. Notre Auteur en fait de deux espèces. La première éteint les flambeaux , & fusque les Mineurs. Mr. *Triewald* l'attribue , avec beaucoup de vraisemblance , au manque de renouvellement d'un air qui a croupi plusieurs années dans quelque coin de Mine , qu'on auroit abandonnée depuis longtems , & sur lequel on auroit recommencé de travailler. Il est aisé de se garantir des malheurs , qui peuvent arriver de cet air privé de son élasticité. Il faut se faire précéder d'un flambeau alumé , avancer hardiment lorsqu'il se conserve , & se retirer quand il s'éteint.

La seconde espèce de vapeurs est celle qui s'allume à l'approche d'une Chandelle. Les Mines de Houilles y sont fort sujettes en Angleterre : l'air s'y enflamme souvent , parcourt les souterrains avec le bruit & la violence de la foudre , & tue tout ce qu'il y rencontre. C'est l'huile de pierre , qui engendre cette dangereuse vapeur. On a imité la Nature dans sa formation , & nous en avons rendu compte en parlant des Transactions Philosophiques dans une des précédentes parties.

Les Poissons dorés & argentés de la Chine sont les délices des Princes des Indes. Mr. *Linneus*

en a recouvert de Mr. de *Palmstierna* : il en donne une description exacte, & la figure. C'est une espèce de Carpe, suivant sa méthode : son caractère distinctif est d'avoir la queue partagée en trois pointes. Le Mâle a la couleur de l'or, & la Femelle l'éclat de l'argent.

Le Président du sixième & dernier Trimestre du premier Tome est Mr. le Comte de *Cronstedt*. Mr. *Linnaeus* le commence par une Harangue que lui dicte la vivacité de son inclination pour l'Histoire Naturelle. Il s'atache à en démontrer l'utilité publique, & la part qu'elle peut avoir à la félicité des Peuples, dès qu'elle a été portée à un certain degré de perfection. Il s'adresse aux Puissances, & les supplie d'introduire une Science aussi utile dans les Universités. On y enseigne la Logique & la Métaphysique, & d'autres Sciences de théorie, dont l'utilité est extrêmement éloignée du Bien public, pendant qu'on ne devoit pas négliger l'Histoire Naturelle, qui enrichit une Nation, parce qu'elle lui fait connoître ses richesses. Il souhaiteroit sur-tout que les Jeunes-gens, qui se destinent à la vie Ecclésiastique, pussent se procurer une teinture de cette aimable Science. Elle leur adouciroit la solitude de la campagne, & elle leur feroit faire des découvertes, que les Savans des Villes ne font pas à même de faire.

Mr. *Sandberg* propose un expédient bien triste, mais dont la nécessité fait le prix. Il arrive souvent dans le Nord, que la longueur des Hivers consume les fourages, les Vaches & les Chevaux y déperissent, & courent risque de perdre la vie. Mr. *Sandberg* assure, d'après l'expérience, que ces Animaux ne dédaignent pas les feuilles pointues &

& étroites des Sapins, un peu d'habitude les y forme, & la Suède ne sauroit jamais manquer de cette espèce de fourage.

Mr. *de Geer* a donné la description d'une Mouche échineumone à antennes branchues; & Mr. *Ankerkrona* celle d'un Poisson des Indes, marqué de cinq taches derrière la tête, que *Valentin* a nommée *Rivier-Dolpin*.

Le second Volume des Mémoires, dont nous rendons compte, répond à l'an 1741. Mr. *Cederhielm* est le Président du premier Trimestre. Mr. *Linnaeus* y fournit l'Histoire Naturelle des Fourmis. Celle de Mr. *de Réaumur* n'a pas encore paru; & je crois que ce que j'en vais dire, aura les graces de la nouveauté pour la plus grande partie de mes Lecteurs. Les Fourmis, aussi bien que les Abeilles, sont de trois Sexes différens. Le commun du Peuple y est sans Sexe, & sans organes de la génération. Ce sont là ces travailleuses dont la Fable dit tant de bien; & dont l'Histoire Naturelle ne dément pas les éloges. Elles sont chargées de tout le travail de la République, & sur-tout de l'éducation de la Jeunesse, qui leur conte bien de la peine & des soins.

Les Fourmis Mâles & les Femelles sont ailées, & celles-ci se distinguent par leur taille, qui surpasse celle des Mâles. Les unes & les autres ne servent le Public, que par la propagation de l'Espèce. Quand la ponte est finie, elles s'envolent, abandonnent leurs tanières, se gâtent bientôt les ailes, & périssent, sans que les ouvrières aient pour les Mâles la même cruauté que les Abeilles, ni les mêmes respects pour les Femelles, dont ces mêmes mouches donnent tant de preuves.

Mr.

Mr. *George Brandt* nous communique ses Observations chymiques. Elles sont écrites avec exactitude & avec véracité. La première roule sur les produits du Vitriol. Mr. *Brandt* en tire une Huile limpide, qu'il sépare de l'Huile commune, en changeant souvent de Récipient. Il a obtenu du Colcothar un Sel volatil acide & sec, dont l'espèce est encore fort rare. Il donne de nouvelles preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur les vertus spécifiques des Sels alcalis fixes tirés de différentes Plantes. Ces Sels n'en conservent quelques propriétés, que lorsqu'ils sont produits par un feu médiocre, & sont parfaitement les mêmes, quand on y emploie le degré de feu suffisant pour en faire de véritables alcalis.

Mr. *Celsius* a fait d'exactes observations sur l'Hiver de 1740. Les Climats les plus tempérés en ont souffert, il est aisé de juger de la force du froid dans des Provinces aussi voisines du Pôle. L'eau bouillante s'est gelée dans une minute & demie, la glace a eu trente pouces de profondeur dans les fossés des environs d'Upsal, & plusieurs Lacs se sont gelés jusqu'au fond.

Mr. le Baron *de Cedernbielm* a pris la peine de s'assurer du Nid & du couvement du Coucou. Il a trouvé que cet Oiseau usurpe effectivement le Nid de quelques autres espèces, & sur-tout celui du Hôchequeue blanc; mais il justifie le petit Coucou de l'ingratitude qu'on lui a imputée. Il ne tue point sa Nourrice, & il ne tient en rien à l'espèce des Eperviers.

Mr. *Meldercrentz* a poussé plus loin le problème de *Newton* sur la manière de juger des distances par le son.

Mr. *Drake*, Sous-Gouverneur de Stokholm, est le second Président de cette année. Mr. *Linnaeus* y donne plusieurs nouvelles classes de Plantes Médicinales, qu'il a rangées selon la diversité de la culture. On y voit d'un coup d'œil celles qui peuvent supporter sans peine le Climat de la Suède; celles qui demandent du soin, & celles qu'il est impossible d'y faire subsister.

Mr. *Strömer* a fait des expériences sur la force de la Poudre. Une double charge ne porte pas la balle à une double distance, il s'en faut de beaucoup. M. *Strömer* cherche la cause de ce phénomène.

Mr. *Celsius* rapporte les observations qu'il a faites avec le Baromètre, qu'il a porté avec lui dans les Mines de Fahlun. Il paroît que rien n'est plus commode que cet expédient, pour s'assurer de l'effet que fait la hauteur sur l'abaissement du Mercure, & sur celui que fait la profondeur pour faire monter ce métal liquide. Mais la pratique n'est pas aussi instructive, que la théorie le promet. Le Baromètre n'est pas monté à des distances égales, dans les différens Puits des Mines. Pour le faire monter d'une ligne, il a fallu tantôt 109 piés de profondeur, & tantôt 94 ont suffi. Mr. *Celsius* attribue le dernier de ces évènements à la force du froid, qui domine dans certains Puits des Mines. Nous avons eu le plaisir de voir le Mercure monter d'un pouce de Rhin dans une Mine de Clensthal de 108 *laches* de profondeur, qui répondent à 756 piés du Rhin.

Mr. *Funke* cherche la cause d'un autre phénomène. Il a remarqué que les Puits perpendiculaires, qui mènent au bas des Mines (*Schachten*) sont

sont remplis dans le beau tems, d'épaisses ténèbres, à 60 ou 70 toises de la surface de la terre, & ne sont pas fort obscurs encore à 106 toises, lorsque le tems est couvert. C'est un paradoxe que *Mr. Funke* attribue à la réfraction des rayons; qui est plus grande dans un air chargé de vapeurs. C'est ainsi que le Crépuscule est plus long vers le Nord, à proportion qu'il y a plus de vapeurs.

Il est impossible de donner un détail des Mémoires de *Mr. Elvius*, sur la rapidité des Rivières. Je n'en raporte qu'un seul article. *Mr. Elvius* a trouvé que l'eau parcourt 2045 piés dans une Seconde, quand la perpendiculaire qui marque la chute de l'eau s'est trouvée de 34 pouces, & quand une ligne, qu'il faut conduire de la surface de l'eau jusqu'à la fin d'une ligne oblique, que forme un fil attaché a une boule, & enlevé par la force du courant, est longue de 14 pouces.

Mr. Ribe a disséqué le corps d'un Gentilhomme épuisé par une longue suite de maux. Il y a trouvé l'Esophage épaissi, presque sans canal, & environné d'une portion scirreuse du Diaphragme. Son mal avoit pris son origine d'une course de Traineau trop violente, où il avoit fait cinq milles Suédoises en trois heures de tems. Ces cinq milles valent bien 12 lieues de France.

Mr. Elvius démontre qu'une figure inscrite ou circonscrite dans un Cercle, a la plus grande aire entre toutes les Figures qui peuvent être comprises entre les mêmes lignes.

Mr. Benzelftierna est le Président du troisième Trimestre. *Mr. Polhem* y donne un Mémoire fort solide sur la force du mouvement, que produisent des roues que l'eau fait agir.

Mr. *Celfius* a déterminé la longitude d'Upsal par une Eclipsé de Lune. Il a trouvé que cette dernière Ville est à $4^{\circ} 57\frac{1}{2}$ de Coppenhague, longitude Orientale. C'est un degré de moins que dans la plus grande partie des Cartes Géographiques.

Mr. *Scheldon* a fait des Tables, où l'on voit tout d'un coup le poids entier d'un Vaisseau de guerre, dès qu'on fait le nombre de Canons pour lesquels il est percé. Un Vaisseau de guerre pèse 17700 *Schiffpfunds*, & un Vaisseau de 26 Canons en pèse 2134.

Mr. *Linnaeus* rapporte les noms de cent Plantes, qu'on n'avoit pas encore trouvées en Suède, & qu'il a découvertes dans le voyage dont nous avons donné un Extrait. Il y en a qu'on n'auroit jamais soupçonnées de pouvoir supporter ce Climat. Telle est la Renoncule d'Ilirie, la *Globularia*.

Mr. *Nordenberg* donne aux pauvres gens du Nord de salutaires conseils, pour leur faire trouver leur subsistance. Le premier moyen de gagner leur vie, qu'il leur recommande, & qui est à la portée de tout le monde, c'est la fabrique de la Potasse, qu des Cendres bleües. On augmente la quantité & la qualité de ces Cendres, en se servant des Plantes qui croissent sur lesbords de la Mer, & qui sont remplies de son Sel. Rien n'est plus aisé que la préparation. On brule ces Plantes, on tire la lessive de leurs Cendres, & on fait évaporer cette lessive pour en tirer un Sel alcali de couleur grise, qui est d'un excellent débit. Les Cendres privées de leur Sel par l'élxiviation, sont excellentes pour manuser la terre. Le second moyen qu'il propose, c'est de faire de la Poix, du

Gou-

Goudron & de la Térébentine. En voici la préparation. On prend la graisse qu'on trouve dans les racines des vieux Pins, on la fond sur un feu lent, on la passe par un tamis, c'est une très bonne Térébentine, dont il est aisé de distiller l'huile. Ce qui demeure au fond de la Cornue dans la distillation devient du Colophonia par une cuisson lente. L'impureté, que le tamis n'a pas laissé passer, est une poix, qui peut servir à faire des flambeaux, & à d'autres usages. Un troisième don de la Nature, ce sont les Lièvres qui sont fort communs dans le Nord. Mr. *Nordenberg* recommande aux pauvres d'en arracher le poil, qui se fabrique avec de la laine, & qui est d'un grand débit.

Mr. *Nordenberg*, dont nous venons de louer le zèle pour sa Patrie, est le Président du dernier quart. Mr. *de Geer* y décrit un Insecte, dont Mr. *Poupart* a déjà donné la description sous le nom de *Locusta-pulex*. C'est lui qui produit cette écume si commune sur les feuilles au Printems. Il la fait du suc des rameaux les plus tendres; qu'il mêle dans ses intestins avec de l'air, qu'il a pompé, & qu'il fait sortir avec violence par le derrière.

Mr. *Benzelftierna* rend compte de quelques Mines d'Or qu'on a découvertes en Suède. Il est vrai qu'elles ne rendent pas encore les fraix, parce que le Minéral ne rend guère que la 32^{me} partie d'une once par quintal. Mais la quantité qu'on en trouve ne laisse pas d'être une richesse nationale, parce qu'il fournit à la Suède un Métal précieux, & que les fraix ne sortent pas du País. C'est en Smolande qu'on a trouvé cette Mine.

On a trouvé de l'Argent dans les Mines de fer du Wermelande. Il est renfermé dans une Argile, que l'on trouve entourée du Minéral, qui rend le fer. Mr. *Benzelftierna* parle aussi avec avantage des nouvelles fabriques de Laiton, & des Mines de Houille qu'on a établies en Suède.

Mr. *Groberg* a donné la figure d'un Crapaut, trouvé dans la profondeur d'un Rocher d'une pierre fort dure. La génération & l'acroissement de ces Animaux sont si incompréhensibles, qu'on est tenté de souhaiter que ce ne soient que des fables.

Mr. *Triewald* recommande l'Antimoine pour de certaines maladies des Chevaux. La manière de préparer ce remède, c'est de mêler l'Antimoine avec du Nitre, de le faire détonner, & de ramasser les scories qui en restent. Elles sont émétiques, mais les Chevaux ne vomissent point, & ce remède les guérit sans aucune évacuation sensible. Le même Mr. *Triewald* donne la description d'une machine, pour faire des Scies avec beaucoup de promptitude.

Mr. *Celsus* fait valoir l'utilité des découvertes, qu'on a faites sur la figure de la Terre. Si l'hypothèse de *Cassini* avoit prévalu, elle auroit pu causer bien des naufrages dans le Nord, parce que les Vaisseaux se seroient trouvés sur les terres, avant que leur calcul les en eût avertis.

Mr. *Adlerhielm* a fait sur les Alpes de la Norvège l'expérience d'une excellente précaution contre la rigueur du froid. Elle est fort simple, & ne consiste qu'à se graisser le visage & les mains avec du Suif. Reste à trouver un Suif, qu'un honnête homme puisse supporter autour du nez & de la bouche,

A R-

ARTICLE II.

THE HARLEIAN MISCELLANY, or a Collection of Scarce, curious, and entertaining Pamphlets and Tracts, as well in manuscript as in print, found in the late Earl of Oxford's Library. Interspersed with historical, political, and critical Notes.

C'est-à-dire :

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de Brochures & Traités rares, curieux & amusans, tant manuscrits qu'imprimés, trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'Oxford; parsemés de Notes historiques, politiques & critiques. Avec un Index alphabétique.* Tom III. pag. 556. On a ajouté à ce Volume le commencement d'un Catalogue raisonné de toutes les Brochures qui se trouvent dans la *Bibliothèque Harleyenne*, lequel est de 56 pag.

VOICI en abrégé les Titres des Pièces contenues dans ce Volume.

1. Examen de la conduite des Etats Généraux à l'égard du Roi de la Grande Bretagne; avec les moyens par lesquels ils sont parvenus à l'état de grandeur où on les voit aujourd'hui. 1672.
2. Procès du Sr. *Walter Raleigh*, exécuté pour haute trahison, 1618.
3. Détail de l'emprisonnement du Colonel *Jan Hutchinson*, & des cruautés exercées contre lui dans sa prison, par où l'on peut juger du règne de *Charles II.* 1664.
4. Procès & exécution de deux Prêtres coupables de haute trahison sous *Jaques I.* 1607.

5. Lettres amoureuses de *Henri VIII* à *Anne de Boulen*, & les deux dernières Lettres de celle-ci, l'une au Roi & l'autre au Cardinal *Wolfey*.
6. Requête & justification du Sr. *Louis Stukely*, Vice-Amiral. 1618.
7. Chronologie historique des Electeurs Palatins du Rhin.
8. Conspiration des *Goweries* contre le Roi *Jaques* en Ecosse, ensuite Roi d'Angleterre. 1600.
9. Deux Discours, l'un pour montrer qu'on pourroit établir avec justice une Loi pour punir l'adultère de mort; l'autre pour abolir la Loi de *Haresico comburendo*. 1675.
10. Divers Complots des Papistes contre la Reine *Elizabeth*, exposés dans une Proclamation. 1591.
11. Vie & mort de *Jean Story*, grand Persécuteur des Protestans sous le règne de *Marie*. 1571.
12. Histoire d'un Serpent monstrueux trouvé dans la Province de *Suffex*. 1614.
13. Lettre pieuse d'une Dame exécutée pour cause de Religion. 1554.
14. Histoire de la *Trahison des Poudres*. 1606.
15. Le Procès & la mort des Traîtres impliqués dans la susdite Trahison. 1678.
16. Dernières paroles de *Thom. Pride*, devenu de Garçon Brasseur, Colonel & Grand *Sheriff* d'un Comté. 1680.
17. Le Roi de France vaincu & fait prisonnier par le Roi d'Angleterre. 1678.
18. Quelques Observations sur l'origine & l'usage de l'Imprimerie. 1701.
19. Chronique abrégée des Rois d'Ecosse. 1643.
20. Lettre de *Henri VIII* aux Princes qui s'intéressent à la Religion Chrétienne. 1538.
21. Conférence entre le Grand Chancelier & le Juge *Hales*, prisonnier pour cause de Religion. 1553.
22. Epitaphe de *Bonne-Foi*, le Roi de France Louis XIV, Pièce en vers, M. S.
23. Lettre écrite de l'Armée à l'Evêque de *Cloyne*, par un Gentilhomme. 1739.
24. Manifeste de la Reine *Elizabeth* pour justifier ses armemens. 1562.
25. Découverte du Complot de *Franc Throckmorton*.
26. Mort tragique de *Guillaume de Nassau*, Prince d'Orange, assassiné par *Balthaz. Serack*, le 1 de Juillet, 1584.
27. Etat présent de l'Angleterre, par rapport au Luxe.
28. Vie & Procès de *Nicolas Antoine*, brûlé à Genève pour Judaïsme. 1632.

29. Seconde Relation des terribles effets d'un Orage arrivé à *Widcombe*, le 21 d'Octobre 1638.
30. *Vox borealis*, Satyre contre Charles I.
31. Le Politique athée, Satyre contre les Ministres du dit Charles I.
32. Ordonnance du Parlement concernant l'Université de Cambridge. 1643.
33. Exposé modeste des défauts & de la corruption des Loix d'Angleterre. 1649.
34. Etincelle d'amitié: *Nulla potest esse jucunditas sublata amicitia*. Cic. *pro Flacco*. 1588.
35. Antiquités de la Ville de *Newcastle* sur Tyne. 1649.
36. Emprisonnement & plaintes d'un Envoyé extraordinaire de Portugal, *Don Pentaleón*. 1653.
37. Lamentations de l'Imprimeur de Londres. 1660.
38. Remarques historiques & morales sur le feu de Londres arrivé en 1666.
39. Satyre contre le Comte d'*Oxford Bolinbroke*, Mr. *Moor* & Mr. *Prior*, touchant la Paix. M. S.
40. Mémoires de Mr. *Duval*, fameux Laquais fort couru des Dames. 1670.
- 41 & 42. Projet & Traité touchant certains Regîtres qu'on pourroit tenir à l'égard des Biens en fond. 1671.
43. Discours ironique & burlesque en Vers, d'une Ambassadrice Angloise, au Roi de France *Louis XIV*. M. S.
44. Noirs complots du Seigneur *Gondamore* pour avancer le Papisme & la Faction Espagnole en Angleterre. 1679.
45. Relation exacte des progrès du Major Général *Thomas Morgan*, en France & en Flandre, à la tête d'une Armée de 16000. Anglois en 1657 & 1658. 1699.
46. L'Origine de l'Ecriture & du Papier.
47. Remarques politiques sur la Vie & le Règne de *Gaillaume III*.
48. Avis à un jeune Ecclésiastique.
49. Arrivée du Roi *Charles I* à Londres. 1660.
50. Loix concernant les Cignes. 1664.
51. Inondations extraordinaires arrivées dans le País de Galles. 1607.
52. Fausses nouvelles débitées par les Espagnols, & démenties par des faits; vers l'an 1588.
53. Discours où l'on fait voir que les Anglois pourroient acquérir de grandes richesses par le seul moyen de la Pêche.
54. Avis du fameux *Buchanan* aux Seigneurs Ecoissois.
55. Déclaration du Roi de France dans laquelle il pro-

reste n avoir aucune part dans les troubles de l'Angleterre.

56. Relation curieuse de *Charles*, Comte de Nottingham, touchant son Ambassade en Espagne. 1605.

57. Parlement sous *Olivier Cromwell*. 1657.

58. Discours convenable prononcé en Parlement dans la Chambre des *Communes*, relativement à la Chambre des Seigneurs. 1659.

59. Description de la Bibliothèque du Cardinal *Mazarin*, par Mr. *Naudé* qui en étoit Bibliothécaire. 1652.

60. Procès & justification du Sr. *Edward Mosely*, accusé de rapt. 1647.

61. Description de l'Ile de *Sérke*, dans la Manche. 1637.

62. Crimes imputés à la Duchesse de *Portsmouth*.

63. Succès de l'Armée Angloise aux Indes Occidentales.

64. Elégies en Vers & en Prose sur la mort de la Reine *Elizabeth*, & la description de ses Funérailles. 1603.

65. Procès de *Jeanne*, *Jean* & *Richard Perry*, exécutés pour un meurtre supposé. 1676.

66. Deux Lettres du Comte de *Clarendon*, l'une au Duc & l'autre à la Duchesse d'*Tork*, sur ce que celle-ci avoit embrassé la Religion Romaine.

67. Déclaration de quelques Seigneurs qui marquent leur zèle pour le rétablissement de *Charles II*. 1649.

68. Lettre au sujet de *Marie* Reine d'Ecosse.

69. Ecrit où l'on justifie la Reine *Elizabeth* des imputations de cruauté à l'égard des traitres. 1583.

70. Description d'une Secte appelée *la Famille de l'Amour*.

Cette Secte avoit pris naissance à Londres. Mais les Frères & les Sœurs, distraits & interrompus par le tumulte & le fracas de cette grande Ville, se retirèrent à la campagne, dans un endroit où quelques petits Vilages entourés de Forêts leur offroient des lieux où ils pouvoient s'aquiter plus décemment ou plus commodément des devoirs de leur Institut. *Vénus*, *Cupidon* & *Priape* étoient leurs Divinités tutélaires ; ils avoient leurs Saints parmi lesquels *Ovide*, *Catulle* & *Martial*, tenoient le premier rang. Ils avoient leurs Prédicateurs, leurs prières, leur Batême, & l'Art d'aimer d'*Ovide* étoit le Livre d'où l'on tiroit communé-

nément les Textes. Leur nourriture étoit commune, mais succulente; leurs habits étoient simples, mais propres: & leurs principaux ornemens consistoient en des couronnes & des guirlandes de fleurs. Ils n'avoient point d'autre Temple que l'ombre des Bois, & ils s'assembloient par préférence sous des Arbres qui ombrageoient quelque Fontaine ou quelque Ruisseau. Leur morale étoit admirable; elle tendoit à maintenir entre eux une parfaite harmonie. Un de leurs grands principes étoit de contribuer de toutes leurs forces à leurs plaisirs mutuels, & leur but principal étoit de rétablir & de perfectionner le grand Art d'aimer, si utile au bien de l'Espèce humaine, mais si mal pratiqué de nos jours, en général, sur tout dans une Société où les deux Sexes semblent ne s'unir que pour observer toutes les règles de cet Art avec plus d'exactitude. La Déesse aux cent bouches publia bientôt l'établissement & les progrès de la Secte amoureuse. La nouvelle en vint aux oreilles d'une jeune Fille aimable, qui demouroit chez ses Parens, à quelques lieues de distance du lieu où les Frères s'assembloient. Elle bruloit d'envie de savoir ce que c'étoit, elle s'en informoit à tout le monde; mais ce qu'on lui disoit ne la satisfaisoit point. Elle résolut de voir par ses propres yeux; il n'est rien tel. Elle se dérobe donc de la maison paternelle, & suivant les informations qu'elle avoit prises, elle arriva sur une Bruyère assez étendue, où elle aperçut de loin une troupe de Jeunes-gens qui s'avançoient vers un Bois voisin, à l'heure où le Dieu du jour va se plonger dans le sein de *Thétys*. Notre curieuse Novice, habillée en Amazone, montoit un Courcier léger; elle eut

eut bientôt joint la troupe. Une Sœur, qui fermoit la marche, s'arrêta pour recevoir l'Etrangère, qu'elle satisfit agréablement en répondant à sa première question. Mlle. *Susanne Snon* fut admise, en vertu de sa bonne volonté, à toutes les cérémonies du Culte religieux de la nouvelle Secte. Elle entendit un excellent Discours sur un passage d'une ancienne Epigramme Latine, *non stat bene la crassa*. Et elle en fut si édifiée, qu'elle souhaita d'être admise au nombre des Sœurs, ce qui se fit avec toute la décence imaginable. Un Patriarche des mieux découplés fut chargé de lui appliquer le Sceau de la confirmation. Elle sembla se revolter d'abord contre cette dernière cérémonie, & elle ne s'y soumit qu'après une résistance qui ne déplut point à l'Officiant. Elle resta ensuite quelques jours avec le Troupeau ; mais enfin il falut retourner à la maison paternelle, où elle fut reçue avec une joie mêlée d'inquiétude. Intéressée à cacher la véritable raison de son absence, elle n'en donnoit que de mauvaises. Elle commençabientôt elle-même à faire de tristes réflexions sur son état, elle fut dévorée d'un noir chagrin, & se vit en proie à mille remords cuisans ; on fut obligé d'avoir recours à un Ecclésiastique, pour calmer ses fraieurs. . . . Mais l'Histoire devient ici trop sérieuse. Selon nous, la fin cadre assez mal avec le commencement qui est un pur badinage, & pour ne pas copier le même défaut, nous n'en dirons rien de plus. J'ajouterai pourtant que vers l'an 1540, il s'éleva dans les Pais-bas, une Secte qui prit le nom de *Maison* ou de *Famille de l'Amour*. L'Auteur de cette Secte s'appelloit *Henri Nicolas* ; il étoit de *Munster*, & il se donnoit le

titre

titre d'*Homme désidé*. Ceux qui voudront en savoir davantage sur cet article, pourront consulter l'Histoire de la Réformation des Pais-bas par *Gerard Brandt*.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de l'Amour, je transcrirai quelque chose des Lettres de *Henri VIII à Anne Boleyn*. N^o. 5. L'ortographe n'en est pas moins extraordinaire que la diction. Voici la quatrième.

„ En bébatant de par moi le contenue de vos
 „ Lettres, me suis mis en grande agonie, non sça-
 „ chant comment les entendre ou à mon desa-
 „ vantage comme en des aucunes autres je les
 „ entendre, vous suppliant de bien bon cœur me
 „ vouloir certifiere appresent votre intention en-
 „ tière touchant l'amour entre nous deux. Car
 „ neccessité me contraint de pourchasser cette ré-
 „ ponce, ayant été plus q'ung année atteinte du
 „ dard d'amour, non estant assuré de faliere ou
 „ trouver place en votre cœur & affection. Cer-
 „ tain lequel dernier point m'en a gardé depuis
 „ peu tems ença de vous point nommer ma Mes-
 „ tres avec ce que si vous ne m'aymes d'autre
 „ sort, que d'amour commune; mais si'l vous
 „ plait de fair l'office d'une vraye loyalle Mestres
 „ & Amye & de vous donner corps & cœur a
 „ moy qui veus estre & a estre votre très-loyal
 „ serviteur (si par riguer ne me défendes) je vous
 „ promes que non-seulement le nom vous sera
 „ deu, mais aussi vous prendray pour ma Mes-
 „ tresse en rebuttant très tantes autres auprès de
 „ vous hors de pensè & d'affection & de vous
 „ seulement servire; vous suppliant me faire en-
 „ tiere responce a cette ma rude Lettre, a quoy &

„ en

„ en quoy me puis fier, & s'il ne vous plait de me
„ faire réponse par escrité assurez moi quelque
„ lieu la ou je la pourroy avoir de bouche, & je
„ m'y trouverai de bien bon cœur. Non plus de-
„ peur de vous ennuyer. Escrite de la main de ce-
„ lui, qui volontiers demeureroit votre, H. R.
„ Voici l'onzième. „ Approchant du tems qui
„ m'a si longement duré me rejoye tante qu'il
„ me semble presque déjà venu. Neanmoins
„ l'entier accomplissement ne se perfera tant que
„ les deux personnes se assembleront, la quelle as-
„ semblée est plus desirée en mon endroit que nul-
„ le chose mondaine, car que rejoyement peut
„ estre si grand en ce monde que d'avoir la com-
„ pagnie de celle qui est la plus chere amye, sa-
„ chant aussi qu'elle fait la pareille de son côté, la
„ pensée du quel me fait grand plaisir: juges adon-
„ ques, que fera le personnage, l'absence du quel
„ m'a fait plus grand mal au cœur que ni langue
„ ni écriture peuvent exprimer, & que jamais
„ autre chose excepté cela peut remédier, vous
„ suppliant ma Maitresse de dire a Monsieur vo-
„ tre pere de ma part que je luy prie d'avancer de
„ deux jours le tems assigné, qu'il peut estre en
„ Court devant le vieille terme ou au moins sur
„ le jour presché, car autrement je penserais
„ qu'il ne feroit point le tour des amoureux qu'il
„ disoit, ni accordant a mon expectation. Non
„ plus d'asseur de faulte de tems. Esperant bien-
„ tôt que de bouche vous diray le reste des peines
„ par moy en votre absence soutenuës. Escrite
„ de la main du Secretere qui se souhaite d'assu-
„ rer privement après de vous, & qui est & qui a
„ jamais sera votre loyal & plus assuré Serviteur.
„ H. autre (AB) ne cherche R. On

On trouve aussi dans cette collection des Lettres écrites originairement en Anglois : traduisons-en une.

„ Ma chère Maitresse, celle-ci est pour vous
 „ faire savoir combien je m'ennuie ici depuis que
 „ vous êtes partie. Car je vous assure que le peu
 „ de tems qui s'est écoulé depuis votre départ,
 „ m'a paru plus long que 15 jours n'avoient cou-
 „ tume de faire autrefois. Je n'en connois point
 „ d'autre cause que vos charmes, & la violence
 „ de mon amour. Autrement se pourroit-il
 „ qu'une si courte absence m'eût été si sensible ?
 „ Mais à présent que je vais me rapprocher de
 „ vous, il me semble que mes peines diminuent
 „ de la moitié. D'ailleurs mon Livre m'a été
 „ d'un grand secours ; rien ne convient mieux
 „ au sujet dont je suis occupé. J'y ai écrit au-
 „ jourd'hui pendant quatre heures, c'est ce qui
 „ fait que vous avez de moi une si courte Lettre.
 „ Ayant outre cela un grand mal de tête, & me
 „ souhaitant, (sur-tout un soir), entre les bras
 „ de ma Maitresse, dont je me flatte de baiser
 „ bientôt l'aimable sein. Ecrite de la main de ce-
 „ lui qui étoit, qui est, & qui sera toujours à vous
 „ de pleine volonté. H. R.

Voilà bien de la tendresse, bien des protestations de fidélité, & beaucoup d'empressement. Cependant chacun sait combien peu cela dura, puisqu'environ trois ans après le Mariage, *Anne de Bolen* perdit la tête sur un échafaut, pour cause d'infidélité, dont elle fut injustement accusée, suivant quelques-uns, mais dont d'autres la croient avoir été très coupable (a). La dernière

(a) Voyez ce qu'on en dit dans un Extrait des Oeuvres de Bacon, Tome V, page 37 de ce Journal.

Lettre, qu'elle écrivit au Roi son Mari, & dont je vai donner la Traduction, pourroit peut-être répandre quelque lumière sur ce sujet.

„ Sire, ma disgrâce auprès de V. M. & ma
„ prison sont des choses si étranges pour moi,
„ que je ne fais ni ce que je dois écrire, ni de quel-
„ le faute vous voulez que je me justifie. Com-
„ me vous m'envoyez un homme, que vous sa-
„ vez être mon ancien ennemi déclaré, me dire
„ d'avouer la vérité pour rentrer dans votre fa-
„ veur, j'ai d'abord compris votre pensée. Et si
„ l'aveu de la vérité peut, comme vous dites,
„ me sauver, j'accomplirai vos ordres avec tou-
„ te la bonne volonté & toute la soumission pos-
„ sible.

„ Mais que V. M. ne s'imagine pas que votre
„ malheureuse Femme se laisse jamais persuader
„ de se reconnoître coupable d'une faute dont
„ elle n'a pas même eu la pensée. Car, pour dire
„ la vérité, jamais Prince n'eut une Femme plus
„ fidèle & plus sincèrement affectonnée, que
„ celle que vous avez dans *Anne de Bolen*, nom
„ & situation dont je me serois bien volontiers
„ contentée, si c'eût été le bon-plaisir de Dieu
„ & de V. M. Il ne m'est même pas arrivé un
„ seul moment, pendant mon élévation où en
„ recevant la qualité de Reine, de m'oublier as-
„ sez moi-même pour n'avoir pas toujours pré-
„ vu ce qui m'arrive aujourd'hui, puisque ma di-
„ gnité n'étoit fondée que sur la fantaisie de V.
„ M. je savois que le moindre changement pou-
„ voit détourner cette fantaisie à quelque autre
„ objet. Vous m'avez tirée d'un état humble,
„ & vous m'avez choisie pour être votre Reine

„ &

„ & votre Compagne ; c'est une faveur que je ne
„ méritois pas , & il s'en falloit bien que j'osasse
„ m'en flatter. Si vous me trouvez alors digne
„ de cet honneur , de grace ne me privez pas de
„ votre bienveillance Royale, ou par pure incon-
„ stance , ou en suivant les mauvais conseils de
„ mes ennemis. N'allez pas par cette imputa-
„ tion , cette indigne imputation d'infidélité en-
„ vers V. M. jeter une tache d'infamie sur votre
„ loyale Epouse & sur la Princeffe votre Fille.
„ Faites-moi mon procès , mais qu'il se fasse se-
„ lon les Loix , & que mes ennemis jurés ne
„ soient pas en même tems mes Accusateurs &
„ mes Juges. Même je souhaite que mon procès
„ soit public, puisque la vérité sur laquelle je me
„ fonde ne craint point de honte publique. Alors
„ vous verrez , ou mon innocence prouvée , vos
„ soupçons & votre conscience satisfaite , l'i-
„ gnominie & la calomnie arrêtées, ou mon cri-
„ me ouvertement déclaré. En ce cas-là , de
„ quelque manière qu'après Dieu vous ordon-
„ nerez de moi , V. M. peut éviter un reproche
„ public. Et mon crime étant ainsi légalement
„ démontré , V. M. sera libre devant Dieu &
„ devant les Hommes, non seulement de me pu-
„ nir comme une Femme infidèle , mais encore
„ de suivre votre inclination pour ce Parti qui est
„ la cause de l'état où je suis , & que j'aurois pu
„ nommer il y a longtems , car V. M. n'ignore
„ pas mes soupçons à ce sujet.

„ Mais si mon sort est déjà déterminé , & que
„ non seulement ma mort , mais une infame ca-
„ lomnie doive vous mettre en possession du bon-
„ heur que vous désirez , alors je prie Dieu qu'il
„ Tome XXXVIII, Partie I. C „ vous

„ vous pardonne un si grand péché, aussi bien
 „ qu'à mes Ennemis, qui auront été les instru-
 „ mens de ma perte, & qu'il ne vous appelle
 „ point à rendre un compte rigoureux des traite-
 „ mens cruels & indignes d'un Prince, que vous
 „ m'avez fait souffrir. Car nous comparoîtrons
 „ bientôt vous & moi devant son Tribunal au
 „ jour du jugement universel : jugement où je
 „ suis persuadée que, quelque opinion que la
 „ monde puisse avoir de moi, mon innocence
 „ sera pleinement reconnue & suffisamment jus-
 „ tifiée.

„ La dernière & la seule grace qui me reste à
 „ vous demander, c'est que tout le poids de votre
 „ ressentiment tombe sur moi, & que vous épar-
 „ gniez plusieurs Gentilshommes qui, à ce que
 „ j'apprens, sont à cause de moi dans une étroite
 „ prison. Si jamais j'ai trouvé grace devant vous;
 „ si jamais vous avez entendu avec quelque plai-
 „ sir le nom d'*Anne de Bolen*, accordez - moi
 „ cette requête, & je cesserai d'importuner (a) V.
 „ M. en adressant mes ferventes prières à la Tri-
 „ nité, pour que Dieu vous prenne sous sa pro-
 „ tection, & vous dirige dans toutes vos actions.
 „ *De ma triste prison à la Tour le fixième de Mai.*
 „ *Votre loyale & toujours fidèle Eponse Anne*
 „ *Boleyn (b).*”

(a) *Tour Grace*, & par-tout ailleurs où j'ai mis V. M. par-
 ce que *Votre Grace*, n'est point en usage en ce sens-là dans
 notre Langue.

(b) J'ai traduit *de Boulén*, ou *Belen*, comme je l'ai vu
 dans les Auteurs François.

N^o. 46. L'ORIGINE de l'ECRITURE & du PAPIER, en deux Discours tirés d'un Livre intitulé, *la Bibliothèque du Vatican*, par *Mutio Pansa*, Bibliothécaire de ladite Bibliothèque; imprimé à Rome. 4^o. 30. p. dans l'Original.

ON peut conclure de plusieurs Auteurs & Chrétiens & Payens, que l'usage des Livres & des Bibliothèques est très ancien, & même qu'il ne remonte guère moins haut que l'origine du Monde, témoin la Prophétie d'*Enoch* dont parle St. *Jude*, qui vraisemblablement étoit écrite, bien que cet Apôtre ne le dise pas. Quoique les Auteurs diffèrent beaucoup entre eux sur l'origine des Lettres qui servent à composer les Livres, il est sûr que les premières ont été inventées par *Adam*, par ses Enfans & par ses Petits-enfans, & qu'elles furent conservées par *Noé* & ses Descendans qui les transmirent à *Abraham*, d'où elles passèrent ensuite à *Moïse*. C'est le sentiment de *S. Augustin* (a), & de *Joséph* (b). Celui-ci rapporte que les Enfans de *Seth* élevèrent deux colonnes, l'une de pierres & l'autre de briques, sur lesquelles ils écrivirent les Arts qu'ils avoient découverts, pour les transmettre à leur Postérité, & il assure avoir vu en Syrie une de ces Colonnes. Cela me fait croire que ce fut delà que les Egyptiens aprirent la manière d'exprimer les mystères de leur Religion, par des caractères qu'ils appellèrent *Hiéroglyphes*, en les gravant sur des Obélisques, qui étoient anciennement en si grand nombre en Egypte, qu'on en voit encore

au-

(a) De Civitate Dei L. XV.

(b) Antiq. Jud. L. I.

aujourd'hui à Rome plusieurs que les premiers Empereurs y avoient fait transporter. Il est d'autant plus probable qu'*Adam* a été le premier inventeur des Lettres, que nous lisons qu'il excelloit en sagesse, & qu'il avoit une connoissance fort étendue des choses que la Nature offre à nos regards : on doit croire par conséquent, qu'il trouva ce moyen pour communiquer ses lumières à sa Postérité. *Plin* (a) confirme cette opinion, car après avoir rapporté les divers sentimens touchant l'invention des Lettres, il conclut qu'il les étoit éternelles, ce qui signifie la même chose que s'il disoit qu'elles ont commencé avec le Monde. C'est donc sans fondement qu'on a attribué aux Egyptiens l'invention des Lettres & des Arts, comme fait *Diodore de Sicile* (b), qui dit que *Mercur* les inventa en Egypte, quoiqu'il avance ailleurs (c) que quelques-uns croyoient que les Ethiopiens avoient les Lettres avant les Egyptiens à qui ils les avoient transmises. Il suit encore de là que *Moïse* n'est pas l'inventeur des Lettres, comme l'ont assuré quelques Juifs & quelques Chrétiens, parce qu'il a vécu avant tous ceux à qui on les attribue, comme *Cadmus* qui vivoit du tems d'*Othoniel*, 47 ans après la Loi écrite par *Moïse*. C'est de lui que les reçurent les Egyptiens, qui les donnèrent aux Phéniciens de chez qui *Cadmus* les apporta en Grèce. Il est vrai qu'*Attaban* & *Eupolème*, Auteurs Payens, disent que *Moïse* étoit apellé *Mercur* par les Egyptiens, & étoit celui-là même qui leur avoit enseigné les Lettres

(a) Hist. Nat. L. VII. ch. 8.

(b) Lib. I. (c) Lib. IV.

Il est donc clair que les Lettres sont d'une origine plus ancienne que ne l'a cru *Philon* Juif, qui les attribue à *Abraham*; puisque, comme on l'a dit, elles existoient même du tems d'*Adam*, & que *Noé*, qui étoit Homme de Lettres & de savoir, les conserva avec lui dans l'Arche; & comme lors de la *confusion des Langues*, plusieurs Nations purent perdre l'usage des Lettres, il put arriver aussi qu'elles ne furent conservées que dans la seule Famille d'*Héber*, Père des Hébreux, lesquels ne perdirent pas leur premier Langage, comme *St. Augustin*, *Eusèbe*, & plusieurs Savans modernes le croient (a). Ce qui a trompé *Philon* & quelques autres, au sujet de *Moïse*, c'est que ses Livres sont les plus anciens qu'il y ait au monde, & qu'ils sont antérieurs à la *Sagesse des Egyptiens* & à la *Philosophie des Grecs*, comme le prouvent *St. Augustin*, *Joseph*, *Eusèbe* & *Justin Martyr*. D'ailleurs, comment *Moïse* auroit-il pu être instruit dans la *Sagesse des Egyptiens*, s'ils n'avoient pas eu de Lettres? non pas que j'ignore qu'ils avoient des Caractères *hiéroglyphiques* par le moyen desquels ils enseignoient la plupart de leurs Sciences.

Quoiqu'il en soit, l'invention des Lettres est certainement divine; sans elles aucune autre invention

(a) De ce nombre est le célèbre Mr. *Alb. Schultens*, Professeur en Théologie & en Langues Orientales à Leyde. Les Savans ne peuvent ignorer les disputes qu'il a eues à ce sujet avec feu Mr. T. H. van den *Homer* Professeur en Théologie, toutes terminées à la gloire du premier. Il a démontré que l'Hébreu de la Bible, l'Arabe, le Syriaque & le Chaldaïque, sont 4 Dialectes d'une première Langue entièrement perdue. Voyez *Alb. Schult. Excursus*. I, II, III.

vention ne pourroit subsister : elles rendent les Hommes immortels ; elles remettent sous nos yeux des choses passées il y a mille ans ; par leur moyen on apprend toute sorte de Sciences ; nos Pères s'en sont servi pour nous transmettre les découvertes des siècles passés, & nous nous en servons pour faire passer à la Postérité, les découvertes que nous faisons. En un mot elles procurent un bien infini & inexprimable, & par conséquent c'est une invention qu'on peut appeller divine.

Après avoir traité de l'origine des Lettres, il est naturel de dire quelque chose du Papier qui sert à les recevoir. Nous ne savons point sur quoi l'on écrivoit avant le Déluge, vu que l'Ecriture ne nous parle que de ces deux Colonnes sur lesquelles les Enfans de *Seth* gravèrent leurs découvertes pour en conserver la mémoire. Tous les Auteurs conviennent qu'après le Déluge on n'avoit point de Papier, mais qu'on écrivoit sur des feuilles de Palmier. On se servit ensuite de l'écorce de certains Arbres, c'est-à-dire, de cette espèce de *membrane fibreuse* qui se trouve entre le bois & la grosse écorce. C'est ce qui s'appelle en Grec *πῦλον*, & en Latin *Liber*, dont nos Livres ont retenu le nom. On s'avisa, après cela, d'écrire sur des feuilles de Plomb très minces, & puis sur de la Toile cirée. *Homère* dit que cette sorte de Toile étoit en usage avant la Ville de Troie. Et *Martial* écrit que lorsqu'il présidoit en Lycie, il y lut dans un Temple une Lettre écrite sur de la Toile cirée, par *Sarpédon*, Roi de Lycie, qui étoit alors à Troie pour secourir *Priam* contre les Grecs. Dans la suite des tems, on trouva le moyen d'écrire

crire sur des peaux de Mouton préparées dont parle *Hérodote* (a), & dont *Varron* attribue l'invention aux habitans de *Pergame* Ville d'Asie, du tems d'*Eumènes* leur Roi, & c'est du nom de *Pergame* qu'on a fait celui de *Parchemin*. Mais *Joséph* fait remonter l'origine du Parchemin bien plus haut. Si nous l'en croyons, les Livres des Juifs, beaucoup plus anciens qu'*Eumène*, étoient écrits sur des Peaux; & il raconte que quand le Grand-prêtre *Eléazar* envoya les Livres sacrés à *Ptolomée* pour être traduits en Grec, le Roi admira la finesse des Peaux ou du Parchemin sur lequel ils étoient écrits, ce qui prouve que la manière de le préparer avoit été jusqu'alors inconnue en Egypte. Après cela on trouva une sorte de Papier qu'on tiroit d'une espèce de Roseau, ou de Plante appelée *Papyrus*, qui croît dans les Marais sur les bords du Nil & en Syrie sur les rivages de l'Euphrate. Ces Roseaux poussent une tige triangulaire de douze à quinze piés de haut, & d'ordinaire d'un pié & demi de circonférence. On trouve sous la première écorce de cette Plante plusieurs Peaux ou envelopes plus fines les unes que les autres, à mesure qu'on aproche de la moelle; & lorsqu'elles ont été bien préparées avec de la farine & d'autres ingrédiens, elles produisent plusieurs sortes de Papier, à proportion de leur finesse, & propre à divers usages.

Varron assure que cette propriété du *Papyrus* fut découverte du tems d'*Alexandre*, lorsqu'il faisoit bâtir la Ville d'*Alexandrie*. Mais *Plin*e prouve que l'invention du *Papyrus* est beaucoup plus

(a) Lib. VII.

plus ancienne ; & cela par des Livres que *Gn. Tarrentinus* trouva dans la Vigne, enfermés dans un coffre de marbre avec les os de *Numa Pompilius*. Ces Livres étoient écrits sur du Papier tiré du *Papyrus*, & *N. Pompilius* vivoit longtems avant *Alexandre*. Les différentes sortes de Papier qu'on tiroit du *Papyrus* avoient chez les Romains chacune un nom particulier, pris tantôt de son usage, comme le *Hieratica* consacré aux Livres de dévotion ; tantôt du nom de l'Empereur régnant, comme l'*Augustana*, & tantôt de l'Ouvrier, qui en avoit inventé la préparation, comme le *Fanniana*, & ainsi du reste : il en faut lire le détail dans l'Auteur même. *Plin*e dit que de son tems il y avoit un très grand nombre de Livres écrits sur ce Papier. Il duroit très longtems, comme cela paroît par les Livres de *N. Pompilius* dont on vient de parler, qui furent trouvés sous le Consulat de *P. Cornélius*, *L. F. Cethegus*, *M. Balbus*, & *Q. F. Pamphilus*, c'est-à-dire, 535 ans depuis le règne de ce Prince ; & il est d'autant plus étonnant qu'ils ne se fussent pas corrompus, qu'ils avoient été pendant un si longtems cachés sous terre.

Enfin on a trouvé en dernier lieu le secret de faire avec du vieux linge, le Papier sur lequel nous écrivons, & qu'on préfère aujourd'hui à tout autre. Cette sorte de Papier a été connue en Europe environ l'an 1300, mais on en ignoroit la fabrication. On conjecture que la manière de le fabriquer fut apportée d'Orient par les Sarazins qui s'établirent en Espagne, principalement en Galice, d'où les Peuples du Nord tirèrent d'abord le Papier dont ils avoient besoin, jusqu'à ce qu'ils eussent appris la manière de le faire eux-mêmes ; ce qui

qui arriva vers l'an 1470. Comme Mrs. les Antiquaires se copient sans scrupule les uns les autres, ceux qui voudront prendre la peine de consulter le Livre de *Gui Pancirolle* avec les Commentaires de *Salmuth, de rebus memorabil.* Part II. de *novis repertis*, tit. 13, y trouveront de quoi étofer ce sujet.

Voici une Lettre qui roule sur un sujet assez curieux, & qui a assez de rélation à celui dont on vient de parler; nous allons en donner la traduction, persuadés que nos Lecteurs ne nous en feroient pas mauvais-gré. Celui qui la publie la fait précéder d'une espèce de préambule. „ Le Mon-

„ de savant n'ignore pas que les anciens Auteurs
 „ parlent souvent d'une sorte de Lin incombusti-
 „ ble (*Linum asbestinum*), ou filace de terre, com-
 „ posée de fils assez forts, tirés d'une sorte d'A-
 „ lun de Plume qui se trouvoit dans l'Ile de
 „ Crète, en Arcadie & ailleurs. Ce Lin servoit
 „ à faire de la Toile, dont l'usage étoit de conser-
 „ ver les cendres des Corps que l'on brûloit, &
 „ d'empêcher qu'elles ne se mêlassent avec les
 „ cendres & les charbons du Bucher funèbre. On
 „ fait tout de même que plusieurs Auteurs mo-
 „ dernes ont mis le *Linum asbestinum* au nom-
 „ bre des choses perdues, & que d'autres ont dou-
 „ té que les Anciens aient jamais connu ce pré-
 „ tendu fossile. La Lettre suivante éclaircit tous
 „ ces points; elle montre que le fait est vrai, que
 „ les anciens Ecrivains ne nous ont point trompés,
 „ & que nous les avons bien entendus, mais,
 „ qui plus est, que cette curiosité singulière n'est
 „ ni fort éloignée de nous, ni fort difficile à trou-
 „ ver. Mais ce qui paroît bien étrange, c'est que

„ cette Lettre ait été publiée il y a environ soixante ans, & qu'aujourd'hui nous ne soyons guère mieux instruits du sujet dont elle traite: la voici.

„ **RELATION** en forme de Lettre écrite au Docteur *Rob. Plot*, par *Eduard Lloyd*, du Collège de *Jésus*, à *Oxford*, touchant une espèce de *Papier* fait de *Lin incombustible*, trouvé dans le *Pais de Galles*.

„ **P**OUR obéir à vos ordres, je vous envoie le détail de tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent du *Lapis amiantus*, ou *Linum fossilis asbestinum*, que vous avez appris, comme cela est vrai, qu'on trouvoit dans l'Ile d'*Anglesey*. Je vous laisse à décider si c'est la même chose que l'*Asbestos* des Anciens, ou s'il en diffère à quelques égards. Je ne m'arrêterai point non plus à vous rapporter ce que les Auteurs ont dit de l'*Asbestos*, persuadé que cela seroit inutile par rapport à vous qui ne l'ignorez pas; je me contenterai de vous décrire celui-ci suivant l'expérience que j'en ai faite. Il se trouve en assez grande quantité dans la Paroisse de *Llanfairyn-Hornwy* dans la partie septentrionale d'*Anglesey*: il est par veines dans les lits de pierre, & il ressemble assez à la pierre à feu par la dureté & par la couleur. Ces veines ont en général un quart de pouce de profondeur, souvent moins & rarement plus, & telle étoit la proportion du *Lapis Amianthus*. Cette pierre est composée d'une matière lanugineuse extrêmement semblable à celle des Plantes lanugineuses,

gineuses, mais si serrée que vous n'y apercevez aucun filament, & qu'elle ne paroît être autre chose qu'une pierre polie, jusqu'à ce que vous en ayez dérangé le grain avec une aiguille ou quelque autre instrument aigu. Dans son état naturel elle est blanchâtre ou couleur de paille, mais toujours luisante. Mais si vous la broyez dans un mortier, le lustre disparoit, & le tout est blanchâtre. Les veines de ce Lin incombustible sont revêtues dessus & dessous d'une envelope terrestre très mince, qui les séparent de la pierre où elles se trouvent attachées.

D'abord je mis une certaine quantité de ce Lin dans le feu, où il devint rouge; mais quoi que je l'y eusse laissé plus d'un quart d'heure, il ne me parut nullement consumé. Ensuite j'en fis une meche, comme vous aviez fait de celui de Cypre, & l'ayant trempée dans de l'huile je l'allumai; elle donna une aussi belle flamme que toute autre meche auroit pu faire, jusqu'à ce que toute l'huile fût consumée, & je ne pus y remarquer aucune altération. Je ne doutai plus que cette matière ne fût incombustible. Et comme je vous avois entendu dire dans une de vos Leçons de Chymie sur l'Histoire naturelle, qu'on avoit fait & qu'on pourroit faire du Papier avec le *Linum asbestinum*, je voulus essayer si j'en pourrois faire avec celui-ci, persuadé que s'il n'étoit pas d'une grande utilité, il exciteroit du moins l'admiration de ceux qui n'en connoitroient pas la matière, vu qu'il résiste au feu. Pour cet effet je pris une certaine quantité de *Linum asbestinum*, & je

le

„ le broyai dans un mortier de marbre, jusqu'à
 „ ce qu'il fût réduit en une substance cotoneu-
 „ se, & propre à l'usage que j'en voulois faire. A-
 „ lors je le passai dans un tamis fin, & je le pur-
 „ geai passablement bien des matières terrestres
 „ qui s'y trouvent ; car les pierres & la terre que
 „ je n'avois pas pu en ôter auparavant, se rédui-
 „ firent en poussière dans le mortier, & passèrent
 „ aisément au travers du tamis où il ne resta que
 „ le Lin pur. Ayant donc broyé & nettoyé mon
 „ Lin, je le portai à un Moulin à Papier; je le mis
 „ avec de l'eau dans un vaisseau de grandeur pro-
 „ portionnée à la quantité de matière que j'a-
 „ vois ; pour faire mon Papier; je le détrempai &
 „ le remuai fortement, & je priai l'Ouvrier de le
 „ travailler suivant la méthode ordinaire de faire
 „ du Papier, dans un moule à faire le Papier à écri-
 „ re. Je lui recommandai seulement de bien re-
 „ muer la matière avant que de se servir du mou-
 „ le, parce qu'étant beaucoup plus pesante que
 „ celle dont on se sert d'ordinaire, elle iroit d'a-
 „ bord se rasseoir au fond, si on ne la tiroit pas sur
 „ le champ. Le Papier fait de ce Lin est très gros-
 „ sier & très aisé à déchirer. Mais comme c'est
 „ un premier essai, je m'imagine qu'on pourroit
 „ le perfectionner ; j'en pourrois alléguer de
 „ bonnes raisons ; & les Ouvriers ne doutoient
 „ pas que, si la matière eût été broyée dans un
 „ de leur mortiers pendant 20 heures, on n'en
 „ eût pu tirer de bon Papier à écrire, &c.

E. LLOYD.

Revenons à notre Recueil, pour ajouter ici
quelque chose du N^o. 18. *Observations sur l'usa-*

gè & l'origine du noble & mystérieux Art de l'Imprimerie. Par F. Burges, Imprimeur à *Norwich* 1701, 17 p. in 8°. dans l'Original.

On sera surpris d'apprendre que c'est-là le premier Livre qui ait été imprimé à *Norwich*. La situation de cette Ville est très avantageuse pour le commerce de Hollande. M^{rs}. les *Norwichiens*, tout absorbés dans le Négoces, n'ont pas grand gout pour les Belles-Lettres. Ils resserrent même l'Art d'écrire dans des bornes fort étroites, en ne s'en servant guère que pour marquer sur leurs Livres de Comptes, les trois seuls articles qui leur paroissent importans, c'est-à-dire, la *Vente*, la *Recette* & les *Payemens*; ainsi l'Imprimerie leur semble si inutile, qu'ils n'ont voulu ni favoriser, ni en quelque sorte souffrir l'établissement d'un Imprimeur dans leur Ville. C'est ce dont F. Burges se plaint amèrement dans cette petite Brochure. Nous passerons ses plaintes, qui ne nous intéressent point, & nous ne dirons rien de l'éloge qu'il fait de l'Imprimerie, persuadés que M^{rs}. de *Norwich* sont les seuls dans le monde éclairé qui n'en sentent pas les avantages & l'utilité. Nous nous arrêterons donc à ce que l'Auteur dit de l'origine de l'Imprimerie; peut-être cela pourra-t-il contribuer à répandre du jour sur ce sujet.

On ne fait point avec certitude, dit l'Auteur, à qui l'on est redevable de cette excellente découverte. Mais pourquoi l'Inventeur ne s'est-il pas fait connoître? La seule raison qu'on en peut donner, c'est qu'il y a des Ames élevées & généreuses; des Hommes d'un génie supérieur, d'autant plus dignes de louanges qu'ils les refusent, quoiqu'ils méritent toute sorte d'éloges, suivant ce qu'on a dit des Anciens : L'ant

*Laus Veterum est meruisse omnis praeconia
fama,
Et sprevisse simul.....*

Que l'Art d'imprimer ait été inventé en Allemagne, c'est ce dont presque tout le monde convient : Un Poète l'a dit dans ces Vers :

*O Germanica! Muneris reperitrix,
Quo nihil utilius dedit vetustas;
Libros scribere quæ doces premendo.*

Mais est-ce dans la Haute ou dans la Basse Allemagne? Est-ce à Mayence, à Bâle, ou à Strasbourg? Car ces trois Villes se disputent réciproquement l'honneur d'avoir donné naissance à ce bel Art; & cela avec autant de chaleur que jadis celles de Grèce pour le Berceau d'*Homère*. Quoiqu'il en soit, les suffrages se réunissent en général en faveur de Mayence, où l'on tient que l'Art d'imprimer fut découvert environ l'an 1440, par *Jean Güttemberg*, que d'autres appellent *Fust*, ou *Faustemberg*, Chevalier & Citoyen de ladite Ville. On raconte qu'ayant découpé les Lettres de son nom, de l'écorce d'un Arbre vert & plein de sève; & les ayant mises dans un mouchoir blanc; ces Lettres ou caractères y laisserent leur empreinte. Cela lui fit naître l'idée de faire des caractères de métal avec lesquels on pût imprimer sur le Papier; ce qu'il exécuta dans la suite avec succès. Voila ce que ceux de Mayence assurent positivement (a). Pour le prouver ils produisent

(a) Au rapport de *Polydore Virgile*, Lib. II, cap. 7, de *Inventione Rerum*.

aient une copie des *Offices de Cicéron*, imprimée sur du parchemin, & conservée dans la Bibliothèque d'*Angsbourg*. On trouve à la fin de cette copie la Note que voici : *Præfens M. Tullii Opus clarissimum Jo. Fust, Moguntinus Civis, non atramento plumali canna, neque ærea, sed Arte quadam perpulchra manu Petri Gersheim Pueri mei feliciter effegi : Finitum Anno 1440, die quarto mensis Feb.* Cela est cité par *Salmuth* dans ses Notes sur *Pancirole*, où il se déclare fortement pour l'Allemagne sa Patrie, en alléguant un autre argument que lui fournit une copie des Décisions de la *Rote*, conservée dans la Bibliothèque de *Francfort*, copie à la fin de laquelle on lit qu'elle a été imprimée *Moguntia Artis impressorie Inventricæ & Elimatrice primæ*.

Mais malgré des témoignages si considérables, le savant *Hadrien Junius* des Pais-Bas se déclare pour *Harlem*, où il prétend que l'Art de l'Imprimerie a pris naissance. Il raconte dans son Histoire qu'un certain *Laurens Jean*, que d'autres appellent *Laurens Coster*, homme de considération de la Ville de *Harlem*, y inventa le premier l'Imprimerie. Il dit qu'il fit d'abord des Lettres d'écorce d'arbre; dont il se servit pour faire ses premiers essais. Il n'exécuta d'abord qu'une ligne ou deux, & puis des pages, après cela des Livres entiers, mais imprimés d'un côté seulement. *Junius* dit avoir vu ces Essais à *Harlem*. Et pour déposséder *Jean Guttemberg*, ou *Fust*, ou *Faus-temberg*, il ajoute que dans la suite *Laurens Jean* fondit des caractères d'étain, & qu'il perfectionnoit journellement l'impression lorsqu'un certain *Jean Faust*, qui le servoit, & qui avoit appris le

le mystère, lui vola toutes les Lettres & tous les autres utensiles du métier, & que les ayant portés d'endroit en endroit, il alla enfin se fixer à Mayence, où il se donna pour l'Inventeur de l'Art en question, quoiqu'en effet il l'eût appris dudit *L. Jean*, & où il commença par imprimer le *Doctrinal d'Alexander Gallus*, qu'il data de 1440.

Ce dernier récit est confirmé par *Hégenitz*, qui dit que la maison de *L. Jean* subsiste encore à *Harlem* dans la place du Marché, avec cette inscription en Lettres d'or au-dessus de la porte :

MEMORIA SACRUM.

*Typographia Ars, Artium Conservatrix, hic
primum inventa, circa annum MCCCCXL.*

Et plus bas on lit ces Vers :

*Vana quid Archetypos & Præla Moguntia jac-
tas ?*

Haerlemi Archetypos Prælaque nota scias.

*Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius Ar-
tem ;*

Diffimulare virum hunc, diffimulare Deum est.

J'ai allégué les raisons de part & d'autre, je ne décide rien, j'en laisse le soin au Lecteur.

Mais ce qu'il y a de certain, sans vouloir diminuer l'honneur de l'invention, c'est que l'Impression s'est beaucoup perfectionnée dans ce Siècle, sur-tout en Angleterre où elle est parvenue à une grande perfection. Cet Art est en usage à la *Chine* depuis plus de deux mille ans, mais

la méthode des Chinois est si différente de la nôtre, qu'il n'y a aucun raport de l'une à l'autre. Ils ne se servent pas comme nous des 24 Lettres de l'Alphabet ; mais ils ont des caractères *Hidroglyphiques* dont l'un signifie un homme, l'autre une maison, &c. Ils gravent ces caractères sur des Planches dont le nombre doit égaler celui des pages qu'ils veulent imprimer ; cela répond à nos *Tailles douces*. Ajoutez que le nombre de ces *Hidroglyphes* est si grand, qu'il y a peu de Chinois qui en connoissent la moitié. Au reste, chacun fait que les Turcs ne veulent point souffrir chez eux d'Imprimeurs. Voici une remarque plus intéressante, à savoir que l'Art d'imprimer fut apporté en Angleterre par *Simon Islip* dans l'année 1471, aux fraix de *Henri VI*, ce qui fit que pendant assez longtems le droit d'imprimer appartenoit au Roi seul, comme celui de battre Monnoie ; mais dans la suite ce fut une profession libre. Ce *Simon Islip* établit la première Presse à Londres dans l'Abaye de *Westminster* ; & *Guillaume Caxton* fut le premier qui en fit usage. Et parce que cette première Presse fut établie dans une Eglise, toutes les Boutiques d'Imprimeurs en Angleterre retiennent jusqu'à ce jour le nom de *Chapelles*.

RELATION HISTORIQUE (N. 28.) de la Vie & du Procès de NICOLAS ANTOINE, brulé à Genève dans l'année 1632, pour Judaïsme. 40. 15. p. dans l'Original.

JE ne suis pas surpris de voir les Sectateurs du Pape persécuter des Chrétiens, qui se déclarent
Tome XXXVIII. Partie I. D rent

rent contre les Dogmes de Rome. Cette Eglise agit en cela suivant ses principes. On fait que supposant l'*infaillibilité* de ses décisions, elle se croit saintement autorisée à les faire recevoir, non par des raisons, mais par la *contrainte*, & que les Gibets, le fer & le feu sont, tantôt des argumens dont elle se sert pour retenir les peuples dans sa Communion, ou pour y ramener les *Errans*, & tantôt des armes pour exterminer d'obstinés Hérétiques. Lors donc qu'elle persécute, elle agit conséquemment, & il n'y a pas de quoi s'étonner si elle sévit depuis quelque tems contre les Protestans de France, par des amendes pécuniaires, par les prisons, par le fouet & par les Galères, & si elle fait pendre les Ministres; il en sera toujours de même jusqu'à ce que M^{rs}. de Rome deviennent véritablement hommes, pour revêtir peut-être dans la suite l'esprit de paix & de douceur du Christianisme. Mais quand je vois M^{rs}. les Protestans de Genève animés d'un zèle persécuteur, je n'y comprends rien, puisqu'un de leurs grands principes, c'est la *tolérance*, & qu'ils ne négligent pas les occasions d'exciter l'indignation publique contre les *pieuses barreaux*, les inhumanités, les cruautés, les sanglantes tragédies, dont M^{rs}. les Vassaux de la *Sainteté Romaine* ont affligé le Monde Chrétien depuis plusieurs Siècles par leurs grands principes d'*infaillibilité* & d'*intolérance*. Seroit-ce donc que le véritable zèle puisse dégénérer en aveugle fureur? Quoiqu'il en soit, voici M^{rs}. de Genève qui, sans se ressouvenir des justes reproches que la mort de *Servet* leur avoit attirés 80 ans auparavant, persécutent un misérable, & le font mourir cruellement,

ment, sans avoir, de leur propre aveu, commis d'autres crime que d'avoir erré dans la Foi. On a prétendu pallier la rigueur des Juges de *Servet*, en disant que c'étoit des gens élevés dans les préjugés de Rome, dont ils ne s'étoient pas encore bien défaits; mais les Juges qui condamnent *Nicolas Antoine* appartiennent pour le moins à la deuxième Génération depuis *Servet*, à une Génération née dans le sein de la Réformation. Laissons à ces M^{rs}. le soin de se justifier, & passons à notre Histoire, que nous abrègerons autant qu'il sera possible, en ne retranchant pourtant rien d'essentiel.

Nicolas Antoine naquit à Briey en Lorraine de Parens Papistes. Son Père prenant grand soin de le bien élever, l'envoya au Collège de *Luxembourg* où il étudia 5 ans. Delà il fut à Pont-à-Mousson, ensuite à Trèves, & puis à Cologne, où il continua ses études sous les Jésuites, jusqu'à l'âge de 20 ans. De retour chez son Père, & n'aimant pas l'Eglise Romaine, il s'en alla à Metz trouver Mr. *Ferry*, Ministre Protestant, qui l'instruisit dans la Religion Réformée qu'il embrassa & dont il fit ouvertement profession dans la suite, tâchant même d'y convertir ses Parens. De Metz il se rendit à Sedan pour étudier en Théologie, & delà à Genève pour s'y perfectionner. Il s'attacha principalement à la lecture du Vieux Testament, & trouvant dans le Nouveau, des difficultés insurmontables selon lui, il embrassa intérieurement le Judaïsme, cinq à six ans avant son procès. Ses premiers doutes vinrent de la comparaison des deux Généalogies de *J. Christ*, dont l'une se trouve en *St. Mathieu*, & l'autre

dans *St. Luc.* Mais quand il vint à examiner les passages du Vieux Testament, qui sont appliqués au *Messie* dans le Nouveau, il eut la foiblesse de renoncer au Christianisme, & il devint si zélé pour la Religion Judaïque, qu'il prit la résolution de la professer ouvertement. Il quitta Genève dans ce dessein, & retourna à Metz, où s'étant déclaré aux Juifs qui y sont établis, il les pria de le recevoir dans leur Synagogue. Ils ne voulurent point y consentir de peur de s'attirer de mauvaises affaires, & ils lui conseillèrent de s'adresser à ceux d'Amsterdam ou de Venise. S'étant rendu en cette dernière Ville, il pria les Juifs de le circoncire; mais inutilement. Ils lui alléguèrent la défense du Sénat de circoncire qui que ce fût, excepté les Enfants des Juifs.

Nicolas Antoine, brulant d'impatience de recevoir le *Seau de l'Alliance Judaïque*, partit sur le champ pour Padoue, dans l'espérance d'y être traité plus favorablement; mais il y reçut la même réponse. Les Juifs de Venise & de Padoue l'assurèrent qu'il pouvoit faire son salut sans une profession ouverte du Judaïsme, pourvu qu'il demeurât fidèle à Dieu dans le cœur. Cette ouverture lui fit prendre le parti de retourner à Genève, parce qu'il y avoit plusieurs connoissances. *Mr. Diodati* le prit pour être le Précepteur de ses Enfants. Il faisoit entendre qu'il continuoit ses études en Théologie, & il fut quelque tems Régent d'une Classe. Ensuite il disputa une Chaire de Philosophie, mais il ne réussit pas; il paroissoit pendant tout ce tems-là vrai Chrétien à l'extérieur, mais dans l'ame il étoit Juif, & il pratiquoit en particulier le Culte Judaïque. Enfin, réduit à
la

la pauvreté, il demanda un témoignage à Mrs. de Genève, & il alla à Gex en Bourgogne, où se tenoit le Synode qui le reçut Ministre aux conditions ordinaires, & le pourvut tout de suite de l'Eglise de Divonne dans le Païs de Gex.

A peine y avoit-il été quelque tems que le Seigneur du Lieu s'aperçut que le nouveau Ministre ne parloit jamais de *J. Christ* dans ses Sermons ni dans ses Prières, & qu'il choissoit toujours les Textes dans le V. Testament, dont il apliquoit à d'autres sujets les paroles que les Chrétiens entendent du Messie. Cette conduite le fit soupçonner, & quand il l'aprit il parut fort inquiet. Comme il étoit naturellement mélancolique, il en eut un accès de folie en Février 1632. Cela fut regardé comme une punition du Ciel, parce qu'en expliquant le Pseaume deuxième, il ne l'avoit point appliqué à *J. Christ*. Son esprit fut si dérangé, qu'il déclamoit sans ménagement contre la Religion Chrétienne, & vomissoit d'horribles blasphèmes contre *J. Christ*, qu'il traitoit d'Idole, & contre le N. Testament qu'il regardoit comme un conte fait à plaisir. Ayant fait apporter un réchaud plein de feu, il offrit d'y mettre la main pour soutenir sa foi, si les Théologiens qui se trouvoient présens en ôsoient faire autant pour leur *Christ*. Enfin sa folie augmenta tellement, qu'étant dérobé la nuit de ceux qui le gardoient, il courut jusqu'aux portes de la Ville, où on le trouva le lendemain au matin, presque tout nud & couché dans la boue. Ayant été ses souliers au nom du vrai Dieu d'Israel, il l'adoroit nu-piés, prosterné contre terre, & blasphémant contre *J. Christ*. Les Magistrats firent

conduire *Nicolas Antoine* à l'Hopital, où, pendant que les Médecins le traitoient, quelques Théologiens l'alloient voir. Son esprit se raffit par degrés; il cessa de parler contre la Religion Chrétienne, sans pourtant cesser de prendre fortement le parti du Judaïsme. Entièrement revenu de sa folie, on le mit en prison, où il demeura longtems avant qu'on prît connoissance de son affaire; mais les Ministres l'alloient voir de tems en tems pour tâcher de le ramener au Christianisme; cependant il persistoit dans ses opinions.

Mr. *Ferry*, Ministre à *Metz*, qui, comme on l'a dit, avoit converti *Antoine*, aprenant son état & le danger qu'il couroit, en écrivit le 30 de Mars, aux Ministres & aux Professeurs de Genève. Cette Lettre contient des faits très intéressans pour l'histoire de notre infortuné. Mais sa grande longueur nous oblige à ne la rapporter qu'en substance. Le début en est extrêmement humble; vous diriez que c'est un petit Prestolet de Village qui écrirait au Sacré Collège. Ensuite Mr. *Ferry* remercie Dieu de ce qu'ayant voulu donner en *Nicolas Antoine* un exemple de la fragilité humaine, il a permis qu'il se soit retiré chez Mrs. de Genève, qui sont très propres à l'empêcher de faire du mal, & à employer de justes moyens pour le ramener. Je ne doute point, ajoute-t-il, que sa maladie ne procède d'une profonde mélancolie, à quoi je l'ai toujours vu très enclin; sur-tout depuis un certain tems, il ne pouvoit supporter la lumière dans aucune des chambres de la maison d'une personne chez qui je l'avois placé, étant toujours inquiet, agité, taciturne. Il avoit même beaucoup de peine à s'exprimer, & il étoit fort difficile

ficite de le faire parler, ce que nous avons attribué au refus qu'il avoit essuié au Synode de l'Ile de France, malgré les témoignages & les recommandations de l'Eglise & de l'Académie de Sedan. Ce contretems lui donna beaucoup de chagrin, & je lui écrivis plusieurs fois pour le distraire & pour l'engager à continuer ses études, dans la résolution de faire mieux la fois prochaine. Il est donc très probable que sa mélancolie s'est augmentée par ces pensées lugubres & par la grande indigence où il se trouva réduit bientôt après, dont il se plaignoit à moi dans ses Lettres, alléguant même les tentations qu'il éprouvoit, & auxquelles son esprit étoit prêt de succomber. Ajoutez à cela l'étude du V. Testament, à quoi il s'attacha & dont il composoit une Concordance. Mr. Ferry s'attache à prouver que *Nicolas Antoine* a perdu l'esprit; que s'il raisonne juste à tout autre égard que sur la Divinité de J. Christ, il se voit bien des fous qui ne l'étant qu'en un seul point, pourroient passer pour sages dans l'esprit de ceux qui ne les mettroient pas sur le seul article sur lequel ils extravagent. *Nicolas Antoine* est certainement dans ce cas-là, puisqu'il se rend ridicule sur une chose sur laquelle il prétend être fort éclairé. S'il n'étoit pas dans un accès de frénésie, il auroit honte de ce qu'il dit, quand même il ne seroit pas Chrétien, vu qu'il nie de J. Christ, à ce que j'entens, ce que les Payens & les Juifs reconnoissent. Ce n'est donc point une Hérésie, c'est un blasphème qui procède bien moins d'un esprit corrompu que d'un cerveau dérangé; ses craintes & ses fraieurs ordinaires en font une bonne preuve. Certainement il vous en impose, quand il vous dit qu'il croyoit, il y a 10

ans, ce qu'il croit aujourd'hui, vu que depuis ce tems-là il a converti à la Religion Protestante son Frère, qui vit honnêtement parmi nous, & qu'il a tâché de convertir aussi son Père. J'ai lu les Lettres qu'il écrivoit à ce dernier, où j'ai remarqué beaucoup de zèle & d'amour pour *J. Christ*, & pour la Foi qu'on enseigne dans nos Eglises, pour laquelle il assuroit qu'il étoit prêt de mourir : Joignez à cela toute la reconnoissance qu'il m'a toujours témoignée pour l'avoir converti. Je ne crois donc pas qu'on doive s'en rapporter à sa parole aujourd'hui qu'il est dérangé ; & j'espère que si vous lui accordez quelque tems, il reviendra de sa frénésie, il ne blasphéméra plus, & il renoncera à ses erreurs. Je souhaiterois que pour cet effet, on ne laissât approcher de lui que des personnes avec qui il est familier, ou qu'il respecte, & qu'on le traitât avec une grande douceur.

Permettez-moi de vous dire, Mrs. qu'il paroît très essentiel à l'édification de l'Eglise que cette affaire soit conduite avec beaucoup de prudence. Si vous faites un exemple de ce misérable, cela causera un grand préjudice. Considérez, je vous prie, quel scandale ce sera, & ce qu'on dira d'un homme converti du Papisme, qui aura appris le Judaïsme dans nos plus fameuses Académies & dans la Société de plusieurs Pasteurs. D'ailleurs, comme les suites du Judaïsme ne sont pas dangereuses, il ne paroît pas nécessaire de les prévenir par une punition publique. Pourquoi presser une chose qui peut toujours se faire, & dont le délai ne sauroit être d'aucune conséquence ? On accorda un tems assez long à *Servet* pour se repentir, quoiqu'il eût dogmatisé pendant 20 ans, de sang

fang froid, tant de vive voix que par écrit, d'une manière bien plus dangereuse. Cependant, vous ne pouvez ignorer les différentes réflexions que son suplice a fait faire. Ne vous laissez donc point d'user de charité & de douceur envers l'infortuné *Antoine*, & de tous les remèdes propres à le ramener, & ne couvrez point l'Eglise d'une telle infamie. Votre, &c. *Metz*, 30 Mars, 1632.

Mr. *Mestrezat*, Ministre à Paris, écrivit dans ce tems-là deux Lettres à Mr. *Chabrey* son Beau-frère, Ministre à Genève, dans chacune desquelles il y avoit un article touchant *Nicolas Antoine*. La première est datée de Paris le 12 Mars 1632, & voici ce qu'il dit à Mr. *Chabrey*. „ Je suis „ inquiet pour vous au sujet de votre *Antitrini-* „ *taire*. Les Ecrits de *puniendis Hæreticis* n'ont „ jamais été édifiants ; & ils nous sont toujours „ très préjudiciables dans les Païs où les Magis- „ trats sont nos Ennemis. J'avoue que l'énormi- „ té de cet homme, ses blasphèmes, sa profession „ du Christianisme & son Ministère aggravent „ son crime. Veuille le Dieu tout-puissant diri- „ ger vos Magistrats dans cette affaire. Si tout le „ monde pensoit comme moi sur le compte des „ Moines(a) on n'en admectroit jamais aucun au „ St.

(a) Mr. *Mestrezat* croyoit que *Nicolas Antoine* avoit été Moine ; il se trompoit. Mais la réflexion qu'il fait au sujet de cette sorte de Prosélytes est bien juste. Si les Eglises Réformées avoient été du sentiment de ce célèbre Théologien, elles auroient évité bien du scandale. Il y a sans doute de braves gens parmi les Moines ; mais celui qui dépourvu de secours abandonne son Couvent uniquement pour la Religion, & sans y être obligé, pour avoir fait quelque frédaine, *est rara avis in terris*.

„ St. Ministère. Je prie Dieu d'ôter le scandale
 „ donné par ce misérable, & de vous garder sous
 „ sa protection.

Voici l'article de la seconde Lettre écrite du
 30 Mars suivant, sans nom de lieu.

„ Pour ce qui regarde votre Moine Juif, ou
 „ Ministre révolté, la plupart des personnes ju-
 „ diciques de cette Ville, voudroient qu'on se
 „ contentât de le condamner à une prison perpé-
 „ tuelle, & qu'il ne vît personne que ceux qui
 „ seroient préposés pour cela. On a grand peur
 „ des conséquences d'une exécution publique.
 „ Qui empêchera nos Adversaires de conclure
 „ ici, que quelques paroles qu'on aura lâchées
 „ contre le Pape, le prétendu Vicaire de J. *Christ*,
 „ ou contre l'Hostie de la Messe, seront des Blas-
 „ phèmes contre *Christ*, qu'il faudra punir de la
 „ même manière? Car ils parlent sur ce même
 „ ton, & tout Magistrat supérieur est juge des
 „ conséquences dans sa Juridiction,

Pendant qu'*Antoine* fut prisonnier, il présen-
 ta trois Requêtes au Conseil : la première est de
 l'onzième de Mars, & elle commence ainsi : *Au*
nom du grand Dieu du Ciel, qui est le puissant Dieu
d'Israël ; son Saint Nom soit béni à jamais. Amen.
 Il supplie Mrs. du Conseil de lui faire rendre quel-
 ques Ecrits qu'il avoit remis à un Théologien
 par leur ordre, souhaitant de les revoir & de les
 corriger, avant qu'on en conclût rien contre lui.
 Il ajoute : „ Enquérez-vous de ma vie. Je me
 „ suis toujours attaché à vivre dans la crainte de
 „ Dieu, à chercher & à suivre la voie du Salut.
 „ Dieu découvre son secret à ceux qui l'hono-
 „ rent. Ce que je fais, c'est uniquement pour

„ ren-

rendre compte de ma Foi, à la gloire de Dieu
& pour le salut de mon Ame. Dieu, qui con-
noit mon cœur, est le témoin de mon intégri-
té & de mon innocence. N'attirez point le
sang innocent sur vos têtes, sur vos Familles
& sur votre Ville; & Dieu, dans les mains du-
quel nous sommes tous, vous bénira si vous
aimez ses saintes voies. Je le supplie de toute
mon ame de vous bénir & de toucher vos
cœurs, en sorte que vous soyez émus de pitié
& de compassion envers moi le pauvre & af-
fligé Serviteur du Seigneur".

Antoine présenta la seconde Requête le jour
suivant; elle vaut la peine d'être mise ici toute en-
tière.

Magnifiques & très honorés Seigneurs,

Ce que je vais vous représenter n'est point
en vue d'éviter la mort. Selon Dieu, je ne
la mérite pas, car je le crains, je l'aime & je le
bénis, & je bénirai & révérai son nom saint,
glorieux & adorable jusqu'à mon dernier sou-
pir. Cependant, selon vos loix & votre cro-
yance, & les objections qu'on me fait com-
munément, vous croirez qu'il est juste que je
meure. Si c'étoit le bon-plaisir de Dieu, il
feroit des miracles pour ma délivrance; non
pas à cause de moi, qui suis un pauvre & misé-
rable pécheur; mais pour glorifier son grand
& adorable nom, & pour que toute la Terre
pût connoître qu'il est le Dieu tout-puissant
qui règne dans le Monde. J'invoque son St.
Nom, & j'implore sa grace & sa miséricorde.
Quiconque met sa confiance en lui ne sera ja-
mais confus. Pourquoi avoir peur des hom-
mes?

„ mes ? Dieu est par dessus tout, & rien n'arrive
 „ sans sa permission.

„ Magnifiques & très honorés Seigneurs,
 „ puisqu'on m'objecte communément deux
 „ choses : 1. que je me suis écarté du chemin du
 „ Salut. 2. Que quand même je serois dans le
 „ chemin du salut, je ne devois cependant pas,
 „ dans les idées où je suis, embrasser le Ministère
 „ & venir dans votre Ville causer du scandale ;
 „ avec votre permission, je vai tâcher de
 „ répondre en peu de mots à ces deux chefs d'accusation.

„ Quant au premier point, je crois être dans
 „ la voie de la Vérité & du Salut, & j'y persévérerai
 „ jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir le contraire
 „ par de bonnes raisons prises du V. Testament.
 „ J'adore un seul Dieu ; je tâche de suivre
 „ la Loi autant qu'il m'est possible. Je craindrai,
 „ j'aimerai & je bénirai le St. Nom de Dieu,
 „ jusqu'à la fin de ma vie.

„ A l'égard du second point, vos Seigneuries
 „ sauront que le Peuple d'Israël ayant refusé de
 „ m'incorporer avec eux, ils me dirent que je
 „ pouvois vivre par-tout, & parmi toutes les
 „ Nations dans la crainte de Dieu, sans déclarer
 „ mes opinions. J'ai essuié mille travaux en allant
 „ à Venise, & pendant le séjour que j'y ai
 „ fait, m'y étant trouvé réduit dans une misère
 „ affreuse ; & j'en partis plus accablé & plus misérable
 „ encore, sans pourtant avoir cessé de me
 „ confier au Seigneur ; je ne pouvois pas me résoudre
 „ à vivre parmi les Papistes, car j'avois juré
 „ de n'y retourner jamais, ayant une grande aversion
 „ pour leur idolatrie : outre cela

„ je

„ je craignois qu'on ne m'accusât d'inconstan-
„ ce. D'ailleurs s'ils m'eussent découvert par-
„ mi eux, ils m'auroient traité plus cruellement
„ que vos Seigneuries n'ont accoutumé de trai-
„ ter ceux qui n'étant accusés d'aucun crime, ne
„ sont persécutés que pour cause de Religion.
„ J'ai embrassé le Ministère, parce que je me suis
„ cru suffisamment qualifié pour cela, parce que
„ j'étois avancé en âge, parce que j'avois envie
„ de m'établir, & peut-être de me marier dans
„ l'occasion, & parce que je n'avois pas dessein
„ de me déclarer dans ce tems-là. Combien de
„ gens mariés, dans des idées peut-être toutes
„ différentes des vôtres, qui pourtant ne veulent
„ pas, pour une telle raison, délaisser & aban-
„ donner leurs enfans. A l'égard du scandale
„ qu'on m'accuse de vous avoir donné & à vo-
„ tre Ville par mes procédés étranges, c'étoit
„ par un dérangement d'esprit; ce n'est pas moi;
„ je ne fais pas qui c'étoit, Dieu le fait. C'est ce qui
„ me fait croire qu'on doit me pardonner à cet
„ égard, & personne ne pourra s'en offenser, puis-
„ que ce n'étoit pas moi, mais un pouvoir surna-
„ turel, terrible, & épouvantable, comme toute
„ la Ville m'en est témoin. Je me serois plutôt
„ enfui à l'autre bout du monde que de venir, de
„ mon propre mouvement, me remettre de moi-
„ même entre vos mains.

„ Magnifiques & très honorés Seigneurs,
„ prenez garde d'attirer le sang innocent sur vos
„ têtes, sur vos Familles & sur votre Ville, en
„ me faisant mourir. Car peut-être ne faites-
„ vous pas attention aux merveilles de Dieu, du
„ puissant Dieu d'Israël qui m'a si miraculeuse-
„ ment

ment conduit dans votre Ville. Si le commencement de cette affaire a été miraculeux, la fin en sera peut-être plus miraculeuse encore. Je ne serai jamais confus; parce que le Seigneur est ma confiance & mon refuge. Que le St. Nom du Seigneur, du Grand Dieu d'Israël soit à jamais glorifié par tous les hommes & en tous lieux.

Magnifiques & très honorés Seigneurs, si vous croyez que je mérite la mort, & que ce soit le bon-plaisir de Dieu; sa volonté soit faite. Si vous me relâchez, vous relâcherez un innocent qui craint le Dieu du Ciel. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il lui plaise de répandre sur vous ses plus saintes bénédictions, & de toucher vos cœurs, si c'est sa bonne volonté; étant votre, &c".

Je ne sai si nos Lecteurs prendront cette Requête, & ce qu'on a raporté de la précédente, pour l'ouvrage d'un Fou. L'Auteur avoit annoncé trois Requêtes, & je ne vois aucune trace de la troisième. Revenons à *Nicolas Antoine*. On l'examina l'onze Avril suivant. Il déclara qu'il étoit Juif, suppliant Dieu de lui faire la grace de mourir Martyr de la Religion Judaique; qu'il croyoit qu'il avoit existé un tel homme que *J. Christ*, mais qu'il ne savoit pas s'il avoit été crucifié; qu'il ne le croyoit point Dieu, ni le Fils de Dieu, ni le Messie, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans aucune distinction de personnes, & que le tems du Messie n'étoit pas encore venu; qu'il rejettoit le N. Testament, parce qu'il y trouvoit plusieurs contradictions, & parce qu'il ne s'accordoit point avec le Vieux; qu'il s'étoit fait in-

staller

aller dans le Ministère, parce que les Juifs lui avoient dit qu'il pouvoit professer à l'extérieur telle Religion que ce fût, sans risquer son Salut, & parce qu'il n'avoit pas de quoi vivre d'ailleurs; que quand il avoit prêté les Sermens accoutumés il l'avoit fait avec une *reservation mentale*, c'est-à-dire, à l'égard de ce qui étoit vrai & raisonnable; qu'étant engagé si avant, il ne pouvoit pas se dispenser de réciter le Symbole des Apôtres & d'administrer la Communion; qu'il n'avoit jamais prononcé distinctement les Articles du Symbole qui regardent le Sauveur; qu'il prenoit ses Textes dans les *Pseaumes* ou dans le Prophète *Esaye*; qu'ayant un jour prêché sur le *Pseaume* 2, sans l'appliquer à *J. Christ*, il étoit tombé le jour suivant dans un accès de frénésie, en chantant le *Pseaume* 74; qu'il étoit fou quand il vint à Genève, & qu'il traitoit *J. Christ* d'Idole, &c.; qu'il étoit vrai qu'il avoit avancé que les passages du V. Testament cités dans le Nouveau, étoient forcés, tirés de loin, & misérablement appliqués; qu'il avoit renoncé à son Batême, & qu'il continuoie à le faire.

Après cela, on lui montra un papier écrit de sa main, sans être signé, qui contenoit ces mots:
 „ Je reconnois & confesse que *J. Christ* crucifié
 „ est le vrai Dieu, Sauveur & Rédempteur de
 „ tout le Monde, & qu'il est le même avec le
 „ Père & le St. Esprit, quant à son Essence, mais
 „ distinct quant à la personne”. Sa réponse fut,
 qu'il avoit été forcé d'écrire cette confession, &
 qu'il desavouoit la doctrine qu'elle renfermoit.
 Alors, on alléqua contre lui le fameux passage de
Joseph touchant *Christ*, à quoi il ne répondit rien.

In-

Interrogé s'il persistoit à renoncer à son Batême, il dit qu'oui. Etant exhorté à avouer s'il avoit fréquenté les lieux de débauche à *Venise*, il répondit qu'il ne pouvoit pas faire une telle confession, & il pria Dieu de faire connoître son innocence, en ajoutant que la plus belle femme du monde ne l'auroit pas tenté. Et ensuite baissant la tête, il pria Dieu d'avoir pitié de lui, &c. Le premier Syndic lui alléqua plusieurs passages du V. Testament touchant le *Christ*, après quoi le Prisonnier fut renvoyé en prison.

Le 16 d'Avril on lui fit subir un nouvel Interrogatoire. Il répondit pour sa défense qu'il n'avoit point dogmatisé à *Genève*; que quand il donnoit la Communion à *Divonne*, il se servoit de ces mots: *ressouvenez-vous de votre Sauveur*; qu'il administroit le Batême comme les autres Ministres; qu'il étoit dans la voie du Salut, & pleinement résolu avec l'assistance de Dieu, de mourir pour la vérité de sa Doctrine.

Là-dessus le Conseil le condamna le 20 d'Avril à être étranglé & brulé, & la sentence fut exécutée le même jour. Elle porte que,, *Nicolas Antoine*, abandonnant toute crainte de Dieu, étoit coupable d'Apostasie & de Haute Trahison envers Dieu, ayant contesté la Sainte Trinité, renié Notre Seigneur & Sauveur *Jésus Christ*, blasphémé contre son Saint Nom, renoncé à son Batême, pour embrasser le Judaïsme & la Circoncision, & s'étant rendu coupable de parjure, qui sont des crimes horribles, &c."

La Lettre sus-mentionnée de Mr. *Ferry* fit tant d'effet sur les Ministres de *Genève*, qu'ils se rendirent

dirent en Corps au Conseil, & prièrent les Magistrats de suspendre pour quelque tems l'exécution de cette Sentence ; mais ils ne purent rien obtenir. On trouve dans un Livre Anglois, intitulé *Memoire of Literature*, un Article sur *Nicolas Antoine* : on peut le consulter.

A R T I C L E III.

HEXKIOY ΛΕΞΙΚΟΝ, HESYCHII LEXICON, cum Notis Virorum doctorum integris, vel editis ante hac, nunc auctis & emendatis, vel ineditis ex autographis partim recensuit, partim nunc primum edidit, suasque Animadversiones perpetuas adjecit JOANNES ALBERTI. Lugduni Batavorum apud *Samuelem Luchtman & Filium* 1746.

C'est-à-dire :

LEXIQUE d'*Hésychius* avec les Notes entières des Savans, tant celles qui n'avoient jamais été publiées, que celles qui l'avoient déjà été, & qu'on donne présentement plus correctes & plus amples sur les Originaux. Par *Jean Alberti*, lequel a aussi ajouté ses propres Observations. Tome premier in Folio, colonnes 1758, outre les *Prélégomènes* & l'*Apparat*.

MR. *Alberti*, Professeur en Théologie dans l'Université de Leide, connu dans la République des Lettres depuis vingt ans, par ses *Observations sur le Nouveau Testament*, par son *Tome XXXVIII. Partie I.* E Essai

Essai Critique, & par le *Glossaire Grec du Nouveau Testament*, avoit depuis ce tems-là formé le projet de donner une nouvelle Edition d'*Hésychius*, qu'il vient d'exécuter en partie, en publiant le premier Volume, qui contient les huit premières Lettres de l'Alphabet Grec, en nous assurant que le second, qui contiendra le reste, paraîtra au plutôt. Voila au moins ses promesses.

Ce savant Editeur, ayant puisé premièrement de son propre fonds les secours nécessaires, en cherchant avec un travail infini les passages des Auteurs, auxquels *Hésychius* avoit fait allusion, & en corrigeant un très grand nombre par des conjectures ingénieuses, voulut aussi savoir ce que d'autres avoient pensé là-dessus avant lui. Il aquit, pour cet effet, ou les Copies ou les Originaux d'une trentaine de Commentateurs, & il trouva qu'ils étoient très souvent de même sentiment que lui, & que beaucoup de Savans, qui l'ont devancé, avoient eu les mêmes pensées. Il y a des gens qui se fâchent sérieusement, quand ils apprennent qu'un Ecrivain ancien leur a enlevé une Remarque, qui leur avoit coûté des recherches pénibles & de longues méditations; tel fut *Donat*, le Commentateur de *Térence*, suivant le témoignage de *S. Jérôme* son Disciple*. Mais *Mr. Alberti* est trop modeste & trop généreux, pour envier aux autres la gloire, que la priorité du tems leur donne: au contraire il voit avec plaisir que ses pensées reçoivent une nouvelle aprobation par le suffrage libre d'autres Savans, fondé uniquement sur l'évidence ou sur la probabilité de la chose même. Pour

* In Ecclesiast. I. 8. Præceptor meus Donatus: Percant, inquit, qui ante nos nostra dixerunt.

Pour donner présentement une idée plus juste & plus détaillée de cet Ouvrage, nous ne saurions mieux faire que de suivre la Préface de l'Éditeur, dont le premier Chapitre traite de l'Auteur de ce Glossaire, & du tems auquel il a vécu. Jus- qu'ici on n'avoit pas douté qu'*Hésychius* n'ait été Chrétien, parce qu'on y trouve à chaque page l'explication des noms ou propres ou communs tirés du Nouveau Testament & des Septante. Cette raison ne paroît pas concluante à Mr. *Alberti*, qui soupçonne avec beaucoup de vraisem- blance, que tous ces mots n'avoient pas été dans l'Ouvrage d'*Hésychius* depuis le commence- ment, mais qu'ils y ont été ajoutés & insérés dans la suite par quelque autre. Il se fonde première- ment sur ce qu'*Hésychius*, faisant dans son Epître Dédicatoire l'énumération des Auteurs, sur les- quels il avoit composé son Glossaire, & parlant des Grammairiens, des Poètes, des Orateurs, des Médecins, & des Historiens, ne fait aucune mention des Livres Sacrés, dont il n'auroit pas négligé de parler, s'il s'en étoit servi, & s'il avoit été Chrétien lui-même. En second lieu (& c'est une Remarque du célèbre Docteur *Bentley*), parce qu'*Hésychius* ayant promis dans la même Dédicace de garder exactement l'ordre alfabéti- que, a assez bien tenu sa promesse à l'égard de toutes les autres Gloses, excepté celles qui re- gardent les Livres Sacrés; car celles-ci sont pres- que toutes déplacées; hors de leur ordre naturel & souvent à la fin. D'où l'on conclut qu'elles ont été ajoutées premièrement à la marge d'*Hé- sychius*, ou dans la page vuide entre les mots qui commencent par la lettre I, par exemple, & ceux

qui commencent par la lettre K, & qu'à la fin elles se sont glissées dans le Texte d'*Hésychius* même.

On est encore plus incertain sur le tems, auquel *Hésychius* a vécu, que sur sa Religion. Sûrement il est postérieur à tous les Auteurs, dont il fait mention dans la Dédicace, qui ont vécu du tems de l'Empereur *Adrien*. Il y a une expression à la fin de cette Dédicace, que notre Critique juge être du bas-âge, desorte qu'il panche à placer *Hésychius* vers la fin du quatrième Siècle. Il étoit natif d'Alexandrie, comme il nous l'apprend lui-même dans le titre de la Dédicace. Tout ce qu'on en dit de plus n'est que pure conjecture.

Si *Hésychius* a été altéré par les Additions, il n'a pas moins souffert par les Retranchemens, ayant été considérablement tronqué. Car selon le plan qu'il avoit formé, comme il l'expose dans la Dédicace, il devoit citer exactement non seulement les Auteurs, mais aussi les Livres & les Traités mêmes des Auteurs, dont il explique les mots, outre qu'il devoit raisonner sur tous les Proverbes & leur Origine : mais nous n'en trouvons plus rien, ou fort peu de chose, dans ce qui nous reste.

La Préface traite ensuite des différentes Editions d'*Hésychius*, dont la première est sortie de l'Imprimerie d'*Alde* à Venise en 1514, par les soins de *Marc Musurus* savant Grec de Candie, sur un Manuscrit unique, communiqué par *Jean Jacques Bardellou*, Gentilhomme de Mantoue. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a pu déterrer aucun autre Exemplaire manuscrit d'*Hésychius*, & ce n'est qu'après bien des peines qu'on

On a enfin découvert que celui qui avoit servi à l'impression, se gardoit encore à Venise dans la Bibliothèque de St. Marc. La seconde Edition a été faite à Florence en 1520, par les *Juntas*. La troisième en 1521, à Hagenau; elle est aussi plus correcte que les précédentes. On est redevable de la quatrième, qui parut à Leide en 1668, *in quarto*, à *Corneille Schrévélins*, Recteur de l'Ecole Latine de cette Ville: il est vrai qu'il n'a pas pu l'achever, étant mort en 1664; mais les deux célèbres Professeurs *Coccejus* & *Gronovius*, Amis du défunt, en eurent soin. Cette Edition, qui avoit fait échouer le projet de *Gaspar Suicerus*, Professeur en Langue Grèque à Zurich, est non seulement plus belle que les précédentes, mais elle contient même beaucoup de Notes des Savans, que *Schrévélins* avoit amassées de toutes parts. Mais elle a aussi de grands défauts. On n'a suivi pour le Texte que l'Edition d'*Alde*, dont on n'a point retranché les fautes, qu'on auroit pu facilement éviter en consultant les autres Editions. Celui qui a transcrit les Notes des Savans, en a non seulement omis plusieurs, mais il a aussi estropié les autres; il a confondu les noms des Auteurs; il a déplacé leurs Notes, en les rapportant à un endroit d'*Hésychius*, qu'elles ne regardoient pas; enfin, il a commis bien des fautes en copiant les MSS. des Savans sans attention & sans les savoir lire, & en corrigeant mal les Epreuves. C'est ainsi que cette Edition attribue au célèbre *Grævius* une Note sur *Héliodore*, dont il est fait mention dans la Dédicace, quoique *Grævius* n'ait rien donné sur *Hésychius*, & que cette même Note soit tout-à-fait indigne de lui. C'est pourquoi Mr. *Alberti*

est persuadé que cela vient d'une bêtise grossière, le Compositeur ayant mal lu les derniers mots manuscrits de la Note: *Vossius de Historicis GRÆVIUS*, au-lieu de *Vossius de Historicis GRÆCIS*.

Pour remédier à ces défauts, Mr. *Alberti* s'est servi de toutes les Editions précédentes pour former le *Texte*, & il a vérifié les Notes des Savans sur les Originaux mêmes, autant qu'il étoit possible. Il a trouvé les Notes d'*Adrien Junius* & de *Josèphe Scaliger* dans la Bibliothèque de Leide. Mr. *Burman*, Professeur en Belles-Lettres à Amsterdam, lui a communiqué les Notes de *Paumier*, & Mr. *Gronovius* Bibliothécaire de Leide celles de *Sopringius*. Il a fait aussi l'aquisition des Papiers de *Jean Verwey*, Inspecteur de l'Ecole Latine à la Haye, qui contenoient copie des Notes de *Daniel Heinsius*, de *Henri de Valois*, de *Jaques Paumier*, & de *Thomas Munkérus*. Il a été même plus heureux, en trouvant les Originaux de tous ces Savans, excepté ceux de Mr. de *Valois*, dont il a eu cependant une autre Copie beaucoup meilleure que celle de *Verwey*, communiquée de la Bibliothèque de Mr. *Le Clerc*.

Ces secours étoient plus que suffisans pour redresser *Schrévélius*. Mais ce n'est ni le tout, ni même le principal. Mr. *Alberti*, prévoyant qu'il se passeroit bien du tems, avant qu'on procédât à une autre Edition d'*Hésychius* après la sienne, a fait toutes les recherches possibles pour la faire paroître complète, & pour ne négliger aucune Note des Savans, qui avoient travaillé là-dessus. Il a trouvé dans la Bibliothèque de Leide les Notes MSS. de *Thomas Bruno*, ci-devant Chapelain de la Princesse d'*Orange*, Mère du Roi *Guillaume*, & ensuite

suite Chanoine de Windsor. Mr. *Emmen*, Conseiller de la Ville de Groningue, lui a fait avoir celles d'*Isaac Vossius*; Mr. *A. Fabricius* lui a envoyé de Hambourg sa Copie des Notes de *Pergerus*, dont l'Original est entre les mains de Mr. *Triller*. Il a tiré des Anecdotes imprimées de Mr. *Wolf*, les Notes de *Septimius Florens Christianus*, & celles du Docteur *Ed. Bernard*. Les Bibliothécaires du Roi lui ont envoyé les Originaux des Notes de *Kuster* & de *Maussac*. Mr. *Jean Chrétien Biel*, Théologien de Brunswic, lui a fourni ses Notes sur les mots de l'Ecriture Sainte, qui se trouvent dans *Hésychius*. Il a profité aussi des Remarques imprimées de Messieurs *Abresch* & *Triller*. Enfin, sans parler des autres secours, il n'a point négligé de consulter sur les passages difficiles, ses Amis Messieurs *Wesseling* & *Valkenaar*, & sur-tout Mr. *Hemsterhuis*.

Il n'y a que les Notes du savant Evêque Anglois *Pearson*, qu'il n'a pas encore pu obtenir, malgré tous les mouvemens qu'il s'est donnés pour les avoir : mais il y a lieu de se flatter qu'on les aura encore à tems avant la fin du second Tome, & qu'on s'en pourra servir en forme de Supplément. En attendant, on a suivi sa méthode, qui étoit de consulter tous les Scholiales & tous les Glossaires sur des Auteurs particuliers, dont *Hésychius* s'étoit servi pour les faire entrer dans son Recueil. Mr. *Alberti* a eu, outre les Livres imprimés, un Glossaire MS. de *Cyrille*, un autre *Anonyme*, & un troisième de *Photius*; & il a fait copier de la Bibliothèque de *Coislin* le Dictionnaire d'*Apollonius le Sophiste* sur *Homère*, dont il a tiré de grandes lumières.

Donnons quelques échantillons des Notes de Mr. *Alberti*, afin que les Savans puissent juger du gout qui règne dans cette Edition. Nous y ferons d'autant plus courts, qu'il est très difficile de faire lire & de faire comprendre à un Lecteur François, des Remarques fondées sur l'Etymologie, ou sur les différentes Dialectes, sur les abréviations des Mots, ou sur la ressemblance des Lettres Grèques.

Pag. 14. Αβδιῦ. ἱμῦ δοῦλος ἱερολογητός. On prétend qu'il faut lire : ἱεροποιεῖται δῦλος, ἱερολογητός, & que la double interprétation d'un nom propre parmi les Hébreux vient de la double manière de l'écrire parmi les Grecs Αβδιῦ & Αβδιῦδ.

Pag. 163. Μέχρι τήμερον αἰνῦ. On corrige τί με χρὴ μητέρος αἰνῦ; ce qui est un hémistiché d'*Homère*. C'est une Correction qui part de main de Maître, au jugement de Mr. *Hemsterhuis*.

Pag. 177. Ἄι φυρος αἰθαλή. On rétablit ces mots corrompus en lisant : Ἀιφώρος, αἰθαλής.

Pag. 234. Ἀλιοβόλη. σύνοδος ἡλίῳ ἅμα. Λάκωνες. Lisez : ἀποβολή, σύνοδος ἡλίῳ ἅμα καὶ σιλήνης.

Pag. 303. L'Edition de *Schrœvelius* avoit πῆρ : ce que *Vossius* & *Pergéus* changeoient en πῶρ. Mais il faut rétablir πατὴρ, qu'on trouve dans les trois Editions précédentes, partie écrit au long, partie en abréviation.

Pag. 367. A l'occasion du mot ἀνέριψαν, on corrige *Suidas* sur le même mot, où on avoit laissé un Vers d'*Homère*, tronqué d'un pied, & qui ne fait point de sens. Il étoit aisé de remettre le Vers entier, & de lire : ἀνέριψαν δίσαντες, au lieu d'ἀναρρίψαντες.

Pag. 390. Ἀνοχῆδ ἀνατολή. On soutient contre Mr.

Mr. *Biel*, qu'il n'y faut rien changer, & on le prouve par *Pollux* & par *Hésychius* lui-même.

Pag. 404. Ἀντίτομον. Plusieurs Savans voudroient changer ce mot en différentes manières : mais on démontre par un passage de *Pindare* & de son Scholiaste qu'il le faut laisser tel qu'il est.

Hésychius repète quelquefois le même mot, au-lieu de l'expliquer par un autre, ce qu'il fait ensuite. Cela n'accommode pas les Savans, qui veulent ou l'ôter ou le changer. Mr. *Alberti* n'est pas de leur opinion, & il prétend qu'*Hésychius* a voulu dire par-là, que ce mot se prend premièrement dans sa signification ordinaire & connue de tout le monde, mais quelquefois aussi dans un autre sens. Voyez pag. 482. Ἀπόσιτος, pag. 1655. Ἡμισίον, pag. 1744. Δυμοσιδής.

Pag. 553. *Alceſtis*, Epouse d'*Admète*, est appelée *Arſippe* par *Hésychius*, & *Arſippe* par un Poète Grec. On soutient qu'il n'y faut rien changer, & qu'il faut prendre les termes dans leur signification naturelle.

Pag. 616. Ἀχιονῆ. On divise ce nom monstrueux en deux, sur l'autorité des Glossaires MSS. & on lit, ἄχι (ce qui est mis pour ἤχι) ὄπαι.

Pag. 672. Βάδηδοι ἡχῆοι. Lisez après le Docteur *Pearson* & Mr. *Sévin*. Βαδύ ἡδὲ αἱ Ἠλῆοι ; ce qui est prouvé par un passage de *Pausanias*.

Pag. 996. Δικταμωνιδῆς γλῆχον τις. Ὅσοι. Ἐστὶ γὰρ ῥωτάνη δίκταμος. C'est ainsi qu'on rectifie le Texte, qui avoit embarrassé les Savans, en ajoutant un seul point.

Pag. 1109. Ἐολόιος. Ce mot obscur est expliqué par deux passages parallèles d'*Hésychius*, qui nous apprennent qu'il auroit falu écrire ἰολός.

Pag. 1318. On rend justice à l'Edition de *Scbré-vélius*, qui a redressé une transposition d'une centaine de mots, qui avoient été mis hors de leur ordre naturel & alfabétique dans les Editions précédentes, & on donne deux exemples d'une confusion semblable, indiqués par *B. Vulcanius* & *Mr. Gesner*.

On avoit trouvé à redire à la Remarque d'*Hé-sychius* : qu'il est beaucoup plus ordinaire d'écrire ἥλιος en quatre Syllabes, que ἥλιος en trois, pag. 1264. Mais il falloit expliquer ce passage par rapport à *Homère*, & non par rapport à tous les Auteurs en général.

Pag. 1640. ἡμεθηλής. Il faut lire en deux mots, & en changeant l'aspiration, ἡμεθηλής, comme cela se prouve par les Glossaires MSS.

Pag. 1659. Ἡρώπτιι. Comme ce mot ne signifie rien, on se sent porté à lire Θάπτιι.

Pag. 1678. Θάξαι, dont quelques Savans n'ont pas connu l'origine, est mis pour Θάξαι selon la Dialecte Dorique. Cette pensée est confirmée par le jugement de *Mr. Hemsterhuis*.

Pag. 1751. Θύσσα, mot inconnu, doit être changé en Ούσσα, qu'on trouve dans *Lycophron*.

En consultant moins notre inclination que le gout de nos Lecteurs en général, nous bornerons ici nos recherches, que nous pourrions étendre sur une infinité d'autres endroits dignes d'être remarqués. Nous ajouterons seulement nos vœux pour la conservation de l'Auteur, afin qu'un pareil Ouvrage ne risque pas de rester imparfait, ou d'être achevé par quelque autre, qui ne joindroit peut-être pas l'application au savoir & au discernement que demande ce travail pénible & dénué de tout agrément.

A R-

A R T I C L E IV.

JOHANN ANDERSON *Nachrichten von Island, Grönland und der Strasse Davis.*

C'est-à-dire :

DESCRIPTION de l'*Islande*, du *Groenlande*, & du *Détroit de Davis* par feu Mr. JEAN ANDERSON, Premier Bourguemaitre de Hambourg. A *Hambourg* chez *Grund* 1746. Grand 8. de 328 pages avec 5 Planches.

L'Excellent Livre, dont nous allons donner un Extrait, a été trouvé entre les Papiers d'un des plus intègres & des plus éclairés Magistrats de notre tems. Ce n'est pas de l'Histoire de sa vie, que je tire cet éloge, elle est placée devant la Préface, & parfaitement bien écrite : c'est la voix publique que je repète, & le sentiment unanime des personnes desintéressées.

Jean Anderson naquit le 14 de Mars 1674. Son père étoit un riche Négociant. Il n'épargna rien pour son éducation, & le fit voyager avec un Gouverneur. Dès lors Mr. *Anderson* commença à goûter, les attrait de la Nature, & s'appliqua à connoître tout ce qui mérite d'être connu. On a trouvé dans ses Papiers les Remarques qu'il avoit faites à l'âge de vingt ans sur les curiosités & les mines de la Saxe, qui promettoient ce qu'il a été dans la suite.

Il fut élu Syndic de sa Patrie en 1708, poste important

portant, & dont le bien public dépend en plus d'une manière. Il passa de cet emploi à la première dignité de Hambourg en 1723. Ses Citoyens persuadés de son mérite l'employèrent à plusieurs Ambassades, qui lui servirent à ramasser de nouveaux faits & de nouvelles curiosités. Ses Papiers sont remplis de ses remarques, elles sont très étendues, & composeroient plusieurs *in folio*, si jamais elles voient le jour. Il assista au Congrès de Bade pour veiller aux intérêts de sa Patrie, & conclut un Traité de commerce très avantageux avec Louis XV, dans la première année de son règne. *George I*, convaincu de son mérite supérieur, le voulut employer à sa Cour, après son accession à la Couronne Britannique. Mais *Mr. Anderson* préféra sa Patrie & sa liberté.

Heureux dans une nombreuse famille, parfaitement bien établie, il mourut le 3 de Mai de 1743, âgé de 70 ans.

Ses études favorites se partageoient entre la connoissance des Langues anciennes du Nord & celle de l'Histoire naturelle. Nous ne le confidérerons que dans le dernier de ces rapports. Son cabinet de curiosités étoit bien plus que riche & nombreux. L'argent d'un *Mississipien* peut en procurer de pareils. Il étoit rangé dans l'ordre le plus raisonné; cet ordre ajoute un nouveau prix aux choses mêmes, & leur donne une utilité, qu'elles n'auroient pas. *Mr. de Hencher* suivit le modèle de son Cabinet, quand il fut chargé de ranger celui du Roi de Pologne; & les amateurs de la Nature ont saisi toutes les occasions de témoigner l'estime qu'ils avoient pour le savoir, le bon goût, & l'humanité de *Mr. Anderson*.

On

On a trouvé quantité d'Ouvrages ébauchés dans ses Papiers. Celui, dont nous parlons, est le seul qu'il ait porté à sa perfection. Il y a travaillé avec beaucoup d'ardeur & d'aplication : il s'étoit instruit par la conversation d'un grand nombre de Marchands & de Pecheurs , qui avoient fait des voyages au Nord ; & il avoit rempli son Cabinet des Animaux & des autres raretés , qu'on en raporte.

Cet Ouvrage est partagé en deux Relations. La première est celle de l'Islande, à laquelle nous nous atacherons préférablement. Celle du Groenlande est tirée en grande partie des Mémoires de Mr. *Egede*, dont nous avons donné un Extrait dans notre Journal.

L'Islande est une des plus grandes Iles du Monde ; elle a près de cent quatre-vingt lieues de longueur sur une largeur inégale, qui va jusqu'à quatre-vingt lieues. Elle est environnée de tous côtés de petites Iles, elle est même remplie de Rochers & de Montagnes pleines de glace & de neiges perpétuelles. Ces Rochers se détachent souvent par la force des eaux , & rendent les chemins impraticables.

Les tremblemens de terre n'y sont pas aussi rares, que dans le reste du Nord. Aussi l'Islande a-t-elle un Volcan, qu'on a cru l'unique des Régions septentrionales, mais dont on a trouvé un compagnon dans l'Ile de Mai en 1732. Les autres Montagnes de l'Islande paroissent avoir été de la même espèce, elles portent presque toutes des marques des incendies qu'elles ont souffertes avant notre Siècle. Elles n'ont même pas entièrement changé de nature : il n'y a que 25 ans qu'un

qu'un nouveau Volcan a vomî des flammes & des quartiers de Rochers vers la *Portlands-Bay*. Toute l'Ile fut couverte des cendres qui sortirent du goufre, la Mer même en fut blanchie à plus de soixante lieues du rivage.

Le *Hecla* est plus connu, aussi n'en rapporterai-je qu'une curiosité, dont je n'ai rien appris avant la lecture du Livre de Mr. *Anderson*.

C'est un Lac brulant, qui jette de petites flammes assez régulièrement pendant quinze jours, & que ce paroxysme reprend trois fois par an.

Les Volcans sont liés naturellement avec les Bains chauds. Le Vésuve a les Baies des Anciens pour voisines, & l'Islande est remplie d'eaux naturellement fort chaudes. On y a trouvé de petits Lacs, qui jettoient de gros bouillons, & on y a cuit du bouilli. Ce mélange de chaleur & de neiges éternelles est assez particulier.

Le minéral le plus curieux de l'Islande c'est le Cristal qu'on en tire, & qui a employé les plus grands Physiciens du Siècle passé Mr. *Huygens* & *Newton*. On y trouve aussi du Jai (*Gagates*) qui est d'une grande dureté, & qui fait du feu avec l'acier comme les Agates. C'est aparemment une vitrification qu'a produit le feu souterrain de cette Ile.

Le Soufre y vient en quantité: on y trouve des masses de Soufre vierge, grosses comme le poing, dans les terres marécageuses. On en pourroit faire un article du négoce de cette Ile, puisqu'on en a envoyé trois cens tonnes à Coppenhague dans le cours d'une année. Mais les Païsans s'opposent à ces travaux, parce qu'ils les distraient & leur ôtent le tems, que la peche demande seule.

C'est

C'est leur agriculture, ils ne vivent que des dons de la Mer. Ils sont même persuadés par une tradition assez particulière, que le Soufre chasse les Poissons, & qu'ils fuient jusqu'aux Rades, où il y auroit des Vaisseaux chargés de Soufre.

Les Végétaux ne font pas un grand article. Les Arbres y sont rares, à peine y voit-on quelques mauvais Saules, ou des Génévriers.

La terre n'est pourtant pas aussi parfaitement ingrate qu'en Groenlande. Elle produit des herbes, les paturages sont même très gras & très bons le long des Ruisseaux & des Torrens, & servent à nourrir une infinité de Brébis, qui font une partie du commerce de l'Ile. Le *Cochlearia*, remède infailible du Scorbut; le *Lichen Eryngii folio*, dont on fait une bouillie en le cuisant avec du lait, & l'*Algue marine*, sont les herbes les plus utiles. Cette dernière Plante est appelée *Sol* par les habitants du País. Il se crystalise sur ses feuilles une espèce de Sel assez doux, qu'on honore du nom de Sucre, & on en nourrit le Bétail au défaut du foin; les Hommes mêmes, peu délicats dans ces Climats, ne dédaignent pas de s'en servir.

L'Animal le plus singulier de l'Islande, c'est la petite espèce de Chevaux particuliers à l'Islande; & qui sont assez à la mode pour la monture des Princes qui sortent de l'enfance.

Les Brébis, qu'on ne prend pas la peine de retirer dans des Ecuries en hiver, y sont quelquefois surprises de la neige: un instinct particulier leur a appris à défendre leur vie dans cette extrémité. Elles s'amassent & font un grand peloton, dont la chaleur fond la neige, & fait monter une traînée de vapeurs, qui avertit les Bergers de l'endroit

droit où leur Troupeau est enterré. On y accourt, on ôte la neige, & on vient souvent à tems pour sauver ces pauvres Animaux. Ces Brébis d'Islande ont une autre singularité ; c'est de porter fort souvent 4 & même 8 cornes. Cela est d'autant plus particulier, que le peu de Bœufs & de Vaches qu'il y a en Islande, sont dépourvus de ces ornemens.

La manière dont les Islandois tuent les Animaux dont on mange la chair, est fort particulière. C'est une véritable expérience d'Anatomie. Ils leur enfoncent un petit couteau fort étroit entre la première vertèbre & la tête ; cette blessure frappe la moelle de l'épine, & l'Animal périt sur le champ. On n'y connoît pas les Oiseaux de basse-cour. L'Ile est entièrement sans Blés, & elle abonde trop en Oiseaux de proie. C'est delà que viennent les plus beaux Faucons du monde. Le Roi de Danemarck fait partir tous les ans un Officier pour en chercher, & les paie assez cher ; un Faucon blanc va à dix écus.

Les Chouettes abondent dans ce País, où la longueur des nuits leur donne une belle occasion de faire valoir leurs talens. Mr. *Anderson* en a eu une d'un blanc de neige, qu'il a fait dessiner.

Tous les Rochers & toutes les petites Iles, qui environnent l'Islande sont remplis d'Oiseaux de Mer. C'est delà que viennent les duvets les plus fins, & c'est un Oiseau nommé *Aidur* ou *Eider* qui le porte. La meilleure espèce est celle que l'Oiseau s'arrache lui-même pour en former son Nid. Ces Oiseaux viennent pondre dans de petits creux des Rochers, & à des endroits inaccessibles

à tout autre qu'à un Islandois. La nécessité apprend à ces Peuples l'art de grimper contre les Rochers les plus droits, pour profiter des Oeufs de ces Oiseaux, & de la Mère, quand elle s'y laisse surprendre.

Mais si la terre de l'Islande est ingrate, la Mer en répare la stérilité. Elle est remplie d'une quantité innombrable de Poissons, qui font presque tout le commerce de l'Ile. Mr. *Andersson* parle fort au long du Haran, dont le négoce vaut mieux que les Mines du Pérou; mais nous ne pouvons pas le suivre dans ce détail.

La Morue de toute espèce y abonde le plus. Ce sont les Poissons de cette classe qu'on y prend le plus copieusement. On les fend tout de suite par leur longueur, on les sèche sous des couverts de Planches, on les enfile, & on les porte aux *Ports de Poisson* où on les vend à l'Etranger. On se sert de ce nom pour désigner quatorze d'entre les Ports de l'Ile, & ce sont ceux où se fait le meilleur commerce: les huit autres ne sont que pour des Moutons, & quelques Bœufs, qui n'ont pas assez bonne mine pour se vendre avec profit. Aussi les Marchands Danois privilégiés, qui ont le commerce de l'Islande en ferme, ne fréquenteroient ils pas ces *Ports de Viande*, si la Loi ne les y obligeoit, & ne les forçoit à se charger d'un de ces Ports contre deux de ceux où se fait la vente du Poisson.

Les Baleines ne sont pas rares dans ces Parages, & les Islandois maîtrisent ces vastes Animaux, en leur coupant la communication avec la Mer, & en les chassant devant eux à cor & à cri, jusqu'à ce qu'ils échouent dans quelque Baie.

On n'est plus si curieux des Météores du Nord.

Tome XXXVIII, Partie I. F On

On fait que l'Auroré boréale y éclaire toutes les nuits, & répare en quelque manière la longue absence du Soleil. Ce bel Astre lui-même ne quitte qu'à regret les habitans du Nord, on l'y voit encore quand les règles de l'Astronomie en ont annoncé l'absence. Pendant la longue nuit de l'Hiver il ne laisse pas de leur procurer une clarté, qui fait une espèce de jour, & qui dure une heure & demie sur les vingt-quatre.

Le froid du Nord n'empêche pas les exhalaisons de s'élever, puisque les tempêtes & les tonnerres sont plus fréquens en Hiver qu'en Été.

Le Printems & l'Autonne sont bannis de ces Climats, un long Hiver y succède à un Été qui ne commence que vers la fin du mois de Juin pour finir avant celle de Septembre; le mois d'Avril est le tems des plus fortes gelées.

Mr. *Anderson* s'attache à nous donner une idée exacte des habitans de l'Islande. Ils ressemblent assez bien aux *Groenlandois* leurs voisins, mais il semble que le commerce des Européens ait ajouté à leurs défauts une partie de nos vices. L'ivrognerie y domine, tous les âges & tous les sexes sont adonnés à l'eau-de-vie, encore ne la boivent-ils que mal-propre, & mêlée avec de l'huile de Poissons, ou du Petit-lait corrompu.

Ils sont fort robustes au reste, & insensibles à toutes les injures de l'air. Les maladies y sont fort rares, & elles le seroient peut-être davantage, si leurs alimens n'étoient pas si mauvais. Ils manquent absolument de Pain, & ne vivent que de Poissons, ou de Viandes à demi-pourries. Ces alimens alcalins ne sont pas contrebalancés par une proportion suffisante de Végétaux acides, & un grand

grand penchant à la pouriture ne peut pas manquer d'ensuivre, & de dominer dans leurs humeurs. Leur mal-propreté est insupportable, c'est le défaut le plus général des Peuples du Nord, & qu'excuse en quelque manière l'impossibilité de se tenir propres pendant la longue prison où les enferment les glaçons & les neiges. Leurs habitations sont des plus chétives. On les prend dans la terre même pour éviter les vents; la hauteur n'est que de trois aunes, la largeur de six piés, & la longueur de 20. L'Allantoïde des Vaches leur tient lieu de vitre pour garnir quelques petits trous, qui ne méritent pas le nom de fenêtres.

Ils sont poltrons comme les *Lapons* & les *Groenlandois*: on n'a jamais pu en faire des Soldats. Leur paresse est presque invincible, personne n'y apprend de métier, & chacun est obligé de se procurer le petit nécessaire, que les Artisans nous fournissent avec tant de facilité.

Le Négoce se fait par trocs. La Monnoie courante consiste en Poissons secs. Ils doivent être de deux livres, & ces deux livres sont évaluées à six *Duits* de Hollande. Tous les Livres se tiennent sur ce pié-à.

La Religion dominante où unique est celle qu'on appelle Luthérienne. Mr. *Anderson* avoue avec douleur, qu'elle n'a pas opéré un grand changement sur les cœurs des habitans, & il reconnoit que les Islandois sont sujets à la plupart des vices qu'admet la corruption de l'Homme. L'impureté inconnue aux *Groenlandois* règne en Islande, il y a eu un tems où elle jouïssoit de la protection des Loix.

Le revenu de cette Ile, qui est presque aussi grande que l'Angleterre, n'est que de 28000 Piastres. Le Roi lève, pour tous droits, 40 Poissons, ou environ 34 sous de Hollande sur chaque habitant, dont le bien excède 20 Rixdalers.

Ce Peuple si salop, si misérable & si pauvre, ne peut pas vivre hors de sa Patrie. On en a fait l'expérience, on en a élevé hors du Pais, ils ont appris des métiers, & fait voir qu'ils avoient une raison & des talens ; mais il n'y a pas eu moyen de les reconcilier avec un genre de vie poli, & il les a fallu rendre à leur dégoûtante Patrie.

Je ne suivrai pas Mr. *Anderson* dans sa relation de la Groenlande, mais je ne laisserai pas de toucher quelques endroits, qui n'ont rien de commun avec la relation du Pasteur *Egede*.

L'Amianthe, que cet homme vénérable a découverte en Groenlande, se trouve en Sibérie, & on y fait quelques petits morceaux de Toile incombustible. On commence par mettre l'Amianthe sous le marteau, & on la réduit en laine. Dans cet état on la trempe dans de l'eau chaude, on l'y travaille avec les mains, jusqu'à ce que la terre s'en sépare, & que les fils se trouvent dégagés. Ce travail se répète plusieurs fois. Ensuite on sèche les fils séparés, on les carde avec deux peignes, presque comme la laine, on les file avec le fuseau, en s'arrosant les doigts d'huile au-lieu d'eau, & on finit l'ouvrage au métier.

La description des quinze espèces de Baleines est d'un grand détail, mais instructif.

Nous ne parlerons que du *Narwhal*. L'Auteur a eu l'occasion de s'en instruire par lui-même, sur
un

un de ces Animaux qu'on a pris dans l'Elbe. Il avoit sa corne sur le côté gauche; j'en conclus, aussi-bien que des observations de *Jacobæus* & de *Tichonius*, que cet Animal a naturellement deux cornes, & que ce n'est que par accident qu'il en manque souvent une. En effet ces Auteurs ont vu des cranes de Narwhal armés de deux cornes. Mr. *Anderson* en a dessiné de la même espèce, & il n'est pas croyable qu'il y ait des Animaux irréguliers, dont le côté droit diffère du côté gauche. Les Licornes seroient, sur ce pié-là, bannies de toutes les classes des Animaux, & renvoyées avec les Griffons & les Dragons dans le Royaume des Fées.

L'histoire du Cachelot est fort particulière. Mr. *Anderson* nous donne le détail d'une anatomie de cet Animal, grossière à la vérité, & faite par des Matelots, mais qui n'a pas laissé de me faire soupçonner que le *SpermaCeti* n'est pas le Cerveau de ce Poisson, & que c'est sa graisse. Mr. *Anderson* dit positivement que des branches de vaisseaux, qui contenoient cette liqueur Médicinale, s'étendent de la cavité du crâne jusqu'à toutes les extrémités du corps, & qu'on trouve entre les muscles des cavités, & de petites vessies qui en sont remplies. Cela répond aux fusées de tunique celluleuse, qui s'étendent de tous côtés entre les muscles, & qui n'ont rien de commun avec le Cerveau. La figure que Mr. *Anderson* donne du Cachelot, est fort particulière, & donne un air de Monstre à ce Poisson. Sa machoire supérieure est prodigieuse, & l'inférieure fort mince & fort petite. Celle-ci est garnie de quan-

tité de dents, qui entrent dans des cavités calleuses de la gencive supérieure qui leur répondent.

En parlant des Veaux Marins, Mr. *Anderson* rapporte, sur des garans dignes de foi, qu'on trouve de ces Animaux dans le grand Lac de Baikal en Daurie, à une distance prodigieuse de la Mer.

Les réflexions que fait notre Auteur sur la vie sociable des *Groenlandois*, sont fort curieuses. En effet, on voit chez eux ce qu'on n'a jamais espéré de voir, l'état de la pure Nature, & un Peuple qui se gouverne sans Roi, ni Chefs, dans une parfaite liberté, & cependant avec toute la bonne foi, & toute l'humanité des Peuples les plus polis. On est charmé de voir par leurs mœurs, que la distinction essentielle du Bien & du Mal est gravée plus profondément dans le cœur des Hommes que ne le voudroient certaines gens, & qu'elle peut subsister sans la force des Loix, contre le sentiment de *Hobbes*. Il est vrai que ces Disciples de la Nature ont leurs défauts, ils sont un peu paresseux & indifférens, mais ces défauts sont compensés par beaucoup d'équité, de bonté, de hospitalité, de chasteté, d'innocence, & même d'industrie. Quand on lit l'histoire des Nègres & de presque tous les Africains, on se dégoûte de la Nature humaine, on s'y réconcilie quand on lit la relation d'un Peuple vertueux. L'histoire de Constantinople me mène dans un Pais peuplé de Démon, & le Télémaque me rapproche des Anges.

ARTICLE V.

LA NECESSITE' DU CULTE PUBLIC FARMIL
LES CHRETIENS, établie & défendue contre
 la Lettre de Mr. *D. L. F. E. M.* sur les Assem-
 blées des Religionnaires en Languedoc, écri-
 te à un Gentilhomme Protestant de cette Pro-
 vince, & imprimée en France sous le faux titre
 de *Roterdam 1745.* Par Mr. *Armand de la Cha-
 pelle, Pasteur de l'Eglise Wallonne de la Haye.*
A la Haye chez F. H. Scheurleer, 1746. 8. pag.
304 pour le corps de l'Ouvrage, y compris
l'Avis au Lecteur; & pag. 113 pour un Re-
cueil de Pièces Justificatives, que l'on a ajou-
té pour constater quelques Faits qui sont sup-
posés dans l'Ouvrage.

C'Est ici le dernier Ouvrage que nous aurons
 de Monsieur *de la Chapelle*, puisque la mort
 vient de nous l'enlever. Ce savant Pasteur a ten-
 nu, comme chacun sait, un rang distingué dans
 la République des Lettres; il a fait tant d'honneur
 à ce Journal en particulier, par les excellentes
 Pièces qu'il y a fournies pendant bien des années,
 que nous croyons également rendre justice à sa
 mémoire & obliger nos Lecteurs en disant ici
 quelque chose de sa vie.

Mr. Armand Boisbelean de la Chapelle (a) na-
 quit

(a) Ce nom de *la Chapelle* n'étoit qu'une Seigneurie qui
 lui avoit été donnée pour le distinguer de ses Frères.

quit à *Auxillac* en *Saintonge*. Son Père étoit Avocat au Parlement de *Bourdeaux*; mais comme il étoit Protestant, la Persecution l'obligea à quitter le Barreau & à se retirer à la Campagne dans une de ses Terres où l'on venoit le consulter de plusieurs lieues à la ronde. Il eut cinq fils de M^{lle}. *Dubourdiou* son Epouse; *Armand* étoit le troisième. A l'âge de neuf ou dix ans ses Parens l'envoyèrent aux Ecoles à *Bourdeaux*; mais un an après, Madame sa Mère l'en retira par une sage prévoyance des dangers qu'il couroit par rapport à la Religion, & elle le mena en *Angleterre*, où elle le confia aux soins de son Père Mr. *Isaac Dubourdiou* Ministre à *Londres*. C'est chez cet *Isaac Dubourdiou*, son Grand-père, que notre Auteur reçut toute son Education avec le fameux *Armand Dubourdiou*, son Cousin Germain, tant dans les Belles-Lettres, que dans la Théologie; il n'eut point d'autre Maître, & ne fréquenta aucune Université. Cela n'empêcha pas que par la force de son génie, ses excellentes dispositions & son application à l'étude, il ne fût en état dès l'âge de 17 à 18 ans, de faire les fonctions de Pasteur avec succès. A la vérité il ne se chargea de si bonne heure d'un si pénible fardeau, que pour subvenir à de pressans besoins, ce qu'il recevoit de chez lui n'étant pas, à beaucoup près, suffisant pour le faire vivre. Il fit d'abord un voyage en *Irlande*, où il commença à prêcher; & où il demeura quelque tems; de là il fut appelé à *Wands-worth*, Village à deux lieues de *Londres*, & ensuite à *Londres* même, aux Eglises réunies de l'*Artillerie*, *Riderscourt* & *Leicesterfields*. Il se maria en 1712, & on l'appella à la Haye en

1725, où il a constamment exercé son Ministère avec approbation jusqu'à sa mort arrivée dans la 70^{ème} année, le 6 d'Aout 1746.

Ce qui mérite bien encore d'être admiré dans feu Mr. de la Chapelle, c'est qu'avec des connoissances très étendues il n'étoit point de ces Savans empressés & boursus, d'une humeur chagrine & pédantesque, qui ne plaisent que dans leurs Livres. Celui-ci étoit d'un caractère liant & d'un agréable commerce; sa conversation pleine d'esprit étoit enjouée & badine, & il se proportionnoit sans affectation au goût & à la portée de ceux avec qui il se trouvoit. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est peut-être un peu trop de penchant à la Satyre. Heureux, s'il avoit toujours su le réprimer, & si, en voulant quelquefois mortifier les autres, il n'avoit pas répandu lui-même de l'amertume sur les plus beaux jours de sa vie!

Venons à notre Extrait. Mr. D. L. C. nous apprend dans un *Avis au Lecteur* le dessein de cet Ouvrage, & le motif qui le lui a fait entreprendre. Son principal but a été, „ en se fondant sur des „ principes communs à toutes les Eglises Chré- „ tiennes, d'instruire les Chrétiens peu éclairés, „ de l'obligation que la Conscience leur impose „ de ne pas négliger l'exercice public de la Re- „ ligion qu'ils professent, & de convaincre de „ leur faute & de leur erreur ceux qui, par Sys- „ tème, par dégoût ou par indolence, méprisent „ un devoir si sacré”. La Lettre, dont il est fait mention dans le titre, l'a engagé à mettre la main à la plume pour avertir de cette supercherie tous les Protestans en général, sur-tout ceux du Languedoc, à qui cette Lettre est adressée, & pour les

desabuſer au ſujet de la Doctrine qui y eſt contenue, que les Proteſtans étrangers deſavouent & condamnent abſolument. En effet, après de bonnes informations, on a découvert que cet Ecrit n'a été ni compoſé, ni imprimé dans les *Provinces-Unies*, mais en *France*, & que Mr. l'Evêque de *Montpellier* en a diſtribué lui-même pluſieurs exemplaires dans ſon Diocèſe. L'Auteur nous dit enſuite les raiſons qui ont retardé la publication de ſon Livre, & celles qu'il a eues d'y ajouter le *Recueil de Pièces Juſtificatives* qu'on trouve imprimé à la fin ; ç'a été pour conſtater la vérité de certains Faits qu'il y a donnés pour conſtans. Ces Pièces ſont 1. *Mémoire Apologétique en faveur des Proteſtans Sujets de Sa Majeſté Très Chrétienne, à l'occaſion des Aſſemblées, &c.* (a) 2. *Arrêt du Parlement de Thoulouſe du 29 Octobre 1745, qui condamne le ſuſdit Mémoire à être lacéré & brûlé par la main de l'Exécuteur de la Haute Juſtice.* 3. *Déclaration du Roi concernant la Religion, donnée à Verſailles, le 14 Mai 1724.* 4. *Arrêt du Parlement de Bourdeaux, contre une Aſſemblée du 3 Août 1712.* 5. *Arrêts de la Chambre des Vacations du Parlement de Gréno-ble, des 15 Octobre & 6 Novembre 1741, qui condamnent aux Galères pluſieurs Particuliers, &c.* 6. *Mémoire de ce qui ſ'eſt paſſé de plus remarquable au ſujet de la Religion Réformée dans les Provinces Méridionales de France en 1744 & 1745.*

Le Corps de l'Ouvrage conſiſte en une *Introduction* & quatre *Sections*, dont les trois premières

(a) Ce Mémoire eſt de Mr. de la Chapelle, 1745.

res renferment les preuves de la Nécessité du Culte public , tirées de la Religion des Patriarches , de la Religion de Moïse , & de la Religion de Jésus-Christ. Dans la quatrième , l'Auteur fait aux Protestans persécutés de France , l'application des principes qu'il a posés. Entrons dans quelque détail.

Mr. D. L. C. s'attache dans l'*Introduction* à donner une définition claire & distincte du Culte public , en écartant les fausses idées sous lesquelles l'Auteur de la Lettre le fait envisager. La proposition capitale , qu'on s'efforce de prouver dans cet Ecrit , c'est que *Dieu n'exige pas absolument un Culte public , & qu'il devient même un crime quand les Loix de l'Etat le condamnent*. Que fait Mr. D. L. F. E. M. pour soutenir cet étrange paradoxe ? Il équivoque perpétuellement sur le terme de *Culte public* , & affecte de ne voir dans le Culte public des Chrétiens que ce qui peut lui être commun avec toutes les autres Religions ; il pose que ce Culte n'est que *représentatif* , & bien moins un devoir de conscience qu'un simple devoir de Société ; qu'aucune Loi de Dieu n'a rendu ce Culte nécessaire ; enfin , il insinue que ce Système est reçu de quelques Eglises Chrétiennes. Pour écarter ces fausses lueurs , Mr. D. L. C. fait cinq observations.

I. Le *Culte public* est celui que les Hommes rendent à Dieu en commun dans leurs Assemblées de Religion ; il est public , parce qu'il est *extérieur* , *connu & commun à plusieurs* ; au-lieu que l'Auteur de la Lettre prétend qu'il n'y a point d'autre Culte public dans un Royaume que celui qui y est autorisé par les Loix , & pratiqué par le gros de la Nation.

tion. Mais quoique les Protestans ne soient pas en France, l'Eglise nationale, cependant leur Culte est public dès qu'il est extérieur, visible & pratiqué par un certain nombre de personnes assemblées à cet effet, suivant la déclaration du Sauveur: *là où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, j'y suis au milieu d'eux (a)*; où sans doute il a voulu définir une Assemblée Chrétienne qui, à ses yeux, auroit toute la *publicité* nécessaire pour lui être agréable. L'autorité publique n'entre donc pas essentiellement dans l'idée de *Culte public*.

II. L'Auteur de la Lettre semble confondre le Culte public des Chrétiens avec celui des Patriarches de l'Ancienne Oeconomie, ou plutôt de toutes les Religions du Monde. Pour l'en distinguer Mr. D. L. C. le réduit à cinq Articles, considéré dans les tems apostoliques. C'étoit 1. la Profession publique du Christianisme dans une Communion étroite de foi & de charité: on s'y assembloit *au nom de Jésus-Christ*, en qualité de *ses Disciples*, de *Chrétiens* qui conservoient *inviolablement l'espérance de leur Profession*, qui *se considéroient les uns les autres pour s'exciter à la charité & aux bonnes œuvres*, & qui pour cet effet, ne se retiroient point de *leurs Assemblées* où ils *se consoloient mutuellement (b)*. 2. La célébration du Batême & de la Sainte Cène, qui étoient les *Sceaux* visibles de cette Profession, puisque, dans le premier, nous sommes *baptisés en la mort de Jésus-Christ*, & que dans l'autre nous

(a) Matt. XVIII. 20.

(b) Matt. XVIII. 20. Act. XI. 26. Hebr. X. 23, 25.

notus annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (a). 3. Glorifier Dieu par des Cantiques & des Prières ou d'humiliation ou d'action de grâces (b). 4. L'instruction & l'édification mutuelle, par la lecture & par l'explication de la Parole de Dieu (c). 5. Les contributions ou les aumônes pour le soulagement des Indigens (d).

III. Tel étoit le *Culte public* du tems des Apôtres, dont Mr. D. L. F. E. M. s'est fait l'idée du monde la plus absurde, en disant que ces Assemblées étoient *représentatives de la Société* (e) ou de l'Etat qui n'étoit alors que l'*Empire Romain*. Il est vrai qu'on y prioit pour tous les Hommes, pour les Empereurs & pour les Magistrats ; mais c'étoit par voie d'intercession & nullement de *représentation*. L'on n'y faisoit point profession des Dogmes & de la Morale de la Société dominante ; chacun n'y agissoit & n'y parloit que pour soi-même. „ Chacun y faisoit publiquement „ profession de sa foi en notre Sauveur. Chacun „ y recevoit le Batême, ou y participoit à la „ Sainte Cène, pour s'appliquer personnellement „ les promesses & les engagemens de l'Alliance „ de grace. Chacun y louoit & y prioit Dieu en „ son

(a) Rom. IV. 25. VI. 3. 1 Cor. XI. 26.

(b) Act. XVI. 25. Ephes. V. 10. &c. Matt. XVIII. 19, 20. &c.

(c) Neh. VIII. 2, 3, 8, 9. Act. IX. 10, &c.

(d) 1. Cor. XVI. 1, 2. Act. XV. 21. Matt. IV. 23.

(e) Mr. D. L. F. E. M. prétendu Protestant s'est trahi lui-même par cette idée de *Culte représentatif*, qui sent bien fort la Messe, dont on retire tout le fruit sans y assister, parce que le Prêtre se charge de *représenter* ceux qui le paient.

„ son propre & privé nom, pour reconnoître,
 „ ou pour demander des graces auxquelles tous
 „ les Assistans prenoient le même intérêt, soit
 „ par sentiment pour eux-mêmes, ou par charité
 „ pour tous les Hommes. Chacun prêtoit l'oreil-
 „ le à la lecture & à la prédication pour son pro-
 „ fit particulier, parce que *le Juste vit de sa foi*,
 „ & non de celle d'autrui. Enfin chacun contri-
 „ buoit de sa part selon sa puissance, & ce qu'il
 „ trouvoit à propos, aux aumones publiques.

IV. Le Culte public, tel qu'on vient de le défini-
 nir & de l'expliquer, est nécessaire pour le salut, &
 doit être fondé sur une Loi de Dieu expresse, & en
 ce cas, il n'y a rien qui puisse en dispenser. Au lieu
 que, suivant Mr. D. L. F. E. M. le Culte public
 n'est nécessaire que quand c'est celui de la Nation
 & du Prince, mais qu'il est criminel dès qu'il est
 interdit par les Loix de l'Etat. Les Chrétiens per-
 sécutés par les Ennemis de leur Religion sont par
 cela même dispensés, selon lui, d'en faire aucun
 exercice public, & ils ne peuvent même l'entre-
 prendre sans crime (a). Mais ce principe tend à
 dissiper toutes les Assemblées religieuses qu'il peut
 y avoir dans le Monde Chrétien. Si les Loix de
 l'Etat

(a) Cette idée Jésuitique me rapelle une pasquinade
 qui fut affichée à la porte du Cimetierre de St. Médard,
 lorsque, vers l'an 1730, les *Jansénistes* y alloient faire
 leurs dévotions sur le Tombeau de l'*Abbé Paris* par l'inter-
 cession duquel ces Mrs. se vantoient d'obtenir des Miracles
 en faveur de leur Parti qu'ils appelloient *la bonne cause*.
 Leurs Adversaires obtinrent un ordre du Roi pour fermer
 le Cimetierre, & le lendemain on y mit cette affiche :

*De par le Roi, défense à Dieu
 De faire Miracle en ce lieu.*

L'Etat peuvent dispenser de l'obligation du Culte public, il s'ensuit que cette obligation émane de l'autorité de ces Loix, & que par conséquent elles n'obligent point par rapport au Salut; qu'ainsi il est aussi inutile de s'y soumettre dans les tems les plus favorables, que ridicule de s'en charger sous la Croix. En un mot ce Systême est copié de *Hobbes*, comme on le fait voir en le comparant avec les idées de ce Philosophe ennemi de toute Religion.

V. Il résulte des précédentes Observations, „ que ce que l'on appelle le Culte public, est le „ Culte extérieur que plusieurs personnes rendent à Dieu en commun; que le Culte public des Chrétiens doit être celui qui est singulièrement affecté à la Religion qu'ils professent; „ que dans ce Culte chaque Particulier qui compose l'Assemblée, y fait profession publique de la Religion qui lui est commune avec les autres; & que ce qui rend le Culte public d'obligation nécessaire & indispensable, ne peut être que la volonté de Dieu qui l'exige. Il ne reste donc plus qu'à savoir si Dieu l'exige, & si ses Loix en ont fait un devoir de Religion indispensablement nécessaire. C'est ce qu'il faut prouver contre l'*Auteur de la Lettre*. Toutes les Sociétés Chrétiennes y doivent prendre intérêt, puisqu'il n'y en a aucune, même parmi les plus relâchées sur cet article, comme sont les *Sociniens* & les *Quakers*, qui ne fassent profession de croire que le Culte public fait partie essentielle des Devoirs extérieurs du Chrétien.

Voici un trait qui mérite d'être rapporté tout entier. Mr. D. L. F. E. M. regardant ses prétendues

„ques preuves comme triomphantes contre la né-
 „cessité d'un Culte public, qu'il assure que *Dieu*
 „*n'exige pas*, raille les Réformés d'un air suffi-
 „sant. „ Quand, dit-il, les Ministres ôseront-ils
 „présenter (à Dieu) leurs courses dans le *Désert*
 „(a), leurs Sermons, le chant des Pseaumes,
 „les Synodes, &c. condamnés par les Edits du
 „Roi, que répondront-ils à cette mortifiante
 „question : *qui a requis cela de vos mains* (b) ?
 „S'il est vrai, dit Mr. D. L. C. que tout Culte
 „public devient criminel quand il est interdit
 „par les Loix de l'Etat, que faut-il penser des
 „Ecclésiastiques Emisaires du Pape qui vont
 „en *Angleterre*, ou dans le *Japon*, pour y former
 „des Assemblées de leur Rit, ou des Sujets de
 „ces deux Etats, qu'ils aiment contre les
 „Loix ? Comment concevoit que l'on honore
 „du titre de *Confesseurs* & de *Martyrs* ceux qui
 „souffrent pour cette cause ? Ne sont-ils pas pré-
 „cisément dans le cas où l'on hazarde ces Sacri-
 „fices en pure perte, comme s'en exprime le
 „zélé Défenseur de la Suprématie des Rois, &
 „pour imiter son langage, quand ces *Jésuites*,
 „ces Religieux, ces Prêtres, ôseront présenter à
 „*Dieu* leurs courses dans la *Suède* & dans la
 „*Grande-Bretagne*, leurs Conventicules, leurs
 „Autels portatifs, leurs Prônes, &c. condam-
 „nés par les Edits des Rois, que répondront-ils
 „à cette mortifiante question : *qui a requis cela*
 „*de vos mains* ? — Car si les Edits de Louis XV
 „suffi-

(a) C'est le nom qu'on donne aux lieux où les Assem-
 blées se tiennent.

(b) Esa. I. 12.

„ fussent pour rendre une chose *illicite* dans son
 „ Royaume, les Edits des autres Monarques suf-
 „ firoient aussi pour rendre *illicite* la même chose
 „ dans l'étendue de leur Domination.

Passons aux preuves de la *nécessité d'un culte pu-
 blic*, détaillées dans la I. Section. Si les hommes
 avoient conservé leur état d'innocence, ils au-
 roient sans doute rendu à l'Etre suprême un cul-
 te public de louanges & d'actions de grâces. C'est
 ce que font dans le Ciel les Anges, les Esprits
 bien-heureux & les Saints glorifiés; l'Ecriture
 nous en fournit plusieurs exemples (a). Pour-
 quoi les Enfans d'Adam n'auroient-ils pas fait la
 même chose avant la chute? C'étoit un article ca-
 pital de cette *loi écrite dans le cœur* (b) si profon-
 dément que, malgré le péché, sa voix instruit en-
 core que cette obligation dut faire essentielle-
 ment partie de la Religion naturelle. J'en appelle
 au témoignage de la Conscience & au consente-
 ment universel de toutes les Nations, qui, ayant
 reconnu un Etre souverain, ont senti en même
 tems la nécessité de lui rendre un culte public. (c)
 Consultons l'Ecriture, elle nous en fournira de
 nouvelles preuves. Moïse dit, en parlant du 7^{me}
 jour que *Dieu le bénit & le sanctifia* (d). C'est-à-
 dire, suivant *Corn. a lapide* savant Jésuite, „ il
 „ l'établit actuellement pour un jour de fête &
 „ voulut qu'il fut observé par Adam & par sa
 „ Postérité pour un saint repos & pour le culte
 „ de

(a) Job XXXVIII. 7. Esa. VI. 3. Luc. II. 13, 14. &c.

(b) Rom. II. (c) Puff. Dev. de l'Hom. & du Cit. Liv.
 4. Wollaston Ebauche de la Rel. Nat. Sec. V.

(d) Gen. II. 3.

de Dieu ". Le culte public de pénitence, devenu nécessaire après le péché, fut joint à celui de louanges dans les sacrifices tels que furent ceux de *Cain* & d' *Abel* qui entroient dans la définition du *culte public*; „ puisqu'ils se firent au vû & au sù de plusieurs personnes qui y furent invitées, ou que la solennité y avoit attirées; „ car ce ne put être que par ce moyen que *Cain* apprit que Dieu avoit reçu favorablement l'oblation de son frere, & que par cette même raison il fut si mortifié de ce que Dieu n'avoit pas accepté la sienne „. Je ne sçais si tout le monde passera cette supposition à Mr. D. L. C. & il me semble qu'on pourroit donner de meilleures raisons. Quoiqu'il en soit, cette partie du culte public des premiers hommes eut le sceau de l'autorité divine, puisque l'approbation que Dieu donna au sacrifice d' *Abel* est équivalente à un ordre. Cela fit que les Descendans d' *Adam* conçurent une haute idée des sacrifices, on en fixa les tems & les lieux; c'est ce que *Moyse* a voulu nous apprendre, lorsqu'en parlant de la naissance d' *Enos*, il dit qu'alors on commença d'invoquer le nom de l' *Eternel* (a). C'est-à-dire que l'on commença à donner à l'extérieur de la Religion une forme qu'elle n'avoit point auparavant, par la consécration des lieux & par l'érection des Autels où l'on offroit les Sacrifices.

Ce culte se continua, comme cela paroît, par la
dis-

(a) Gen. IV. 26. Delà ce sentiment répandu chez tous les Peuples, d'un Dieu souverain. — Et, ce qui en est une suite, de la nécessité d'un Culte extérieur, par des cérémonies & des sacrifices. Mr. Rollin, *manière d'enseigner & d'étud.* &c. Tom. IV. p. 261.

distinction des Bêtes pures & impures, connuë au tems du Déluge. L'ordre, que Dieu donna à Noë dans cette circonstance, de ne conserver qu'une paire de chaque espèce de Bêtes qui n'étoient pas nettes, contre 7. couples de celles qui étoient nettes (a), nous fournit une nouvelle preuve de l'institution ou de l'approbation de Dieu à l'égard des Sacrifices en vuë desquels il avoit ordonné de conserver un beaucoup plus grand nombre des animaux qui y étoient propres. Noë l'entendit de cette maniere. Dès qu'il fut sorti de l'Arche, *il bâtit un Autel à l'Eternel & prit de toute bête nette & de tout oiseau net & il en offrit des holocaustes* (b). Sa conduite fut approuvée puisque l'Eternel *flaira une odeur d'apaisement* (c) sur ce Sacrifice. Quelle authenticité de plus voudroit-on pour la Loi divine d'un culte public? Remarquons pourtant que, comme la chair des animaux purs servoit de nourriture à l'homme & que celle des autres lui étoit interdite, c'étoit une forte raison de conserver un plus grand nombre des premiers pour en repeupler promptement la Terre. Mr. D. L. C. employe le reste de cette section à réfuter les objections puériles & les faux exposés de l'Auteur de la Lettre.

On voit dans la seconde Section les preuves tirées de la Religion de Moïse. Tout le monde convient que Dieu établit un culte public au milieu de son Peuple par la ministration de Moïse. L'Auteur même de la Lettre ne le nie pas. Mais comme il renverse par des restrictions, les consé-

(a) Gen. VII. 2. (b) VIII. 20. (c) 21.

quences qu'on en pourroit tirer en faveur de l'indispensable obligation d'un culte public, Mr. D. L. C. fait les remarques suivantes : 1. Les Sacrifices la partie la plus frappante du Culte public sous la Loi, s'y conserverent pour les mêmes fins qu'auparavant, pour rendre à Dieu un culte public de pénitence & d'actions de grâces. 2. A ces deux fins générales, la Loi ajouta la profession publique de l'*Alliance divine* ; ce qui se faisoit en immolant sur un Autel des Victimes, dont une partie étoit réservée pour un repas où les Fidèles assistoient en commun pour prendre Dieu à témoin de la sincérité de leurs sentimens & de la fidélité de leurs promesses (a). Suivant ce passage : *Assemblez-moi mes bien-aimés qui ont traité alliance avec moi sur ou par les Sacrifices* (b). 3. La Loi restreignit l'honneur & la liberté de faire des Sacrifices à une seule Race & à un seul Edifice, à la famille d'*Aaron*, & à la *Maison* que Dieu se seroit choisie, qui fut d'abord le Tabernacle, & ensuite le Temple élevé par *Salomon* (c). 4. *David* ajouta au culte public, des *Concerts* de voix & d'instrumens, pour le rendre plus touchant & plus animé (d). 5. Enfin plusieurs siècles après la mort de *Moyse*, on ajouta au Culte divin la lecture publique de la parole de Dieu. Elle ne se faisoit d'abord que *de sept ans en sept ans* (e). Et après avoir été longtems négligée, elle fut rétablie par *Esdra*s & *Nehemie* dans un ordre

(a) Ex. XXIV. 3—11. (b) Ps. L. 5. (c) Lev. XXVIII. 1, &c. Deut. XVIII. 5. Lev. XVII. 1—7. 2 Sam. VI. 3. 10.
12. (d) 2 Chr. XXIX. 25. 1 Chr. VI. 31, 32, Neh. XII. 46.
(e) Deut. XXXI. 9—13.

ordre plus fréquent qui dura jusqu'au tems des Apôtres (a).

„ De ce fidèle & succinct exposé du culte
 „ public qui fut établi par la Loi de *Moyse*, il ré-
 „ sulte ces quatre conséquences, 1. Ce culte ne
 „ fut qu'une suite, ou si l'on veut qu'une ex-
 „ tention de celui qui entra dans la Religion des
 „ *Patriarches*. 2. Ce fut véritablement un de-
 „ voir de *conscience* & de Religion. 3. Aucune
 „ autorité temporelle ne put ni en absoudre ni en
 „ dispenser, & 4. la Religion Chrétienne qui a
 „ pu le perfectionner, ne doit pas l'avoir dé-
 „ truit „ Laissons aux Lecteurs le soin de voir
 dans l'Ouvrage même la maniere agréable, vive
 & forte avec laquelle l'Auteur établit ces 4. pro-
 positions contre son Antagoniste qu'il ne perd
 point de vuë & qu'il bat à platte-couture.

La 3. Section la plus importante de toutes ren-
 ferme les preuves de la nécessité d'un culte pu-
 blic, tirées de la Religion de *Jesus-Christ*. Tou-
 tes les Sociétés Chrétiennes rendent à Dieu un
 culte public qu'elles regardent comme un de-
 voir de conscience. L'institution de ce culte ne
 peut venir que de *Jesus-Christ* ou de ses Apôtres,
 qui pratiquèrent exactement celui des Juifs jus-
 qu'à la première Pentecôte Chrétienne où il fut
 aboli, & où l'Evangile commença d'être prê-
 ché. La descente du Saint Esprit & les dons des
 langues & des miracles, communiqués aux A-
 pôtres, furent comme le Signal du nouveau cul-
 te public qu'on alloit rendre à Dieu sous la nou-
 velle Oeconomie, & dont le Sauveur avoit clai-
 rement

(a) AA. XV, 21.

rement indiqué le plan : *l'heure vient que vous n'adorerez le Pere, ni en cette Montagne ni à Jerusalem.... Mais les vrais Adorateurs adorent le Pere en Esprit & en Vérité (a)*. Pour plus d'ordre & de précision, Mr. D. L. C. réduit à 4. articles tout ce qu'il a à dire sur ce Sujet. 1. „ La „ Profession publique & constante de la Foi „ Chrétienne est d'une indispensable nécessité „ pour le Salut. 2. Il est nécessaire pour cette „ Profession publique que les Chrétiens forment entre eux des Assemblées de Religion. „ 3. Ces Assemblées qui entrent dans le Plan de „ *Jesus-Christ* furent instituées par les Apôtres. „ Enfin la nécessité d'assister à ces Assemblées „ autant que la chose est absolument possible, est „ un devoir de conscience qui ne relève d'aucune „ Autorité temporelle „.

I. Pour être Chrétien, il faut croire en *Jesus-Christ* par une foi intérieure dont on puisse juger à l'extérieur. Qui ne sçait que la seule profession extérieure ne fait pas le Chrétien ? Mais est-on Chrétien sans le paroître au-dehors ? L'Auteur de la lettre le soutient ; mais son sentiment se trouve contredit par ces deux maximes clairement contenues dans l'Ecriture ; l'une que la *Profession extérieure est absolument nécessaire* ; & l'autre que *cette Profession doit être à toute épreuve*. *Jesus-Christ* & ses Apôtres se sont clairement expliqués sur la première ; bornons nous à deux passages formels : *Quiconque me confessera devant les (b) hommes ; je le confesserai aussi devant mon Pere qui est aux Cieux. Mais quiconque me*

19.

(a) Jean IV. 20—24. (b) Matt. X. 32. 33.

*reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Pere qui est aux Cieux. Quiconque aura eu honte de moi & de mes paroles, parmi cette génération adulateur & pécheresse, le fils de l'homme aura aussi honte de lui quand il sera venu en la gloire de son Pere avec les Saints Anges (a). Vous avez été rachetés par prix. Glorifiez donc Dieu en votre corps & en votre esprit qui appartiennent à Dieu (b). Glorifiez Dieu dans notre esprit, c'est recevoir avec joye les vérités importantes qu'il nous a révélées & être intimement pénétrés de vénération & d'amour pour lui. Le glorifier dans nos corps, c'est répandre ces sentimens dans le monde par les organes de notre corps, par les facultés que nous avons d'édifier, par nos paroles & par nos actions, ceux qui nous environnent (c). Dieu ne sauroit donc être glorifié sans culte public; & sans cela, comment pourroit-on faire honneur à la Religion, des vertus de ceux qui la professent? Que deviendrait sans Culte public parmi les Chrétiens, la Charité que *Jesus-Christ* met à la tête des autres vertus, & qui est l'Ame du Christianisme? Que pourroit-on penser de la droiture des Chrétiens, de leur probité, de leur amour pour la vérité dans le commerce de la vie, s'ils se croient autorisés à l'égard de la Religion, à ne point professer ce qu'ils croient, ou à croire le contraire de ce qu'ils professent?*

La Profession extérieure de la Foi, est donc absolument nécessaire; mais elle doit être à toute épreuve. Moïse aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de tems des dé-

(a) Marc VIII. 38. (b) Cor. VI. 20. (c) Matt. V. 16.

délices du péché (a). Jésus-Christ a souffert la Croix & méprisé la honte (b). Ne craignez point ceux qui tuent le corps & qui ne sauroient rien faire davantage (c). Si quelqu'un souffre comme Chrétien, qu'il n'en ait point de honte; mais qu'il glorifie Dieu en cela (d).

II. „ Il est nécessaire pour cette Profession publique, que les Chrétiens aient *entre eux* des „ Assemblées de Religion „. „ Car cette Profession nous demande essentiellement quatre „ choses : 1. De rendre à Dieu par *Jésus-Christ* „ des hommages communs de ce que nous lui „ devons en commun. 2. De marquer hautement notre communion fraternelle avec les „ Chrétiens. 3. De déclarer solennellement „ que nous avons embrassé l'Evangile. Et 4. de „ faire enfin tout ce que nous pouvons pour „ nous affermir dans cette Foi salutaire „. Mr. D. L. C. prouve qu'on ne peut parvenir à ces 4. fins que par le moyen du culte public seul capable de former dans les hommes l'habitude & le goût de la Religion, par l'instruction qu'ils reçoivent tant par les Lectures que par les Prédications de la parole de Dieu; par l'impression que doivent faire sur l'Ame, la Majesté de tous les objets qui attirent le respect dans les Assemblées religieuses; & enfin par les secours de la grace.

Mais les Chrétiens doivent former ces Assemblées *entre eux*; c'est-à-dire qu'elles doivent être composées de Chrétiens qui aient la même croyan-.

(a) Hebr. XI. 25—27. (b) XII. 2. 3. (c) Luc. XII. 4. 5. (d) 1. Pier. VI. 16.

croyance & les mêmes rites. On ſçait, par exemple, que le culte des Juifs & celui des Gentils étoient irréconciliables. Dieu ne pouvoit ſouffrir que ſon Peuple eût aucune communication avec les idolâtres ; bien moins encore qu'il participât à leur Culte ; il en auroit plutôt ſouffert l'entière défection : *Juſques à quand clocherez-vous des deux côtés ?* Diſoit *Elie* au Peuple de *Samarie* ; *Si l'Eternel eſt Dieu ; ſuivez-le, mais ſi Babel eſt Dieu, ſuivez-le* (a). Le culte public des Chrétiens n'eſt pas moins incompatible avec celui de toute autre Religion. L'Egliſe primitive fut indiffenſablement obligée d'avoir un culte public à part en ſe ſéparant des Juifs. „ Les Juifs dans „ leurs Synagogues rendoient grâces à Dieu de „ ce qu'il les avoit choiſis par préférence pour être ſon Peuple, & les Chrétiens, de ce qu'il lui „ plut d'appeller toutes les Nations à ſa connoiſſance. Les Juifs dans leurs prières demandoient à Dieu le Meſſie qui avoit été promis à leurs Peres, & les Chrétiens le bénifſoient de le leur avoir accordé. Les Juifs dans leur Temple cherchoient l'expiation de leurs fautes dans le ſang des viſtmes qu'ils immoloient ſur l'Autel, & les Chrétiens ne recouroient à la grace de Dieu que par les mérites de leur divin Rédempteur & du Sang de la Croix.. A ſuivre cette comparaifon qui peut-être facilement pouſſée, comment ſe pouvoit-il ſans ſe moquer de Dieu lui-même, que les Chrétiens euſſent perſévéré dans le culte des Juifs, ou que les Juifs demeurant ce qu'ils étoient, ſe „ fuſ-

(a) 1 Roi. XVIII. 21.

„ fussent rangés à celui des Chrétiens , , ?

„ Cette séparation , nécessaire par rapport à la
 „ Religion Juive, l'étoit encore plus par rapport
 „ à la Payenne; Arrivoit-il par hazard, aux Gen-
 „ tils d'entrer dans les Eglises Chrétiennes? Quel
 „ spectacle pour eux! Point de Dieu visible, point
 „ d'Autel , point de Sacrificateurs , point de Sa-
 „ crifice! Ils n'y voyoient pas seulement une om-
 „ bre de Religion. C'étoit à leurs yeux, une espé-
 „ ce d'Athéisme, ou de superstition puérile. Les
 „ Chrétiens, au-contraire, entroient-ils dans les
 „ Temples du Gentillisme? Leur gravité se dé-
 „ montoit, ou la pitié les faisoit. Des Divini-
 „ tés de peinture, de sculpture ou de fonte, que
 „ les hommes adorent après les avoir faites, qui
 „ n'ont point d'ouïe & que l'on invoque; qui ne
 „ peuvent rien pour elles-mêmes & à qui l'on
 „ demande tout; qui adoreroient les hommes, si
 „ elles avoient du sentiment, & qui néanmoins
 „ les voyent lâchement prosternés à leurs pieds.
 „ Quels objets! Il ne s'y présente rien qui n'a-
 „ vilisse, qui ne deshonnore, qui n'aneantisse mê-
 „ me l'Être qui reçoit les adorations, & celui qui
 „ les rend. Que seroit-ce donc, si je pouffois plus
 „ loin cette différence, ou plutôt cette opposition
 „ des deux cultes? Elle est réellement si gran-
 „ de cette opposition, elle est si immense, qu'à
 „ moins d'extravaguer, l'on n'entreprendra ja-
 „ mais de réunir ces deux choses , , . Qui ne re-
 „ connoîtroit à ces traits, d'un côté les Temples &
 „ le Culte simple des Protestans, & de l'autre les
 „ Eglises ornées & le culte fastueux de Rome?

~ III. Conformément au plan de *Jesus-Christ*
 ses Apôtres instituèrent entre les Chrétiens, les
 Af-

Assemblées de Religion pour leur culte public. Le Sauveur en traça le plan, les Apôtres l'exécutèrent. „ Notre Seigneur fit souvent mention „ d'une Eglise autre que celle des Juifs, & d'un „ culte qui seroit aussi différent de celui de ce „ Peuple. Il annonça que cette Eglise fondée „ par la prédication de ses Ministres, ouverte à „ toutes les Nations, répandue dans tous les cli- „ mats, cimentée par la foi de ses membres, au- „ roit une nouvelle Alliance; une Religion nou- „ velle qui seroit séparée de toutes les autres, „ tant par la Profession que par un culte plus „ pur, plus noble, plus spirituel, que ce nou- „ veau peuple rendroit par tout à Dieu par *Jesus-* „ *Christ* en des Assemblées qu'y formeroit l'u- „ nion fraternelle „ (a). Les Apôtres prêchè- „ rent donc l'Evangile suivant l'ordre qu'ils en a- „ voient reçu (b). Ils formerent des Troupeaux à „ qui ils donnerent des Pasteurs & des Conduc- „ teurs pour y remplir les fonctions de ce Saint Mi- „ nistère (c).

IV. La nécessité de la Profession extérieure dans des Assemblées de Religion, est un devoir de conscience qui ne relève d'aucune autorité temporelle. Cet ordre de *Jesus-Christ* en est une preuve suffisante : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps &c.* Les Apôtres l'exécutèrent au pied de la Lettre, puisqu'ils sacrifièrent tout jusqu'à leur vie, à la gloire de professer & de prêcher hautement l'Evangile, malgré les dé-

(a) Luc. XVI. 16. Matt. IV. 13. 14. Jean III. 5. 18. 19. Matt. XXVI. 28. VIII. 11. XXVIII. 19. XXI. 43. XXIV. 2. Jean IV. 21. 24. &c. (b) Matt. X. 27. (c) Act. XIV. 23.

défenses & les menaces des *Puissances*. Nous en avons surtout un grand exemple dans les longues & cruelles persécutions & enfin le Martyre de Saint Paul. Et puisque les Ministres de l'Evangile ne prêchent aujourd'hui que la même Morale & les mêmes Maximes qui attirèrent à ses premiers Fondateurs la haine des Princes de la Terre, ils n'ont pas besoin d'une Mission accompagnée du don des miracles, pour enseigner *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (a)*.

Enfin dans la 4. & dernière Section, Mr. D. L. C. tâche „ à justifier les Protestans sujets de „ sa M. T. C. à l'égard de la demande qu'ils font „ de la liberté de leurs exercices sacrés, & par „ rapport aux soins qu'ils prennent pour se la „ procurer „. Les Catholiques Romains conviennent eux-mêmes que le culte public ne dépend point de l'autorité des Princes, & les plus zelés Partisans de l'intolérance ne pourront jamais justifier le pouvoir qu'ils leur donnent sur la conscience de leurs Sujets, sans justifier en même-tems l'Apologie de ce que font contre l'Eglise Chrétienne les Empereurs de la *Chine* & du *Japon*. Si l'on doit se soumettre aveuglement à ce que les Princes jugent à propos d'ordonner touchant l'extérieur de la Religion, pourquoi les Chrétiens des trois premiers Siècles ne devoient ils pas la même soumission aux Edits des Empereurs, de *Decius* & de *Diocletien*, que les Protestans de France à ceux de Louis XIV. ? Si l'on répond que les Empereurs excédoient les bornes de

(a) Act. IV, 19. V. 29.

de leur autorité légitime, que répondra-t-on en faveur de celui-ci ? Ses *Edits* renouvelés & confirmés subsistent dans toute leur force & ont été exécutés dans ces derniers tems à toute rigueur. *Pasteurs* envoyés au Suplice, Particuliers mis en prison ou condamnés aux Galeres, logement de Soldats, confiscations, exécutions militaires, &c. voilà comme on traite les Protestans ; ,, on les fait
 ,, tous les jours périr en détail, en attendant de
 ,, les noyer tous dans leur Sang, à quelque heure, ,, Et cela, pourquoi ? C'est uniquement, de l'aveu même de l'Auteur de la Lettre, parce qu'ils sont *peu sincèrement réunis*, parce qu'ils professent leur Religion contre les *Ordonnances*, parce qu'ils ont des *Assemblées*, & dans ces *Assemblées*, des *Ministres* qui *prêchent*, qui *baptisent* & qui *mariant*. Cependant, cet Auteur intinue, 1.
 ,, que les Réformés doivent être responsables de tous les maux qui sont les suites de leurs
 ,, Assemblées. 2. Qu'ils ne forment ces Assemblées que pour se *moquer* des *Edits* qui les ont interdites. 3. Qu'ils manquent de charité pour
 ,, l'Eglise Romaine au culte de laquelle ils refusent de se réunir. Et 4. enfin, qu'ils attribuent
 ,, à la Foi Protestante plus de certitude qu'elle n'en a ni n'en peut avoir, ,,

Au 1. égard on accuse les Réformés d'introduire le *Schisme* & l'*Anarchie* dans le Royaume. Mais ce n'est point faire *Schisme* que de se séparer d'une Communion par de bonnes raisons ni donner lieu à l'*Anarchie* que de ne pas obéir au Prince, en des points où il n'a pas droit de commander. Quant à la 2. Accusation, le terme de se *moquer* ne sauroit être plus mal appliqué. L'Auteur
 de

de la Lettre, peut-il ignorer toutes les horreurs que les *Edits* contre les Protestans ont causées & causent encore dans les Provinces inondées de notre Sang & de celui de nos Peres? A la vérité, nous regardons l'*Edit* révocatif de celui de *Nantes*, comme très-injuste & très-abusif, vu que s'il est possible aux Rois de contracter un engagement irrévocable, celui-là l'étoit; & nous avouons encore qu'aucun *Edit* ne peut nous dispenser du culte public de notre Religion, parce qu'à cet égard nous ne relevons que du Roi des Rois (a).
 3. Si nous refusons de nous réunir à l'Eglise Romaine, dans son culte, ce n'est point que nous manquions de charité pour elle, mais c'est que ce culte est incompatible avec notre croyance. Pour s'en convaincre il suffit de remarquer que: „ Le
 „ *Romain* est content dans les prières publiques,
 „ d'une langue qu'il n'entend point, & c'est pour
 „ le *Protestant* un sujet de Scandale. Le *Romain*
 „ se prosterne religieusement devant le Cruci-
 „ fix, les Reliques, les images; & ce ne sont-là
 „ pour le *Protestant* que des Actes d'Idolatrie.
 „ Le *Romain* a recours à l'intercession des
 „ Saints, des Saintes, des Anges; & le *Protes-*
 „ *tant* croit qu'on ne sauroit donner à *Jesus-*
 „ *Christ* des Associés Médiateurs, sans lui faire
 „ une des plus grandes injures. Le *Romain* prie
 „ pour les morts; & c'est aux yeux du *Protestant*
 „ une Superstition Manifeste. Le *Romain* qui
 „ croit prendre *Jesus-Christ* lui-même dans le
 „ Sacrement de l'Autel, rend à l'hostie tous les
 „ devoirs Suprêmes de la Religion; & le *Protes-*
 „ *tant* „

(a) Voy. Claude *Plaintes des Protestans*.

tant, qui n'y voit que du pain dont l'usage est
 simplement de figurer le corps du Sauveur,
 croiroit renoncer à toute Religion s'il adoroit
 cette Créature. Enfin le *Romain* se passe volontiers de la coupe; & le *Protestant* croit n'avoir communiqué qu'à demi, lorsqu'on la lui refuse. Quelle différence ! Comment l'Eglise *Romaine* a-t-elle jamais pu s'imaginer de la faire évanouir par la contrainte ? Ou plutôt, comment ne s'en est-elle pas encore aperçue, par son peu de succès, qu'elle ne fait que „ prostituer honteusement ce qu'elle a de plus Saint, en y attirant, par la force, des hommes qui, dans le fond de leur Ame, l'abhorrent & la détestent ” ?

La dernière imputation n'est pas moins frivole que les précédentes. Quoi ? De ce que nous ne prétendons pas à l'infailibilité, s'ensuit-il que nous soyons obligés d'agir contre les lumières de notre Conscience ? Ceux qui liront cet Ouvrage avec l'attention qu'il mérite, seront surpris d'y trouver non les derniers efforts d'un Viellard infirme, caduc & mourant (a), mais toute la précision, tout l'ordre, toute l'imagination, tout l'agrément & tout le feu d'un homme dans le bel âge ; preuve que les facultés & les opérations de l'Ame ne dépendent pas toujours des dispositions du corps.

Pendant que notre Auteur composoit cet ouvrage à la Haye, Mr. Serces l'un des Ministres de la Chapelle royale écrivoit en Anglois à Londres,

(a) Mr. Dela C. se trouva mal immédiatement après avoir revû la dernière feuille de l'impression de ce livre & mourut peu de jours après.

à peu près sur le même sujet, par ordre de la Société établie pour l'avancement de la Foi chrétienne (a). C'est une Brochure de 100 p. imprimée chez J. Oliver 1746. & qui a pour titre, *Le Papisme toujours le même* (b). Le tout consiste en une Introduction, 5. Chapitres, une Conclusion & un *Appendix*. Après avoir montré dans l'Introduction, par quelque trait d'histoire, que Rome moderne a toujours été animée d'un esprit persécuteur, intérieurement convaincue que c'est l'unique moyen qui lui reste de soutenir le crédit de ses Dogmes absurdes & révoltans, on fait voir dans le I. Chap. par la nécessité & les avantages du culte public, combien le zèle des Réformes de France est juste & raisonnable de vouloir professer hautement leur Religion malgré des *Edits* téméraires & abusifs; Et on les justifie, par leur conduite irrépréhensible, de tout soupçon de mauvais dessein, & en particulier de Révolte. Cependant la droiture de leurs intentions, leur fidélité à toute épreuve & leur dévouement aux intérêts & à la personne du Prince, ne sont point capables de les mettre à couvert de la persécution. On l'a renouvelée depuis quelque tems contre eux avec un redoublement de fureur. C'est ce que l'on prouve par le récit de plusieurs faits arrivés dans les Provinces méridionales de France. Ces Faits occupent trois Chapitres, chacun desquels contient selon l'ordre des tems, ce qui s'est passé dans une Province particuliere. On insiste dans le dernier Chapitre sur

(a) Of promoting Christian Knowledge.

(b) Popery always the same.

sur quelques circonstances, qui aggravent la persécution; & l'on conclut en remarquant combien la cruelle conduite de *Rome* est éloignée de l'esprit paisible du Christianisme. L'Appendix renferme des pièces traduites du François.

On ne trouve guère dans ce petit Ouvrage, surtout à l'égard des Faits, que ceux qu'on lit dans la 6. *Pièce justificative* de Mr. D. L. C. excepté que l'ordre observé par Mr. *Serces* est plus distinct. C'est dommage que ces deux Auteurs ne se soyent pas communiqué leur dessein. Cependant, le petit livre de Mr. *Serces* a une utilité que l'autre ne peut avoir à l'égard des Anglois. Il est bien de leur intérêt de ne pas oublier quelle est la conduite invariable de *Rome* par tout où elle a la force en main.

A R T I C L E VI

Leben CARL des Zwölften,

C'est-à-dire :

VIE de CHARLES XII. Roi de Suède, avec des médailles & des plans. *Hambourg* 1746. in fol. de 767. pages, sans les préfaces.

C'est la continuation (a) de l'histoire de Charles XII. par M. *Nordberg*, dont nous allons entretenir le Lecteur. M. *Henbel* conseiller de jus-

(a) L'extrait du premier volume se trouve dans la seconde partie du tome XXXIII. de ce journal.

Tome XXXVIII. Partie I. H

justice de S. A. R. M. le Prince successeur de Suède, qui en est le traducteur, a été obligé de changer le plan de l'ouvrage. Au lieu de deux tomes qu'il avoit promis au public, il y en aura trois. Les mémoires justificatifs, les instructions, les traités, & sur tout les pièces anecdotes, qui concernent l'histoire de Charles XII. se sont trouvées en trop grand nombre, & le second volume auroit été d'une énorme grosseur, si on les y avoit insérées. Il ne s'agit donc cette fois-ci que de cette partie de la vie même de ce Héros qui s'est écoulée depuis 1706. jusqu'à sa mort. L'édition Allemande est exécutée avec la dernière magnificence & même avec profusion. On y a doublé le nombre des médailles, ajouté de nouveaux plans ou corrigé ceux de M. *Nordberg*, & employé toute la pompe extérieure des vignettes, des lettres grises, & du plus beau papier. M. de *Koenig*, Agent de Suède à Hambourg, en a fait les frais, & on peut dire qu'il n'a guère paru en Allemagne d'ouvrages aussi magnifiques.

Avant que de suivre notre auteur dans cette période de la vie de Charles XII. nous avons cru devoir prévenir le Lecteur sur l'espèce du plaisir que nous y avons trouvé.

L'histoire dont nous allons faire l'extrait est triste, on ne la lit qu'avec peine. Après avoir suivi un Héros de victoire en victoire : Après lui avoir vu des succès égaux à sa valeur, on va le voir défait, exilé, prisonnier, & luttant sans cesse contre des ennemis infiniment plus puissans, avec tout le désagrément d'une fortune presque toujours contraire. Charles XII. avant 1709. est
un

un Alexandre, autant pour le bonheur que pour la bravoure. Après cette époque fatale, ce n'est plus qu'un Porus.

Mais si cette révolution désavantageuse peut faire tomber une tragédie, elle ne gâte pas une histoire: je dis plus, elle la rend infiniment plus utile. Charles XII. auroit régné peut-être avec un bonheur sans interruption, si Alexandre avoit éprouvé des revers^(a). Un Prince guerrier trouve dans ceux de Charles XII. de quoi se prévenir sur la gloire, & des raisons de craindre sa propre valeur. Le bonheur d'Alexandre est romanesque; il a séduit Charles XII. il peut séduire d'autres Princes, leur inspirer l'envie de devenir des Conquérans, & les mener à la destruction avec leurs peuples. L'exemple de Charles XII. doit faire trembler tout Prince, qui cherche la gloire dans les guerres & dans les conquêtes. Si la bravoure la plus parfaite, si les troupes les plus fidèles, & les plus intrépides, n'ont pu empêcher Charles XII. de pénétrer avec son armée victorieuse, tout autre Prince doit craindre jusqu'aux succès mêmes, qui ne sauroient être plus brillans, que ceux du Héros du Nord, & qui ne sauroient le mettre à couvert des mêmes revers.

La guerre est un si grand malheur, qu'on ne sauroit trop en dégôûter les Princes: & Charles XII. paroît avoir été choisi par la Providence pour leur servir d'exemple.

L'année 1707. a été la plus glorieuse de sa vie;

(a) On attribue à la lecture continuelle de Quint-curce une partie des entreprises périlleuses de Charles XII.

il la passa en partie en Saxe, d'où il donnoit des loix à la meilleure partie de l'Europe ; il avoit donné un Roi à la Pologne: l'Empereur fut obligé de lui sacrifier les intérêts de l'Eglise Romaine, de rendre cinquante Eglises enlevées par le clergé catolique aux Protestans de la Silésie, & de leur en accorder de nouvelles. Les Alliés engagés à une guerre cruelle contre la France crurent devoir craindre Charles XII. Marlborough, le vainqueur de Hoechstætt & de Ramilly, ne balança pas de lui faire la cour. Le Czar lui offrit des conditions favorables. L'Europe étoit remplie de la gloire de Charles XII; elle n'auroit jamais appris ses malheurs, s'il avoit su aimer la paix.

M. *Nordberg* est trop bon Suédois pour ne pas trouver des excuses pour son Roi. Le comte de *Piper* le pressoit vivement d'accepter les conditions, que Pierre lui faisoit offrir. Mais Charles avoit pris une idée trop désavantageuse de son ennemi. Dès que j'aurai repassé la mer, répondit-il, que deviendra Stanislas ? & qui me répondra de la constance de Pierre à observer le traité ? Mais il n'y auroit jamais de paix, si ces principes étoient justes, & on ne pourroit finir aucune guerre sans la destruction entière de son ennemi. L'expérience & la crainte auroit retenu le Czar, il auroit tourné ses vues d'un autre côté, il auroit cherché à s'aggrandir par les arts & par le commerce, & dans le cas le plus facheux, Charles n'auroit qu'une mer étroite à traverser pour rentrer en Pologne.

Si quelque chose avoit pu fléchir Charles XII. il me paroît que le tombeau de *Gustave* auroit du
le

le faire. Il eut la curiosité de faire un petit voyage dans la plaine de Lutzen & de reconnoître la place, où ce Héros avoit été tué en trahison, à ce que de vieux manuscrits d'un témoin oculaire marquent positivement. Il y voyoit qu'un Héros n'est qu'un homme, & qu'il ne faut pour terminer la vie d'un Conquérant, que ce qu'il faut pour tuer un homme ordinaire. Mais cette réflexion trop commune pour Charles XII. & sa mort qui n'étoit éloignée que de onze années, devoit y donner un nouveau poids pour l'instruction de la postérité.

Après avoir recruté, habillé, paré même son armée aux dépens de la Saxe, Charles en partit pour la Pologne au mois d'Aout de l'année 1707. Jamais elle n'avoit été si belle ni si nombreuse; il est vrai qu'alors même elle ne passoit pas 40000 hommes. Mais Alexandre avoit conquis l'Asie avec le même nombre de troupes.

Ce fut alors que *Patkul* fut roué. Ce supplice qui fut exécuté avec plus de rigueur que ne demandoit la justice même, révolta bien des gens contre le Prince, qui en donna l'ordre. Il est incontestable que Charles XII. avoit ôté à la noblesse de ses Etats des biens dont la possession avoit passé tranquillement depuis plus d'un siècle des ayeux aux petits neveux. Il avoit réuni au domaine de la Couronne tout ce qui en avoit été aliéné pour quelque raison que ce fût. Une réunion de cette espèce ne peut guère être justifiée. Elle ruine une infinité de familles, qui possédoient de bonne foi l'héritage de leurs Peres, pour ajouter aux richesses d'un Prince qui en a toujours trop, à proportion de ses sujets, dès qu'il est Souve-

rain. *Patrie* s'opposa à la ruine de sa patrie, & fut banni pour avoir osé parler. Il avoit passé au service d'Auguste & du Czar, dans le tems qu'ils étoient en paix avec la Suède, dont il n'avoit jamais reçu de bienfait, ni de pension. S'il avoit servi avec ardeur ses nouveaux maîtres, il ne paroît pas avoir été traître à une patrie, qui l'avoit chassé elle-même. Dès qu'un sujet ne peut pas se mettre au service d'un Prince étranger sans devenir traître, il ne diffère plus d'un *adscriptus glorie*, d'un esclave.

Pour excuser Charles XII. il faut se souvenir qu'il avoit été élevé dans les Principes du despotisme : la voix de la liberté n'étoit jamais parvenue jusqu'à lui. Il se croyoit juste possesseur de toutes les prérogatives d'un pouvoir absolu, & autorisé par là à traiter de rebelle quiconque s'opposeroit à ses volontés. Mais s'il est possible d'excuser ici Charles XII. il est difficile de le justifier.

Tout pla devant lui en Pologne, & les Russiens paroïssent trembler devant son nom. Il les joignit à Holofzin le 4 Juillet 1708. Une riviere marécageuse les couvroit. Mais Charles ne comptoit pour rien ces sortes d'obstacles. Il se jeta le premier dans l'eau, & ses Suédois le suivirent avec confiance. Les Russiens avoient appris à faire un feu régulier ; mais ils n'avoient pas encore appris à résister aux armes blanches. Des régimens entiers mirent leurs armes bas, quand on eut passé les marais. Mais les Suédois échaufés & peu tendres naturellement pour les Russiens leur refuserent le quartier & en firent une horrible boucherie. On lit avec peine cette

espèce

espèce de victoire, & un cœur bien né ne devoit s'intéresser qu'à celles qu'exige la nécessité, & que l'humanité modère.

Le Roi s'exposoit tous les jours davantage, il paroissoit vouloir épuiser les ménagemens de la Providence. On ne sauroit guère nier que la bravoure ne soit allée à un excès condamnable. Un Roi peut combattre à la tête d'une armée contre un ennemi égal ou supérieur. Sa présence qui anime les troupes peut faire pencher la balance, rappeler au combat des bataillons rompus, & leur faire faire des efforts, qu'on ne pouroit pas espérer d'une bravoure ordinaire. Mais Charles XII. se mêloit à toutes les escarmouches, il s'exposoit contre une compagnie de Russiens, & mettoit sa vie & sa Race royale en danger pour une victoire, qui ne pouvoit être glorieuse qu'à un sergent. Il se trouva au milieu des Russiens dans une rencontre de cette espèce, le 10 Septemb. 1708. Ses Gardes le virent en frémissant au centre d'une troupe de Cavaliers ennemis commandés par un Officier Allemand. Un brouillard le sauva, & trompa les ennemis, jusqu'à ce que les Suédois accourus des postes les plus voisins, eurent rompu l'ennemi, & dégagé leur Roi. Des aventures de cette espèce ne font honneur ni à un Roi, ni à un Héros. Il doit connoître son prix & celui de la gloire & ne pas se dégrader jusqu'à vouloir briller dans un coup de main.

Ce fut alors que *Mazeppa* Général des Cosaques joignit le Roi, & offrit de faire révolter ses peuples opprimés par les Russiens, trop esclaves eux-mêmes, pour ménager des privilèges. Le Roi se résolut à marcher en Ukraine, & M. N. at-

tribue cette funeste entreprise à la jalousie de quelques Généraux , qui vouloient exposer la gloire de *Loewenhaupt*, qui devoit joindre le Roi à la tête d'une nouvelle armée.

Ce fut l'époque des malheurs de Charles XII. dès lors la fortune se déclara contre lui & ne lui fit plus que des graces passageres, trop foibles pour réparer les coups mortels qu'elle lui portoit. *Mazeppa* souffrit le premier du malheureux conseil qu'il venoit de donner à Charles XII. *Baturin*, sa résidence fut surprise & détruite par les Russiens.

L'hiver le plus rude de ce siècle fit ce que le fer & le feu n'avoient su faire encore : il fit périr plusieurs milliers de ces braves Suédois, qui étoient échappés de tant de dangers & de tant de victoires.

Les Russiens surprirent *Oposna* où on-avoit mis les prisonniers de leur Nation. Ils désirèrent l'escorte, & rendirent la liberté à quelques milliers de leurs gens.

Le Roi attaqua quelques régimens ennemis dans un poste si avantageux, & avec si peu de troupes, que ses Suédois même, les braves & fidèles compagnons de ses victoires, refusèrent d'aller à la charge. Ce fut un funeste présage de malheurs, qui alloient accabler Charles XII. La Providence l'épargna encore, une partie de la Cavalerie Suédoise accourut à la nouvelle du danger, où se trouvoit le Roi, & les Russiens furent obligés de se retirer.

Loewenhaupt fut attaqué par le Czar, dont les forces étoient très supérieures. La Cavalerie Suédoise fit merveille, & repoussa l'Infanterie Rus-
sienne

fienne, qui avoit fait plier celle des Suédois. Les Suédois remportèrent une espèce de victoire, mais qui en effet en étoit une pour le Czar. Ils prirent des drapeaux, mais ils furent obligés de bruler leur bagage, & le Roi perdit par-là une infinité de rafraichissemens & de munitions, dans le tems que la nécessité en étoit la plus grande.

Les Russiens avoient appris à combattre les Suédois. Le tems étoit venu qu'ils les devoient vaincre. Charles XII. assiégeoit *Pultawa* défendue par une forte garnison, avec une armée qui manquoit généralement de tout.

Sa bravoure immodérée fut la véritable cause de la perte entière de son armée. Les Russiens attaquoient un de ses quartiers. Il y accourut à la tête de quelques dragons & les repoussa sans peine. Mais dans le tems qu'il rentroit dans son camp, il fut blessé au pied d'un coup de feu : la cangrène s'y mit ; sa vie fut en danger, & toute sa constance, qui lui fit souffrir les incisions les plus douloureuses, sans se faire tenir le pied, ne put empêcher qu'il ne fut trop incommodé pour commander lui-même le jour de la bataille.

Ce fut la ruine des Suédois. Tout alla de travers : comme si le Roi avoit été le génie qui les animât tous, ils ne firent, ni pour la conduite, ni pour la bravoure, ce qu'ils avoient fait tant de fois dans des occasions moins importantes. Leur Cavalerie renversa à la vérité celle des Russiens, mais elle la poursuivit mal, & ne fut pas se servir de ses avantages. Elle s'arrêta au milieu de la victoire. L'Infanterie força quelques redoutes, mais elle se trouva si éloignée de sa Cavalerie, & si fort partagée en petits corps, qui se soutenoient mal, qu'il

qu'il fut aisé à l'Infanterie Russe de les renverser les uns après les autres.

Le Roi se fit porter vers les troupes, qui avoient battu la Cavalerie ennemie. Il leur commanda dans ce moment critique, de se ranger sur une ligne, & de recevoir les Russes qui s'avançoient sur eux. Un coup de canon avoit fracassé son brancard; il eut la mortification de voir à ses yeux le reste de son armée, qui n'avoit pu se former, renversé l'épée à la main, & le fruit de tant de victoires détruit dans une défaite inévitable.

Le Colonel *Gierts*, dangereusement blessé, descendit de son cheval, le prêta au Roi, & se résolut à mourir. Il ne périt pourtant pas, le propre cheval du Roi, servit à le sauver; un Palénien l'amena peu de momens après, dans l'intention de sauver le Monarque.

Le Général *Renschild*, le Comte Chancelier de *Piper*, le Prince de *Wartenberg*, & plusieurs autres illustres prisonniers augmentèrent la joye des Russes. L'armée Suédoise se retira vers le Dnieper où elle fut bientôt aculée, & forcée à mettre bas les armes. Le Roi après bien de la peine, s'étoit résolu à se sauver; il avoit tiré vers *Oczakow* accompagné de *Mazeppa*, & de quelque Cavalerie. Un Bacha avare ou ennemi personnel de *Mazeppa* refusa de le recevoir, sans un ordre de la Porte; il ne s'y résolut que tard, & de mauvaise grace, & à peine le Roi avoit-il passé le *Bog*, que les Russes arrivèrent, & enlevèrent une partie de sa suite.

Le Roi venoit de perdre une des plus belles armées du monde, & de la perdre sans ressource, & sans en conserver un bataillon. Il voyoit tout son

Syl-

Système renversé ; Stanislas prêt à être détrôné ; & les Russiens à même de conquérir la *Finnlande* & la *Livonie* sur la Suède épuisée & par des victoires & par des défaites, & privée de son Roi. Dans ces momens désagréables il apprit la mort de sa sœur aînée, la Duchesse Douairière de *Holstein* ; & son grand cœur se trouva encore assez sensible, pour lui faire verser des larmes. Il n'avoit pas changé de visage ni de ton de voix à *Pultawa*, mais il ne put résister au sang & à la nature : il ne retint ni les plaintes ni les pleurs. Cela fait honneur à Charles XII. J'aime presque mieux le voir tendre & compatissant, que de le voir intrépide & brave. C'est l'humanité dans un Roi, qui fait le bonheur des peuples ; sa bravoure ne les rend souvent que plus malheureux.

L'Histoire du séjour de *Bender* est trop connue, pour avoir les grâces de la nouveauté. Mr. de *Vulsaire*, & Mr. de la *Motraye* en ont donné un grand détail ; qui nous dispense de nous y arrêter. Tout ce qui s'y passa, roule sur deux principes. Charles XII. avoit tiré de la Porte une promesse, par laquelle elle s'engageoit à le ramener avec une bonne armée jusqu'aux frontières de ses Etats. Le Czar faisoit agir mille efforts pour empêcher l'effet de cette promesse, & Mr. *Nordberg* soupçonne le Comte de *Poniatowsky*, chargé des affaires du Roi à *Constantinople*, de s'y être opposé sous main.

Il y eut plusieurs premiers Vizirs disgraciés uniquement par ce qu'ils avoient desobligé le Roi de Suède, pour lequel le Sultan & sa mère s'intéressoient personnellement. Mais ceux qui prenoient leur place, aimoient autant l'argent que leurs

leurs prédécesseurs. Le Czar en donnoit à propos & largement : & *Charles XII.* en demandoit. Faut-il être surpris, si les négociations du premier faisoient plus de progrès que celles du second.

Ce Prince inflexible, & plus fier encore dans la mauvaise fortune que dans la prospérité, fit une faute en 1710 qui fut la véritable cause de la perte de tous les Etats que la Suède possédoit en Allemagne. L'Empereur, l'Angleterre, la Hollande, la Russie, le Roi de Dannemarc, & le Roi *Auguste* avoient signé un traité de neutralité pour ces Etats. Ils devoient être à couvert de toute invasion de la part des Alliés ennemis de *Charles XII.* & ne devoient pas servir non plus au passage des troupes Suédoises, qui pouroient prétendre attaquer quelqu'un des Alliés. Le Sénat de *Stokholm* accepta la proposition avec joye : Mais le Roi tout exilé qu'il étoit au bout de l'Europe, la rejetta avec fierté, par ce qu'elle lui prescrivoit des Loix. Il fit passer en Poméranie un corps de troupes sous le Maréchal *Stenbock*, qui remporta quelques avantages, mais qui attira la guerre dans cette Province : il fut bientôt après enfermé dans *Tonningue*, où toute sa petite armée fut obligée de se rendre prisonniere.

Charles XII. donna bientôt après une autre preuve de son caractère, jaloux de son autorité dans les tems où la nécessité même auroit voulu, qu'il s'en relachât un peu. Le Sénat de Suède avoit fait assembler les Etats, pour résoudre sur les mesures qu'il y auroit à prendre pour défendre le Royaume que le Dannemarc envahissoit par le Ouest dans le tems que le Czar en conquéroit les
Pro-

Provinces Orientales. Ces Etats firent tout ce qui n'étoit pas impossible pour le bien de la Patrie. Ils prièrent la Princesse, sœur chérie de Charles, de présider à leurs Assemblées. Mais ce Prince n'eût pas plutôt lu le nom d'Etats, toujours odieux aux Princes despotiques, qu'il commanda à ceux de Suède de se séparer sur le champ. Il fut obéi & peut-être plus mal servi, qu'il ne l'eût été, s'il avoit marqué plus de confiance pour des Sujets fidèles qui l'adoroient.

La nécessité excusa en quelque maniere ce qu'il fit en 1711. Il permit aux Armateurs, même étrangers, de se saisir de tous les vaisseaux qui seroient chargés pour les ports de la Livonie & de l'Ingrie. Cette ordonnance n'étoit point bornée aux cargaisons d'armes ou de vivres, elle étoit illimitée. Comme elle interdisoit aux Puissances Maritimes le commerce de Riga, dont elles ne sauroient se passer & qu'on enlevoit un nombre considérable de leurs vaisseaux Marchands qui étoient sûrs d'être jugés de bonne prise. Cette conduite aliéna l'Angleterre & la Hollande, priva Charles XII de tous ses Alliés & les força d'augmenter le nombre de ses ennemis.

Les espérances qu'il avoit fondées sur le secours de la Porte, parurent solides en 1711. Tout le monde fait l'Histoire de la Campagne du Prut. Le Czar ne s'en sauva qu'à force d'argent, & en sacrifiant tous ses établissemens sur la mer noire. Les Turcs, qui n'aiment pas prévoir les malheurs de si loin & dont le gouvernement changeant rend toutes les mesures constantes impossibles, se contenterent de leur avantage; ils voulurent donner à Charles XII. une escorte qui
peut-

peut-être l'auroit livré aux Russiens, & comme ce Prince refusa des'en contenter, la Porte lui déclara la guerre.

Ce fût là où le caractère intrépide & l'héroïsme outré de Charles XII. parut dans toute son étendue. Il prétendit résister aux Turcs, il voulut repousser douze mille hommes avec trois cent. Ce projet romanesque eut le succès qu'on en pouvoit attendre : les Suédois furent forcés, faits esclaves, & le Roi mené prisonnier à Bender, & de là à Demotica. Les caractères fiers refusent quelquefois de plier dans de petites occasions, où ils pouroient peut-être le faire avec sûreté, & avec bienséance, pendant que leur inflexibilité leur attire des humiliations infiniment plus grandes, que celles qu'ils prétendent éviter. *Caton* refusa de faire sa cour au peuple Romain & échoua dans la recherche du consulat, où il auroit peut-être trouvé les moyens de sauver la Patrie. Il refusa l'alliance de Pompée ; & qu'est-ce qu'il obtint par cette générosité mal placée ? Pompée épousa la fille de César, & ce mariage donna à cet ambitieux des forces qui se trouverent assez grandes pour accabler la République & Caton.

Les Généraux de Charles XII. étoient animés du même esprit. Ils avoient trois Couronnes sur les bras ; ils s'en attirèrent une autre en la traitant avec mépris. *Stenbok* fit surprendre dès l'année 1712. *Rostock* ville neutre & impériale, & défendue par une garnison Prussienne. La ville fut forcée ; & si *Frederic I.* ne se vengea pas de cette insulte, son successeur fut s'en souvenir bientôt après.

L'in-

L'incendie d'*Altona* est une action qui fit du tort à la Suède, mais qui ne fut en effet, que le triste fruit de la débauche d'un Général. Cette pauvre ville ouverte de tous côtés fut mise en feu dans le cœur de l'hiver, & les Habitans, à qui *Hambourg* ferma ses portes, sous le prétexte bien ou mal fondé qu'*Altona* étoit infectée de la peste, furent réduits aux dernières extrémités. Tout ce qu'on pouroit reprocher à Charles XII. c'est de n'avoir pas condamné une action cruelle, qui ne lui étoit d'aucune utilité, & qui nuisoit à la cause. Elle étoit juste en tous sens, contre le Czar, le Roi *Auguste* & celui de *Dannemarc*. Mais on publioit qu'elle étoit juste, quand on la voyoit défendue par des motifs que la justice condamne.

Une autre action, qui en effet n'étoit qu'une bagatelle souleva entièrement le Kan des *Tartares*; qui avoit tenu le parti de Charles XII. & qui commençoit alors à s'en éloigner. Ce Prince fit surprendre quelques *Murzes* que le Kan envoyoit aux Généraux d'*Auguste*. Il y découvrit les mauvaises intentions des *Tartares*, mais il en accéléra l'effet, en irritant ces peuples féroces.

Le Comte de *Welling* fit un traité en 1713 qui acheva de brouiller la Suède avec la Prusse. Il fit entrer des troupes de *Holstein* dans *Stettin* pour ménager le nombre des siennes. Le Roi de Prusse en conclut un autre avec l'Administrateur de *Holstein*; en vertu duquel il devoit y avoir une garnison impartie des troupes des deux Princes. Quand les Suédois délogèrent les Prussiens de *Wolgast* en 1715, la garnison que ceux-ci

ci avoient dans Stettin, defarma les troupes de Holstein, & s'empara de la place qui leur demeura à la paix générale.

Les Danois suscitèrent environ dans le même tems un nouvel ennemi à la Suède. Ils s'étoient emparé de *Stade* & des Duchés de *Brême* & de *Verde*. Ils offrirent la séquestration de l'un & de l'autre au Roi d'Angleterre Electeur d'Hanovre, moyennant une certaine somme. Le Roi de Suède, qui ne fut jamais se plier aux circonstances, désapprouva ce procédé. Hanovre tint bon, & garda les deux Duchés, & se déclara même contre la Suède, sans pourtant agir contre elle avec toutes ses forces. Je ne trouve pas que les troupes de cet Electorat ayent paru en Campagne, si on en excepte le Siège de *Wismar*, qu'elles aiderent à faire. La Suède eut besoin de l'Angleterre à la paix, & les Duchés, qui faisoient partie des anciens Domaines des *Guelphes*, restèrent à l'illustre Maison qui en étoit issue.

Les Hollandois, extrêmement offensés des prises, que faisoient les Armateurs de *Gothenbourg*, auroient peut-être déclaré la guerre à la Suède si la forme de leur gouvernement ne les retenoit sur toutes les démarches d'éclat. Ils publièrent des *Manifestes* extrêmement forts, traitèrent les Armateurs de Pirates, & ne firent aucune difficulté, quelques années après, d'arrêter le Baron de *Goerz*, à la réquisition du Roi George, mais ils n'allèrent pas plus loin, & se contentèrent de donner des convois à leurs flottes destinées pour la mer Baltique. L'Angleterre même ne voulut pas achever d'accabler la Suède. Les démarches équivoques du Czar, dont nous parlerons bientôt,

tôt, contribuèrent à cette modération.

Les Russiens qui n'avoient pas, avant Pierre, une frégate de vingt canons dans tous leurs ports, s'étoient servi de leurs conquêtes pour équiper une flotte. Elle remporta quelque avantage sur une flotille Suédoise en 1714. & l'Amiral *Ebrenschield* fut du nombre des prisonniers qu'elle fit. Rien ne fit plus de plaisir au Czar, que cette petite victoire. Il se fit créer Vice Amiral par son Sénat pour récompenser sa bravoure : & il auroit assurément mérité de l'avancement, s'il y en avoit eu pour lui dans le monde, par la refonte générale de ses peuples, qu'il eut le courage d'entreprendre & presque le bonheur de finir.

Les disgrâces se suivirent de près pendant le cours de 1714. *Armfeld*, brave homme, mais qui entreprit de combattre des forces trop supérieures, fut défait en *Finlande*, & ce pais fut conquis. Ce fut alors que *Charles XII.* pensa sérieusement à retourner dans ses Etats.

Mr. de *Voltaire* a donné le détail de ce voyage, presque aussi prodigieux que la bataille de *Narva*. Mr. *Nordberg* retranche du merveilleux que l'Historien Poète y avoit mis, & en a conservé quelques circonstances assez curieuses.

Le Roi de Suède ranima à la vérité le courage abbatu des Suédois, on se promit beaucoup de sa présence, qui faisoit faire l'impossible aux troupes. Mais le tems des *Amadis* & des *Achilles* n'est plus, & n'a peut-être jamais existé. Que pouvoit-il avec une armée de douze mille hommes, contre cinquante mille ennemis, parmi lesquels il y avoit vingt mille Prussiens, dont l'Europe a appris depuis ce tems-là à respecter la valeur. Leur

nouveau Roi desobligé par le peu de ménagement de Charles qui fit déloger ses troupes de *Wolgast* & de *Wollin*, & temé peut-être par l'espérance d'étendre ses Domaines jusqu'à la Mer, joignit le Roi de Danne marc & les troupes de Saxe. On assiégea *Stralsond*. Les troupes combinées prirent tout ce que les Suédois possédèrent en Allemagne. Charles XII. espéra de les surprendre dans l'Isle de Rugen. Mais les Prussiens le connoissoient. Ils se retranchèrent sur le Champ, & l'attaque qui se fit dans l'obscurité de la nuit, fut fatale aux plus braves Généraux du Roi de Suède; les dehors de *Stralsond* furent emportés par les Prussiens, qui marchèrent par une basse, que le reflux mettoit presque à sec, & qu'un Officier transfuge avoit découverte. Charles XII. fut obligé de céder à la nécessité, il quitta *Stralsond*, & se rendit avec une peine infinie, sur quelques batimens arrêtés dans les glaces, qu'on ne mit à flot qu'avec des efforts incroyables, & sous le feu des ennemis. Il traversa la Mer sans accident, & la garnison de *Stralsond* se rendit prisonniere de guerre le 12 de Decemb. 1715.

Wismar fut forcé à subir les mêmes conditions en 1716. Les Suédois se rendirent aux troupes des Princes Allemans qui les tenoient assiégés. Les Russiens s'en trouvèrent choqués. Ils se mirent entre la Ville & les troupes de leurs Alliés, qui alloient en prendre possession. Cela n'eut point de suites alors. Mais le Czar fit voir de plus en plus qu'il étoit satisfait de ses avantages contre la Suède, & qu'il ne vouloit pas la pousser à bout. Il n'attaqua jamais ses côtes malgré la supériorité de ses galeres, & la facilité des descentes, dont

Il ne donna que trop de preuves dans la fuite. Quand il eut joint les troupes de Dannemarc en 1717, il consuma les fourrages & vivres de la *Zee-lande*; il refusa d'assister les Danois dans leurs desseins sur la Scanie. Il ne feignit point de demander au Roi son Allié deux portes de Copenhague & son consentement pour mettre garnison dans cette Capitale. Celui-ci oublia les griefs contre la Suède & ne pensa plus qu'à se débarrasser d'un hôte si dangereux & si entreprenant.

Depuis le Siège de Wismar, il n'y eut plus de guerre, qu'en Norwege, & le Dannemarc en soutint tout le poids. Les Suédois ne possédoient plus rien en Allemagne, & les Princes Allemands ne voulurent pas les chercher au-delà de la Mer. Par-là les forces de Charles XII. furent assez égales à celles de son ennemi: il fit trois Campagnes en Norwege avec un avantage assez égal, même avec supériorité. Oserois-je blâmer encore une fois ce Héros? Ce n'est que son excès de bravoure que je prétends blâmer. Il entra dans la Ville de Fridrichshall avec quelques troupes dans le tems que les Danois, Maîtres de la Citadelle, pouvoient en foudroyer les Suédois. Charles y perdit encore quelques-uns de ses meilleurs Généraux; il fut couvert lui-même des ruines d'une Chambre qu'une bombe enfonga & courut un danger infini dans la retraite qu'il falut faire.

Pendant qu'il tâchoit de soumettre la Norwege, des causes secrètes le délivrèrent du plus dangereux de ses ennemis. Le Czar Allié avec le Duc de Meckelbourg, qui avoit épousé la nièce Catherine, fille du Czar *Iwan*, prit parti pour ce Prince qui avoit été privé de l'administration de

son Pais , pour des procès qu'il avoit eus avec la noblesse. Pierre tâcha sous différens prétextes de tenir le Mekelbourg occupé par ses troupes : il n'auroit pas été fâché d'y acquérir quelque domaine , & d'avoir une place dans le Collège des Princes de l'Empire. Le Roi George perça le mystère : il alarma , l'Empereur , & le Roi de Danemarck ; & les Russiens dont le plan n'étoit pas encore bien formé , furent obligés de se désister de la prise de *Travemunde* , port sur la Mer Baltique , dont ils prétendoient se saisir.

Mais si le Czar fut obligé de céder , il en garda le plus vif ressentiment , & il fut aisé au Baron de Goerz , qui l'entretint en Hollande en 1717. de le faire changer entièrement de système. La Suède devoit lui céder , ce qu'elle lui céda par la suite. Il promettoit en récompense de chasser le Roi Auguste , de rétablir Stanislas , de reconquérir Breme & Verde sur la Maison d'Hanovre , & de rendre à la Suède tous les Etats qu'elle avoit perdus en Allemagne. Tous ces articles étoient à peu près réglés , quand la mort enleva Charles XII.

On lui attribua en 1717. un dessein qui ne s'accordoit en aucune maniere avec la haute opinion qu'on avoit de sa piété. Il s'agissoit d'une descente en Ecosse en faveur du Prétendant , que les Suédois devoient faire , de concert avec les Russiens & les Espagnols. On en trouva , dit-on , le plan sur une frégate Suédoise , que les Danois enlevèrent. Le Roi George s'en trouva fort offensé , il fit arrêter *Gyllenborg* Envoyé de Suède à Londres , & il eut le crédit de faire arrêter Goerz en Hollande. Ce Gentilhomme étoit le premier

mo-

mobile de l'intrigue, & les Suédois en lui faisant couper la tête après la mort de Charles XII. convinrent assez qu'il étoit capable de tout. Après bien du bruit, l'affaire s'appaîsa, & les deux Ministres Suédois furent relâchés. C'est la source de cette haine constante, que Gyllenborg garda à la Maison d'Hanovre, & dans laquelle il n'a eu que trop l'adresse de faire entrer une grande partie de sa nation.

Les trois campagnes de 1716. 1717 & 1718. se terminèrent à peu près de la même manière. Les Suédois entroient en Norwege presque sans résistance. Ils y prenoient quelques postes, sans pouvoir faire de siège considérable, & la disette, jointe à la mauvaise saison, les forçoit à la retraite. Ils y souffroient alors tout ce qu'on peut attendre d'un des plus affreux climats du monde, & il périssoit jusqu'aux Généraux dans les passages des Alpes qui séparent la Norwége de la Suède.

Ce fut dans la dernière de ces campagnes, que le Roi fut tué. Tout le monde en fait les circonstances & Mr. *Nordberg* n'y ajoute rien. Il finit son ouvrage par le caractère de Charles XII. La plupart des grands traits en sont connus. Ajoutons y ceux qui nous ont paru un peu plus nouveaux.

Ce Prince étoit extrêmement sobre. Il ne buvoit que de l'eau, & ne but qu'un seul verre de vin dans le cours de plusieurs années; encore fut-ce pour se dérober à une enquête d'un officier Suédois au service de Hesse, qui tâchoit de le reconnoître dans son passage à Cassel. Il commençoit à devenir roide, lorsqu'il fut tué, & son agilité l'abandonnoit. Il dormoit d'un profond

sommeil, qui ne durait pas trois ou quatre heures, & se trouvoit parfaitement frais à une heure du matin. Sa mémoire étoit prodigieuse. Il se souvenoit de tous les officiers qui avoient commandé dans les revues, qu'il avoit faites à la sortie de son enfance; il se rappeloit vingt-cinq ans après jusqu'aux chevaux qu'ils avoient montés. Il ne faisoit pas prétendre lui en imposer sur quelque sujet que ce fut, dès qu'il en avoit eu quelque connoissance: quand on lui en parloit plusieurs années après, il ne marquoit pas de se souvenir des moindres circonstances.

Quoiqu'il ait vécu dans la fatigue d'une campagne presque perpétuelle de vingt ans, il savoit à fonds les Mathématiques, & Mrs. *Pollen* & *Stedenborg* ne purent assez admirer la force de ses vues, sur des sujets, qui paroissent ne pouvoir être approfondis, que dans le loisir & le silence d'un cabinet.

Quoique Héros n'aimoit pas les louanges; il étoit jusqu'à l'occasion d'en recevoir, & détournait le discours, quand on mettoit quelques-unes de ses grandes actions sur le tapis.

Il étoit civil au-delà de l'imagination, & ne pouvoit que chapeauter bas au moindre de ses Sujets. La colere ne le surprenoit jamais. A peine reconnoissoit-on les mouvemens les plus violens de sa passion à quelque geste de la bouche & au changement de couleur.

Sa piété fut constante, éclairée, & sans fard. Voltaire, charmé peut-être d'ajouter ce Héros au nombre des inérodites, a dit, que *Leibnitz* avoit trompé Charles de la religion. Ce fait est faux,

faux, & bien du tems après que Charles eut parlé à Leibniz, il assista constamment deux fois par jour aux prières.

Un Général raconta un jour qu'un chef-d'armée des plus célèbres s'étoit servi d'une expression, au commencement d'une bataille, qui signifioit à peu près *la victoire est à nous*, si Dieu est neutre. Charles XII lui répondit d'un grand sérieux, ce Général à parlé comme un sot, quand il a dit ces paroles. Il faut avoir perdu le bon sens pour exclure Dieu des événemens, & attribuer tout à soi-même.

Il étoit si sincèrement Protestant, qu'on eut mille peines à le faire consentir de donner audience au Prince *Gustave* des deux Ponts, qui avoit quitté sa religion pour se faire catholique. Quand il se fut laissé gagner, il fit assez voir par ses caresses, qu'il aimoit tendrement ce parent.

Il avoit ses petits caprices, qui ne s'étendoient à la vérité que sur des bagatelles. Il ne pouvoit pas souffrir qu'on le crût sensible à la parure ou même à la commodité toute simple. Il avoit consenti à se servir d'une perruque, par ce que les rhumes l'incommodoient dans la mauvaise saison. Quelqu'un eut l'imprudence de dire, que le Roi étoit paré comme un époux: ce fut la condamnation de la perruque; & Charles porta sa tête chauve toute nue. Les gands de fourrure, & la pélisse furent congédiés pour de semblables raisons.

Le plus grand défaut de Charles XII. paroît avoir été d'avoir aimé la guerre pour elle même. Il ne la fit pas dans l'intention de faire des conquêtes, puis qu'il donna à Stanislas la Pologne

entiere sans ajouter un ponce de terre à ses Etats. Ce n'est pas même la gloire qu'il y cherchoit, puisqu'il méprisoit les éloges, & qu'il s'exposoit tous les jours à cent dangers obscurs & sans apparence, où il pouvoit périr, mais où il étoit sûr de ne pas trouver de gloire. Il aimoit la guerre, comme on aime la chasse, les femmes ou les sciences uniquement pour remplir le vuide de son cœur, & pour ne pas être sans objet.

Ajoutons quelques réflexions sur l'Historien de Charles XII. Il est un peu partial. Je ne vois presque pas, qu'il ait reconnu de la bravoure ou des bonnes qualités dans les ennemis des Suédois. Il en veut sur tout à l'Angleterre. Si l'Ambassadeur de cette Couronne a servi Charles XII à Constantinople; si M. *Cook* a avancé de tres fortes sommes à ce Prince dans le fort de ses malheurs, M. N. a de la peine à en convenir, & il faut lire la *Motraye* pour s'en convaincre. M. *Heubel* avance que M. N. a raporté quelques circonstances du séjour de Bender dans un jour différent du vrai, & il promet de corriger ce défaut par les lettres originales de M. *Fabrice* qui paroîtront dans le III. tome.

Il y a quelques petites négligences dans la traduction. l'Infortuné *Charles Emile de Loewenbaupt* y est appelé *Lejonbuswud*. C'est le terme original. Mais M. Heubel ne s'en est jamais servi quand il a parlé du Maréchal de ce nom.

Les Médailles sont presque toutes de l'invention de quelques particuliers, qui en font un espèce de négoce en Allemagne. Il y en a bon nombre dont on se passeroit avec plaisir. Le bon goût & même le vrai, & le bon sens y manque fort souvent.

Les

Janvier, Fevrier, & Mars, 1747. 137

Les Plans paroissent exacts : & ils répandent un grand jour sur les causes des bons & des mauvais succès des batailles. Je ne crois pas avec M. de Folard qu'ils dépendent toujours de la tactique ; mais ils y ont beaucoup de part, sur tout entre des troupes à peu près également braves & disciplinées.

A R T I C L E VII.

LETTRES PHILOSOPHIQUES *sur les* PHYSIONOMIES. Un Tome in 12 de 251 pages. A la Haye, chez J. Néaulme, aux dépens de l'Auteur, 1746.

C'est apparemment par modestie que l'Auteur de ce petit Ouvrage n'a pas voulu se nommer, car je ne crois pas qu'en se faisant connoître, il eût rien perdu de l'idée avantageuse qu'on doit s'être formée de lui ; Il ne nous dit point, ni où il est, ni ce qu'il fait. En lisant son Livre, j'ai recueilli quelques traits, à l'aide desquels je crois être en état d'ébaucher son caractère. S'il est vrai, comme il le dit lui même, que les *Physionomies peuvent servir à la connoissance des Hommes*, il n'est pas moins certain que les productions d'un Auteur servent infiniment à nous faire connoître ce qu'il est, son caractère, son tempérament, ses talens, ses bonnes & ses mauvaises qualités. Il est difficile de peindre les autres sans se peindre soi-même, sur-tout lorsqu'on est sincere. Nous ne laisserions pas de pouvoir nous former une idée assez juste de l'incomparable

I s

parable *Montagne*, quand même il eût retranché de ses *Essais* tout ce qui ne regarde que la personne & ses inclinations.

L'aimable Auteur de ces *Lettres Philosophiques* est très certainement un Homme qui connoît le grand monde, & qui doit l'avoir fréquenté. Il a le cœur bon & droit, l'esprit vif, souple, enjoué. Il est galant & très poli, la vivacité de son esprit est dans une si juste proportion, qu'elle ne nuit point à son jugement. Il pense beaucoup sans être trop rêveur. Il est versé dans la plupart des Sciences, & il les aime. Il a quelque connoissance de la Chimie, & il s'est fait des idées fort justes de la Médecine, & de l'Economie animale; je ne crois pourtant pas qu'il soit Médecin. Il est versé dans l'Histoire ancienne & moderne; mais il n'est pas Historien de profession. C'est un de ces sages Pyrrhoniens qui savent douter à propos. Il ne décide que sur l'évidence; il se tait sur ce qui est au-dessus de la portée de l'Esprit humain. Il aime la vérité, il la cherche, il l'adopte par-tout où il la trouve. Il a de la pitié pour ceux qu'il croit dans l'erreur; mais il ne les hait pas. Il a secoué le joug des préjugés mal fondés de l'enfance; &, s'il en a conservé quelques-uns, c'est qu'il les croit fondés sur la raison. Ce n'est pas un de ces Misantropes, qui ne sont jamais contents ni d'eux-mêmes ni des autres: il n'aime point qu'on dise toujours du mal des Hommes; s'il leur trouve des vices & des défauts, il leur reconnoît aussi des vertus & de belles qualités. Il a de la candeur, & fait beaucoup de cas de ceux qui en ont. Sa franchise doit lui avoir fait des ennemis. Il me paroît avoir
bien

bien étudié la Nature humaine, & la connoissance qu'il en a, doit l'avoir beaucoup aidé à juger du caractère des Hommes par leurs Physionomies. Qu'il juge maintenant si le portrait que je fais de lui est conforme à la vérité. Du reste, je proteste que je ne le connois absolument point. Je vois seulement qu'il faut le chercher dans la classe des Philosophes, & même des Philosophes qui ne sont point Ecclésiastiques. Je crains trop de me tromper en poussant plus loin mes conjectures.

Je n'ai garde d'exiger de mes Lecteurs qu'ils jugent du mérite de l'Ouvrage par le caractère de l'Auteur. On peut se tromper, & même très lourdement, avec les plus belles qualités de l'esprit & du cœur. Un rien peut nous jeter dans l'erreur; & une seule erreur, souvent très légère, peut nous en faire commettre une infinité d'autres. Toutes les vérités se tiennent, & dès qu'on vient à en perdre le fil, on ne fait plus que s'égarer. Les questions que notre Philosophe examine sont si difficiles à éclaircir, & même si délicates, que je n'ose presque m'ingérer de dire ce que j'en pense. Les marques qu'il donne du Vrai, me paroissent quelquefois si équivoques, que je crains presque toujours de trouver le Faux sous l'enveloppe même du vrai, & le vrai sous celle du Faux.

Le sujet principal de cet Ouvrage ne roule proprement que sur une seule question générale, mais qui en fait naître une infinité d'autres. Il s'agit de savoir *si la Nature nous a donné des règles pour juger des bonnes ou des mauvaises qualités de ses hommes*. L'Auteur prétend qu'il y a de
telles

telles règles , qu'il place sur les différentes parties de Visage ; il assure même qu'il les connoît, & qu'il les apperçoit mieux qu'il ne peut les faire appercevoir aux autres. Cette connoissance est un Art, mais un Art qui demande de l'application & une disposition naturelle. Il est incontesteable que chaque chose a sa Physionomie. L'Auteur le prouve par des exemples ; & c'est sur ces exemples qu'il fonde ce raisonnement. *Si chaque Etre a sa Physionomie , pourquoi les Hommes n'auroient-ils pas la leur ? Si celle des Etres inanimés est si infailible , pourquoi celle des Hommes ne le seroit-elle pas ?* Je conviens qu'il est possible que les Hommes aient aussi leur Physionomie ; mais j'ai de la peine à croire qu'elle soit aussi infailible que celle des Etres inanimés. Ma raison est que l'intérieur des Etres inanimés répond plus constamment à leur extérieur , que l'esprit de l'Homme ne répond aux marques du masque qui le couvre.

Le siège de la Physionomie n'est quelquefois que sur une seule partie du Visage , sur le Nés , sur le Front , sur les Joues , sur le Menton , sur la Levre supérieure , sur les Dents mêmes , & particulièrement dans les yeux. En général , c'est l'assemblage des couleurs & des traits qui forme la Physionomie , & il ne faut pas les séparer. Lorsque la Nature se décele par un seul trait , c'est alors une exception qui ne doit pas nuire à la règle générale. Ce fut par la réunion des traits de *Socrate* , que *Zopire* jugea que ce Philosophe avoit des inclinations mauvaises , & un caractère vicieux : ce ne fut qu'après avoir considéré quelque tems *Sylla* , qu'*Orobaze* , Ambassadeur des Parthes ,

Parthes, s'écria, qu'il étoit étonné que ce Romain pût souffrir dès lors de n'être pas le premier du Monde.

Je ne sai si je me trompe, mais il me semble que suivant le Systême de notre Philosophe, l'Ame de l'Homme est un Etre purement passif, elle dépend du jeu des Organes, des impressions du Corps: c'est une vraie Machine dont la nature est incompréhensible, & qui est mise en mouvement par une autre Machine dont la force & les propriétés ne sont guère plus connues. Il l'infinue clairement en plus d'une endroit, *C'est, dit-il, l'organisation plus ou moins parfaite, le mélange des humeurs plus ou moins convenable, qui fait les Hommes Spirituels ou bêtes.* Cette réflexion doit un peu consoler ceux qui n'ont pas beaucoup d'esprit, & humilier ceux qui se piquent d'en avoir. *De quelque endroit que les Gens d'esprit tirent leur supériorité sur les autres, ils n'ont pas raison de s'en orgueillir: il dépend aussi peu d'eux de choisir une Organisation parfaite, & un mélange heureux d'humeurs, que de se pourvoir d'une Ame plus Spirituelle.*

Cette pensée me rappelle ce que répond *Charle-*
quint à Erasme dans les Dialogues des Morts.
„ Ne parlons point de la Science, *dit Erasme à*
„ *cet Empereur*, tenons nous en à l'Esprit, ce
„ bien-là ne dépend aucunement du hazard. Il
„ n'en dépend point, *lui répond Charles*: Quoi!
„ L'Esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine
„ conformation du Cerveau, & le hazard est-il
„ moindre de naître avec un Cerveau bien dispo-
„ sé, que de naître d'un Pere qui soit Roi? Vous
„ étiez un grand Génie; mais demandez à tous
„ les

„ les Philosophes, à quel il tenoit que vous ne
 „ fussiez stupide & hébété. Presque à rien, à une
 „ petite disposition de fibres; enfin à quelque
 „ chose que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit
 „ jamais appercevoir.

Ceux qui s'opposent le plus à ce Système, dans la crainte où ils sont qu'il ne donnât atteinte à la Liberté, sont obligés d'y recourir eux-mêmes à chaque instant. Si l'Ame est maîtresse d'elle-même, si elle ne dépend pas entièrement de la disposition du Corps, comment expliquera-t-on les changemens qui arrivent dans la même personne & qui la rendent si différente d'elle-même? Comment rendra-t-on compte des impressions que fait sur elle la plus petite altération, soit dans le mouvement des Organes, soit dans le cours du sang & des humeurs. Comment définira-t-on les aversions & les inclinations, que la première vue inspire, & qui ne font qu'augmenter. Si notre Ame a sur elle-même tout le pouvoir qu'on lui donne, pourquoi sommes-nous tantôt tristes, tantôt de bonne humeur? Si nous avions à choisir, nous serions toujours dans la joie. Il faut nécessairement recourir au Corps pour expliquer toutes les bizarres métamorphoses de notre Ame. C'est le mouvement embarrassé des Organes, c'est l'interception des esprits animaux, qui fait que nous sommes souvent si peu contents de nous-mêmes que la vie semble nous être à charge. C'est le plus petit dérangement dans les fibres qui rend fou l'Homme le plus sage. C'est une conformité d'humeurs ou d'Organes, qui fait les Sympaties, comme c'est leur contrariété qui fait les Antipaties & les aversions.

Parler

Parler de l'Âme lorsqu'il n'est question que de Physionomie, n'est-ce pas s'écarter de son sujet ? L'Auteur a prévenu cette objection. Il dit que ne pouvant juger des Hommes par leur Âme, qui est invisible & la même dans tous les Individus, il falloit avoir recours à leur Corps qui varie si fort, & le donner pour le principe des caractères divers que nous leur voyons. De là vient qu'il donne pour une vérité incontestable, que le tempérament dominant décide du caractère de l'Esprit, parce que l'Esprit étant le même chez tous les Hommes, il ne peut emprunter les différences de caractères qu'on lui remarque, que du tempérament même, qui varie à l'infini, & qui plie cet Esprit aux goûts & aux aversions qu'il a lui-même. Si l'Esprit dépend du caractère, que le caractère dépende du tempérament, & que le tempérament se discerne par l'examen de l'extérieur du Corps, voila donc notre Philosophe autorisé à dire, qu'on peut connoître le caractère dominant de l'Esprit de quelqu'un par l'examen de son extérieur.

Mais comment connoitra-t-on le tempérament par la couleur & la configuration des parties, & comment la connoissance du tempérament nous conduira-t-elle à celle du caractère ? Il n'est pas facile de résoudre ces deux difficultés ; l'Auteur l'a bien senti : il se tire cependant d'affaire avec honneur, il répond même aux plus fortes objections qu'on peut former contre les principes qu'il établit.

Quelques Dames, avoient trouvé mauvais qu'il eût avancé, *que les Femmes ne sont Femmes que par un défaut de chaleur.* Plein de respect
&

& d'égards pour le Beau-Sexe il ne pouvoit manquer d'être sensible au reproche qu'elles lui en firent. Il se justifie, & même d'une manière qui est toute à l'avantage des Dames. Pour adoucir ce que sa proposition pouvoit avoir de trop dur, il leur dit que c'est à ce défaut qu'elles doivent leur blancheur, la douceur de leur peau, & même celle de leurs mœurs, qu'elles tirent de ce tempérament moins chaud l'exemption nécessaire de ces travaux, qui font l'occupation des Hommes; qu'on les regarde comme la portion la plus aimable de la République; qu'on ne travaille que pour elles; qu'on ne leur demande pour récompense du soin qu'on prend de leur fortune, de leurs vies & de leurs plaisirs, que d'être ce qu'elles sont; que les Hommes les plus heureux n'approchent pas du bonheur d'une Femme aimable; qu'elles ne peuvent pas en conscience nous envier un tempérament, qui nous avertit de les servir, de leur plaire, & de les aimer; qu'elles perdroient au change, si l'on pouvoit changer; qu'il s'en faut bien que nous ayons autant de dispositions aux plaisirs qu'elles; que nous avons des chagrins, des inquiétudes, & des humeurs noires, qui font le tourment de notre vie, & qui répandent de l'amertume sur nos momens les plus délicieux; que pour l'esprit, elles n'ignorent pas que leur tempérament n'est en rien inférieur au nôtre; que la seule différence qu'il y trouve, c'est qu'elles l'ont plus fin & plus délicat que nous, quand elles veulent en avoir; que leurs Annales, si elles prennent la peine de les consulter, sont pleines des victoires que les Femmes ont remportées sur les Hommes; & que nous aurions tort

de

de nous enorgueillir de la différence de notre tempérament, puisque la supériorité est de leur côté.

Voilà qui est tout-à-fait galant & poli. Pouvoit-on dire quelque chose de plus flateur pour les Dames ? Dans le fond l'Auteur a raison. Si nous avons sur les Femmes quelques avantages, elles ont du moins celui de triompher de nous par leur beauté, leurs attraits, les charmes & les graces dont la Nature les a ornées.

*La Nature prudente eut soin de partager
Le feroce Lion d'une force indomtable ;
De cornes elle arma le Taureau redoutable ;
Elle apprend au Lievre léger
Les détours imprévus d'une course rapide ;
De ses agiles pieds le Cheval se défend ;
Le Poisson en nageant fend la plaine liquide ,
Et de son vol léger l'Oiseau perce le vent.*

*L'Homme eut la prudence en partage ,
Et la Femme fragile, où fut sa sûreté ?
Que reçut-elle ? Un don , à qui tout rend hommage ,
Un don qui fait un fou de l'Homme le plus sage ,
Qui triomphe de tout , le don de la Beauté (a).*

(a) Ces vers sont une traduction de l'Ode II. d'Anacréon, donc voici l'Original.

*Φύσις κέρτατα ταύροις ,
Ὅπλ' ἔδωκεν ἵπποις ,
Ποδωρίην λαγωαῖς ,
Δίψι χάσμι' ἰδόντων ,
Τοῖς ἰχθύεσσιν τὸ κινεῖν ,
Τοῖς ὀπίσις πτερυγεῖν ,
Τοῖς ἀνδράσι φρόνημα.*

Γαυμήν ἐκ τῶ ὄχλου.

Τί δὲ δίδου; καλλος,

Λύτ' ἀσπίδων ἀπασῶν,

Λύτ' ὀφθαλμοῦ ἀνέστη.

Νῦν δὲ καὶ εὐδωκῶν,

Καὶ πῦρ, καλὴ περ ἔσται.

ARTICLE VIII.

SERMON d'ADIEU, prononcé dans l'Eglise
Francoise de *Schwabach* par Mr. B. imprimé
à *Francfort* chez *Varrault* ap 1745.

C'est à Mr. *Faigaux* qu'on est redevable de l'impression de ce discours. Il l'a fait paroître au jour non à l'insu de l'Auteur, mais contre son gré; car lui en ayant demandé la permission, Mr. B. la lui refusa absolument. " Le droit de l'Auteur sur son ouvrage ", dit l'Editeur dans son Epître dédicatoire, " auroit du, ce semble, m'empêcher de passer outre sans son approbation, & j'avoue que cette considération m'auroit retenu si Mr. B. n'eut pas déjà comme perdu ce droit par les copies qui se sont faites & répandues ci-devant de son sermon. Mais puisqu'on n'a plus de droit particulier sur les ouvrages qu'on a donnez au Public par l'impression, il me paroît qu'il en doit être à peu près de même à l'égard de ceux qu'on a une fois lâchez entre les mains de ses amis, & que si quelcun s'avise de les mettre sous la presse on ne peut pas le trouver mauvais. " Il faut avouer que ce n'est pas ainsi qu'on pense communément.

Les

Les Auteurs dont on publie les ouvrages sans leur consentement, s'en plaignent hautement comme d'une injustice criante, & les Lecteurs qui profitent d'une pareille édition, ne laissent pas de condamner celui qui l'a procurée; *Thesaurus hic*, dit M. s' *Gravesande* (a) en parlant de l'Arithmétique universelle de *Newton*, *absconditus adductum lateret, nisi invito Auctore cum Publico fuisset communicatus. Factum non probavimus. Mathematicos cultoribus tamen gratulamur non diutius in tenebris hæere librum celeberrimo suo Auctore certissime dignum*. Il me semble qu'en ceci il faudroit faire une distinction. Mettre sous la presse l'ouvrage d'un autre qu'il y destinoit lui-même : lui enlever par là un profit légitime pour se l'approprier : c'est un commerce infâme, un brigandage punissable par les loix. Mais je ne vois pas ce qu'il y a de blâmable à publier un écrit que l'Auteur ne supprime que par une excessive modestie, ou par indifférence, & qu'on ne peut pas espérer de voir jamais imprimé, de son aveu, ou du moins de très longtems ; sur tout lors qu'on ne fait rien perdre à l'Auteur qui ne prétendoit pas de devenir plus riche par cet ouvrage, & que soi-même on a en vue, non un gain sordide, mais uniquement l'utilité publique. Dans un cas pareil, le Public y gagne. Et l'Auteur qu'y perd-t-il ? Rien du tout. Il y acquiert même de la gloire. On lui tient compte de tout ce qu'on trouve de bon dans l'ouvrage ; & s'il y a des défauts on s'en prend à la négligence des copistes ; ou l'on dit que ce n'est qu'un

ne

(a) Specimen Commentar. in Arithm. Newton. in fine.

ne ébauche où l'Auteur n'a pas mis la dernière main. Suivant cela jetiens que ceux, par exemple, qui ont donné à l'impression les Abrégés de Théologie & de Morale de Mr. *Osterwald* de son vivant & sans son approbation, n'ont rien fait qu'on ne doive louer, & dont il ne faille leur savoir gré. Je n'ai pas besoin de dire que M. Faigeanx appartient à cette seconde Classe d'Editeurs : cela est trop visible. Je crois donc qu'il doit s'attendre à n'effuyer aucuns reproches.

Pour ménager, dit-on, la modestie de l'Auteur, on n'a marqué son nom que par la lettre initiale. Mais il me semble qu'il n'est guère bien caché par là. Il ne faut rien moins que des yeux de Linceux pour le découvrir. Il y aura peu de Lecteurs tant soit peu au fait de ce qui se passe dans la République des Lettres, qui ne reconnoissent ici M. *Barattier* Pasteur de Hall, homme estimable par son mérite personnel, mais bien plus connu par les talens étonnans & prodigieux d'un fils (a) qui a été une des merveilles de ce siècle, & par la manière habile dont il sut les cultiver. Il fit le discours dont nous rendons compte, en quittant l'Eglise de *Schwabach* dont il avoit été Pasteur, le 13 Février 1735.

La primitive Eglise s'étoit fait des règles fort sévères sur le changement des Pasteurs d'un lieu à un autre. Le Canon 21. du Concile d'Antioche défend à un Evêque de passer d'une paroisse dans une autre, soit qu'il le fasse de son propre mouvement, soit que le peuple l'y force, soit qu'il y soit engagé par d'autres Evêques. Il veut qu'il demeure

(a) Voiez la vie de M. *Barattier* le fils écrite par M. *Formey*.

meure dans l'Eglise où la providence l'a d'abord placé. La même rigidité se remarque dans les décrets des autres Conciles là dessus. Les Canons attribuez aux Apôtres s'expriment à peu près de même. Les Peres par une figure plus hardie que juste aiant comparé les engagements d'un Evêque & de son Eglise à l'union qui est entre deux époux, ils en concluoient qu'un changement d'Eglise ne différoit pas beaucoup d'un adultere. Cette idée d'un mariage spirituel entre un Evêque & son Eglise a été adoptée des Papes. Ils l'ont perfectionnée & pressée, & ils en ont déduit cette belle conséquence que Dieu s'étant réservé à lui seul le droit de séparer des Mariez, à plus forte raison il n'y a que lui ou son Vicaire le Pape qui puisse autoriser un Evêque à changer d'Eglise. Car, disent-ils, un bien spirituel est bien plus fort qu'un charnel *. l'Ambition & l'Avarice étant la source la plus commune de ces changemens, on s'est accoutumé à les regarder comme quelque chose d'irrégulier. Cette idée a passé chez les Protestans; & dans bien des lieux le premier soin d'un Pasteur qui accepte une nouvelle vocation est de persuader

* Voiez les Décrétales de Gregoire IX. au Titre de *Translacione Episcopi*. c. 4. sicut legitimi matrimonii vinculum quod est inter virum & uxorem homo dissolvere nequit, Domino dicente in Evangelio: *quod Deus conjunxit homo non separet*, sic & spirituale foedus conjugii quod est inter Episcopum & Ecclesiam sine illius auctoritate solvi non potest qui Successor est Petri & Vicarius Jesus Christi. C. 3. Non enim homo sed Deus separat quos Romanus Pontifex (qui non puri hominis sed veri Dei vicem gerit in terris) Ecclesiarum necessitate vel utilitate pensitata non humana sed divina potius auctoritate dissolvit. c. 2. Cum fortius sit spirituale vinculum quam carnale. &c. Ces beaux raisonnemens sous d'Innocent III.

der que son intérêt temporel n'est entré pour rien dans les motifs qui l'ont déterminé. L'Unanimité des suffrages de ceux qui l'ont élu, le désir que le peuple a témoigné de l'avoir, le plus grand nombre d'Auditeurs dont une Eglise est composée & parmi lesquels on peut par conséquent faire plus de fruit, sont des raisons banales dont on entend très souvent faire usage dans ces sortes d'occasions.

A peine se trouveroit-il une idée, si générale fût-elle, qui n'ait été combattue. Il ne faut pas s'étonner qu'on ait contredit celle-ci. Des Moralistes s'élevant au-dessus du préjugé ancien ont examiné la chose de plus près, & ce qu'il y a de curieux, ils sont tombés, je ne sais pourquoi, dans l'extrémité opposée. Ils établissent pour règle qu'un Pasteur doit accepter toutes les vocations qu'on lui adresse (a). Qu'il soit estimé & chéri dans l'Eglise où il est, qu'il en ait reçu divers bienfaits, que son ministère y fructifie, que son troupeau l'en voye partir avec un extrême regret, qu'il y ait ses parens, ses amis, il n'importe : c'est Dieu qui est l'Auteur de sa nouvelle vocation comme il l'a été de la première. Il faut obéir. On ne doit écouter ni la répugnance qu'on se sent pour un changement, ni la crainte de ne pas soutenir dignement le nouvel emploi auquel on est appelé, ni la frayeur des dangers auxquels on prévoit qu'on y sera exposé. Il semble que si on est appelé d'un poste plus honorable à un inférieur, si les revenus qu'on doit avoir sont moindres que ceux qu'on a actuellement,

(a) Voyez *Wittenberg* de officio vocantes & vocati. N. 24. & Suivans.

ellement, il sera du moins dans ce cas permis de refuser. Erreur, vain prétexte qu'il ne faut point écouter. Est-ce à un Ministre de l'Evangile à rechercher les biens du monde. Son obéissance à la voix de Dieu qui l'appelle dépendra-t-elle de quelques avantages temporels de plus ou de moins. Il suffit que le nouveau poste lui donne de quoi vivre. Il y a plus: on rend responsables ceux qui refusent une nouvelle vocation de tous les maux qui suivent de leur refus. On prétend même que souvent ceux qui n'ont pas voulu se prêter à une pareille vocation en ont été punis du ciel, soit par une mort prompte, soit par la perte de leurs dons, soit enfin par quelque autre malheur. *Polycarpe Lyserus, Steugner, Jean Frederic Meyer*, graves & célèbres Théologiens, ont fait cette remarque. D'autres Auteurs non moins graves * confirment leur témoignage en le rapportant. Il n'est pas nécessaire de remarquer que tout cela est fort outré.

M. *Barattier* traite cette matiere avec infiniment plus de sagesse & de bon sens. Egalement éloigné de donner dans l'une ou l'autre des extrémités que nous avons rapportées, il garde un juste milieu. Selon lui un Ministre a ici une honnête liberté. Rien ne le force à quitter son troupeau, si le Pasteur & le troupeau sont réciproquement satisfaits & édifiez l'un de l'autre. Mais il peut enfin suivre une nouvelle vocation s'il le trouve à propos. Il doit ici consulter non seulement le zèle pour la gloire de Dieu & l'édification de l'Eglise, mais il peut encore faire entrer en considération son

* Willenberg N. 127. Deylingii Instit. Prudentia Pastor. P. 687.

son repos, sa tranquillité & celle de sa famille. Il peut même avoir égard à ses intérêts temporels. Ce dernier article révoltera peut-être de certains dévots. Mais ce sera sans raison. Car enfin un Ecclésiastique cesse-t-il d'être homme? A-t-il moins de droit qu'un autre de chercher à améliorer son état, lorsqu'il peut le faire sans injustice, sans bassesse, sans manquer à ce qu'il doit à la gloire de Dieu? Mais écoutons là-dessus M. *Barratier* lui-même (a).

„ D'abord j'avouerai sans peine que les Pasteurs ordinaires ne sont pas obligez comme les Apôtres à aller prêcher en divers lieux. J'avouerai encore que lorsqu'un Pasteur est agréable à son troupeau, rien ne peut l'obliger absolument à le quitter. J'avouerai aussi que ces divers changemens peuvent être sujets à divers inconvéniens, & à faire soupçonner les Pasteurs de diverses vties intéressées & mondaines qui peuvent attirer du blâme sur leur Ministère. Mais j'ajoute aussi en même tems que toutes ces raisons & les autres qu'on pourroit encore alléguer n'ôtent pas aux Ministres de l'Evangile la liberté qu'ils ont d'exercer leur Ministère en diverses Eglises pourvu qu'ils y soyent légitimement appelez par les voies ordinaires de la Providence, & qu'ils ne courent pas par leur propre volonté, & pourvu qu'aussi en cela ils ne fassent aucun tort à personne ni à la dignité de leur Ministère ou à l'édification de l'Eglise. Car comme rien ne peut absolument obliger un Pasteur à quitter son troupeau pour un autre,

„ tre,

„ tre, rien ne peut non plus l'obliger absolument
 „ à s'y fixer. Il n'y a point de loi ni divine ni hu-
 „ maine qui nous l'ordonne. La commission que
 „ nous avons reçue de Jesus notre maître, par le
 „ Ministère de ceux qui nous ont donné l'im-
 „ position des mains porte seulement en général
 „ que nous annoncerons l'Evangile & édifierons
 „ l'Eglise de Dieu sans déterminer un tel ou tel
 „ lieu, en nous y attachant pour toute notre vie;
 „ ce qu'on laisse à la disposition de la Providence.
 „ Nous pouvons alléguer sur ce sujet l'exemple
 „ de *Silas* un des Compagnons d'œuvre de *S.*
 „ *Paul*, lequel ayant été envoyé par les autres, de
 „ *Jérusalem* à *Antioche* trouva à propos de rester
 „ à *Antioche*, sans qu'il paroisse en avoir reçu
 „ commission des Apôtres & sans qu'il soit blâ-
 „ mé d'avoir usé de sa liberté; & celui de *Jean*
 „ surnommé *Marc* lequel se sépara de *Paul* & de
 „ *Barnabas*, & s'en retourna à *Jérusalem* sans
 „ qu'il paroisse en avoir été blâmé. Il n'en est
 „ pas des Pasteurs envers leurs Troupeaux com-
 „ me des Princes envers leurs peuples ou comme
 „ des maris envers leurs femmes. Un Prince doit
 „ régir toute sa vie le peuple qui lui a été donné
 „ de Dieu, par ce qu'il n'est donné qu'à lui, &
 „ qu'un autre que lui ne pourroit sans usurpation
 „ s'arroger ce titre & cet office. Les maris selon
 „ l'ordre de Jesus Christ sont liez à leurs femmes
 „ d'un lien indissoluble, qui ne peut-être rompu
 „ que par la mort ou par l'adultere de l'une des
 „ deux parties. Mais les Ministres de l'Evangile
 „ ne sont ni les Princes ni les époux des Eglises
 „ qu'ils servent. Il n'y a que Jesus-Christ qui le
 „ soit; & c'est l'Antechrist qui a usurpé ces titres.

„ Nous ne sommes que des serviteurs ou des
 „ Ministres des Eglises : mais des serviteurs li-
 „ bres & volontaires qui devons *paître volonta-*
 „ *irement le troupeau de Christ* ; & non pas des es-
 „ claves ou des serviteurs de la nature de ceux
 „ dont parle Moïse : à qui leurs maîtres perçoient
 „ les oreilles à la porte de la maison en témoigna-
 „ ge de ce qu'ils vouloient être esclaves, & de-
 „ meurer toute leur vie attachez au service de ce
 „ maître. Nous ne sommes & ne devons être es-
 „ claves en ce sens que de Dieu notre Souverain
 „ maître & Pere céleste & de Jesus-Christ notre
 „ chef & de l'Eglise universelle qui est la maison
 „ au service de qui nous devons être dévouez à
 „ toujours & à perpétuité ; mais non d'aucun
 „ homme ni d'aucune Eglise particuliere, selon
 „ ce que dit S. Paul : *qu'ayant été achetez par*
 „ *prix nous ne devenions point les esclaves des*
 „ *hommes*. Toutes les Eglises particulieres en
 „ quelque part du monde quelles soient, ne for-
 „ ment qu'un seul corps de l'Eglise universelle
 „ qui est appelée dans l'Ecriture la maison de
 „ Dieu, l'Eglise de Jesus-Christ, la vigne du Sei-
 „ gneur, le Champ que Dieu cultive, la Mere des fi-
 „ dèles &c. Pourvu donc que nous ne seconions
 „ point le joug de l'obéissance filiale, que nous
 „ ne sortions pas du sein de cette mere commune
 „ des fidèles, pourvu que nous fassions toujours
 „ nos fonctions dans cette sainte maison, que
 „ nous travaillions toujours à ce Champ & à cet-
 „ te vigne du Seigneur il n'importe que ce soit
 „ dans un lieu ou dans un autre, dans un coin de
 „ cette vigne ou dans une chambre de cette mai-
 „ son ou dans une autre, en Orient ou en Oc-
 „ dent ;

„ dent; C'est toujours la même maison, le même
„ champ, la même vigne : nous demeurons tou-
„ jours au service d'un même maître & dans la
„ même vocation.

„ Mais direz-vous peut-être, ces changemens
„ peuvent attirer du blâme sur le Ministère & fai-
„ re soupçonner les Pasteurs de diverses vues in-
„ téressées & mondaines qui conviennent très
„ mal avec la sainteté de leur caractère ; à quoi
„ je répons, tant pis pour ceux qui les en soup-
„ çonnent. Car sous prétexte que ces change-
„ mens peuvent arriver par un motif d'avarice
„ ou d'ambition s'ensuivra-t-il de là que ce sera
„ toujours l'avarice ou l'ambition qui en sera le
„ principe? Lorsqu'une même action peut avoir
„ divers motifs & être envisagée sous plusieurs
„ faces, la charité Chrétienne veut qu'on l'en-
„ visage du côté le plus favorable sur tout lors-
„ que rien ne nous oblige à l'envisager du côté
„ contraire. C'est ce qui a lieu dans ce cas. Un
„ Pasteur peut changer de troupeau par incon-
„ stance, par dépit ou par des vues d'intérêt ou
„ d'ambition. Mais il peut le faire aussi dans
„ d'autres vues plus nobles, plus pures ou tout au
„ moins innocentes. Peut-être y a-t-il été déter-
„ miné contre sa propre volonté par une enchaî-
„ nure d'événemens & de circonstances qui n'a-
„ iant pas été en sa disposition témoignent que
„ c'est la volonté de Dieu. Peut-être aussi s'y
„ est-il porté par un principe de zèle pour la gloi-
„ re de Dieu ou pour l'édification de son Eglise,
„ ou par des raisons qui regardent son propre sa-
„ lut, son repos & sa tranquillité ou celui de sa
„ famille. Et combien d'autres motifs justes ou
„ in-

„ innocens ne pourroit-on pas alléguer quidoi-
 „ vent nous obliger à suspendre notre jugement
 „ dans ces sortes de cas si nous ne voulons être
 „ coupables de témérité.

„ D'ailleurs quand même nous supposerions
 „ qu'un Ministre de l'Evangile auroit alors quel-
 „ que égard à son avantage temporel ou à celui
 „ de sa famille, il n'y auroit rien là de criminel ;
 „ rien même que de fort naturel & de fort inno-
 „ cent ; pourvu qu'en se prévalant de l'avantage
 „ qui lui est offert par les voies légitimes de la
 „ Providence, il ne fasse tort à personne & qu'il
 „ demeure toujours fidèle à Dieu & dans les de-
 „ voirs de sa vocation. Car de quel droit pour-
 „ roit-on exiger d'un Pasteur qu'il refusât les a-
 „ vantages que la Providence lui offre légitime-
 „ ment ? Si le refus pouvoit contribuer à sauver
 „ une seule ame, j'avoue qu'alors un Pasteur se-
 „ roit obligé à ce refus & à sacrifier ses commodi-
 „ tez, ses avantages temporels, à se sacrifier soi-
 „ même, non seulement pour le salut de tout
 „ son troupeau, mais même pour celui d'une seu-
 „ le personne selon ce que dit S. Jean : que *nous*
 „ *devons mettre nos vies pour nos freres*, à l'e-
 „ xemple de Jesus-Christ ; non pas pour leur in-
 „ térêt temporel, car ce n'est pas pour cela que J.
 „ C. a mis sa vie pour nous, mais pour l'intérêt
 „ de leur salut éternel. Mais si le salut de per-
 „ sonne n'en dépend, si l'édification de l'Eglise
 „ n'en souffre point, à quel propos un Ministre
 „ sacrifieroit-il son avantage & celui de sa famil-
 „ le, pour quelque autre considération ? Et pour-
 „ quoi ne recevrait-il pas l'avantage ou l'avan-
 „ cement que Dieu lui offre, comme une Béné-
 „ diction de sa main ?

L'Au-

L'Auteur remarque ensuite que la Providence qui dispense tous les événemens non seulement permet, mais autorise même ces changemens d'Eglise. Il recherche les raisons qu'elle peut avoir de le faire. Nous ne saurions le suivre dans ces détails sans donner dans une longueur que nous voulons éviter. Nous ne rapporterons plus qu'un morceau de ce discours, qui a trop de rapport avec ce qu'on en a déjà transcrit, pour être omis.

Après avoir dit à ses Auditeurs qu'ils n'ont pas sujet de se plaindre de la résolution qu'il a prise de suivre sa nouvelle vocation, *M. Barattier* ajoute (a). " Mais vous n'avez pas sujet non plus de
 „ me regretter. Il n'y a rien en moi que vous ne
 „ puissiez trouver plus abondamment en tout
 „ autre. Le salut ni la prospérité de votre Eglise
 „ n'est pas attaché à ma personne. Ce seroit en
 „ vous une espèce d'idolatrie, & en moi un sacrilège & une folle présomption que de le penser.
 „ Nous devons nous attacher au Ministère, mais
 „ non pas proprement aux Ministres. C'est le
 „ Ministère qui est nécessaire à l'Eglise, mais
 „ non pas tels ou tels Ministres. Nous ne sommes tous les uns & les autres que des vaisseaux
 „ de terre. Et de tels vaisseaux Dieu en forme
 „ tous les jours. Ils sont tous égaux & indifférens
 „ entre ses mains. Il met ses trésors dans les uns
 „ aussi bien que dans les autres, quoique d'une
 „ manière différente. Ce n'est pas le vaisseau que
 „ nous devons tâcher de retenir & de garder, c'est
 „ le trésor qu'il renferme. Ce trésor, je vous l'ai
 „ dispen-

(a) Pag. 67.

„ dispensé, selon la mesure de la grace qui m'a
 „ été donnée. Je ne l'emporte pas avec moi en
 „ vous quittant. Je vous laisse ce que je vous en
 „ ai dispensé: vous le trouverez encore dans mon
 „ successeur & dans son Collègue. Tâchez seu-
 „ lement d'en profiter.

„ Du reste le texte de ce sermon est pris Act.
 XX. 32.

A R T I C L E IX.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS &c.

C'est à-dire.

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, &c.
 Pour l'année 1744. N. 472. 473. & 474. In 4
 A Londres. Chez C. Davis Imprimeur de la
 Société Royale 1745.

Nous croions répondre aux vues de la Société
 Royale, en imitant la promptitude avec la-
 quelle elle publie ses Mémoires. Les décou-
 vertes des Savans perdent facilement le mérite de la
 nouveauté. Nous commencerons donc nos Ex-
 traits dès que les Caiers d'une année auront paru.
 On nous pardonnera d'autant plus volontiers
 d'entrer dans de certains détails, que ces Caiers
 détachés, ne suffisant pas pour remplir un Volu-
 me, sont peu répandus dans les Pais étrangers.
 Ce changement dans le Plan en demande aussi un
 dans l'ordre. Nous rapporterons les différentes
 matiè-

matieres à des chefs généraux, & nous réunissons dans le même article, tout ce qui regardera le même Sujet.

PHYSIQUE GENERALE ET HISTOIRE
NATURELLE.

Remarques sur des Pierres de figure réguliere (a).

Pendant que la guerre divise l'Europe, les Savans continuent d'être amis. Mr. le Président de *Montesquieu*, membre de l'Académie des sciences de Bourdeaux, a communiqué à Mr. *Folkes* Président de la Société Royale, un Mémoire de sa façon sur des Pierres, qui se trouvent dans les Bains de la *Fontaine du Salut*, à quelque distance de Bagnères en Gascogne. Ces Pierres sont petites; les plus grandes n'ont qu'onze lignes de long sur neuf & demie de large & six de haut. Elles ont la couleur de la rouille, & leur figure est réguliere. Ce sont ou des Parallélopipèdes à angles obliques & à faces inégales; ou des espèces de Cubes, dont les plans plus longs que larges & plus larges que hauts ne sont pas parfaitement perpendiculaires les uns aux autres.

Un Physicien n'est pas facile à contenter. Mr. de *Montesquieu* a voulu découvrir d'où venoient les Pierres que nous venons de décrire, & il a trouvé ce qu'il cherchoit dans des Rocs d'une espèce d'ardoise, sur le chemin de Bagnères. Les couches d'ardoise sont parallèles entre elles, & elles paroissent composées de fibres ou de filets placés les uns près des autres, & également inclinés
sur

(a) N^o. 472, art. VI.

sur leurs couches, de sorte que les morceaux qu'on rompt de ce Roc sont des Parallélopipèdes réguliers & obliqu'angles.

Au milieu de ces couches se trouvent plusieurs Pierres pareilles à celles de nos Bains, mais beaucoup plus petites. Il y en a, qui à la vue simple ne paroissent que comme des points noirs, & qu'on ne reconnoît, pour ce qu'elles sont, qu'au Microscope. Ces Pierres sont renfermées entre deux paquets de fibres transparens. Les plus grands sont pour les grandes Pierres, & celles qui ne sont que des points noirs ont cependant leurs petits filets. Ces paquets de fibres laissent assez souvent un vuide ou une espèce de Conduit, le long de leurs axes. Il est conduit d'une matiere, qui a la couleur de la rouille; & des veines luisantes & métalliques se trouvent quelquefois entre les fibres. Il semble que leur usage soit de ne laisser passer aux Pierres que les particules nécessaires à leur accroissement. On peut donc les appeller dans le sens le plus vrai les Racines de ces Pierres.

- Il est naturel de croire que la *Fontaine du salut* passe par quelqu'un de ces Rocs, & que s'insinuant dans les conduits dont on vient de parler, elle en détache les Pierres, qui en effet ne sont que peu adhérentes aux fibres transparens, qui leur servent d'enveloppes.

La formation de ces Pierres mériteroit d'être examinée. Leur figure régulière faciliteroit cette recherche; & on pourroit ensuite passer aux Pierres, qui ont une figure plus composée.

Au reste la figure de Parallélopipède est commune à plusieurs pierres. Mr. de *Montesquieu* l'a

On a trouvée aux cristallisations des Grottes des environs de Bagnères, & à la Pierre de la Montagne de Barège; mais il ne s'attendoit pas de la trouver dans le sédiment des Eaux de la *Fontaine du salut*. Parmi plusieurs Cristaux irréguliers, que le Microscope lui fit découvrir dans une espèce de poudre luisante, qu'il avoit eue en faisant évaporer une quantité considérable de ces Eaux, il en apperçut plusieurs à six faces & à angles obliques. Ces Cristaux ne seroient-ils pas du genre des Sélénites, dont Mr. *Boulduc* a fait mention dans son Analise des Eaux de Passy? (a) Ce qui confirme cette conjecture, c'est que lorsqu'on fait évaporer à une chaleur douce les Eaux de la *Fontaine du salut*, les premiers Cristaux, qui surnagent en forme de pellicule, & qui s'attachent ensuite aux côtés du vase sont insipides, au lieu que les derniers sont salés, mais ne donnent cependant aucun signe d'Acide ou d'Alkali.

Mr. de *Montesquion* a trouvé aux Bains de Bagnères, de même qu'à ceux de Dax, une Plante aquatique qui n'avoit pas encore été décrite. Elle ne se trouve que près des sources d'Eau chaude; Elle paroît n'avoir ni fleurs ni fruits; sa substance est composée de petites vésicules remplies d'air, & sa surface est semblable à un réseau ou à un canevas. Il y a quatre ans que Mr. de *Montesquion* présenta une description de cette Plante à l'Académie de Bordeaux. La découverte qu'il en avoit faite lui donnant le droit de la nommer, il l'appella *Fucus thermalis vesicularis, superficie reticulari*.

On

(a) Voyez *Mém. de l'Acad. des scienc. de 1726. p. 124*
Tom. XXXVIII, Part. I. L

On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1740 (a), les observations que Mr. le Monnier le cadet a faites sur le Canigon montagne du Roussillon, qui passe pour la plus élevée des Pyrénées. Le Barometre, qui à Perpignan étoit à 28. pouces 2. lignes, se trouvoit au haut de cette montagne à 20. pouces 2. lignes & 2/3. Mr. le Monnier y fit bouillir de l'eau, & y ayant trempé un Thermometre, il trouva que le terme de l'eau bouillante y étoit plus bas qu'à Perpignan de 15. degrés de la graduation de Mr. Delisle, qui répondent à 9. degrés environ de celle de Mr. de Reaumur. Il enfonça ensuite la bouche du Thermometre dans de la neige ramassée & exposée au Soleil, & le Mercure descendit au même point qu'à Perpignan. Il résulte de cette expérience, que la différence pesanteur de l'Air influe sur la chaleur de l'eau bouillante & nullement sur la congélation. Ce fait singulier a paru à Mr. de Montefquion digne d'être observé plus d'une fois; & c'est ce qui l'a engagé à répéter les expériences de Mr. le Monnier sur la montagne du Pic du midi. L'accord de leurs observations est parfait. La différence des hauteurs du Barometre sur la montagne & à Bourdeaux étoit à très peu de chose près la même qu'elle l'étoit au Canigon & à Perpignan; & celle des chaleurs de l'eau bouillante étoit de 18. degrés. Mais ces 18. degrés devenaient aux 15. de Mr. le Monnier; le Thermometre de ce dernier étant gradué suivant l'échelle de Mr. Delisle, & celui de Mr. de Montefquion suivant celle de Mr. Fahrenheit. L'expérience de

la

la neige fut faite de la même manière & avec le même succès.

Projet d'un Journal d'observations Météorologiques (a).

La difficulté de faire des observations de ce genre est peut-être ce qui empêche qu'elles ne soient plus communes. Mr. *Pickering* se propose de les faciliter par le moyen d'un ordre plus commode, & de quelques instrumens ou nouveaux ou perfectionnés. Nous ne nous arrêterons pas au premier de ces articles, la méthode de Mr. *Pickering*, ne différant que du plus ou du moins de celle que d'autres Savans ont suivie. Il n'en est pas de même des instrumens nécessaires aux Observateurs. Mr. *Pickering* ne change rien au Barometre & au Thermometre ; mais son Hygrometre nous paroît avoir plusieurs avantages sur les Hygrometres ordinaires. Il consiste en une balance très exacte, qu'un demi grain fait pencher. Elle est suspendue dans un petit cabinet. L'axe de la balance prolongé d'un côté perce le devant du cabinet. On y enchasse une petite aiguille, qui suit & qui marque les mouvemens de l'axe sur un cadran divisé en 180. degrés. Un petit poids d'autant de demi grains qu'il y a de degrés au cadran est suspendu d'un côté de la balance, & de l'autre il y a une éponge, qui lorsqu'elle est absolument sèche fait équilibre avec le poids. Cette éponge en s'imbibant d'humidité fait tourner l'axe de la balance, & avec elle l'aiguille, qui par

(a) No. 473. Art. I.

par les divers degrés où elle s'arrête indique ceux de l'humidité. Nous craignons cependant que l'éponge ne perde avec le tems sa sensibilité, & qu'elle ne se charge peu à peu des particules grossieres, qui nagent dans l'Air.

Il ne seroit guères possible, sans le secours de figures, de faire la description de l'*Anemoscope* de Mr. *Pickering*. Cet instrument lui sert à connoître la direction & la force du Vent. Une girouette, qui tourne avec un tube sur une espèce de base, sur laquelle sont marqués les divers airs de Vent, sert au premier usage; & une voile quarrée que le Vent élève plus ou moins, & qui par le moien d'un ressort s'enchasse dans les dents d'un quart de cercle mobile, sans pouvoir ensuite s'en dégager, indique le plus grand degré de force, que le Vent a eue dans un certain tems. Cet *Anemoscope* est plus simple que celui de Mr. d'Ozembray (a); mais aussi, & ces compensations sont communes, marque-t-il moins de choses.

Il nous sera plus facile de décrire la dernière machine de notre Auteur, qu'il appelle l'*Ombrometre*, & qui lui sert à mesurer la quantité de la pluie. L'eau tombe dans un tube de verre, par le moien d'un entonnoir dont l'ouverture est d'un pouce en quarré. Ce tube est appliqué à une planchette, sur laquelle on marque diverses divisions. On a pour cet effet un petit vaisseau d'un pouce cubique, qu'on remplit d'eau, & qu'on vuide dans le tube, en observant & en marquant sur la planchette la hauteur

(a) Mem. de l'Acad. des scienc. de 1734. p. 123.

tear où l'eau monte. On réitere la chose trois ou quatre fois, & l'on fait ensuite autant de divisions intermédiaires qu'on le juge à propos. Les diverses hauteurs de l'eau de pluie dans le tube déterminent celles de l'eau qui tombe sur la terre. Mr. *Pickering* conseille que le tube ait environ un demi ponce de diametre; s'il étoit plus gros, les divisions deviendroient trop petites, & s'il l'étoit moins il seroit difficile de le vuidier assez parfaitement, pour que l'eau qui s'attacheroit à l'intérieur du tube ne causât pas d'erreurs sensibles. Mais n'y en a-t-il point à craindre de l'inégale capacité qu'ont toujours les diverses parties des tubes de verre, avec quelque soin qu'ils soient faits? & d'ailleurs l'espace d'un ponce en quarré, sur lequel tombe l'eau de pluie, est-il suffisant, pour qu'on puisse en conclurre avec assez de certitude la quantité de l'eau, qui seroit tombée dans un plus grand espace?

Expériences Magnétiques (a).

Il s'agit dans ce mémoire de divers Aimans artificiels, dont Mr. *Knigt* possède le secret, & dont il n'a communiqué que les effets au Président & à plusieurs membres de la Société Royale. Une petite barre d'acier de 3. pouces & $\frac{7}{8}$ de long, & du poids d'une demi once, levoit 11. onces par un de ses bouts. Un petit bloc d'acier long de 4. pouces, haut d'un ponce & $\frac{2}{3}$, & épais de $\frac{1}{4}$ d'un ponce pesoit un peu plus de 14. onces avec son armure de fer, des cercles & une boucle de

(a) N. 474. Art. VIII.

de cuivre, & levoit 14. livres 2. onces & $\frac{1}{4}$. On vit lever 23. livres 2. onces & $\frac{1}{4}$ à un parallélogramme composé de 12. lames appliquées les unes sur les autres, qui toutes ensemble avec leur armure ne pesoient que 20. onces. Mr. *Knight* a depuis ce tems là fait un Aiman plus fort encore. Il est composé de 3. lames fort minces jointes par des vis & des anneaux d'argent, & qui avec l'armure de fer pesent une once & $\frac{1}{2}$. Cet Aiman souleve 6. livres & 10. onces, c'est-à-dire environ quarante cinq fois son poids.

A l'art de faire des Aimans, Mr. *Knight* joint celui de perfectionner les Aimans naturels, & ce qui est encore plus surprenant, de voir dans un moment, s'ils sont capables d'être perfectionnés & de combien. Un Aiman, qui avec son armure pesoit 182. grains, & qui ne soulevoit 2. onces qu'avec peine, acquis en moins d'une minute la vertu d'en soulever 4. & Mr. *Knight* ayant trouvé en même tems que sa force pouvoit encore être augmentée, lui fit quelque tems après soulever 6. onces & $\frac{2}{3}$.

Il n'y a pas jusqu'à la direction des poles de l'Aiman, qui jusqu'à présent ne varioient qu'à dans différens climats & dans des sensibles intervalles de tems, que Mr. *Knight* ne puisse changer de mille façons différentes. Le bout qui se tournoit vers le Nord, si l'on veut se tournera vers le Sud. La direction des poles deviendra ou perpendiculaire ou inclinée par rapport à celle qu'ils avoient, & pour tous ces changemens Mr. *Knight* ne demande qu'une minute.

Il ne reste plus qu'à souhaiter qu'il découvre son art au Public. La Physique y gagnera; & peut-être

être viendra-t-on enfin à bout de connoître la cause des merveilles de l'Aiman. Serait-il possible que Mr. *Knight* ait imité & presque surpassé la Nature, & qu'il n'en eût pas deviné le secret ?

Sur la dureté des Coquilles, & sur la nourriture des Soles (a).

Mr. *Collinson* a trouvé dans les ruines de divers anciens édifices, dont les pierres même étoient dissoutes, de petits Coquillages aussi durs & aussi polis qu'ils l'avoient jamais été. Ceux que l'on trouve dans des mines de craie, dans des terres grasses, & en divers autres endroits de la terre, ne se sont pas moins bien conservés ; & jusqu'ici on ne connoît ni de terme à leur durée, ni de force suffisante pour les détruire. Cependant, & c'est ici où commence la merveille, ces Coquillages sont la nourriture, ou du moins se trouvent dans l'estomac de divers Poissons. Que ceux, que la Nature a fournis d'instrumens capables de broier, puissent réduire des Coquilles en une espèce de pâte, c'est ce qui est déjà assez étonnant. Mais que des Soles privées de pareils instrumens ne laissent pas de digérer des Coquilles, c'est ce qu'on ne croiroit pas aisément, & c'est cependant où nous conduisent les observations de Mr. *Collinson*. Il a trouvé des estomacs de Soles pleins de morceaux d'un Coquillage, qui est de l'espèce des *Pectonales*. Quelques uns de ces morceaux étoient entièrement dissous ; d'autres ne l'étoient qu'en partie, & plusieurs étoient encore tout entiers

(a) N. 472 Art. VI.

riers. Le goût de la Sole dépendroit-il de la nourriture, que les Coquilles lui fournissent ? En examinant & en analysant ce Poisson, ne pourroit-on pas séparer ce dissolvant, qui plus puissant que l'Air & le Temps réduit en un état de fluidité les corps les plus indestructibles ? A ces questions de notre Auteur qu'il nous soit permis d'en ajouter une autre. Les Coquilles se trouvent-elles toujours, ou seulement quelquefois dans l'estomac des Soles ?

Sur les moules & sur les Lits d'Huitres de Pensylvanie (a).

Il semble que rien ne soit plus facile que de distinguer le genre des Plantes de celui des Animaux. La chose devient cependant plus difficile de jour en jour ; & le seul caractère distinctif, sur lequel les Naturalistes croient pouvoir compter (b), va leur être enlevé, si les observations de Mr. Bartram sont réelles. Selon lui, les fils de la Moule des marais salans de Pensylvanie sont à la fois & des liens qui les retiennent, & des racines qui les nourrissent. Des Animaux qui ont des racines ! La découverte est singulière, & n'en mérite que mieux d'être prouvée. Rapportons donc les preuves & même les expressions de notre Auteur. *Ces Moules sont fixées dans le sable aux deux tiers de leur longueur. Leur bout le plus large est relevé ; il s'ouvre au retour de la marée & se remplit d'eau de mer . . . Les ligamens qui les retiennent*

(a) N. 474. Art. VI. (b) Boerhaave Chem. Vol. 1. p. 64. & seq.

ment tirent leur origine des principales parties de l'Animal; ils s'unissent près de l'extrémité de la Coquille, qu'ils traversent à côté du muscle, qui en ouvrant la coquille permet le passage à l'eau. Ils se divisent ensuite de nouveau en plusieurs racines ou fibres capillaires, qui pénètrent & s'étendent dans le limon des marais. . . . Ces filets qui se dispersent dans tout le corps de la Moule, lui portent probablement de la nourriture. Ne décidons pas sur la force de cette preuve; contentons nous de remarquer que, si les Moules des marais salans de Penfylvanie ne diffèrent pas de celles des côtes de France, que Mr. de *Reaumur* a décrites, il est surprenant que ce grand Naturaliste n'ait pas même soupçonné cet usage de leurs fils. (a) Ce qui formera peut-être un préjugé peu avantageux pour l'Observateur Anglois, c'est qu'il n'accorde qu'aux Moules d'eau douce le privilege de changer de place. Le vrai est que les Moules de mer peuvent aussi se mouvoir, mais qu'elles le font plus rarement que les autres.

Mr. *Bartram* trouve une grande ressemblance entre les Lits d'Huitres & la Plante *Opuntia*. On fait que les feuilles de cette Plante se produisent & se soutiennent l'une l'autre. De même les jeunes Huitres se forment sur les vieilles, qui peu à peu s'enfoncent dans la boue, meurent, mais servent toujours de soutien à celles qu'elles ont produites. Ces dernières en forment à leur tour de nouvelles qui leur survivent. Aussi trouve-t-on des

(a) Voyez. *Mem. de l'Acad. des Scienc. de 1710. p. 442. & de 1711. p. 115.* Suivant Mr. de *Reaumur* tous les fils des Moules partent de la même filiere, & s'attachent à une espèce de gros cheveu, qui leur sert de trône commun.

des Lits d'Héîtres tant mortes que vivantes d'a-
ne étendue très considérable.

Sur diverses nouvelles espèces de Polypes (a).

Mr. Trembley a observé sur diverses Plantes aquatiques, de même que sur d'autres corps plongés dans l'eau, une substance blanchâtre, qui à la première vue paroît être une terre fort fine, mais qui à la loupe & mieux encore au microscope découvre un assemblage d'Animaux très petits unis par des tiges distinctes. Ce sont ces petits Animaux, que Mr. de *Reaumur* appelle des *Polypes en bouquet*, sur lesquels roule la plus grande partie du mémoire de Mr. Trembley.

Chacun d'eux n'a en longueur que la $\frac{1}{10}$ partie d'un ponce, & leur figure est celle d'une cloche. Leur partie postérieure tient à une tige, par laquelle ils s'attachent où ils veulent. Leur partie antérieure est d'ordinaire ouverte, & reçoit ou repousse plusieurs petits-corps, qui en nageant dans l'eau paroissent forcés à entrer dans cette ouverture. Des deux côtés de ses bords, on remarque un mouvement très-vif & assez semblable à celui des roues d'un petit moulin, qui se meuvent avec beaucoup de rapidité.

Ces Animaux se contractent souvent & subitement, & pour les obliger à le faire il suffit de les toucher, ou d'agiter le corps auquel ils sont attachés. Les bords de leur partie antérieure, qui rentrent alors dans leur corps, en ressortent bientôt après, lorsque les Polypes se rallongent.

Quoi-

(a) N. 474. 2^{me}. X.

Quelque leur couleur ordinaire soit brune, si on les laisse quelque tems dans la même eau, ils deviennent transparens. Seulement voit-on encore dans leur corps quelques petits grains noirs ou bruns. Avec leur couleur ils perdent la faculté de multiplier, mais ils recouvrent l'une & l'autre, dès qu'on leur donne de nouvelle eau de fossé. On voit alors un beaucoup plus grand nombre de petits corps se rassembler & se précipiter dans la partie antérieure des Polypes. Il est donc probable que cette partie antérieure est leur bouche, & que les petits corps sont des Animaux, qui leur servent de nourriture.

Ces Polypes ne nagent que séparés; ils se fixent ensuite, & c'est alors qu'on peut observer comment se fait la multiplication de leur espèce.

La tige du Polype d'abord fort courte s'allonge en peu de tems. Les levres rentrent dans le corps; on ne voit plus ce mouvement singulier qu'elles avoient; mais on en découvre un autre très lent au dedans du corps. La partie antérieure se ferme, devient ronde, s'applatit ensuite, & s'étend à proportion qu'elle s'accourcit. Elle se fonde enfin dans le milieu, & d'un seul corps il s'en forme deux attachés à la même tige. Les ouvertures antérieures paroissent, les levres se développent; & l'on commence à y démêler un mouvement d'abord lent, mais dans peu aussi rapide qu'il l'étoit dans le Polype entier. Une heire suffit pour cette division. Les levres paroissent composées de quatre ou cinq raies transparentes, qui toutes ont un mouvement d'ondulation. Ce qui dans les Polypes anciens ressembloit aux roues d'un moulin, peut dans les nouveaux être comparé

paré à quatre ou cinq doigts, qui se contracteroient & s'étendroient alternativement de chaque côté de leur bouche. Mr. *Trembley* attend des observations qu'il se propose de faire de nouvelles lumières sur ce sujet.

Les jeunes rejettons bientôt aussi grands que leur pere, acquierent des tiges distinctes, qui s'unissent à l'ancienne. Ce sont deux branches d'un même tronc. Il ne faut que vingt quatre heures à ces Polypes, pour en former de nouveaux. Le bouquet devient composé de quatre Polypes; le jour suivant il en a huit; & en suivant cette proportion, dans peu de jours leur nombre doit devenir fort grand. Mais si ces Animaux multiplient prodigieusement, ils ont des ennemis, qui en peu de tems en détruisent un très grand nombre.

Les Polypes qui se détachent, pour former de nouveaux bouquets, laissent leurs tiges à celui qu'ils quittent. Mais ces tiges ne portent plus de nouveaux corps; & lorsque tous les Polypes se sont séparés, il ne reste qu'un assemblage de branches peut-être semblable à un arbre, que l'hiver a dépouillé de ses feuilles.

Mr. *Trembley* connoît quatre espèces de ces Polypes, qui diffèrent les uns des autres en grandeur, en figure, ou en couleur. Les tiges d'une de ces espèces ont elles même un mouvement, par lequel elles se raccourcissent subitement sous la forme d'une vis spirale, & s'étendent ensuite de nouveau en ligne droite.

Des *Polypes en bouquet* passons aux *Polypes en entonnoir*. Il y en a de verts, de bleux, & de blancs. Les bords de leur partie antérieure ont un mouvement semblable à celui d'une roue à dents ou plutôt

plûtôt d'une vis sans fin, qui tourne rapidement. A l'exemple des autres Polypes, ils reçoivent par la bouche de leur entonnoir de petits Animaux ronds, qui en sortent par une autre ouverture, que Mr. Trembley ne se croit pas encore en état de décrire.

Ce n'est ni transversalement ni longitudinalement que ces Polypes se fendent ; la séparation se fait par une ligne diagonale. A l'ancienne tête se joint une nouvelle queue, & une nouvelle tête se forme sur l'ancien bout postérieur. Pour distinguer ces deux composés, Mr. Trembley appelle le premier le *Polype supérieur*, & l'autre le *Polype inférieur*.

Les levres de ce dernier commencent à paroître un peu au dessous des vieilles. On les reconnoît à leur mouvement. Elles vont en biaisant ; & s'étendent environ aux deux tiers de la longueur du Polype. Peu à peu elles se ferment, & forment une petite excrescence. Cette excrescence est une tête. Bientôt ce n'est plus un Polype ; on en voit distinctement deux qui se forment, & qui ne tiennent l'un à l'autre que par le bout postérieur de l'un & le latéral de l'autre. Lorsque la nouvelle tête est devenue assez grosse, le *Polype supérieur* se sépare, nage, se fixe ailleurs, au lieu que l'*inférieur* demeure à la place de celui dont il faisoit partie.

Comme tous ces Animaux sont extrêmement petits, Mr. Trembley nous apprend la manière de les observer. On sent bien qu'il ne faut pas songer à les tirer de l'eau. Il ne reste donc qu'à les approcher des côtés du vase, & à les observer, par le moyen d'un des verres du Microscope ; dont le

le foyer s'étende jusqu'à eux. On fixe ce verre & on illumine l'objet avec une bougie. Il n'est point de petits détails ni dans les découvertes ni dans les opérations des habiles Observateurs (a).

ANATOMIE ET MEDECINE.

Projet pour perfectionner l'Opération de la Paracenthese (b).

Mr. Warrick Chirurgien de Truro en Cornouailles, ayant été appelé chez une femme hidropique âgée de cinquante ans, mêla diverses liqueurs avec la limphe, qu'il avoit tirée de son corps. Il trouva que l'Eau de Bristol & la Vin rouge la faisoient cailler; & dès lors il conçut que si ces liqueurs pénétroient jusqu'aux Vaisseaux

(a) Comme le détail dans lequel nous entrons ne nous permet pas de nous arrêter à chacune des différentes Pièces, quoique toutes dignes de l'attention des Savans, nous marquerons dans une Note à la fin de chaque Classe les titres des Mémoires omis. Voici ceux de la 16. Classe.

- | | |
|---|------------|
| 1. Extrait de l'Essai de Mr. Fothergill sur l'origine de l'Ambre, Art. V. | } No. 473. |
| 2. Lettre de Mr. Baker sur un Insecte de mer, qui s'attache aux yeux de quelques poissons, Art. VII. | |
| 3. Observations sur la Manne de Persa; par Mr. Fothergill, Art. XIV. | |
| 4. Extrait du Livre de Mr. Winkler sur l'Electricité, Art. IX. | } No. 474. |
| 5. Lettre de Mr. Pickering sur l'usage des coquillages fossilés, pour engraisser les terres, Art. XIII. | |
| (b) No. 473. Art. III. & IV. & No. 473. Art. IV. | |

limphatiques, elles pourroient en resserrer les orifices dilatés, y produire de petits caillots, & prévenir ainsi le retour de la limphe & de la maladie.

Six semaines après la première opération il en fallut une nouvelle; & Mr. *Warrick* qui avoit prévu ce besoin tâcha de changer en une cure réelle ce qui n'avoit été qu'un soulagement passager. Après avoir tiré plus de vingt pintes de limphe, il injecta à reprises une égale quantité d'un mélange d'Eau de Bristol & de Vin rouge. La malade eut quelques défaillances pendant l'opération; mais elles cessèrent, dès que son ventre fut aussi tendu par la liqueur de l'injection, qu'il l'étoit par la limphe extravasée. Elle exprimoit la sensation qu'elle éprouvoit, en disant qu'il lui sembloit que la liqueur entroit dans son estomac. Quoique Mr. *Warrick* crût que le mélange astringent devoit avoir pénétré jusqu'aux vaisseaux limphatiques, cependant comme il s'étoit mêlé avec un reste de limphe, & pouvoit avoir perdu une partie de son efficacité, il répéta toute l'opération. Les premiers symptômes ne furent pas favorables. Quoique le ventre de la malade eut été rempli sans interruption de deux tiers de Vin sur un tiers d'Eau minérale, tant s'en faut qu'elle s'en trouvât mieux. A une douleur violente qu'elle sentit dans sa poitrine & dans ses viscères, succédèrent une respiration embarrassée, un poux intermittent, la perte de la parole, & enfin un évanouissement complet. Il étoit tems de le vuider; aussi dès que l'injection fut retirée, elle revint à elle, dans peu de tems elle recouvra une entière santé, & quoiqu'il se soit écoulé

coulé dix-neuf mois depuis l'opération, & que la malade vive dans un pays, où les liqueurs spiritueuses sont à la mode, elle n'a eu aucun retour de son mal.

Mr. *Hales*, qui approuve les idées de Mr. *Warwick*, propose un moyen de prévenir l'évanouissement, qu'une évacuation & qu'une injection trop subites produisent. Il veut qu'on applique un Trois cart à chaque côté du ventre, que par l'un l'on tire la limphe, & que par l'autre on injecte autant qu'il faut de liqueur, pour entretenir le ventre dans le même degré de tension. Pour découvrir la force nécessaire, il n'y a qu'à observer à quelle hauteur la limphe monte dans un tube fixé à un des Trois carts, & faire couler d'une hauteur un peu moindre la liqueur de l'injection.

Sur un Stéatome de l'Ovaire (a).

Dans une tumeur fort grosse de l'Ovaire droit d'une femme, Mr. *Haller* a trouvé de la graisse & des cheveux. Dans l'état naturel les Ovaires n'ont point de graisse. Mais il s'y trouve une membrane celluleuse, & des maladies singulières peuvent y produire des dépôts huileux. On en a vu de pareils dans cette toile mince mais celluleuse, qui sépare la choroïde de la sclérotique.

Les cheveux dispersés dans cette graisse ne pouvoient avoir reçu leur enveloppe de l'épiderme, à moins qu'on ne les crût les restes d'un Fœtus détruit. Mais des cheveux eussent-ils résisté à des causes capables de détruire des os & des dents ?

Obser-

Observation d'un Squirrel du Cervelet (a).

Que le Cervelet soit le principe de la vie, c'est un sentiment, qui paroît n'avoir du son origine qu'à l'envie qu'on avoit de découvrir ce principe, Aux raisons que Mr. de la Peyronie a proposées pour renverser cette opinion (b), on peut joindre l'observation suivante, qui ne sauroit venir de meilleur lieu, puisqu'elle est de Mr. Haller. Il disséquoit une fille de six ans, & il trouva tout le lobe gauche du Cervelet consumé par une tumeur fibreuse, où il ne paroissoit plus de traces de vaisseaux, ni de restes de l'écorce cendrée & des branches médullaires. La moitié du Cervelet avoit donc du moins été inutile & sans doute pendant longtems à cette fille, qui n'avoit pas laissé de vivre & même de penser.

Sur la couleur des divers Peuples (c).

C'est d'un des Pays les plus propres à résoudre ce problème, que nous vient ce Mémoire. Mr. Mischel Médecin de la Virginie, qui a disséqué en Physicien & en Anatomiste divers cadavres d'Indiens & de Nègres, croit avoir découvert dans la structure de leur peau les causes de leur couleur.

Les rayons de lumière se communiquent, ou en passant au travers de corps transparents, ou réfléchis

(a) No. 474. Art. III.

(b) *Mém. de l'Acad. des Scienc. de 1741. p. 199.*

(c) No. 474. Art. IV.

fléchis par des surfaces polies. Un corps incapable de réfléchir & de transmettre la lumière est nécessairement noir. Les particules qui réfléchissent sont environ six cent fois plus petites, que celles qu'on découvre à la vue simple. Mais dans chaque partie visible de l'épiderme se trouvent 125,000 pores, & par conséquent tout autant de parties deux cent huit fois plus petites que celles qui réfléchissent la lumière (a). Ce n'est donc pas par réflexion que l'épiderme nous renvoie les rayons colorés. Si il le faisoit, comme les couleurs dépendent de la grandeur des particules extérieures, & que l'épiderme est différent dans diverses personnes, & même dans différentes parties de la même personne, il faudroit que nous y trouvassions toutes les couleurs de l'Arc en ciel.

Aussi tout concourt à prouver que l'épiderme est transparent dans les Européens, & que la couleur qu'il fait paroître est celle de la peau, du corps réticulaire, des pepilles nerveuses, de la limphe, & du sang. Les différentes nuances dépen-

(a) Notre Auteur cite ici Newton *Optic. Lib. II. Pars. 3. Prop. VII.* & *Leeuwenhoek*. Mais j'ai cherché inutilement dans l'un & dans l'autre de ces Auteurs ce qu'il leur fait dire. Les particules six cent fois plus petites que celles qu'on peut discerner à la vue simple, ne sont suivant *Newton* que les plus grandes de celles qui réfléchissent les couleurs; & *Leeuwenhoek* ne compte que 120. & même que 100. pores dans la 1:10 partie d'un ponce, ce qui fait 10,000 dans un tel espace en quarré. *Epist. Phys. XLIII.* Pour reformer le calcul de notre Auteur, il faudroit trop allonger cette Note. Il suffit de dire que ce calcul ne laisse pas de lui être favorable, puisqu'il en résulte, que les plus petites particules qui réfléchissent les rayons, le sont encore beaucoup moins que celles de l'épiderme.

pendantes de l'épaisseur de la peau, la rougeur que la fièvre & l'inflammation produisent, la couleur de la jaunisse, la pâleur des hidropiques, ce sont autant de preuves d'une these assez évidente d'elle même.

Suivant de célèbres Anatomistes, la couleur des Nègres dépend de la même cause (a). Les parties huileuses & sulfureuses de leur sang, disent-ils, atténuées & noircies par l'ardeur du Soleil, paroissent au travers de leur peau. Mais sans compter que des huiles devenues noires par un excès de chaleur produiroient constamment dans les Nègres des desordres plus facheux que nos fièvres les plus ardentes, il suffit d'ouvrir leurs cadavres, pour y trouver des humeurs pareilles aux nôtres. Personne n'y a découvert de couleur extraordinaire. Les macérations les plus longues, les dissolvans les plus efficaces n'ont pu extraire de leur peau aucune teinture noire, & la sérosité que les Cantharides attirent est transparente de même que la nôtre.

Il est vrai qu'entre l'épiderme & la peau, il y a dans les Européens une substance assez molle que quelques Observateurs ont crue destinée à humecter ces enveloppes. Ils se sont figuré, que dans les Noirs il se trouvoit une pareille humeur, uniquement différente par sa couleur de celle des Blancs. Mais cette prétendue bouillie, qu'on appelle le *corps réticulaire* ou le *réticule*, consiste en un entrelacement de fibres nerveuses également tendres & sensibles. Elle est noire mais solide dans les Nègres. Sa substance est plus épaisse, & sa

con-

(a) Malpigh. *Epist. Anat.* p. 26.

contexture plus dense que dans les Européens. L'épiderme même, qui dans ces derniers est une membrane extrêmement fine, est beaucoup plus épais dans les Nègres; il est noir au dehors & blanc en dedans. On peut le diviser en deux lames; l'intérieure fournit le passage à des fibres noires, qui sortant du corps réticulaire s'étendent au-dessus de la membrane extérieure, en forme de petites écailles, & composent une lame mince de corne noire.

Cette multiplicité de couches, cette épaisseur derélicule & de l'épiderme, cette densité de contexture, qui augmente le pouvoir réfractif de ces enveloppes (a) paroissent être les causes de la couleur des Nègres. Elles empêchent le passage de la lumière par leur épaisseur; elles interceptent les rayons par leur porosité; elles les détournent par leurs réfractions irrégulières; & comme les parties extérieures sont trop petites pour réfléchir des rayons, la sensation de la noirceur est la seule, que nous puissions recevoir.

Aussi plus les hommes ont la peau épaisse, c'est-à-dire plus le nombre de leurs couches membranées est grand, plus leur couleur s'écarte de la blancheur. Le plus tané des Européens, le plus pâle des Egyptiens, le plus blanc des Maures, & le plus noir des Indiens forment une gradation, qui répond à la diverse épaisseur de leur peau. Les cicatrices qui se forment sur les plaies des Nègres, sont d'abord blanches; elle noircissent ensuite, à mesure que la nouvelle peau s'épaissit. Les enfans, dont la peau est plus mince que celle de leurs Pe-

res, n'ont pas leur noirceur; & si ces enfans ont la jaunisse, leur peau en a la couleur, au lieu que dans les Nègres le seul blanc des yeux paroît jaune. La couleur des peuples dépend donc de la contexture de leur peau; recherchons à présent les causes physiques de cette contexture.

La chaleur rend la peau opaque, en dissipant les liqueurs aqueuses & pellucides, car les corps les plus transparens peuvent devenir opaques, par l'évacuation de leurs conduits (a). Les vaisseaux privés de leurs humeurs se changent en fibres solides. Leurs parois s'attachent l'une à l'autre, & la peau se dessèche & s'épaissit. Les mains des Ouvriers accoutumés à manier des corps chauds deviennent dures & calleuses. Les rayons du Soleil agissent d'ailleurs par une espèce de vibration ou de friction externe; ils attirent vers les parties extérieures de nouveaux jus, qui forment de nouvelles membranes. Ainsi quand en se frottant on a enlevé la surpeau, de nouvelles humeurs ne tardent pas de la réparer. L'épiderme des Nègres privé de parties aqueuses abonde en huileuses, qui ont une grande force réfractive (b), & interceptent un grand nombre de rayons. Le Soleil enfin par son action continuée détruit en quelque manière & obscurcit les enveloppes extérieures, de même que des inflammations produisent la gangrene & la noirceur. Aussi la peau des Nègres est-elle beaucoup moins sensible que la nôtre.

Mais si c'est de l'action du Soleil que dépendent les couleurs des divers peuples, d'où vient que

(a) Ibid. Prop. III.

(b) Ibid. Prop. X.

que sous le même Zone on n'observe pas la même couleur ? Pourquoi les Indiens de l'Asie & de l'Amérique aussi voisins du Soleil que les Ethiopiens ne sont-ils pas noirs comme eux ? Y a-t-il outre la chaleur, d'autres causes, qui concourent au même effet ; ou plutôt, comme le croit notre Auteur, ces causes n'agissent-elles pas en augmentant l'ardeur du Soleil ?

Des Pays plats, des terroirs sablonneux, le défaut d'arbres & de plantes, le manque d'eau rendent le Soleil plus brulant. Il fait beaucoup plus chaud en Afrique, que dans les Provinces de l'Asie & de l'Amérique, à la même distance de l'Equateur. Les Nègres accoutumés à aller nus, à se passer de maisons & d'ombrages, & à s'oindre d'huile, se brûlent, s'épaississent, & par cela même se noircissent la peau. Les Européens au contraire amollis par une vie plus douce, défendus de l'approche de l'air & de l'action du Soleil, par leurs habits, leurs lits & leurs maisons, humectés par des liqueurs chaudes & par l'usage des bains, se rendent la peau plus souple, plus mince, & plus blanche. De-là vient que les natifs du Canada par leur vie dure, leurs coutumes sauvages, leur nudité, leurs alliances avec des Américains méridionaux, sont plus tanés, que les peuples d'Europe, qui vivent à la même latitude.

Que conclurre de tout cela, si ce n'est que les Blancs & les Nègres se sont également écartés & de la couleur & des coutumes de leur Pere commun ? Les Tartares & les Chinois ont conservé la couleur brune & le climat de Noé. Les Asiaticques & la plupart des habitans de l'Amérique ont retenu la même couleur. Mais tandis que les sauvages

vages habitans des climats les plus chauds devenoient noirs, les Européens plus polis & plus efféminés dégéneroient par leur blancheur de la couleur de leurs Ancêtres. Que de tels changemens aient pu se faire, c'est ce que l'histoire & l'expérience confirment. Autrefois les peuples de la Colchide étoient noirs; les Circassiennes sont à présent les plus blanches de toutes les femmes. Les Espagnols sous la Zone torride sont aussi bruns que les Indiens de la Virginie; & un Anglois, qui avoit vécu trois ans parmi ces derniers, ne pouvoit plus en être distingué que par son langage. Les Maures chassés par les Turcs se retirent chez les Nègres, & se confondirent parmi eux. Les Abissins originaires de l'Arabie ont acquis avec le pays la noirceur des Ethiopiens. Les Mozemlecs du Canada, qui portent des habits, sont plus civilisés & plus blancs que leurs voisins. La Nature agit par des règles fixes; & les reproches d'irrégularité que nous lui faisons ne sont que les aveux de notre ignorance.

Sur les effets du Musc dans diverses Maladies (a).

La vertu des remèdes dépend de leur dose. Qui ne donneroit le Quinquina que par grains, n'en obtiendrait aucun effet; & les drogues les plus inefficaces ne le sont peut-être, que par ce qu'on craint de les donner en assez grande quantité.

On mesure par exemple la vertu du Musc à la force de son parfum; & comme une très petite quantité communique une odeur très forte, on

(a) No. 474. Art. XVIII.

la croit capable d'un très-grand effet. Les Auteurs de Pharmacie, fidèles copistes les uns des autres, en prescrivent rarement plus d'un grain, & la plus forte dose qu'il a dans quelques préparations est de cinq grains.

Les Chinois nous invitent à être moins timides. Chez eux la dose du Musc est de la dixième partie d'une once, & la recette suivante, destinée contre la Rage, vient de Tunquin. On prend seize grains du meilleur Musc, vingt quatre de Cinabre natif, & autant du plus beau Vermillon. Après avoir réduit séparément ces trois ingrédients en une poudre impalpable, on les mêle, & on les donne au patient dans un demi quart de pinte d'eau de vie de Ris. Au bout de quelques heures on répète la dose, & l'on croit la cure complète.

Mr. *Wall* Médecin à Worcester a vu deux personnes menacées de la Rage, que ce remède a sauvées. Les convulsions sont un des plus tristes effets de la Rage, & le Cinabre & le Vermillon n'ont pas contre les convulsions la vertu du remède de Tunquin. C'est donc au Musc qu'il étoit naturel de l'attribuer. Aussi Mr. *Wall* en ayant donné dix ou douze grains à des malades attaqués de la plus terrible de toutes les convulsions, je veux dire de cet hoquet affreux, qui avec le sursautement des tendons passe pour être le signe d'une mort prochaine, eut le plaisir de les en voir délivrés dès la première prise. Il eut le même succès dans diverses espèces de convulsions tant intérieures qu'extérieures. Il communiqua sa méthode à ses amis; & leurs expériences concourent à prouver que le Musc est le meilleur de tous les Antispasmodiques, qu'il est peu
de

de corruption que lui résistent, lorsqu'elles viennent de maladies nerveuses, & non d'inflammations ou de blessures, & que s'il ne guérit pas des spasmes, dont la cause est fixée dans quelque partie du corps, il en addoncit la violence. Au dessous de six grains il ne produit que peu d'effet, & il ne réussit jamais mieux, que lorsque la dose est de dix grains ou de plus. Il produit une douce transpiration, & quelquefois lorsque la dose est forte, une sueur abondante, qui dure trente ou quarante heures, & a l'odeur du Musc. Mais loin d'échauffer ou d'inquiéter le malade, cette sueur jointe à un sommeil rafraîchissant le fortifie & le calme. Le Musc ressemble à l'Opium par ses effets, mais il ne laisse pas comme lui une stupidité & une saignéeur quelquefois dangereuses. Il approche davantage des vertus peut-être trop exagérées de l'*Oleum Anacardi* (a). En un mot le Musc est propre dans les cas, où le sommeil est nécessaire, & les Opiates nuisibles.

Aux observations de Mr. Wall il est juste d'ajouter celles de Mr. Reid, d'autant plus qu'il paroît être un des premiers, qui a eu la notice de Tsinquin. C'est sous la forme originale qu'il l'a donnée à divers malades. Seulement comme le Vermillon de la Chine supérieur au nôtre par sa composition ne se trouve pas en Angleterre, il a cru pouvoir lui substituer du Cinabre artificiel. Voici le raisonnement qui l'a conduit à ses essais. Il a considéré la Rage, comme étant la suite de l'irritation des nerfs & de l'acreté des humeurs. Ces humeurs, qu'une agitation & une chaleur con-

(a) *Bibliothèque Chim. Vol. II. Proc. CXXI. 5.*

continuelles disposent à la corruption, picquent les fibres nerveuses, qui devenues plus tendues & plus sensibles augmentent l'impétuosité du sang, & ferment le passage des excrétiions & des sécrétions naturelles. Ainsi les parties corrosives, ne pouvant se séparer de la Masse du sang, achevent de la corrompre, & produisent des convulsions mortelles.

Pour prévenir ces maux, il suffit de relâcher les fibres nerveuses. Par là l'irritation & les convulsions cesseront; les vaisseaux élargis permettront un nouveau passage aux humeurs acres, qui se mouvant avec moins d'impétuosité ne deviendront pas trop caustiques, & n'empêcheront pas le sommeil. Le Muic paroît répondre à toutes ces indications. Il agit quelquefois subitement en relâchant les nerfs, & en causant même un évanouissement passager. Sa vertu pénétrante le rend propre à s'insinuer dans les plus petits vaisseaux; & à y communiquer aux humeurs des principes balsamiques.

Mr. Reid a voulu vérifier ses raisonnemens par la voie la moins équivoque, c'est l'expérience. Les maladies, dans lesquelles il a fait usage de son remède, avoient avec la Rage de grands traits de conformité. D'ailleurs il a eu la délicatesse, du moins dans les commencemens, de ne rien hasarder que dans ces cas desespérés, où il est permis de tout oser.

L'infection des cachots, la crainte de la peine, & l'abus des liqueurs spiritueuses font naître une maladie, qu'on appelle la *maladie de la prison*. C'est une fièvre maligne & contagieuse. Elle se manifeste par des taches livides, par des mouve-
mens

mens convulsifs du vilage & des mains, & par un délire presque continuel Mr. Reid a donné son remède à divers malheureux, qui avoient déjà tous ces symptômes, & dès la première dose ils ont tous cessé. Une sueur abondante & un sommeil tranquille leur ont succédé, & de tous leurs maux il n'est resté aux malades qu'un grand appétit & beaucoup de foiblesse.

Les succès produisirent leur effet sur Mr. Reid; ils l'enhardirent. Il osa donner la moitié de la dose du remède à son propre enfant âgé de trois ans, & attaqué d'une petite vérole accompagnée de convulsions. Il ne nous eut pas appris sa hardiesse, si elle n'avoit été heureuse. Non seulement la petite vérole fut favorable, mais même l'enfant a été délivré depuis cetems là des convulsions, auxquelles il étoit sujet auparavant.

Des convulsions & du délire, il n'y a pas loin à la fureur. Un remède, qui avoit si bien réussi dans les premiers de ces maux, méritoit d'être essayé dans le dernier. Mr. Reid a donc eu recours à l'expérience, & il a eu lieu de s'en féliciter. Il a guéri ou du moins soulagé des Maniaques, auxquels des études trop continuées & même des revers en amour avoient dérangé la cervelle, Après cela que ne peut-on pas se promettre du Musc? Du moins n'est-il pas naturel d'espérer, qu'il pourra être d'usage dans deux maladies, qui ont beaucoup de rapport avec les précédentes? C'est la peste & l'épilepsie. Dès qu'une fois on est sur les voies de la Nature, tous les pas que l'on fait mènent à des découvertes.

Ce seroit une occupation non desagréable à nous ni infructueuse aux Curieux que de nous arrêter

référer aux autres pièces, (a) mais ce feroit auffi priver le plus grand nombre des Lecteurs de l'agrément que donne en Général la variété des objets, ainsi bornons nous à les nommer.

(a) Les Articles omis portent les titres Suivants.

- | | |
|--|------------|
| 1. Observations d'une tumeur appelée Spina bifida Par Mr. Aylett. Art. II. | } No. 472. |
| 2. Historia miris R. P. Joli Bolognini Auctore J. E. de Camillis. Art. IX. | |
| 3. Observation d'une Hernie Omphalique Par Mr. Taubé. Art. VI. | |
| 4. Sur un enfant qui eut la poitrine percée d'une décharge de graille, Par Mr. Haller, & Mr. Peters, Art. V. | } No. 473. |
| 5. Extrait d'une Lettre de Mr. Ardeyon, sur une aiguille de fer, Longue de quatre pouces tirée de la vessie d'un enfant. Art. XIV. | |
| 6. Sur l'extirpation d'une tumeur de l'orbite de l'œil par Mr. Hope, Art. XV. | |
| 7. Lettre de Mr. Huxham sur un Uretere bouché par concrétion; &c. Art. XVII. | } No. 474. |

ARTICLE X.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, ou nouvelle Collection de toutes les relations de Voyages par Mer & par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les Nations Connues: Contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré, touchant leur situation, leur Étendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur

leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c. Avec les Mœurs & les Usages des Habitans, leur Religion, leur Gouvernement, leurs Arts & leurs Sciences, leur Commerce & leurs Manufactures, pour former un Système Complet d'Histoire & de Géographie Moderne, qui représentera l'Etat Actuel de toutes les Nations: Enrichie de Cartes Géographiques nouvellement composées sur les Observations les plus Authentiques; de Plans & de perspectives, de figures d'Animaux, de Végétaux, Habits, Antiquités, &c. Nouvelle Edition, revue sur l'Original Anglois, & où l'on a non seulement rétabli avec soin ce qui a été supprimé ou omis par le Traducteur, exactement distingué ses additions du reste de l'ouvrage; & corrigé les endroits où il s'est écarté du vrai sens de son Auteur, mais même dont les figures & les Cartes ont été gravées par & sous la direction de J. VAN DER SCHLEY Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN. A la Haye chez P. de Hondt, 1747. C'est un in quarto de 420. pag. pour le 1. Volume; & de 454. pour le II. sans y comprendre les Préfaces & autres piéces préliminaires.

LA lecture seule de ce titre fait comprendre l'importance & l'étendue de cet Ouvrage; mais en même tems il fait sentir toute la difficulté qu'il y a de remplir exactement le Plan que les Auteurs de cette Compilation s'y sont tracé. Il

ne s'agit pas moins que de faire un corps complet de toutes les relations de Voyages, où sans s'engager dans des répétitions inutiles l'on n'omette cependant aucune circonstance essentielle tant des choses qui concernent les Voyageurs que de celles qui ont pour objet le Pays dans lequel ils ont voyagé. Une entreprise de cette nature est au-dessus des forces d'un seul homme; aussi l'ouvrage, dont nous annonçons aujourd'hui la Traduction, est-il le fruit de travaux d'une Société de gens de Lettres, qui semble s'être formée à l'imitation de celle de qui nous tenons une excellente Histoire Universelle. Ces Messieurs ont trouvé un grand nombre de Matériaux dans les vastes recueils de Voyages, qui ont été publiés en différens tems. On a celui de *Grineus* & de *Bry*, en Latin; de *Ramusio*, en Italien; de *Thevenot*, des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales, & de ceux qui ont été faits au Nord, en François. Mais il n'y a point de Nation qui ait publié un plus grand nombre de ces recueils que les Anglois. *Hakluyt* en a donné un en trois Volumes in fol.; *Purchass* en quatre, sans y comprendre son *Pilgrimage*; *Harris*, en deux; & *Churchill*, en six. C'est dans ces immenses Collections que les Auteurs de cette Compilation se proposent de puiser. Ils y ajouteront les relations de voyages qui ne se trouvent point dans ces recueils, soit parce qu'elles étoient inconnues à ceux qui les ont formés, soit parcequ'elles sont postérieures. Et à cet égard ils ne se borneront pas aux Ecrivains de leur Nation; ils feront aussi usage des Relations des Etrangers, & étendront leurs recherches jus-

jusqu'aux plus petites productions des Voyageurs, dans quelque endroit qu'elles se trouvent. Pour suppléer à la négligence de quelques uns dans ce qui Concerne la Religion & le Gouvernement des Nations étrangères, ils tireront ce qu'ils se proposent de dire sur ce sujet des Ecrivains même de ces Nations, & d'autres Auteurs qui, sans être voyageurs, ont été à portée d'en être instruits.

Tout cela réuni formeroit un Ouvrage immense si les Auteurs donnoient les relations dans leur entier. Mais comme ce n'est pas leur dessein de multiplier les Volumes à l'infini, ils ont dû nécessairement se borner aux Extraits des relations de Voyages qu'ils insèrent dans leur recueil; & c'est proprement la méthode qu'ils ont suivie en faisant ces Extraits qui distinguent leur Collection de toutes les précédentes. Il importe, pour bien faire connoître la Nature de cet ouvrage, de donner une juste idée de cette méthode.

Il n'est presque aucune relation de Voyage qui ne soit composée de deux parties essentielles: L'une comprend les Avantures du Voyageur & la Description qu'il donne du Pays où il Voyage; l'autre ses remarques sur les Mœurs & les Usages de les Habitans aussi bien que sur les productions naturelles. Ces deux parties ordinairement confondues l'une avec l'autre dans les relations de Voyages se trouveront séparées dans le recueil que nous annonçons. Les Auteurs nous donnent d'abord un Extrait assez ample de ce qui est arrivé de plus remarquable au Voyageur dont ils abrégent l'ouvrage, avec la description des lieux telle qu'il la donne. Ensuite, ils réuniront les remar-

remarques de tous ceux qui ont voyagé dans les mêmes endroits pour former une Description régulière de chaque Pays, avec cette précaution néanmoins d'indiquer exactement au bas des pages chaque relation de Voyage d'où les observations auroient été tirées.

Les deux volumes de cet Ouvrage, qui ont déjà paru en François, ne contenant encore aucun exemple de la manière dont la seconde partie de cet Ouvrage sera exécutée, nous ne saurions en porter de jugement. Tout ce que nous pouvons dire c'est que le plan des Auteurs est très bon; puisqu'en abrégant beaucoup les Ecrits dont ils font usage, ils n'omettent absolument rien d'essentiel. Pour ce qui est de la première partie, à laquelle on donne le nom d'*Histoire des Voyages*, elle renferme 1. les Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Est & le Cap de Bonne-Espérance, jusqu'au tems où les Européens s'y établirent. 2. Les Voyages aux Indes Occidentales & aux Côtes Orientales de l'Amérique, jusqu'au même tems. 3. Les Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, c'est-à-dire les Navigations autour du globe. 4. Les Voyages dans les différentes parties du Monde connu, depuis les découvertes & les premiers Etablissemens. 5. Les Voyages au Nord-Est, pour découvrir par cette voye un passage aux Indes Orientales. 6. Les Voyages au Nord-Ouest, dans la même espérance. De ces six Chefs, les deux volumes que nous annonçons ne contiennent qu'une partie du premier, savoir les Voyages des Portugais & des Anglois, aux Indes Orientales par le Sud-Est & le Cap de Bonne-Espérance. Pour le remplir

plir il reste à parler de ceux des François, des Hollandois & des Danois, par la même route. Au reste les Portugais ayant tenté les premiers la découverte de l'Asie en doublant le Cap de Bonne-Espérance, rien n'étoit plus naturel que de commencer par l'Histoire de leurs Voyages, les plus Anciens dont nous ayons des Mémoires. Ce que nos Auteurs disent sur ce sujet est tiré principalement de deux Ecrivains Portugais, qui, ayant été à portée d'être instruits de ce qu'ils racontent, ont toujours passé pour des Historiens sinceres. L'un est *Hernan Lopes de Castaneda* dont l'Ouvrage a pour titre; *Histoire de la découverte & de la Conquête des Indes Orientales par les Portugais*. Ce Livre, en deux volumes *in folio*, écrit originairement en langue Portugaise, a été traduit vers le milieu & sur la fin du XVI. Siècle en François, en Italien & en Anglois. L'autre est *Mannuel de Faria y Sousa*. Son Ouvrage, en trois volumes *in folio*, est intitulé *l'Asie Portugaise*. Il contient l'Histoire des Portugais en Asie depuis 1497. jusqu'en 1540. Les François, les Italiens & les Anglois ont encore traduit ce Livre chacun dans sa langue. Comme nous ne saurions nous étendre sur tout le contenu des deux volumes de cet ouvrage, nous nous bornerons aux Voyages des Portugais, dont nous tâcherons de donner un Extrait suffisant pour se former une idée du travail des laborieux Compilateurs de ce recueil.

Henri III, fils de *Jean I*. Roi de Portugal, jaloux des richesses & de la gloire des Vénitiens, conçut le dessein de leur enlever le Commerce du Levant pour l'attirer dans sa Patrie. Pour cet

effect il fit partir, en 1413, deux Vaisseaux, qui n'allèrent pas plus loin que le Cap Bojador, sur la Côte d'Afrique au 27 degré de latitude Septentrionale. En 1418, il en envoya un autre, qui découvrit l'Isle de *Porto Santo* au 34. degré. L'année suivante deux deses Officiers découvrirent l'Isle de *Madere*. Ce ne fut cependant qu'en 1432, que les Navigateurs du Prince *Henri* découvrirent le Cap *Bojador*. *Gillanez*, qui eut ce honneur, s'avança en 1434 trente lieues au-delà de ce Cap; & l'année suivante il pénétra encore vingt quatre lieues plus avant. Il rapporta de ce Voyage un grand nombre de peaux de Loups Marins. En 1440, *Nanno Tristan* poussa ses découvertes jusqu'au Cap Blanc, au 21 degré de latitude Septentrionale; & deux ans après il découvrit les Isles d'*Argains*, un peu plus au Sud. *Denis Fernandez*, autre Aventurier, s'avança en 1446, pendant que ses Compatriotes s'appliquoient à s'illetix connoître les Pays déjà découverts, jusqu'au Cap Vert, au 15 degré de latitude Septentrionale. L'année suivante *Nanno Tristan* pénétra 60 lieues plus loint; mais ayant voulu remonter *Rio grande* il fut tué par les Maures. La même année *Alonso Fernandez*, poussant ses découvertes 40 lieues plus avant, ne fut pas mieux reçu par les Habitans du Pays. Le Commerce de poudre d'Or que les Portugais faisoient aux Isles d'*Argains*, engagea le Prince *Henri* à y faire élever un Fort, qui fut achevé en 1461; & l'année suivante, qui précéda celle de sa Mort, un Génois, nommé *António de Noli*, découvrit les Isles du Cap Vert.

Après la mort du Prince *Henri*, *Fernand Co-*
mez

Janvier, Février, & Mars, 1747. 195

mez prit à ferme pour cinq ans le Commerce de *Guinée*. Il en payoit au Roi la somme de 500 Ducats, avec promesse de pousser ses découvertes 500 lieues plus loin. Ce fut en 1471., pendant la durée de ce contract que *Jean de Santeres & Pedro d'Escalène* découvrirent l'*Oro de la Mina*, au 5 degré de latitude Septentrionale, & le Cap de *St. Catherine* à deux degrés & demi de latitude Méridionale. Dix ans après, *Jean II*, Roi de Portugal, bâtit, avec la permission du Roi du Pays, un Fort sur la Côte de *Guinée*, qui fut appelé *St. Georges de la Mina*. En 1484, *Diego Cans* s'étant avancé jusqu'au 5 degré de latitude Méridionale, trouva la rivière de *Congo*, & fut si bien reçu par le Roi du Pays que ce Prince se fit Chrétien. Celui de *Benin* feignit d'imiter son exemple; mais il retomba bien-tôt dans ses erreurs. Cependant *Diego Cans* poussa ses découvertes jusqu'au 22 degré; & deux ans après *Barthelemi Diaz* découvrit le Cap de *Bonne-Espérance*.

Le Commerce d'Or & de Dents d'Eléphant, que les Portugais faisoient sur les Côtes d'Afrique, n'étoit pas l'unique but qu'ils s'étoient proposé en poussant leurs découvertes jusqu'au Cap de *Bonne-Espérance*. Leurs vûes avoient été de trouver une route par-là pour pénétrer jusques dans les lieux où croissent les Epiceries & les drogues. Dans ce dessein, ils cherchèrent non seulement à mettre à profit les heureuses découvertes qu'ils avoient déjà faites par Mer; mais ils envoyèrent encore deux Voyageurs par Terre avec ordre de pénétrer jusqu'en *Abyssinie* & de s'y informer de la route pour aller aux Indes Orientales.

tales. L'un des deux étant arrivé à la Cour du Roi du Pays, y fut retenu sans pouvoir rendre Compte de sa Commission. La Navigation de *Vasco de Gama* fut plus heureuse. Etant parti de Portugal le 8 de Juillet 1497, il doubla le Cap de Bonne-Espérance le 16 de Novembre suivant. Cotoyant ensuite la Côte Orientale d'Afrique, il découvrit la *Terre de Natal*; doubla le Cap *Corientes* au 24 degré de latitude Méridionale; & jetta l'Ancre dans la riviere de *Cuama* au 17 degré de la même latitude. Il y fut parfaitement bien reçu par les Habitans du Pays; ce qui n'empêcha pas que plusieurs de ses gens ne mourussent du Scorbut. *Gama* quitta cette riviere le 24 de Février 1498; & mouilla peu de jours après à un quart de lieue de la Ville de *Mozambique*, située au 15 degré de latitude Méridionale. Il fut d'abord très bien reçu par le Roi & les Habitans, qui les prirent pour des Turcs: Mais dès qu'ils se furent aperçu qu'ils étoient Chrétiens, ils ne négligerent rien pour les perdre. *Gama* quitta un lieu si dangereux le 27 de Mars; & continuant sa route au Nord le long de la Côte Orientale d'Afrique, il passa *Quiloa* sans s'en apercevoir, & vint jeter l'Ancre le 7 d'Avril à *Mombassa*, Isle qui n'est séparée du continent que par un bras de Mer, & qui est située au 5 degré de latitude Méridionale. Le bon accueil qu'on lui fit d'abord ne dura qu'autant qu'il en fallut aux Maures pour découvrir qu'il étoit Chrétien; de sorte que pour éviter leurs embûches, il se retira à *Melinde* un degré plus au Nord. Il y fit alliance avec le Roi de cette Ville, qui lui rendit toutes sortes de services. Il y trouva des Chrétiens & des gens

Janvier, Fevrier & Mars, 1747. 197

gens fort expérimentés dans la Navigation, qui avoient l'usage de la Bouffole, des Cartes Marines & du quart de Cercle. Ce fut à l'aide des Pilotes de *Melinde*, que *Gama* traversa dans l'espace de 23 jours ce grand Golfe d'environ 700 lieues, qui sépare l'Afrique de la Peninsule de l'Inde. Il arriva à *Calecut* le 20 d'Avril 1498. Il mit tout en usage pour y établir un Commerce réglé avec le *Samorin*, un des plus puissant Prince de l'Inde. Il y auroit sans doute réüssi sans les Artifices des Maures, dont le Commerce alloit être ruiné par celui des Portugais. Ils mirent tout en usage pour perdre *Gama* dans l'esprit du *Samorin*, & ils y réüssirent, ce qui obligea les Portugais à penser à la retraite. Content d'avoir pénétré jusqu'aux Indes, *Gama* prit la route de Portugal, où, après s'être rafraichi à *Melinde*, il arriva deux ans & deux mois après en être parti.

Le Roi de Portugal, animé par cet heureux succès équippa une flotte de treize Bâtimens sous les Ordres de *Pedro Alvarez Cabral*, qui mit à la voile le 9 de Mars 1500. La Commission de *Cabral* étoit de renouer avec le *Samorin*. Sans nous arrêter à tous les incidens de son Voyage, nous ne ferons mention que des principaux, & sur tout des Nouvelles découvertes. La tempête l'ayant jetté sur la Côte du *Bresil*, il fut le premier qui en donna connoissance. Avant de toucher à *Melinde*, Ville alliée des Portugais, *Cabral* mouilla à *Quilloa*, Ville ancienne & illustre, située au 11 degré de latitude Méridionale sur la Côte Orientale d'Afrique. Ses espérances d'y établir un Commerce s'évanouirent bien-tôt par l'inconstance du Roi. Celui de *Melinde*, plus ferme dans

ses amitiés, lui donna tous les secours nécessaires pour traverser jusqu'à *Calecut*. D'abord, il fut fort bien reçu du *Samorin*, qui lui permit d'établir un Comptoir dans la Ville. Mais les Maures, toujours animés contre les Portugais, firent changer diverses fois d'idées au Prince sur le Compte de ces Nouveaux Venus, jusqu'à ce qu'il les eut entièrement chassé de ses Etats. *Cabral*, irrité de la perfidie du *Samorin*, & du Massacre d'une partie de ses Gens, ruina la Ville de *Calecut*, & peu s'en fallut que le Prince même n'y perdit la vie. L'Amiral se retira à *Cochin*, 90 lieues au Sud de *Calecut*, au 10 degré de latitude Septentrionale. Il y fit alliance avec le Roi, qui fut depuis un des plus zelés amis des Portugais. De là, il poussa jusqu'à *Kananor*, Ville située au 13 degré sur la même Côte; d'où il partit pour *Lisbonne*, où il arriva le 11. Juillet 1501.

Le 3. de Mars de l'année Suivante, *Vasco de Gama* partit pour les Indes avec la qualité d'Amiral des Mers de l'Orient & une Flotte de vingt vaisseaux sous ses ordres. Il y avoit là de quoi se faire respecter par les petits Rois de l'Orient. Aussi obtint-il d'eux la permission d'établir des Comptoirs à *Sofala* au 20 degré de latitude Méridionale de la côte Orientale d'Afrique; & à *Mozambique*. Il fit plus: il assujettit le Roi de *Quiloa* à payer un tribut à celui de Portugal; & s'étant rendu maître, sur la côte de l'Inde, d'un Vaisseau qui appartenoit au Soudan d'Égypte, il pilla les trésors dont il étoit chargé; & y ayant mis le feu, il fit périr par les flammes, les flots & l'épée, environ 300 personnes de l'équipage, parmi lesquelles on comptoit 30 femmes. Une si sanglante

excé-

exécution intimida le Roi de *Kannor*, à la vue duquel elle s'étoit faite ; & il consentit à l'établissement d'un comptoir dans la ville. Il n'y eut que le *Samorin* qui put résister à *Gama*, & qui ne voulut point permettre aux Portugais de s'établir à *Calecut*. L'Amiral eut beau ruiner la ville, battre ses Armées & dissiper ses Flottes, rien ne put lui inspirer des sentimens plus favorables pour eux. Il fut obligé de retourner en Portugal sans avoir réussi à cet égard.

Après le départ de *Gama*, *Pacheco* continua la guerre avec ce Prince. Ce fut pendant la durée de son Commandement, que fut bâti, en 1503. le Fort que les Portugais éleverent à *Cochin*. Ce Général mit tout à feu & à sang dans les lieux de la dépendance du *Samorin* & de ceux qui s'étoient ligüés avec lui contre les Portugais.

Les établissemens des Portugais en Asie étoient déjà assez considérables pour y établir un Vice-Roi. Le Premier fut *Dom-François d'Almeide*, qui mit en Mer le 5. de Mars 1507. avec une Flotte de 22. Vaisseaux, montée de 1500. hommes de Troupes régulières. Ses ordres portoient de bâtir des Forts par tout où il le jugeroit nécessaire. C'est ce qu'il fit à *Sofala*, à *Quilqa*, & dans l'Isle d'*Anchedive*. Mais en même tems qu'il élevoit des Forts, il ruinoit de fond en comble les villes dont il se défioit, après les avoir pillées ; faisoit passer une partie des Habitans au fil de l'épée ; & réduisoit les autres dans l'esclavage. Ce fut le sort de *Quilqa*, *Mombassa*, *Onor*, *Sofala*. Mais le principal objet des hostilités du Vice-Roi fut le *Samorin*, & les Maures établis dans ses états où en d'autres lieux de l'Inde. Il leur fit tout le mal qu'il

put tant par Mer que par Terre. Ce fut en croisant sur leurs Vaisseaux que *Forenzo*, fils d'*Almeyde* découvrit l'isle de *Ceylan*.

On envoyoit de tems en tems de Nouveaux renforts de Portugal. *Alphonse d'Albuquerque* en étoit parti le 6. de Mars 1508. avec 13 Vaisseaux & 1300 hommes. En chemin faisant, il prit la Ville d'*Oja*, en guerre avec le Roi de *Melinde*. Il s'y fit un cruel Massacre des Maures de même qu'à *Brava*, qui eut le même sort. Il se rendit aussi maître de l'Isle de *Sokotora*, à l'entrée de la Mer Rouge; & continuant sa Navigation vers le Golfe Persique il prit & pilla *Kalagata*, *Kurias*, *Makate*, *Soor*, *Orsukam*, & enfin *Ormuz*, où il bâtit un Fort. *Albuquerque* succéda sur la fin de 1509. à *Almeyde* dans la Vice-Royauté des Indes.

Dès l'année suivante le Nouveau Vice-Roi se signala par la conquête de la Ville de *Goa*, dont il résolut de faire la Capitale de l'Empire des Portugais en Asie. *Malaca* tomba peu de tems après entre ses mains. Elle fut prise d'Assaut & les Portugais firent un cruel Massacre de ses Habitans. Il ne fut pas si heureux contre *Aden*, dont il ne put se rendre maître. La nouvelle qu'on lui avoit donné un Successeur, lui causa une si grande mélancolie, qu'il mourut bientôt après à *Goa* sur la fin de l'an 1515.

La Vice-Royauté de *Lope Soarez* fut employée à maintenir les Conquêtes de ses Prédecesseurs. Il eut le malheur d'échouer dans plusieurs entreprises; & tout ce qu'on fit de considérable sous son administration, fut de se rendre tributaire le Roi de *Columbo* dans l'Isle de *Ceylan* & des'ouvrir l'entrée des Royaumes de *Siam* & de la *Chine*,
Diego

Diego Lopez de Sequeira succéda à *Soarez* en 1521. Il chercha à se signaler par la prise de *Diez* ; mais sans succès. Il réussit mieux aux *Molouques*, où il forma un établissement. De son tems, on pénétra aussi plus avant dans la Mer Rouge ; & l'on se rendit maître de *Dhassar*, sur la côte d'Arabie & de quelques Isles. On découvrit encore les Isles *Celebo*, & *Borneo*, & la côte de *Bengale*.

En 1530. *Nunno de Cunna* fut donné pour Successeur à *Sequeira*. Les Officiers qui commandoient sous lui commirent des excès énormes dans les différentes contrées de l'Inde. Ce qui se passa de plus important sous son gouvernement fut la prise de *Diez*, objet des desirs de tous les Vice-Rois. Cette place étoit si importante aux Portugais, que, sur la simple permission d'y bâtir un Fort, *Jaques Botello* se hâta d'aller le premier porter cette bonne nouvelle au Roi de Portugal. Pour cet effet, sans considérer le péril, il s'embarqua sur un Batiment de 16 pieds de long, large de 9 & profond de 4 & $\frac{1}{2}$ accompagné seulement de quatre Matelots & de cinq Domestiques. Cinq de ces neuf ayant péri, il ne laissa pas d'arriver à *Lisbonne* avec les quatre autres au grand étonnement de ceux qui furent comment il étoit venu. Si la ville de *Diez* étoit si utile aux Portugais, l'on comprendra sans peine qu'il étoit de l'intérêt de leurs ennemis de la reprendre. *Solyman* Bacha d'*Egypte*, de concert avec le Roi de *Cambaye*, forma ce dessein en 1539. On trouve ici un journal très exact de l'expédition de ce Bacha tel qu'il a été écrit par un Venitien qui étoit sur la Flotte. Six ans après, cette ville fut encore assiégée par le Roi de *Cambaye* ; mais avec aussi

peu de succès que la première fois. Les Portugais firent des prodiges de valeur pour la défendre ; les femmes même se signalèrent dans cette occasion, *Dom Jean de Castro* nous a laissé le journal de ce siège ; aussi bien que celui du voyage entrepris pour aller brûler les Galeres Turques à *Suez*. On les a insérés tous les deux dans ce recueil ; & réunis avec celui de *Solyman*, & ce qu'*Abulfeda* en dit dans sa Géographie, on aura une description exacte de la Mer Rouge. Nous ne saurions nous empêcher de dire au sujet de *Castro*, qu'on avoit tant de confiance en lui qu'ayant emprunté une somme considérable de la ville de *Goa* sur l'hypothèque de ses Moustaches on les lui renvoya disant que sa parole suffisoit. A son lit de mort, il déclara sur les Evangiles n'avoir jamais détourné à son profit les deniers du Roi, & comme il ne possédoit rien, il demanda d'être assisté jusqu'à la mort aux dépens du Public. Les Vice-Rois d'aujourd'hui disent sans doute, que ce sont des exemples inimitables.

Il paroît par ce que nous avons dit jusqu'ici que l'Empire des Portugais en Orient s'étendoit depuis le Cap de *bonne espérance* jusqu'au Cap de *Ningpo* à la *Chine*, ce qui forme une étendue de 4000 lieues de côte, sans y comprendre celles de la Mer Rouge & du Golfe Persique, qui font encore plus de 1200 lieues. Ils y possédoient plus de 50 Forts, 20 Villes & quantité de Villages. Le Roi de Portugal en tiroit plus d'un million d'Ecus ; & si l'on en doit croire les Historiens, il étoit trompé d'autant. Les appointemens fixes des Officiers, employez dans les divers Forts, montoient à peu près à la même somme ; sans compter

ter les profits immenses par le Commerce, que les uns avoient le droit d'exercer & que les autres s'arrogeoient impunément.

Nous n'avons pas beaucoup de remarques à faire sur la Méthode des Auteurs de ce recueil dans la première partie de leur Ouvrage. Il y a cependant un défaut visible. Sans se souvenir qu'ils ont renvoyé à la seconde partie la Description générale des Pays, ce qui concerne leurs productions & le Commerce qui s'y fait, les Animaux qu'il y a, les Mœurs, les Usages & la Religion des Habitans, &c. On trouve quantité d'Observations de cette Nature, confondues avec ce qu'on nomme les Aventures des Voyageurs. Il faut convenir que ces remarques servent de délasement au Lecteur, qui pourroit s'ennuyer d'un simple journal de Navigation. Mais aussi cela engagera les Auteurs dans une répétition, puisqu'ils sont obligés d'insérer les mêmes choses dans la seconde partie de leur Ouvrage. D'ailleurs, s'ils avoient retranché ces Observations, ils auroient rendu la première partie moins volumineuse; ce qui n'est pas un petit avantage dans un Livre de cette étendue. Ils seroient parvenu encore plus sûrement à ce but, si lorsque deux, ou plusieurs Voyageurs rapportent la même chose, soit par ce qu'ils étoient sur le même Vaisseau, la même Flotte ou qu'ils se sont rencontrés en même tems dans le même endroit, ils s'étoient toujours épargné la peine de la répéter, se contentant, la première fois qu'on en fait mention, de citer au bas de la page les autres Voyageurs qui attestent le même fait.

Ce défaut de Méthode, auquel il n'auroit pas été impossible de remédier dans une Traduction, n'em-

n'empêche pas cette partie de l'Ouvrage d'être intéressante & très utile. Comme on prend part à ce qui regarde le Voyageur, il n'est presque aucune des circonstances de son Voyage qui soit indifférente. On le suit avec plaisir jusques dans les plus petits détails où il entre à cet égard. Outre cette satisfaction les Navigateurs en tireront de plus une utilité très réelle. Cette Histoire des Voyages leur apprendra à connoître les Côtes ; les Rades , les Ports , les Bayes ; & les Lieux où l'on peut aisément faire de l'eau , & ceux où l'on est exposé aux Vents ; les Ecueils & comment il faut s'y prendre pour les éviter ; les Courans & les erreurs dans lesquelles ils peuvent jetter ; la Saison des Vents dans les divers endroits de la Mer ; la Longitude & la Latitude des Lieux ; la Déclinaison de l'Aiguille aimantée ; &c. Et si ces connoissances sont utiles aux Navigateurs , elles ne le sont pas moins aux Philosophes & aux Géographes. Et afin qu'il ne manquât rien à cet égard on a enrichi l'Ouvrage de Cartes Géographiques, de Plans de plusieurs Villes, de Vûes de Côtes , de Figures d'Animaux, & d'autres tailles douces tant pour l'ornement que pour l'utilité.

Si ce n'étoit que de l'Original de cet Ouvrage, que nous rendons Compte, nous bornerions ici notre Extrait ; Mais comme il s'agit d'une Traduction, & d'une Traduction qu'on annonce comme revue sur l'Original , il importe de nous arrêter encore quelques momens à la faire connoître.

Le Traducteur est Mr. l'Abbé *Prévost*, Aumônier du Prince de Conti, & déjà connu par divers Ouvrages, qui lui ont aquis quelque ré-puta-

putation dans le monde. Il nous apprend, dans la préface, que cette Traduction se fait sous les yeux de Mr. le Chancelier, qui lui a fait l'honneur de le choisir pour Traducteur. A juger de sa méthode par ce qu'il en dit lui même & par la nature de son travail, il semble ne s'être pas proposé pour but de suivre aveuglément ses Originaux. Il les a eus pour Guides; mais il s'est réservé le droit de s'en écarter quand il le jugeroit à propos. Cette liberté l'a mis en état de donner à sa Traduction un air plus Original qu'elle n'auroit eu s'il s'étoit asservi scrupuleusement aux Auteurs Anglois; dont il semble vouloir faire passer le travail comme un amas de matériaux, qu'il met en œuvre, l'on verra bientôt qu'il n'a pas donné une fausse idée de sa méthode.

Pour ce qui est des Planches & des Figures, Mr. *Cochin*, le fils, en a eu la direction; & l'on peut dire qu'elles l'emportent de beaucoup sur les Angloises. Il y a encore plus de différence au sujet des Cartes. Quelque soin que les Auteurs Anglois ayent eu de nous donner celles des Voyageurs les plus exacts, ils n'avoient pas, pour enrichir leur Ouvrage de ce qu'il y a de meilleur dans ce genre, les secours qu'a eus Mr. *Prévost*. Mr. *Bellin*, Ingénieur de la Marine, s'est chargé du soin de publier cette partie de l'Ouvrage que nous Annonçons. Garde du dépôt Royal des Plans, des Cartes & des Journaux de la Marine, il est maître d'un trésor, dont un aussi habile homme que lui ne peut manquer de se servir utilement. Voici ce qu'il dit de son travail dans une lettre à Mr. *Prévost*, qu'on trouve à la tête du second Volume de cet ouvrage.

Après

Après avoir remarqué divers défauts dans les Cartes Angloises, auxquels il n'a cependant pas eu le tems de remédier dans ce Volume, il nous apprend qu'il le fera dans le troisieme au moyen d'un supplément. Parmi ces Cartes, il y aura une Mappe-monde, faite selon la projection usitée dans les Cartes Marines, qui représente les Méridiens & les Parallels par des lignes droites, en faisant du Globe de la terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le Développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles auxquelles on est accoutumé. Pour ce qui est des améliorations faites aux Cartes du second Volume, Mr. *Bellin* en a ajouté cinq nouvelles; & a fait diverses corrections à celles des Anglois, dont il a entierement refondu quelques unes.

Si l'on fait attention à ce que nous venons de dire, on trouvera que la Traduction Françoisse de cet ouvrage a plusieurs avantages sur l'Original; mais, d'un autre côté, on est en droit de se défier d'un Traducteur, qui déclare hardiment n'avoir pas toujours suivi son Auteur. C'est pour satisfaire à cette juste défiance, & pour profiter en même tems des Améliorations de la Traduction Françoisse, qu'on a entrepris d'en donner une nouvelle Edition à la Haye. Comme c'est cette Edition que nous annonçons aujourd'hui, il est de nôtre devoir d'en rendre compte.

D'abord, les Editeurs se sont fait un devoir de ne rien retrancher à l'Edition de *Paris*, qui reparoîtra ici dans son entier. Ensuite ils ont suppléé à ce que le Traducteur a trouvé bon d'omettre de son Original. Et afin qu'on puisse distinguer ces sup-

supplémens des Editeurs du reste de l'ouvrage, ils les renferment entre deux crochets, en mettant à la Marge intérieure une marque qui indique que c'est un supplément. Et comme Mr. *Prévost* a ajouté diverses choses, qu'on ne trouve point dans l'Original, on a pris soin de les distinguer de la même manière de ce que disent les Auteurs Anglois. Lors qu'on a remarqué qu'il s'écartoit écarté du sens de son Auteur, on n'a pas jugé à propos de substituer une nouvelle Traduction à la sienne; mais on l'a donnée en forme de note, qu'on distingue des autres par ces trois Lettres R. D. E. Toutes les fois que Mr. *Prévost* a négligé les Citations ou les autres remarques de son Original, on les a soigneusement rétablies, en prenant la précaution d'en avertir le Lecteur. Enfin, les remarques du Traducteur n'étant distinguées des autres par aucun Caractère, on y a ajouté dans cette Edition, afin qu'on ne les confondît pas, les Lettres R. D. T. il ne faut pas s'imaginer que tout cela ne forme qu'une légère différence entre les deux Editions. On sera convaincu du contraire quand on saura que les Editeurs ont suppléé dans les deux Volumes qui paroissent, à plus de neuf cens Omissions du Traducteur; qu'ils ont remarqué encore un plus grand nombre d'Additions à l'Original; qu'ils ont rétabli plus de cinq cens passages mal traduits; & qu'ils ont restitué au delà de deux cent notes supprimées. Aussi les deux Volumes de l'Edition de *Paris* en feront presque trois dans l'Edition de la *Haye*. Cependant nous ne saurions nous empêcher de remarquer, que les Editeurs ont poussé l'exactitude trop loin. Ils ont mis dans la classe des Omissions,

ops, des Additions ou des Passages mal traduits quantité de Minuties qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne pas remarquer. S'ils s'en étoient tenu seulement aux choses importantes, leur Edition n'auroit pas eu le desavantage de présenter aux yeux du Lecteur cette multitude de marques dans la Marge intérieure du Livre, & de crochets dans le corps de l'Ouvrage. Comme on n'est pas accoutumé à ces sortes de choses, cela choque d'abord; & il n'y a que la nécessité d'en user ainsi, qui puisse justifier cette Méthode. D'ailleurs, il en naît un autre inconvénient: c'est qu'il doit nécessairement y avoir de la différence dans le stile du Traducteur & celui des Editeurs. Les mots, & les Phrases, suppléées par ces derniers, se trouvant insérées au milieu de celles du Traducteur, les rendent quelques-fois moins coulantes, & appesantissent la Narration. Il auroit, peut être, été plus convenable de tout rejeter dans les Notes, en s'y prenant de la maniere suivante. Ses supplémens y auroient été mis en entier, en marquant la place qu'ils devroient occuper dans le Texte; & l'on auroit pû y faire appercevoir les Additions en indiquant le mot par où elles commencent & celui qui les terminent. De cette maniere, on n'auroit eu besoin ni de crochets ni de marques, & le stile du Traducteur auroit été conservé dans sa pureté. Quoiqu'il en soit de la Méthode qu'on auroit du suivre, Mr. *Prévost* a tellement attesté sa Traduction, qu'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître la nécessité qu'il y avoit d'en donner une nouvelle Edition. Rapportons en quelques exemples, pour prouver la vérité de ce que nous avançons.

T. I. p. 6. Le Traducteur nous apprend que la cinquieme partie du revenu des Canes de sucre plantées dans l'Isle de *Madere*, dans un espace d'environ neuf milles de circonférence, produisoit 60,000 *Arbes*, dont chacune fait environ 500 Livres Monnoye de France. Selon ce calcul, le produit de ce petit coin de terre auroit été de trente millions de Livres. On comprend aisément que la chose n'étoit pas possible. Aussi l'Original dit-il seulement que l'*Arabe* est un poids de 25 Livres. Mais Mr. *Prévost* les prenant pour des Livres sterlings s'est donné la peine d'en faire la réduction aux Monnoyes de France.

P. 8. & 21. Il prend pour des *Buffles* ce qui dans la réalité est un *Arta* & des *Onces*. P. 45 & les suivantes, il regne une grande obscurité dans la Traduction pour avoir confondu un Maure, nommé *Bentaybo*, avec le Facteur qui fut chargé par le Samorin d'avoir soin des Portugais, p. 136. L'Original dit que le Gouverneur de *Malaca* entreprit la guerre contre le Roi de *Bintan* ou *Bintang*. Cette Isle, sans doute inconnue à Mr. *Prévost*, se trouve transformée dans sa Traduction en *Bamtam*. Mais comme ce dernier nom est celui d'une Ville, & non pas d'une Isle, il remarque au bas de la page; qu'on donne ici ce nom à l'Isle de *Java*, par ce que *Bamtam* en est le Royaume le plus considérable.

L'on trouve dans le Voyage de *Solyman*, *Bacha*, des Omissions très considérables. Les Editeurs ont souvent été obligés d'y suppléer par des pages entieres. Comme le Journal de ce Voyage est très propre à faire connoître la Mer Rouge, & la distance des lieux qui sont sur la Côte, l'on

comprend aisément qu'en l'interrompant c'est faire perdre aux Lecteurs une partie de l'avantage qu'ils en peuvent retirer. L'on remarque la même faute dans le Journal de *Castro*; & souvent ici, aussi bien qu'ailleurs, il a négligé la description que les Anglois font des Côtes, & des Ecueils; ce qui est une des principales utilités que les Navigateurs peuvent retirer de cet Ouvrage, & qui a été un des buts que se sont proposés les Auteurs de ce recueil, comme on peut le voir. T. II. p. 89. Note (c).

Mais si le Traducteur a omis tant de choses, il en a ajouté encore un plus grand nombre. Ces Additions sont quelquefois nécessaires pour répandre plus de jour dans la Narration; & dans ce cas-là elles sont souvent de pures conjectures. Dans d'autres occasions ce n'est qu'une transition pour les Matieres; & c'est d'ordinaire une réflexion propre à embellir l'Ouvrage. On trouve aussi de tems en tems de ces réflexions dans le Corps même de la Narration. Mais le plus souvent ces Additions sont des faits nouveaux, sans aucune marque qui indique d'où ils ont été tirés. Elles occupent quelquefois des pages entières; & alors ce sont de petites Historiettes, qui comme d'agréables Episodes, servent à détacher le Lecteur. On en trouve plusieurs de cette nature dans le Tome second. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'égard de ces Additions; c'est que Mr. *Prévost*, se défiant des Extraits des Compilateurs de ce recueil, quand il s'est agi des Voyages des Anglois a eu recours aux Originaux; & y a trouvé ces Nouveaux faits qu'il rapporte. Mais dans ce cas il auroit dû en avertir, &

Janvret, Fevrier, & Mars, 1747. 211

indiquer les sources où il a puisé. Nous ne fau-
rions examiner la fidélité de la plupart de ces Ad-
ditions ; Mais si elles sont toutes de la nature des
deux suivantes, on aura un juste sujet de s'en dé-
fier.

P. 281. du T. I. Le Traducteur charge beau-
coup *Towfson* des'être saisi le 31 de Janvier 1558.
d'un Vaisseau Hambourgeois, qui revenoit de
Bourdeaux chargé de Vin pour le Compte des
Négocians François. Il l'accuse de Pyraterie.
Mais il ne l'attribue, sans doute, pas fait, s'il avoit
réfléchi que la Reine *Marie* avoit déclaré la guer-
re à la France dès l'année précédente ; & que la
paix, entre les deux Couronnes, ne fut signée
qu'au Mois d'Avril de l'année suivante. Disons
en autant des Additions injurieuses à la Mémoire
du Comte de *Cumberland*, qui sont répandues
dans l'extrait des Voyages de ce Seigneur, dont
les exploits contre les Espagnols sont traités p.
345 de Pyrateries & de Brigandages. Le Comte
partit en 1588 & revint deux ans après. Mais qui ne
fait que la guerre s'étoit allumée dès l'année pré-
cédente entre l'Espagne & l'Angleterre ; & qu'el-
le dura jusqu'en 1604 que le Roi *Jaques* fit la
paix ? Il seroit bon que les Editeurs examinassent
ainsi les Additions du Traducteur pour le redres-
ser quand il ne suit pas la vérité pour guidé.

T. I. p. 199. En parlant de la hauteur de la Ma-
rée à *Suaquer* le Traducteur dit qu'elle ne s'é-
leve pas à plus de quatre pieds au bord de la
Ville, ni à plus de six le long de la Côte : Au lieu
que l'Original porte, qu'au bord de la Ville elle
ne s'éleve qu'à neuf pouces ; & le long de la Côte
à quatre pieds & six pouces, & même en cer-
tains

tains endroits la moitié moins. Nous remarquerons à cette occasion qu'il y a dans l'Édition de Paris une si grande multitude de fautes dans les Nombres, & dans les Citations au bas des pages, qu'on ne peut presque faire de fond sur ces deux choses.

P. 290. Dans son troisieme Voyage, *Towtson* eut le malheur d'être accueilli, à la vue de l'Angleterre, d'une si furieuse tempête, qu'il perdit toutes ses voiles. Il seroit, sans doute, péri si la nécessité, mere de l'industrie, ne lui eut indiqué un moyen, dont personne que lui ne se seroit cependant avisé. Ce fut de se servir d'un *vieux bonnet* en guise de voile. La Vérité est que ce bonnet est dans l'Original une *bonnette* petite voile, dont on se sert lorsqu'il y a peu de vent pour aggrandir celles du Vaisseau.

P. 314. Mr. *Prévost* fait ici la Cour aux Portugais aux dépens des Anglois. Dans un Combat entre plusieurs Vaisseaux des deux Nations, il fait profiter des ténèbres pour se sauver à l'Amiral Anglois, tandis que l'Original dit expressément que les Portugais se retirèrent honteusement pendant la nuit.

P. 344. En parlant d'un certain quartier de l'Irlande, les Anglois disent qu'il n'y a ni cloches, ni tambours ni trompettes pour appeller les gens à l'Eglise; Ce que le Traducteur, on ne sait pourquoi, donne pour une preuve de leur hardiesse. Si l'on veut voir un exemple du peu d'égards que Mr. *Prévost* a pour son Original, on n'aura qu'à lire la longue Note qu'on trouve p. 350.

P. 397. Les Anglois ayant pris un Vaisseau Espagnol, dont une partie de la Cargaison Consistoit

toit en Indulgences pour les Vivans & pour les Morts, le Traducteur a substitué à cela des Chapels, des *Agnus Dei* & des Médailles. Il y avoit douze millions soixante douze mille de ces Indulgences; dont dix huit mille étoient taxées à quatre réaux & le reste à deux. A ces exemples, tirés du premier Volume, ajoutons en un petit nombre tiré du second.

P. 313. On est tout étonné de voir l'Eléphant blanc du Roi de Siam, métamorphosé en un Eléphant bleu. p. 375. On taxe les Anglois de n'oser pas s'avouer Protestans au Japon, dans la crainte de se faire reconnoître pour ennemis des Jésuites. Au lieu que ce sont les Dames Chrétiennes du Japon, qui étant venues à bord d'un vaisseau Anglois, n'osoient s'avouer Chrétiennes au Capitaine crainte d'être entendues de ceux qui les accompagnoient. p. 400. Mr. *Prévost* a trouvé bon d'animer des Poëles & autres utensiles de Cuisine, pour en faire des *Paons*.

Pour finir cet Extrait, il ne nous reste qu'à dire un mot des Planches & des Cartes de l'Edition de la Haye. Le Graveur est Mr. *van der Schley*, Eleve favori du fameux *Picart*; dont les gravures ne le cedent point en beauté à celles de Mr. *Cochin*. C'est aussi sous sa direction que les Cartes ont été gravées. Et à cet égard, l'on s'est fait une loi de copier celles de Mr. *Bellin*. Pour cet effet, le Libraire les a mises entre les mains d'un homme, qui, à une exactitude scrupuleuse, joint des connoissances très étendues en Géographie. En confrontant les Cartes de Mr. *Bellin* avec celles des Auteurs Anglois & les relations mêmes, il a trouvé diverses omissions auxquelles il a suppléé,

plée, & a corrigé plusieurs fautes que les Graveurs avoient faites. Nous n'hésitons pas à les préférer pour l'exacritude à celles de Mr. *Bellin*, Mais elles ne sont pas si nettes. Comme le Libraire publie ce recueil de Voyages en Hollandois, il a fait en sorte que les Planches de cuivre pussent servir pour les deux Editions. Dans cette vue, l'on a mis les noms des lieux en François & en Hollandois; ce qui ne laisse pas d'apporter quelque confusion. Peut-être auroit-on pu prévenir cet inconvénient, en tirant toutes les Cartes pour l'Edition Française avant d'avoir gravé les mots Hollandois pour l'Edition en cette langue. La confusion n'auroit alors eu lieu que dans les Cartes de cette dernière Edition.

A R T I C L E X I.

SERMONS *sur divers Sujets importants de la Religion*, par F. AIGAUX Pasteur de l'Eglise Française de *Schwabach* à Francfort chez *Varentrap* 1745. in octavo p. 176.

Il est peu de livres aussi propres à entretenir la piété que les Sermons. On s'y permet beaucoup moins d'écarts que dans les autres livres sur la religion. On y dispute moins, ou si on le fait quelquefois c'est d'une manière plus modérée & moins contraire à la charité Chrétienne. Les discussions critiques, les subtilitez metaphysiques en sont pour l'ordinaire bannies. On n'y sort guère de la Sphere du commun des Lecteurs. On n'y suppose que des principes connus & recus. Un Sermon

mon n'est pas un écrit qui fasse partie d'un système ; dépendante des autres parties de ce système, & inintelligible sans elles. C'est dans sa brièveté un tout complet & détaché. Peu de momens mettent au fait de tout ce qu'il contient. On y évite d'ailleurs la monotonie du stile didactique. En cherchant à porter dans l'esprit la conviction ou une persuasion raisonnable, on s'attache par des tours vifs & pathétiques à réveiller l'attention & à toucher le cœur. Ainsi le nombre des Recueils de Sermons, tout grand qu'il est, ne sauroit l'être trop : & l'on doit savoir gré aux bons Prédicateurs qui n'envient pas au Public l'édification que leurs auditoires ont recue de leurs discours.

Suivant cela nous ne doutons point que les Sermons dont nous allons rendre compte ne trouvent un accueil très favorable auprès des personnes pieuses. Tout y est dans un goût qui doit leur plaire. La méthode en est aisée & naturelle, les sujets importants & bien choisis, les raisonnemens solides & clairs, la diction assez pure & assez correcte à l'exception peut-être d'un petit nombre d'expressions que même l'usage de la Chaire peut en partie excuser. Il y regne partout une onction & un air de piété plus propres à toucher que toutes les figures de la Rhétorique.

Les 2. premiers Sermons sur Jacques IV. 8. avoient déjà paru sous le nom d'*abrégé du Christianisme*. Et ce titre leur convenoit fort bien. L'on voit dans l'un *les mouvemens salutaires qui nous rapprochent de Dieu*, & dans l'autre ; *les graces par lesquelles Dieu se rapproche de nous*. Le premier présente au Chrétien un abrégé de ses devoirs : & le second lui fait voir un précis des avantages &

des biens dont sa piété le met en possession.

Le 3. Sermon roule sur *le renvoi de la Conversion*. On y considère l'illusion que se font à cet égard les Pécheurs, sous 2. points de vue. Premièrement on l'envisage en elle-même, & on fait voir qu'elle est impie & criminelle. En second lieu on la considère dans ses Suites, & l'on montre qu'elle est très dangereuse & même funeste,

Le premier Point se prouve clairement 1^o. par ce que renvoyer sa conversion, dire, *il faut me convertir, je le fais mais je le ferai dans la suite, je le ferai avant que de mourir*, c'est visiblement préférer le péché à Dieu, & l'aimer plus que lui.

2^o. Dieu ne nous commande pas simplement de nous amender, mais de le faire promptement, & sans différer. Refuser d'obéir n'est-ce pas une rébellion formelle, & cette rébellion n'est-

elle pas un grand crime? 3^o. Il y a dans ce procédé une noire ingratitude. Dieu nous a comblés de graces auxquelles nous n'avons répondu que par mille desobéissances. Loin de nous accabler sous les coups de sa vengeance, ce bon Dieu nous exhorte à nous repentir & nous sollicite à revenir à lui (a). "Comment répondent la plupart des Pé-

cheurs à ces invitations pleines de charité. Après avoir d'abord résisté, ils capitulent enfin. Ils veulent bien, disent-ils, se convertir, mais non pas encore. Ils veulent premièrement jouir du monde, de ses vanitez, de ses plaisirs, de ses biens, *se réjouir dans leur jeune âge, marcher comme leur cœur les mène & selon le regard de leurs yeux*. C'est à cela qu'ils veulent passer

la

la fleur de leur vie & la force de leurs années.
Après cela, disent-ils en eux mêmes, il y a un
tems pour toutes choses. Quand nous ne se-
rons plus propres pour le monde, ou que le
monde lui même nous abandonnera, quand
nous sentirons que la vieillesse s'approche a-
vec toutes ses infirmités, ou pour le plus tard
quand nous verrons venir la mort, & qu'il fau-
dra nécessairement déloger de ce monde, alors
nous nous tournerons du côté de Dieu, alors
nous ferons pénitence alors nous crierons à
Dieu. . . . Quelle ingratitude envers le Sei-
gneur, ingratitude d'autant plus monstrueuse
qu'outre les bienfaits passés & présens le Pé-
cheur compte encore d'avoir son pardon à la
fin d'une vie criminelle., 40. Enfin on dé-
couvre dans le renvoi de la conversion un mépris
& une moquerie de l'Etre suprême.

Le second point roule sur le danger du renvoi
de la Conversion. Ce danger se démontre par di-
verses considérations que nous ne ferons la plu-
part qu'indiquer renvoyant à notre Auteur ceux
qui voudront les voir proposées avec la force &
l'étendue nécessaire. 10. Le renvoi de la Con-
version rend peu à peu la repentance impossible
ou du moins extrêmement difficile. 20. Quand
cela ne seroit pas, l'on s'expose à mourir sans a-
voir fait pénitence. 30. Lors même qu'on seroit
sûr de ne pas mourir subitement, il est certain que
dans les tristes circonstances où l'on se trouve
aux approches de la mort, on n'est pas capable de
travailler à sa Conversion. 40. En supposant qu'on
se repentira dans son lit de mort, il est, si non
impossible, du moins extrêmement difficile que la

repentance soit véritable, & que le Pécheur soit assuré qu'elle l'est. Si cela se peut, ce n'est que par un miracle de la miséricorde divine. Or nous n'avons ni exemples ni promesses que Dieu veuille convertir miraculeusement à la fin de la vie un Pécheur qui remet jusqu'alors à faire pénitence. Ici se présente l'exemple du bon Larron : Voici comme notre Auteur enlève au Pécheur l'avantage qu'il en prétend tirer.,, Quand on supposeroit que c'est là un exemple d'une Conversion différée jusqu'à la fin de la vie, combien de fois n'a-t-on pas représenté aux Pécheurs qu'un miracle ne peut être regardé que comme une exception à la règle dans la grace aussi bien que dans la nature. Que celui-là doit être mis au rang de *l'Eclypse du soleil*, du tremblement de terre, du déchirement du voile du temple, de la rupture des pierres, & de l'ouverture des sépulcres. Tous prodiges qui se firent pour honorer la mort du Sauveur du monde & que l'on seroit insensé d'attendre encore une fois ? Que d'ailleurs tous ces autres miracles, ont sans doute, servi à celui de la Conversion du bon Brigand ; secours que les Pécheurs eux-mêmes ne se flattent pas d'avoir. Sur tout combien de fois ne leur a-t-on pas dit, si vous voyez à la droite de Jesus-Christ un exemple qui vous rassure, jetez les yeux à sa gauche, & vous en verrez un autre qui doit vous faire frémir : Un malheureux qui expire dans l'endurcissement, & en vomissant des blasphèmes contre le Roi de gloire ? Mais Mes Freres il n'est pas nécessaire que nous insistions sur ces considérations, nous soutenons que le cas
 „ du

du bon Larron n'est point celui des Pécheurs
 qui renvoient leur Conversion jusqu'à la fin
 de leur vie. 1^o. Nous trouvons bien qu'il a
 fait paroître sa repentance sur la croix : Mais
 où trouve-t-on que jusqu'alors il ne s'étoit
 point repenti ? N'y a-t-il pas lieu de présumer
 plutôt qu'il a pu être longtems en prison avant
 que d'être conduit au supplice, & que là Dieu
 lui a fait la grâce de se reconnoître & de se con-
 vertir ? N'étant pas assuré du contraire, a-t-on
 droit de le supposer ? 2^o. Supposons le pourtant
 & disons qu'avec tout cela cet exemple ne fe-
 roit rien à notre sujet. Ce seroit bien à la vérité
 l'exemple d'une conversion *tardive* mais non
 pas d'une conversion *renvoyée*. Et de qui par-
 lons nous dans tout ce discours ? N'est-ce pas
 des Pécheurs qui renvoient leur conversion
 d'un jour à l'autre ou jusqu'à la fin de leur vie ?
 Or il y a une grande différence entre une Con-
 version simplement tardive & une Conversion
 qui est tardive par ce qu'elle a été renvoyée de
 jour en jour. Un homme peut avoir été en-
 dormi dans sa corruption jusqu'à la fin de sa
 vie, se réveiller seulement alors & se convertir ;
 tard il est vrai mais pourtant avec sincérité, est
 ce qui est concevable. Mais qu'un homme a-
 près avoir toute sa vie combattu contre sa pro-
 pre conscience en différant une repentance à
 laquelle il étoit appelé & qu'il reconnoissoit
 être nécessaire, qu'un tel homme ait en mou-
 rant une vraie repentance, c'est ce qui nous pa-
 roît même impliquer contradiction, par ce que
 dans la véritable repentance il doit y avoir né-
 cessairement un ardent désir, & une résolution

,, fer.

„ ferme de mieux vivre à l'avenir. Mais ni ce
 „ désir ni cette résolution si essentielle à la repen-
 „ tance ne se trouve point dans le projet d'un
 „ homme qui dit : *je me repentirai à la fin de ma*
 „ *vie*, & même ce projet est incompatible avec
 „ la résolution de mieux vivre. Que Dieu ait fait
 „ le miracle de convertir à la fin de la vie un Pé-
 „ cheur de ce Caractere, c'est de quoi la parole
 „ de Dieu ne fournit point d'exemple.

Le 4^{me}. Sermon est sur l'amour du monde. Le
 5^{me}. roule sur la négligence des hommes à l'égard
 du Salut. Le texte est pris Hebr. II. 3. On y exa-
 mine 1^o. l'idée qu'il faut se faire du Salut. 2^o. quel-
 le en est l'excellence. 3^o. Ce que c'est que de né-
 gliger son Salut. 4^o. on fait voir les suites terribles
 d'une si criminelle négligence.

Le 6^{me}. sermon traite de la cause & de l'usage des
 jugemens de Dieu. Le 7^{me}. est sur Luc. XIII. 6.
 7. 8. 9. Texte prescrit pour un jour de Jeune en
 1743 On y parle des jugemens qu'attire l'abus de la
 patience divine. J'en transcrirai un morceau pour
 mieux faire connoître le stile de l'Auteur. Après
 avoir montré que Dieu a fait aux Chrétiens de plus
 grandes graces qu'aux Juifs, il ajoute ; „ Mais
 „ outre ces faveurs précieuses communes à tous
 „ les Chrétiens, combien n'en avez vous pas re-
 „ çu vous, Mes freres, vous en particulier ? De
 „ qui est composée toute cette assemblée, tout
 „ ce peuple que nous avons devant les yeux ? *Qui*
 „ *sont ceux-ci ? & d'où sont ils venus ?* Hélas ! *ils*
 „ *sont venus de la grande tribulation.* Ce sont
 „ autant de *pisans recous du feu*, Tristes débris
 „ de nos malheureuses Eglises de France. L'avez
 „ vous oublié, Vieillards ? Et vous, race nouvel-
 „ le,

le, vos Peres ne vous l'ont-ils pas raconté? Ce
 tems de persécution, d'oppression, d'angoisse
 où vous avez été dans votre Patrie, & dont
 Dieu vous a retirez? L'avez vous oubliée cet-
 te journée de Jérusalem en laquelle les enfans
 d'Edom crioient contre l'Eglise, A sac, à sac,
 découvrez jusqu'à ses fondemens. Avez vous
 oublié ces cruantez, ces Barbaries qu'on exer-
 çoit contre vos Freres, ces cruantez, ces fleu-
 ves de sang qu'on faisoit couler, ces Temples
 sacrez qu'on démolissoit à vos yeux, ces gémi-
 semens lugubres que de si affreux calamitez
 faisoient retentir de toutes parts? Qui vous a mis
 à couvert de toutes ces horreurs, Mes Freres?
 Qui vous a conduits comme par la main, quel-
 ques-uns même comme par miracle hors de la
 Babylone spirituelle pour vous amener en lieu
 de refuge? O Eternel, ce sont vos grâces que
 nous n'avons pas été consumer! C'est ta main
 qui nous a garantis.

On trouve joints au Recueil qui fait le sujet de
 cet article, trois autres sermons imprimés à part
 dans le même tems & chez le même Libraire. Les
 deux premiers sont de notre Auteur. L'un roule
 sur le bonheur d'une Ame que Dieu a recue en
 grace, & l'autre sur celui des peuples à qui Dieu
 a donné des Princes Illustres. Ce dernier a été
 prononcé à l'occasion de l'anniversaire de la nais-
 sance du Prince héréditaire de Brandebourg-Ans-
 pach. Le troisieme c'est le sermon de Mr. Ba-
 rattier dont nous avons parlé ci-devant à l'Arti-
 cle VIII^{me}.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

NOS Théologiens ne se lassent point de fournir au peuple des secours pour entendre l'Ecriture. Avoir le nombre de Traductions & de Commentaires de ce saint Livre, qui nous viennent de différens côtés, on ne peut s'empêcher de conclurre ou que le Christianisme fait de grands progrès, ou que l'Incrédulité fait de grands efforts. C'est principalement pour tenir lieu aux *Simple*s d'une Bibliothèque & d'une érudition qu'ils n'ont pas, & dont les Esprits forts abusent, qu'on publie par souscription *A Critical etc.* c'est-à-dire Explication Critique & Pratique de la Bible, accompagnée de Notes Théologiques *Morales, Philosophiques, Critiques & Historiques*, où, après avoir donné le vrai sens du Texte suivant l'Original, & les opinions des meilleurs Interprètes tant Anciens que Modernes, on confirme par des preuves tirées de la Raison de la Philosophie & de l'expérience les Dogmes importants de la Religion, & où l'on répond aux principales objections, que l'on oppose aux vérités de la Révélation. On y trouve aussi des Discours préliminaires sur l'Ouvrage en général, & des Dissertations particulières sur chacun des saints Livres. Un aussi grand dessein ne peut guère être exécuté avec brièveté; & ce ne sera pas trop pour tout ce que le titre promet que cinq volumes *in folio*, dont on distribue toutes les semaines trois feuilles pour six sous.

Qu'on

Qu'on ne reproche plus au Christianisme de n'être défendu que par des gens intéressés à sa cause. Les objections, qu'un prétendu Philosophe Moral a renouvelées depuis peu (a) contre le Dogme fondamental de la Religion des Chrétiens, a excité le zèle d'un Laïque. Il a cru qu'il étoit à souhaiter qu'une main impartiale se chargeât de repousser les attaques de cet Auteur audacieux, qui accusoit à la fois les Evangélistes de contradictions, le Clergé d'imposture, & les Chrétiens de crédulité. Il s'est acquitté avec succès de cette tâche dans l'Ouvrage suivant *Observations &c. c'est-à-dire Observations sur l'Histoire & sur l'Evidence de la Résurrection de Jésus-Christ. Par Gilbert West Ecuier. In 8º.* La plupart des Commentateurs ont tâché, quelquefois aux dépens du sens naturel & de la vraisemblance, de trouver les mêmes faits dans les divers récits des Evangélistes. Mr. West s'y prend mieux, en montrant que, quoiqu'ils s'accordent parfaitement dans les événemens principaux, ils rapportent des circonstances différentes, suivant le but particulier; auquel ils destinoient leurs Histoires. Il prouve ensuite que nous n'avons pas moins de raison que les Apôtres d'être convaincus de la Résurrection du Sauveur, & par l'évidence de leur témoignage, & par le succès de leur mission.

A Defense &c. c'est-à-dire Défense des Institutions particulières & des Doctrines du Christianisme, en réponse à un Ecrit intitulé Exposition & Apologie du Déisme, contre les imputations grossières & les calomnies mal fondées des Croians modernes. In 8º.

On a rassemblé en quatre volumes in 8º. les Ecrits d'un Prélat, qui pendant sa vie s'est distingué dans les diverses branches de la Littérature sacrée & profane. Voici le titre de ce Recueil; *The Works &c. c'est-à-dire*

(a) *Bibl. Rais. Tom. XXXII. p. 227. 228.*

dire *Les Oeuvres de son le. Dr. François Hare Evêque de Chichester*.

Parmi les beautés qu'on découvre dans l'admirable Poème de *Milton*, ses allusions à divers passages des Ecrits sacrés ne tiennent pas le moindre rang. C'est peut-être ce qui a engagé Mr. *Newton* Dr. en Théologie & Recteur d'une des plus grandes Paroisses de Londres à publier un projet de souscription pour une nouvelle Edition du *Paradis perdu* qu'il prépare en deux volumes in 4°. La beauté de l'impression sera proportionnée à l'excellence du Poème. On suivra pour le texte les Editions faites du vivant de l'Auteur, dont on ne s'écartera qu'en peu d'endroits. On trouvera au bas des pages un recueil choisi des meilleures notes imprimées, & de celles que divers Savans ont communiquées à l'Editeur, auxquelles il joindra ses propres observations. Ceux qui voudront se procurer cet Ouvrage paieront une guinée en souscrivant & une demi guinée en recevant leur Exemplaire.

Mr. *Pope* a peint l'homme en le considérant en lui-même, relativement à l'Univers & à la Société & aspirant après un bonheur, qui n'est pas loin de lui. C'est sous un point de vue différent que le même Etre a été envisagé par l'Auteur des *Pensées nocturnes*, Poème annoncé dans un de nos Journaux (a). Il exprime lui-même en un seul vers cette différence. *Pope*, dit-il, a chanté l'homme; je chante l'homme immortel (b). Il ne manquoit pour achever la peinture que de représenter les écarts ou plutôt les foiblesses de l'humanité. C'est ce qu'on vient de faire dans un nouveau Poème intitulé *The Passions of Man* &c. c'est-à-dire *Les Passions de l'homme: Poème, en quatre Epîtres*. in 8°. Le but des trois Poètes est le même, c'est de rame-

(a) Tom. XXXVI. p. 229. &c.

(b) *Man see he sang: Immortal man I sing.*

Mer les hommes à la vertu & au vrai bonheur. Le troi-
sième cede au premier du côté de la précision du rai-
sonnement & de la hardiesse des pensées. Le second
l'emporte par la Majesté des objets & la multiplicité
des images. Mais peut-être le dernier traite-t-il d'une
manière plus naturelle des sujets moins abstraits. A
supposer les talens égaux, la différence des sujets au-
roit du produire celle que nous venons de remarquer
dans l'exécution; mais n'est-ce pas d'ordinaire de la
diversité des Génies que dépend la diversité des su-
jets?

On a publié par souscription en un volume in 8o. *A
Collection &c.* c'est-à-dire *Recueil de Poèmes originaux
du Comte de Rochéster, des Chevaliers Howard &
Hubbard, & de Mrs. Wolfeley, Prior, Dryden, &c.*
De tels noms doivent donner bonne opinion de ces
Poèmes, si, comme l'affure l'Editeur, ils lui ont été
donnés par une Personne de qualité, qui en tenoit la plu-
part de la main même des Auteurs.

Un jeune Auteur déjà connu par quelques Ecrits
estimés nous a donné depuis peu des *Odes Angloises
sur divers sujets Allégoriques*. Le goût & l'érudition
distinguent avantageusement ce Recueil de la plupart
des Poésies Modernes. Le Poète qui se nomme *Mr.
Collins*, & qui est fort versé dans la lecture des Auteurs
Grecs, fait de leurs pensées un usage qu'eux mêmes
ne désavoueroient pas.

Malgré le nombre de Recueils d'Antiquités Grec-
ques & Romaines, que nous avons déjà, il nous man-
quoit peut-être l'Ouvrage suivant, qui fait honneur
à un Savant qui l'a composé, & à la Nation qui en
a favorisé l'impression. *Polymetis or, an Enquiry &c.*
c'est-à-dire *Polymetis, ou Recherches sur le rapport qui
se trouve entre les Ouvrages des Poètes Latins, & les
morceaux qui nous restent des anciens Artistes, où l'on
s'attache à expliquer les uns par les autres.* Par *Mr.*

Spence. *En folio*. Peu de Savans eussent été aussi pressés que celui-ci à entreprendre un pareil Ouvrage. Après avoir occupé pendant dix ans une Chaire de Professeur en Poésie à Oxford, il en a passé à peu près cinq à visiter dans les Pays étrangers & surtout à Florence & à Rome les principaux monumens de l'Antiquité. Cette succession de différens objets le porta à comparer ce qu'il voioit avec ce qu'il avoit si souvent lu dans les Poètes. L'idée étoit naturelle. On est même surpris qu'elle soit presque neuve, & qu'à la réserve du seul Addison notre Auteur ait songé le premier, quo les Poètes & les Artistes aient eu dans tous les siècles un génie peu différent, & les mêmes sujets à exprimer, ont du nous laisser des Ouvrages, qui s'éclaircissent mutuellement. Un Littérateur est volontiers prévenu en faveur des Sciences auxquelles il s'est consacré. Le nôtre avoue qu'à moins que d'être traitées d'une manière intéressante elles ne sont pas de la dernière importance. Si *Sextus, Ciceron* & les Auteurs du *Speilatour Anglois*, ajoute-t-il, ont pu donner un tout aimable à leurs leçons de Morale, ne pourroit-on pas les imiter dans des Traités de Critique? Il a essayé de le faire; & tant pour éviter le ton décisif que pour égaler son sujet, il a choisi la forme de Dialogue. *Polymetis* se trouve avec deux de ses amis à une Campagne, où il a rassemblé un grand nombre de Monumens Antiques. Il a fait faire des Copies ou du moins des Dessins de ceux qu'on conserve en d'autres lieux. Mais pour éviter la confusion, il s'est borné aux Etres imaginaires ou allégoriques adorés des Romains, & il a placé les morceaux qu'il a recueillis dans sept compartimens différens. Les grands Dieux occupent le premier, & le second renferme les Divinités ou plutôt les Vertus nécessaires au Genre humain & à la Société Civile. Les Dieux des quatre Elémens sont distribués dans les quatre Classes suivantes.

tes, & les Déesse infernales se trouvent au dernier rang. Nos Amis, avant que de visiter ces divers compartimens, s'entretennent de l'origine, des progrès, & de la décadence de la Poésie chez les Romains. Ils la trouvent d'abord foible & grossiere. Elle s'élève ensuite insensiblement à un degré de perfection où elle ne put se soutenir, & auquel succéderent l'ensuete, le mauvais goût, & la barbarie. Le sort des beaux Arts fut à peu près le même. Ainsi, pour juger des productions des Artistes & des Poètes, il faut les prendre dans la même époque, & se borner aux siècles, qui se sont écoulés depuis *Ennius* jusqu'à *Juvénal*. Ils examinent ensuite en détail les monumens, qui nous restent de ces tems-là, dans les divers genres qu'on a indiqués; ils en observent le dessein & les beautés, & s'informent des lieux où on les conserve. Leur but principal est de rechercher les attributs & les caractères, que les Sculpteurs, les Médailistes & les Poètes ont donnés aux mêmes Divinités. Au bas des pages se trouvent les passages des Auteurs Originaux, qui ont parlé des mêmes sujets, & à la fin de chaque entretien on a représenté par de très belles figures en taille d'oucelles Statues, les bas reliefs, & les Médailles, qui ont fait le sujet de la conversation. On n'auroit pas apparemment chicané *Mr. Spence* sur les usages que ce détail peut avoir. Il a cependant jugé à propos de consacrer les derniers Dialogues de son Livre, à montrer combien ces recherches sont utiles, pour entendre les anciens Auteurs, pour expliquer les Monumens de l'Antiquité, & pour conserver dans les Ouvrages modernes la simplicité & l'exactitude si estimées autrefois. Il finit en proposant un Plan, suivant lequel on pourroit continuer ce Parallele, en rassemblant en de nouvelles Classes les autres sujets de l'Antiquité.

Nous nous sommes un peu étendus sur un Ouvrage, qui intéresse les Savans de toutes les Nations, &

que son prix (a), & la forme de souscription, dans laquelle il a été publié, empêcheront d'être répandus tant qu'il le mériteroit. Nous ne dirons qu'un mot des doctes recherches contenues dans un Livre intitulé *Palaographia Britannica* &c. c'est-à-dire *Palaographie Britannique* No. II. ou *Seconde partie des Origines des Lettres*, où l'on défend la mémoire de *Dame Rase* des accusations de *Mr. Parkin Recteur d'Oxford*. On y éclaircit par occasion divers sujets d'Antiquité. *Mr. Stukeley Recteur de la Paroisse de toutes les Saints à Stamford. la 49. (b)*. Il s'agit de savoir si dans une croûte dont on ignore l'origine, des figures en bas-relief sont peu distinctes représentent la famille de *Henri II.* ou le martyre de *Thomas Becket*. *Mr. Stukeley* tient pour le premier sentiment, & *Mr. Parkin* pour le second, & l'un & l'autre traitent cette question & sont Antagonistes, avec autant de vivacité que s'il s'agissoit d'un point de Théologie.

Tanta ne celsibus ira?

Voici un Spectacle bien différent. Il y a environ douze ans que *Milord Hervey* proposa à *Mr. Middleton* quelques questions sur le Sénat Romain, au sujet desquelles l'Abbé de *Perce* avoit déjà été consulté de la part de *Milord Stanhope*. La réponse de *Mr. Middleton* ne parut pas plus satisfaisante à *Milord Hervey* que celle de l'Abbé ne l'avoit paru à l'un & à l'autre. En Angleterre l'Homme de qualité ne dédaigne pas d'être savant, il ose même se montrer tel: *Milord Hervey* étudia lui-même cette matière & fit un Système, composa une Dissertation, & la communiqua

(a) Il se vend deux guinées. (b) On a déjà parlé des premiers Ecrits publiés sur ce sujet. Voyez *Bib. Rais. Tom. XXXIII. p. 235. & Tom. XXXIV. p. 294.*

à Mr. Middleton. Celui-ci répliqua; les deux amis écrivirent diverses lettres pour se convaincre mutuellement; ils n'y réussirent point, & demeurèrent amis. C'est le précis des lettres, que Mr. Middleton écrit à cet illustre Antagoniste, qui fait la première partie d'un Livre, qu'il vient de publier sous ce titre *A Treatise &c.* c'est-à-dire *Traité sur le Sénat de Rome, En deux parties &c.* Par Conyers Middleton Dr, en Théologie & premier Bibliothécaire de l'Université de Cambridge. In 8o. La seconde partie de cet Ouvrage roule sur le pouvoir, les assemblées, les formalités, les délibérations, & les décrets du Sénat.

Jamais peut-être il n'y eut de dessein plus original que celui d'un de nos plus vieux & de nos meilleurs Comédiens, qui ne s'est pas contenté de la réputation d'avoir composé quelques Comédies assez bonnes, & de l'honneur d'être Poète de la Cour (a). Il a voulu ajouter à ses titres celui d'Ecrivain & de Savant. Il n'a pu lire la Vie de Cicéron, dont Mr. Middleton est l'Auteur, sans se sentir enflammé du désir de communiquer au Public les réflexions, que cette lecture lui a fait faire; C'est ce qu'il vient d'exécuter dans un assez gros Volume in 4o. sous le titre suivant; *The Character &c.* c'est-à-dire *Considérations sur le caractère & sur la conduite de Cicéron tirées de l'Histoire de sa vie composée par le Docteur Middleton, avec des Essais & des Observations sur les événemens les plus remarquables & les personnages les plus distingués de ces tems-là.* Par Colley Cibber Ecuyer. Les remarques de Mr. Cibber n'ont d'autre ordre que celui des pages de l'Ouvrage de Mr. Middleton, auquel elles ont rapport. Il ne faut pas croire qu'il se borne à Cicéron; son vaste génie embrasse plusieurs autres sujets, & les Lecteurs qui ne savent pas penser eux-mêmes, regretteroient-ils une demi-

guit-

(a) Voyez Voltaire *Lettres sur les Anglois.*

guinée que leur coûtera le Recueil des pensées de Mr. Cibber ? Elles pourront bien avoir pour eux le mérite de la nouveauté, car notre Auteur les assure qu'il ne les a empruntées de personne. Eh ! qui jamais avoit dit avant lui, que *Cicéron* étoit un homme fort vaillant, qu'il abusoit quelquefois de son éloquence, & qu'il auroit souvent de courage, que les Romains recherchoient une fausse gloire, que leur Gouvernement étoit fort corrompu, que *César* avoit beaucoup de bonnes qualités, & qu'il ne méritoit pas d'être assassiné ; &c. ? Le fils de Mr. Cibber, n'a pas le défaut de l'impertinence. Aussi pour la varier n'a-t-il eu qu'à se rappeler les divers caractères, qui l'ont fait briller sur le Théâtre Anglois. A la pompeuse déclamation de la Scène Tragique succèdent souvent dans la même page, le ton familier & le sel délicat des personnages subalternes de la Comédie.

The Letters of Pliny &c. c'est-à-dire *Lettres de Plin le Consul*, avec des remarques & des annotations. En deux Volumes in 8o. Mr. Melmoth, qui est l'Auteur de cette traduction, n'a point cherché à l'enrichir d'un grand nombre de notes. Celles qu'il a mises servent uniquement à l'éclaircissement des coutumes & des faits, dont il est fait mention dans ces lettres.

Les circonstances, dans lesquelles un Peuple se trouve, influent sur le genre des Ouvrages qu'on lui donne. La guerre qu'on pourfuit & qu'on abhorre, favorise le débit des Livres Suivans. *Mémoires* &c. c'est-à-dire *Mémoires sur les événements militaires les plus remarquables, qui se sont passés depuis l'année 1683, jusqu'en 1718. contenant un détail circonstancié des Batailles, des Sièges, &c. en Irlande & en Flandre, pendant les Règnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne; composés par Mr. Parker ci devant Capitaine dans le Régiment Royal d'Infanterie en Irlande, & publiés par son fils. In 8o.*

A Treatise &c. c'est-à-dire Traité sur la nécessité des Fortifications pour la sûreté & la conservation des Etats, Traduction Angloise son l'Original de Mr. Maigret Ingénieur, &c. Chevalier de l'Ordre de St. Louis. In 8o.

The Artachet, c'est-à-dire L'attaque & la défense des Places fortifiées en trois parties. On trouve dans la Table préparatif & les opérations nécessaires pour l'attaque, depuis le commencement jusqu'à la fin d'un Siège.

La Table roule sur la manière de défendre chacun des Ouvrages; & la III^e. renferme un Traité sur les Mines &c. Pour l'usage de l'Académie Royale de Woolwich. Par Jean Muller Professeur d'Artillerie & de fortifications. Avec trente planches en taille d'once. In 8o. C'est ici la continuation de l'Ouvrage, dont on a parlé dans le Volume précédent de cette Bibliothèque. Mr. Muller y paroît également maître de son sujet, & judicieux à rassembler & à perfectionner les découvertes des Vanban & des Bélidor. Son Traité des Mines est d'autant plus curieux que les principes dont il se sert sont plus différents de ceux qui ont été généralement recus. Les expériences que Mr. de Megrigni avoit faites sur ce sujet à Tournai, du tems de Mr. de Vanban, avoient donné lieu à deux opinions erronées, l'une que le rayon de la base du fourneau devoit être égal à la ligne de la moindre résistance, & l'autre qu'une charge trop forte affoiblissoit l'effet. Diverses expériences faites à la Fère depuis 1725. jusqu'en 1730. renverserent ces fausses règles. Elles furent faites sous la direction de Mr. Bélidor; & Mr. Muller en fut le témoin. Ce fut sur ces expériences que Mr. de Vallière forma de nouvelles Tables sur la charge & sur les effets des Mines. Quoique l'effet de ces mines eut donné lieu de conclurre que l'excavation du terrain avoit une figure approchante de celle d'un paraboloïde, & que Mr. Bélidor se fut déclaré pour cette figure dans son Cours de Mathématiques, il a depuis changé d'avis, & il préfé-

re la figure Conique dans un Mémoire manuscrit sur les mines, que Mr. Muller paroît avoir lu, mais qui ne l'a pas persuadé. La diversité du terrain empêche d'exactitude qu'on ne forme sur ce sujet aucune hypothèse générale; mais si celle qui répond le mieux à la plupart des cas mérite la préférence, la figure parabolique doit l'emporter suivant Mr. Müller. Ce sera certainement celle de l'excavation de la Mine, tant que la densité du terrain se trouvera uniforme, ou qu'elle suivra en croissant ou en décroissant une certaine régularité. C'est sur cette hypothèse que notre Auteur a composé ses Tables, pour déterminer les charges des Mines. Elles l'emportent même sur celles de Mr. de Vallure pour l'épargne de la poudre.

Il est heureux qu'on ait commencé à calculer la valeur de la vie moyenne des hommes, avant ces affreuses années, où les guerres l'ont si fort diminuée. C'est sur les Registres mortuaires de la Ville de Londres depuis 1728. jusqu'en 1738. qu'on vient de nous donner un nouvel Ouvrage en Anglois intitulé *La Valeur des Rentes à vie*. par Jaques Hodgson Membre de la Société Royale, & Maître de l'Ecole Royale de Mathématiques. In-4o. La lecture de ce livre m'a donné lieu de faire quelques observations, qui me paroissent intéressantes. 1o. Dans les Registres de Londres, on ne fait aucune mention des Etrangers qui y meurent, & de ceux qui y sont nés & qui en sortent. Si le nombre & l'âge des uns ne diffère que peu du nombre & de l'âge des autres, les Tables seront justes; elles ne sauroient l'être s'il y a à cet égard une grande inégalité. 2o. Ne seroit ce pas en partie à cette omission, que doit être attribuée l'énorme disproportion, qui se trouve entre ceux qui meurent dans les divers âges à Breslaw & à Londres? La différence de l'éducation fait-elle seule qu'à Breslaw la moitié de ceux qui naissent vit jusqu'à 41. ans, & qu'à Londres cette moitié n'est plus de l'âge de dix?

dit? Dans la jeunesse on vient s'établir dans les grandes Villes; on les quitte avec peu de regret dans un âge avancé. 30. Sur un certain nombre d'enfans, celui de ceux qui meurent avant l'âge d'un an l'emporte prodigieusement sur celui de ceux que la mort enleve à tout autre âge. Il diminue ensuite par degrés, & est presque aussi petit depuis treize ans jusqu'à seize que depuis 85 jusqu'à 88. L'âge de puberté fait augmenter ce nombre, qui croît ensuite par degrés assez uniformes jusqu'à 42 ans, & décroît de nouveau d'une manière également graduelle jusqu'à l'âge de 96 ans, qu'on peut regarder comme le terme le plus reculé de la vie des hommes.

An Essay &c. c'est à dire *Essai sur l'explication des Phénomènes de l'Electricité*, par le moyen de l'Ether du Chevalier Newton; en trois Ecrits de Mr. B. Wilson, qui ont été lus à la Société Royale. In 80. Les conjectures contenues dans la lettre à Mr. Boyle, dont on a donné une traduction dans cette Bibliothèque (a), & que Mr. Bryan Robinson a fort étendue dans une Dissertation publiée à Dublin, sont appliquées ici fort ingénieusement aux Phénomènes les plus surprenans de l'Electricité.

Des Nouvelles postérieures que nous avons reçues de Londres nous apprennent à ce dernier sujet un cas tout à fait intéressant & dont on est fondé à concevoir de grandes espérances. C'est le premier fruit Physique dont nous ayons entendu parler encore de ce nouveau Phénomène. Voici ce passage curieux.

Le 30 Janvier V. St. on lut à l'Assemblée de la Société Royale une relation bien attestée d'Irlande, sur les salutaires effets de l'Electricité, éprouvés sur un homme paralytique de plusieurs années, qui après 15 ou 20 Electrifications, dont il sentit vivement les

(e) Rem. XXXV. p. 154.

À Monsieur les Auteurs de la Bibliothèque Raisonée.

Messieurs.

L'Extrait que vous avez donné, dans le dernier volume de votre Journal, du Livre d'un certain *Haxfeld*, intitulé, *la Découverte de la Vérité*, étant parvenu à Monsieur de Wolff, il n'a pu manquer d'être son scandalisé de l'insolence qu'a eue ce misérable Auteur, de présenter au Public ce Systeme de folie, sous son approbation. Comme cette fourberie pourroit faire plus ou moins d'impression, dans un Pays où bien des gens, ont encore des Idées si bizarres de la Philosophie, il souhaite que vous ayez la bonté, d'insérer dans votre Journal la Lettre suivante, traduite de l'Original Allemand.

LETTRE de Mr. de Wolff à Mr. Koenig.

Monsieur.

Après avoir lu l'Extrait (a) que vous avez eu la bonté de m'envoyer de l'Ouvrage de *Haxfeld*, mon étonnement a augmenté; qu'un Auteur de cet ordre, ait osé décorer de mon approbation, un tel ramas d'Impertinences & d'Impiétés, sans que ceux qui travaillent à vos Journaux, aient songé à me justifier à cet Egard, conformément à l'avertissement qu'au premier bruit de cette Imposture, je fis publier, dans les Actes de Leipzig du mois de Decembre de l'année passée, & qui doit être parvenu à leur connaissance, (b).

(a) Cet Extrait se trouve, dans la seconde Partie du Tome XXXVI. Page 367.

(b) Mr. de Wolf parvint à s'en procurer le plus de bas qu'on fait acquiescement en Hollande de ces Actes.

J'avoue Monsieur que les preuves réitérées, données depuis plus de trente ans, au Public, de ma façon de penser, en matière de Philosophie, & de Religion, & les événemens dont ma vie a été marquée, à la confusion de mes Ennemis, doivent m'inspirer la juste confiance, que désormais aucune Impudence ne sera capable d'infecter la pureté de ma Doctrine & de mes Sentimens, par le venin de la Calomnie, & de la fautive Imputation; cependant je ne saurois m'empêcher d'être très-sensible à cette nouvelle espèce d'injure, & de regarder comme un affront atroce, l'effronterie qu'a eu cet homme de prétendre employer mon nom, pour accréditer la Prophanation & le Desordre, dans le tems, que je suis occupé à publier des Ouvrages dont l'unique but est, de répandre la lumière & la vertu parmi les hommes, & d'affermir les fondemens de la Religion, & du Gouvernement, contre les attaques des prétendus Esprits forts, lesquels, comme vous savez, j'ai toujours rangés dans la dernière classe des Esprits sensés.

Il ne s'est jamais rien passé entre moi, & l'Auteur de ce méchant Livre, qui puisse ressembler à une approbation. Il y a quelques années, lorsque j'étois Pro-Rector & fort surchargé d'affaires, qu'il passa chez moi, venant de Berlin, & m'apportant une Lettre de recommandation d'une Personne de qualité, qui me pria de lui faire trouver des souscriptions pour un Livre qu'il souhaitoit de publier sur l'*Insuffisance des Principes de Des-Cartes, et de Newton pour la véritable Philosophie*.

Mais ayant été informé par sa bouche, qu'il avoit simplement l'Intention de composer ce livre, qui ne l'étoit pas encore, je lui répondis, ce qui est naturel, que je ne pouvois pas souscrire pour un Livre non-composé, & encore moins y engager d'autres par ma recommandation. Cependant comme il me pro-

duisit

disfit une longue Liste de ceux qui avoient souscrit à Berlin, où je vis les noms de plusieurs Personnes Respectables, & que d'ailleurs le Personnage me parut avoir fort besoin de ce petit secours, je crus, que je pouvois bonnement hazarder d'en faire autant, & par là satisfaire en partie à la Recommandation qu'il m'avoit apportée.

Si mes occupations m'eussent permis, d'entrer en conversation avec lui, je n'aurois pas tardé à découvrir des Echantillons de son travers. On me manda bientôt de Leipzig, qu'il s'y faisoit connoître sur le pied d'un Fanatique, & Ignorant achevé, qui ne savoit que s'emporter en Invectives contre *Des-Cartes* & *Newton*; avis qui me détermina, de faire insérer dans les Actes de Leipzig l'avertissement en question, à la première nouvelle que j'eus du sort que son Livre avoit subi à la Haye.

Telle est l'histoire de cette souscription, qui ayant regardé un Livre, dont je n'avois pas vu le premier mot, ne pourra pas être interprétée raisonnablement, comme une Approbation du contenu.

Il seroit assez nouveau assurément de me voir avec connoissance de cause donner mon applaudissement à un livre dans lequel tout est contraire à mes Principes, & aux vérités que j'ai tâché d'établir avec tant de soin; & de me voir signer, que *Newton* étoit un Ignorant & *Des-Cartes* un fou, après tant d'Eloges que j'ai donnés, dans toutes les occasions, aux mérites de ces grands Hommes, & enfin approuver les plus grandes extravagances qui soyent jamais sorties d'une cervelle dérangée.

Il étoit superflu sans doute, par rapport aux Personnes, qui me connoissent particulièrement comme vous Monsieur, ou qui ont lu mes Ouvrages, que je perdisse un seul mot, pour prévenir les Impressions que cette approbation supposée pourroit faire; ce-
pen-

pendant ayant appris par expérience, que le Monde est rempli de plusieurs Espèces de *Hazards*, & que la République des Lettres a les siens, j'ai cru devoir déclarer, que je n'ai jamais vû le Livre en question ni Manuscrit ni Imprimé. Ayez la bonté, Monsieur, de faire en sorte que vos Journaux informent au plutôt le Public de ce desaveu, Vous obligerez sensiblement, Votre, &c. &c.

DE WOLFF.

à Halle le 17 d'Aout

1746.

CATALOGUE des Nouveaux Livres Latins
qui se trouvent chez W E T S T E I N.

- A** Nallus Triangulorum, 4 fig.
Burmanni Specimen Novæ Editionis Anthologiae Latinæ, & Animadversionum ad Epigrammata & Carmina Veterum Poëtarum Latinorum Prodrômus, 4.
Castelli Lexicon Medicum Græco Latino Editio Nova, 4.
Ciceronis Opera cum selectis Commentariorum ex Editione novæ Olivetæ, 4. IX. Tomi. Editio Secunda emendatissima.
Diodori Siculi Bibliotheca Historica Græcæ & Latine ex Recensione ac Notis. P. Wesselingii, folio. II. Tomi.
Idem Opus charta magna, fol.
Disputationes Anatomicæ Selectæ Halleri, 4. fig.
Livius ex Editione ac Notis Drakenborch, Tomus VII. & ultimus. 4.
Sallustii quæ extant, Editio nova Emendatissima, ac Notissima sine Notis, 24.
Sophoclis Tragediæ quæ extant Græcæ & Latine, additæ sunt Lectiones Variantes, Notis Johnson, 8. II. Tomi.
Stapferi Institutiones Theologiæ Polemicæ Universæ, 8. V. Tomi.
Virgilius cum integris & emendationibus Commentariis Servii, Philargyrii, Pierii. Accedunt Urfini, Fabricii, Nallii, Fabrii, & aliorum ac præcipue Nicolai Heinsii notæ nunc primum editæ, quibus & suas in omni opere animadversiones, & Variantes in Servium Lectiones addidit P. Burmannus, IV. Tomi.
Idem Opus Charta magna, 4.

donnât une longue Liste de ceux qui avoient souscrit à Berlin, où je vis les noms de plusieurs Personnes Respectables, & que d'ailleurs le Personnage me parut avoir fort besoin de ce petit secours, je crus, que je pourrois bonnement hazarder d'en faire autant, & par là satisfaire en partie à la Recommandation qu'il m'avoit apportée.

Si mes occupations m'eussent permis, d'entrer en conversation avec lui, je n'aurois pas tardé à découvrir des Echantillons de son travers. On me manda bientôt de Leipzig, qu'il s'y faisoit connoître sur le pied d'un Fanatique, & Ignorant achevé, qui ne savoit que s'emporter en Injures contre *Des-Cartes* & *Newton*; advis qui me détermina, de faire insérer dans les Actes de Leipzig l'avertissement en question, à la première nouvelle que j'eus du sort que son Livre avoit subi à la Haye.

Telle est l'histoire de cette souscription, qui ayant regardé un Livre, dont je n'avois pas vu le premier mot, ne pourra pas être interprétée raisonnablement, comme une Approbation du contenu.

Il seroit assez nouveau assurément de me voir avec connoissance de cause donner mon applaudissement à un livre dans lequel tout est contraire à mes Principes, & aux vérités que j'ai tâché d'établir avec tant de soin; & de me voir signer, que *Newton* étoit un Ignorant & *Des-Cartes* un fou, après tant d'Eloges que j'ai donnés, dans toutes les occasions, aux mérites de ces grands Hommes, & enfin approuver les plus grandes extravagances qui soyent jamais sorties d'une cervelle dérangée.

Il étoit superflu sans doute, par rapport aux Personnes, qui me connoissent particulièrement comme vous Monsieur, ou qui ont lu mes Ouvrages, que je perdisse un seul mot, pour prévenir les Impressions que cette approbation supposée pourroit faire; cependant

pendant ayant appris par expérience, que le Monde est rempli de plusieurs Espèces de *Hazards*, & que la République des Lettres a les siens, j'ai cru devoir déclarer, que je n'ai jamais vu le Livre en question ni Manuscrit ni Imprimé. Ayez la bonté, Monsieur, de faire en sorte que vos Journaux informent au plutôt le Public de ce désaveu, Vous obligerez sensiblement
Votre, &c. &c.

De Wolff.

Halle le 17 d'Aout

1746.

CATALOGUE des Nouveaux Livres Latins
qui se trouvent chez W E I S T E I N.

- A** Nallii Triangulorum, 4 fig.
Burmanni Specimen Novæ Editionis, Anthologia Latinæ, & Animadversionum ad Epigrammata & Carmina Veterum Poëtarum Latinorum Prodrômus, 4.
Cædoli Lexicon Medicum Græco Latinum Editio Nova, 4.
Ciceronis Opéra cum selecta Commentariorum ex Editione novæ Olivari, 4. IX. Tomi. Editio Secunda emendatissima.
Diodori Siculi Bibliotheca Historica Græce & Latine ex Recensione ac Notis. P. Wesselingii, folio 11. Tomi.
Idem Opus charta magna, fol.
Disputationes Anatomicæ Selectæ Halleri, 4. fig.
Livius ex Editione ac Notis Drakenborch, Tomi VII. & ultimus. 4.
Sallustii quæ extant, Editio nova Emendatissima, ac Notissima sine Notis, 24.
Sophoclis Tragediæ quæ extant Græce & Latine, additis sunt Lectiones Variantes, Notis Johanson, 2. II Tomi.
Stapferi Institutiones Theologiæ Pœmiciæ Universæ, 2. V. Tomi.
Virgilius cum integris & emendationibus Commentariis Servii, Philargyii, Pierii. Accedunt Ursini, Fabricii, Nallii, Fabri, & aliorum ac præcipue Nicolai Heinsii notæ nunc primum editæ, quibus & suas in omne opus animadversiones, & Variantes in Servium Lectiones addidit P. Burmannus, IV Tomi 4.
Idem Opus Charta magna, 4.

1747

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. M ÉMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES de SUEDE pour les années 1739, 1740 & 1741. Page 3	3
II. MELANGE HARLYEN ou Recueil de Brochures &c. Traitez rares &c. le Tome III. 23	23
III. LAIQUE d'HESECHIUS par J. ALBERTI. Le Tome premier. 65	65
IV. DESCRIPTION de l'Islande, du Groenlande, &c. du Détroit de Davis par J. ANDERSON. 75	75
V. LA NECESSITE du CULTE PUBLIC parmi les CHRETIENS établie & défendue par Mr. A. DE LA CHAPELLE. 87	87
VI. VIE de CHARLES XII. Roi de Suède par NORD- STRÖM. Second Extrait. 113	113
VII. LETTRES PHILOSOPHIQUES sur les PHYSIONO- MIES. 137	137
VIII. SERMON d'ADIEU prononcé par Mr. BARAT- TIER. 145	145
IX. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'An- née 1744. 158	158
X. HISTOIRE GENERALE des VOYAGES. 188	188
XI. SERMONS sur DIVERS SUJETS par Mr. FAIGEAUX. 214	214
XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 222	222



BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois
D'AVRIL, MAI & JUIN,
1747.

TOME TRENTE-HUIT.
Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVII.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois
d'Avril, Mai & Juin,

1747.

A R T I C L E I.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ τῆ ΕΡΕΣΙΟΥ περὶ τῶν ΛΙΘΩΝ βί-
βλος; THEOPHRASTUS's History of Stones,
&c.

C'est - à - dire :

*Le Livre de THEOPHRASTE sur les Pierres, ac-
compagné d'une Traduction en Anglois, & de
Notes Critiques & Philosophiques, qui con-
tiennent l'Histoire moderne des Pierres pré-
cieuses, &c. décrites par cet Auteur, & celle
de plusieurs autres Fossiles naturels. Par JEAN
HILL. On y a ajouté deux Lettres, l'une à Mr.
J. PARSONS Dr. en Médecine & Membre de la
Société Royale sur les couleurs du Saphir & de
la Turquoise, l'autre à Mr. M. FOLKES Doct.
en Droit & Président de la même Société, sur*
A 2 les

les effets des divers dissolvans du Cuivre. A Londres, chez C. Davis Imprimeur de la Société Royale. In 8. pag. 211. sans l'Epître Dédicatoire & la Préface. 1746.

L'ignorance est la source de l'admiration excessive & du dégoût mal fondé qu'on a eu pour les Anciens. Plusieurs faits qu'ils nous ont transmis ont été successivement reçus & rejettés, par ce qu'ils étoient merveilleux. On commence à revenir de la prévention. On ne croit plus que les Anciens soient des guides infailibles, mais on voit en les étudiant, qu'ils nous ont prévenus dans plusieurs de nos découvertes & dans la plupart de nos Systèmes.

Le Livre, dont Mr. *Hill* nous donne une nouvelle Edition, fournit diverses preuves de cette vérité. On y voit un Auteur de deux mille ans mieux instruit sur les principes, la nature, & les différences des Corps naturels, que plusieurs Philosophes modernes. La plupart des erreurs qu'on lui a reprochées, ne viennent que de ce qu'on l'a mal entendu & plus mal encore expliqué. Dans un Ecrivain aussi Laconique, le moindre mot ou omis ou défiguré par des Copistes altère le sens, & souvent les Commentateurs au lieu de le rétablir, l'altèrent encore davantage. *Plin*e lui même, sur l'autorité duquel on a si souvent cité *Théophraste* l'a plus d'une fois très infidèlement copié. On devroit donc souhaiter de pouvoir s'instruire dans *Théophraste* lui même de ce qu'il a pensé. Eh! comment le faire dans les Editions précédentes de ce Traité? Pleines de lacunes & de fautes, elles n'offroient en une infinité

nité d'endroits que des sens ou faux ou impar-
 faits. Pour corriger ces erreurs & pour suppléer à
 ces vuides, il ne suffisoit pas d'être Critique. Il
 falloit posséder des connoissances, qui ne s'ac-
 quierent que par des études aussi difficiles que
 peu communes. Heureusement Mr. *Hill* les a
 réunies. Engagé depuis plusieurs années à une
 Histoire des Terres Médicinales, il s'est trouvé
 un recueil de productions naturelles, qu'il n'a
 eu qu'à comparer avec le texte de son Auteur,
 pour démêler sa pensée en un grand nombre
 d'endroits, où faute de ce secours elle eut été
 inintelligible. On pardonnera sans doute à Mr.
Hill d'avoir peut-être par cette méthode fait dire
 quelquefois à son Auteur, ce qu'il auroit dû di-
 re, ou ce qu'il eut dit s'il eut été Mr. *Hill*. Celui-ci
 n'a pas négligé les secours que lui fournissoient &
 les Auteurs Anciens, qui ont traité les mêmes
 sujets, & les Modernes, qui ont travaillé à les
 éclaircir. Mrs. de *Laet* & *Saumaïse* lui ont été
 le plus utiles. Il a vérifié ce que ces Savans n'a-
 voient souvent fait qu'entrevoir, & quelque pré-
 venu qu'il fût pour eux & surtout pour le der-
 nier, il les a quelquefois critiqués, mais toujours
 avec cette modeste répugnance, que le véritable
 savoir inspire. Ajoutons pour donner une juste
 idée de cette Edition, que l'impression & surtout
 celle du Texte Grec est fort jolie & assez correc-
 te, que la traduction Angloise est une espèce de
 Paraphrase très libre, & que les Notes de l'Édi-
 teur n'ont pas le défaut de l'Auteur Original. On
 pourroit plutôt les trouver un peu diffuses, mais
 le nombre de choses curieuses qu'elles renfer-
 ment dédommage de leur longueur.

Les Principes généraux que *Théophraste* reconnoît dans la Nature, sont au nombre de deux ; la Terre & l'Eau. Il se rapproche par cette simplicité des Philosophes modernes, qui, après avoir découvert combien peu les cinq Principes des Chimistes méritoient ce nom, n'en ont retenu que la Terre & l'Eau. A ces Principes que les sens découvrent dans tous les Corps, & qui sont les seuls qu'ils découvrent, on a cru être en droit d'en ajouter un autre, auquel les Chimistes donnent le nom d'Acide, & les Métaphysiciens celui de Feu. Mais les uns & les autres écartent de ces mots leur sens ordinaire, & ne s'en servent que pour désigner une cause inconnue d'effets universels.

Mais si *Théophraste* a connu une partie de la vérité, il n'a pas évité l'erreur. Celle où il est tombé, en faisant de l'Eau la base des Métaux & de la Terre celle des Pierres peut être facilement excusée. On n'avoit pas de son tems poussé l'art des Analises aussi loin qu'on l'a fait depuis, & ce n'est que par des opérations pénibles qu'on a découvert que les Métaux contiennent une véritable Terre vitrifiable, & que les cailloux les plus durs ne sont jamais entièrement privés d'Eau.

La Nature paroît avoir employé deux moyens généraux à la formation des Pierres, & Mr. *Hill* les désigne d'après *Théophraste* par les termes d'*Affluxion* & de *Percolation*. La Gravité dans le premier cas, & dans le second le passage de l'Eau au travers des Couches solides ont probablement été les agens. (a) Les parties de tous
les

(a) Le Système que Mr. *Hill* expose ici n'est que celui
de

les Corps confistoient en Atomes séparés & flottans dans un Cahos confus. L'Esprit du Créateur les mit en mouvement, & sur le champ ces particules se séparèrent, & se précipitant dans des tems inégaux à des profondeurs proportionnées à leurs poids, elles formèrent des Couches homogenes aussi différentes que les molécules, dont elles furent composées. Ainsi avant le Déluge, la Science des Minéraux eut été une Science facile. Mais cette inondation universelle produisit une nouvelle dissolution peu différente de celle du premier Cahos. Les particules pierreuses métalliques & terrestres cessant d'être soutenues & agitées par les eaux, se précipitèrent de nouveau & descendirent à proportion de leur pesanteur. Mais elles ne se rangèrent plus comme autrefois en Couches homogenes. Des corps de différente nature mais d'une gravité égale formèrent entre eux de nouveaux Composés. Des substances étrangères, telles que des coquillages se trouverent par la même loi incorporées dans des masses pierreuses, au-dessus desquelles se placèrent des matieres plus legeres. Les mouvemens de l'eau, des tremblemens de terre, & d'autres dérangemens interrompirent en différens endroits & de diverse maniere une régularité déjà si imparfaite. Mais enfin ces couches parallèles formées par l'apposition de particules, qui avoient au moins entre elles le rapport du poids, paroissent avoir eu la même origine, & c'est ce qu'on nomme l'*Affluxion*.

Qu'on

de Mr. Woodward. On peut voir ce qui en a été dit dans cette Bibliotheque Tom. XVIII.

Qu'on suppose à présent, que ces couches solides n'ont pas été inaccessibles à l'eau, & que celle-ci en s'insinuant au milieu d'elles en a séparé peu à peu des particules semblables, qu'elle a abandonnées ensuite dans les fentes de ces couches, & l'on aura une idée de la *Percolation*. C'est ainsi que les Cristaux, les cailloux &c. ont été produits. Quelquefois la matière pierreuse détachée par des veines d'eau, & coulant avec elles autour de divers corps, s'est attachée à eux en forme d'incrustation. D'autres fois pénétrant avec l'eau au travers des roches, & découlant avec elle du sommet des cavernes, elle a pris le nom de *Stalactite*, ou bien se ramassant au fonds des grottes en masses solides, elle a formé des *Stalagmites*. Mais dans tous les cas, plus les particules se sont trouvées uniformes, plus les Composés ont été purs & similaires.

C'est une question des plus difficiles que celle de la cohésion. *Théophraste* croit que le chaud & le froid en sont les causes. Mr. *Hill* l'explique par l'attraction, & il justifie ensuite l'idée de son Auteur. La chaleur, en dissipant les particules aqueuses, qui empêchent le contact intime, & le froid en prévenant l'évaporation des principes constituans, contribuent à la consistance des diverses substances minérales.

Jusqu'ici nous avons suivi pas à pas *Théophraste* & son Commentateur. Il s'agissoit de leurs principes, ou du moins de ceux de Mr. *Hill*. Mais nous n'oserions nous engager avec eux dans le détail des diverses substances qu'ils décrivent, en les distinguant suivant leurs qualités générales & particulières. Il nous convient mieux de déta-

cher

cher de nos deux Auteurs quelques particularités intéressantes.

Les pierres des Mines tiennent plusieurs de leurs propriétés des Métaux qu'elles renferment. Le Plomb donne aux concrétions Métalliques une figure cubique & une teinture jaunâtre. La figure est romboïdale, & la couleur rouge dans des Mines de fer. L'Etain produit des pyramides quadrilatères, dont la couleur est noire, & le cuivre communique aux pierres une teinture ou verte ou bleue, suivant la nature de son dissolvant. Les couleurs des pierres précieuses ont la même origine. Notre topaze, qui est le crisolite des Anciens, doit sa couleur au plomb, & la topaze des Anciens, qui est notre crisolite a outre la couleur jaune un mélange de verd que le cuivre donne. Des solutions différentes de ce dernier métal forment ou l'Emeraude ou le Saphir. Le Fer teint en rouge les rubis & les grenats, & lorsqu'il se mêle avec du fer, la matière cristalline devient de l'ordre des hiacinthes.

Notre hiacinthe au reste bien différente de celle des Anciens, qui par sa couleur violette entre dans la classe des améthistes, répond mieux à la description du *Lapis Lynceus*. Ce nom avoit été donné à cette pierre, par ce qu'on la croyoit produite par l'urine du Lynx. *Théophraste* & *Plin* disent qu'elle étoit dure, transparente, & de la couleur du feu. Ces caractères conviennent parfaitement à cette espèce de hiacinthe, qui, par sa couleur de la flamme mêlée d'un rouge foncé, a mérité le nom de *labelle*.

Les merveilles attribuées à l'escarboucle ont paru incroyables, & on a désespéré de trouver la

Pierre désignée par ce nom. Mais tout le merveilleux dispaçoit, dès qu'on se donne la peine de lire ce que *Théophraste* en dit, *Sa couleur est rouge*, dit-il, *& tenue au Soleil elle ressemble à un charbon allumé* (a). Or à suivre ce récit, rien n'empêche que notre grenat véritable ne soit cette escarboucle si précieuse de Carthage, puisqu'exposé au Soleil il a tout le feu & tout l'éclat que les Auteurs lui attribuent. Il paroît au reste que sous le nom d'escarboucle les Anciens comprenoient toutes les pierres rouges, dont nous avons fait nos rubis & nos grenats.

Voici un autre fait expliqué avec la même simplicité. *L'émeraude*, dit *Théophraste* (b) *a des propriétés particulières, car elle change l'eau en sa propre couleur. Une pierre d'une grosseur médiocre n'a cet effet que pour une petite quantité de l'eau où elle est mise; une grande l'a pour le tout. Une mauvaise pierre n'agit que sur la petite quantité d'eau autour d'elle.* On a cru que l'Auteur Grec avoit en vue quelque teinture tirée de l'émeraude par le moien de l'eau; mais selon Mr. *Hill* il n'a voulu dire autre chose si ce n'est que l'eau au travers de laquelle on voit une émeraude paroît verte. Si c'est là la pensée de *Théophraste*, ce

(a) Ἐρυθρὸν μὲν τῷ χρώματι, πρὸς δὲ τὸν ἥλιον τιθίμα-
γον, ἀνθρακος καιομένης ποιεῖ χροῖον.

(b) Comme j'ai suivi la traduction de Mr. *Hill*, il me paroît nécessaire de rapporter l'original. pour qu'on puisse le comparer avec elle.

Ἡ δὲ σμάραγδος καὶ δυνάμει τις ἔχει. τῷ τε γὰρ ὕδατος...
ἰσομοιῦται τὴν χροῖαν ἑαυτῇ, μετρία μὲν ὅσα ἰλάττοις, ἢ
μολύβῃ, πικρῶς, ἢ δὲ χιιρίτῃ, τῷ καθ' αὐτὴν μοιοῦτο.

ce que je ne voudrois pas nier, il ne me paroît pas avoir dit rien de fort extraordinaire. Cette *propriété*, si je ne me trompe, n'est pas *particulière* à l'émeraude; toute autre pierre colorée l'auroit dans le même cas.

L'origine du Succin, sur laquelle les Auteurs ont hasardé tant de fables & d'hipothèses se trouve fixée par *Théophraste* de la même manière qu'elle l'est à présent par les plus judicieux Naturalistes. C'est une pierre dit-il qu'on tire de la *Ligurie*. Les observations faites en Prusse & en divers autres païs confirment ce sentiment. On est revenu des erreurs de ceux, qui ont fait du Succin, ou la resine de quelques arbres, ou la graisse de certaines baleines. La vertu qu'il a d'attirer les corps légers n'a pas échappé à l'Auteur Grec, qui pour cette raison après avoir parlé du Succin, décrit la pierre d'Aiman. Celle-ci paroît n'avoir été connue que par sa vertu d'attirer le fer. Cette pierre étoit fort rare du tems de *Théophraste*; si elle avoit été plus commune, peut-être des siècles plus modernes n'auroient pas eu l'honneur de l'invention de la Bouffole.

Il n'y a guère plus de trente ans, qu'on fait que les Turquoises sont des os pétrifiés, qui doivent leur couleur bleue à une matière noirâtre, qui paroît en forme de points & de veines, & s'étend par l'action du feu. Il ne falloit pas moins que l'autorité & les observations de Mr. de *Reaumur*, pour admettre ce *paradoxe*, car c'est sous ce nom qu'il est annoncé dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. (a) Mais si l'on en croit Mr. Hill

les
(a) *Hist. de l'Acad. des Scienc. p. 1. & pag. 174. des Mémoires*. Il est surprenant que Mr. Hill qui paroît être
au

les observations de *Théophraste* ont précédé celles du Naturaliste François; du moins dans le point principal. L'Auteur Grec venoit de parler des pierres les plus précieuses. *Il y en a encore quelques autres*, ajoute-t-il, *telles que l'ivoire fossile, qui paroît marbrée de noir & de blanc, & le saphir foncé.* (a) Il s'agit là évidemment de ce noir bleuâtre, qui forme dans les Turquoises qu'on tire de la mine les points, les veines, & les bandes, dont elles paroissent semées dans toute leur substance. *Théophraste* se sert immédiatement après du mot *μέλανα*, pour désigner le bleu foncé d'un saphir. Il ne paroît pas cependant que l'art de colorer également la Turquoise par le moyen du feu fût connu du tems de cet Auteur.

Mr. *Hilla* fait des recherches très curieuses sur cette matière étrangere, que les Turquoises renferment; & il s'est convaincu que c'est une teinture de cuivre, qui donne à ces substances osseuses une couleur ou verte ou bleue, suivant la nature du dissolvant de ce Métal. Mr. de *Reaumur* avoit déjà eu ce soupçon; mais ce n'en est plus un

au fait des découvertes des Philosophes François n'ait fait aucune mention de ce mémoire de Mr. *Reaumur*.

(a) Εἰσι ὃ καὶ ἄλλαι τίνες, οἷον ὃ τι ἐλέφας ὀρυκτός, ποικίλος μέλανι (καὶ λευκῷ) καὶ ἢ παλῶσι σάπφειρον. οὗτοι γὰρ μέλανα. *Pline* traduit ainsi ce passage *Theophrastus autem est & odor fossile candido & nigro colore inveniri.* Il ne me paroît pas tout à fait démontré que *Théophraste* ait su que la Turquoise avoit été une matière osseuse. Peut-être ne lui donne-t-il le nom d'ivoire fossile, qu'à cause de sa ressemblance avec des dents d'Eléphant; de la même manière qu'un Naturaliste moderne nommé *Gai de la Brosse* l'appelloit *Licorne minérale*, uniquement parce qu'elle ressembloit à la corne d'un Animal. *Mém. de l'Ac. des Sc. p. 179.*

un; c'est une véritable découverte, que Mr. *Hill* nous paroît avoir démontrée, dans les Lettres qui sont à la fin de son Livre. On avoit prétendu que la matiere colorante de la Turquoise & du Saphir étoit un Saffre natif; que le cuivre ne pouvoit donner de teinture assez foncée, & enfin que puisqu'on nous nous servons de Saffre pour colorer nos verres, il y avoit apparence que nous ne faisons en cela qu'imiter la Nature. L'examen de ces difficultés a engagé Mr. *Hill* à de nouveaux éclaircissimens, & à des expériences très curieuses, dont nous ne saurions donner le détail. Il révoque en doute l'existence du Saffre natif. Celui que nous connoissons est un ouvrage de l'art; & la maniere de le préparer ne permet guère de s'imaginer, qu'on puisse trouver une telle substance dans le sein de la terre. Il est aussi absurde de décider que le bleu de nos verres & celui des pierres précieuses est le même, qu'il le seroit de conclurre de la ressemblance des couleurs que ce dernier ne diffère point du bleu de Prusse. Le feu, qui donne à nos verres leur couleur, priveroit les Saphirs & les Turquoises de celle que la Nature leur a donnée. A toutes ces preuves négatives Mr. *Hill* en ajoute de positives & de plus frappantes encore. Il a séparé des Turquoises leur matiere colorante, & en l'exposant à divers dissolvans, il a vérifié que le cuivre en faisoit la base. S'étant mis ainsi sur les voies de la Nature, il a fait des teintures de ce Métal d'un bleu plus obscur que celui des Saphirs & des points noirâtres de la Turquoise. La Société Royale a vu des Turquoises artificielles de sa façon que des Con-

nois-

noisseurs n'ont su distinguer des naturelles. Une seule difficulté eut peut-être fait balancer Mr. *Hill*, malgré toutes les preuves qu'il avoit de son opinion. Sa teinture avoit été faite par le moyen d'un Alkali volatil, & les Chimistes soutiennent que ce sel est le seul qui tire du cuivre une couleur bleue. Mais quelle apparence de trouver dans la Terre un Alkali volatil? On pourroit recourir aux Eaux Minérales; mais heureusement l'explication de l'énigme dépend d'un principe moins précaire. Des expériences variées ont convaincu Mr. *Hill*, que l'acide universel, qui par la différente base à laquelle il s'unit forme le vitriol le soufre ou l'alun, extrait du cuivre une teinture bleue. Le sel Ammoniac a la même propriété; & l'acide nitreux, qui tire une teinture verte d'une petite quantité de cuivre, en produit une bleue, lorsqu'on augmente la quantité du Métal. Voila donc suffisamment de dissolvans; & s'il reste quelque découverte à faire ici, c'est celle du choix de la Nature, ou peut-être de son indétermination.

Théophraste, qui a si bien démêlé l'origine du Succin, & la nature de la Turquoise, n'a pas été moins heureux à l'égard du Coral, en avançant que cette substance ressembloit à celle des pierres croissoit dans la Mer. Ce sentiment établi ensuite sur de nombreuses observations n'a pas plu à Mr. *Woodward*. Le besoin de son système l'a engagé à restituer le Coral au Regne minéral, dont on l'avoit tiré. Mr. *Hill* s'est donc vu forcé à prononcer entre ces deux Auteurs, qui tous les deux sont ses guides, & l'on voit qu'il lui en a conté pour se déterminer en faveur du plus ancien

cien. Il rejette aussi l'opinion de ceux qui regardent les Coraux comme formés par des Animaux. Il n'entre dans aucun détail sur cet article ; mais comme il admet de petits vers logés sur la surface des Coraux, il y a apparence que les observations de Mrs. de *Reaumur* & de *Jussieu* (a) ne lui paroîtront jusqu'ici prouver autre chose si ce n'est que les Coraux servent d'habitation à quelques Animaux singuliers, sans que la tige pierreuse qu'il regarde comme le vrai Coral soit leur ouvrage. Il faut espérer que les Naturalistes François acheveront d'écarter le seul doute, qui puisse rester sur ce sujet.

Mr. *Hill* n'a pas manqué de remarquer dans sa préface, que *Théophraste* donne beaucoup plus qu'il ne promet dans son titre. En effet après avoir traité des substances pierreuses, il passe aux divers ordres de Terre, avec d'autant plus de raison, que dans son système, la première de ces substances doit à l'autre son origine.

On tiroit autrefois de *Lemnos* deux terres, qui avoient des usages, des caractères & même des noms différens. L'une nommée proprement *Terre de Lemnos* ὡς Λαμία ne servoit qu'à des usages de Médecine. Les Prêtres seuls en avoient le débit. Ils la préparoient avec du sang de bouc, la sce-loient de leur cachet, & lui donnoient, après cette mystérieuse préparation, le nom de σφαγὴς, & de *Terre sacrée*. *Théophraste* n'en a point parlé, peut-être par ce que déguisée par ces Empiriques sacrés, elle n'auroit pas pu entrer dans une description

(a) *Mem. sur les Insect. Tom. VI. Préface. p. 72. &c. &c. Mem. de l'Ac. des Sc. de 1743. p. 290.*

tion des Corps naturels. Mais outre cette Terre il y en avoit une autre d'une plus grande consistance, d'un rouge plus foncé, & qui se vendoit dans son état naturel, sans préparation & sans sceau. On s'en servoit pour colorer, & on lui donnoit le nom de *πύλρος Αἰνυλῶν*. Plin ne laisse pas de confondre ces deux Terres, & c'est ce qui lui arrive ailleurs à l'égard du *Lapis Lazuli* & du *Lapis Armenus*. Le nom de *novus* que les Grecs donnoient à l'une & à l'autre de ces substances, en joignant toujours à la dernière quelque épithète distinctive, a trompé cet Auteur. Il a joint dans un même article ce que *Théophraste* avoit dit des deux *Cyanus*, sans considérer que l'un étoit une pierre précieuse, qui contenoit de l'or, & l'autre une terre colorée usitée en peinture, sujette à être contrefaite, & qui probablement est ce que nous appellons *Verd azur*.

Il ne faut cependant pas toujours se presser de condamner le Naturaliste Latin. Son Recueil est d'autant plus précieux qu'il contient une plus grande diversité d'opinions. Lorsqu'on trouve des faits opposés, il faut en conclure qu'il ne rapporte que les sentimens de quelques Particuliers. Les Philosophes anciens ne s'accordoient pas mieux que les modernes. Mais lorsqu'en divers endroits de son Livre *Plin* est conforme à lui-même, on doit présumer qu'il parle avec connoissance de cause, ou du moins après le Public. Son témoignage devient dans ce cas d'un grand poids, & l'on risque de s'en écarter. Voici un exemple, où si on l'avoit cru, on auroit évité une méprise. Il est fait mention en deux endroits de l'*Histoire naturelle* de la Terre de Milos, & dans
tous

tous les deux on dit qu'elle est blanche (a). Malgré cette uniformité dans le récit de *Pline*, plusieurs Naturalistes modernes ne se sont pas rendus à son autorité. Séduits par une vaine étimologie ils ont cru que le color *Melinus* des Latins & μέλιον χρῆμα des Grecs, qui certainement étoit jaune tiroit son nom de l'Île de Mélos, & comme cette Île fournissoit une Terre propre à la peinture, ils se sont imaginés qu'elle devoit être de la même couleur. Mais au lieu de dériver de Mélos la couleur Miline, ils eussent dû en chercher l'origine dans le mot μέλιον, qui signifie une pomme. Cette couleur ressembloit en effet à celle d'une pomme meure, & il suffisoit pour s'en convaincre de chercher dans un Dictionnaire le sens du verbe μέλιζω.

En voila sans doute assez pour mettre nos Lecteurs au fait & du Traité de *Théophraste* & des notes de Mr. *Hill*. Nous n'avons que trop senti en composant cet Extrait, combien il est difficile d'éviter la sécheresse en entrant dans de certains détails, & l'obscurité en essayant de les abréger.

(a) *Melinum candidum & ipsum, est optimum in Melo insule. Plin. XXXV. 6: Quatuor coloribus solis immortalia illi opera fecere (Pictores) ex albis Melino, ex silaciis Attico, ex rubris Sinopide Pontica, ex nigris Atramento. XXX. 7.*

A R T I C L E II.

PETRI D'EBULO *Carmen de Mosibus Siculis &c.*

C'est-à-dire,

POÈME sur les troubles de la Sicile & sur ce qui
Tom XXXVIII. Partie II. B s'est

s'est passé entre l'Empereur *Henri VI. & Tancrède*. Par *Pierre d'Ebulo*, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque de *Berne*, & enrichi de notes Historiques, & Critiques, & de figures en taille douce, par SAMUEL ENGEL Membre du Conseil Souverain de la République de *Berne* & du Sénat Académique de la même Ville & premier Bibliothécaire. A *Basle* chez *Thurneisen* 1746. In 4. de 159 pag. avec huit planches.

A Près tous les efforts qu'on a faits pour tirer del'obscurité des Historiens du moyen âge, on pourroit croire qu'il n'y en auroit que peu, qui ne fussent imprimés, & qu'il n'en resteroit plus dont on n'eut du moins quelque connoissance. Les P. P. *Mabillon & Montfaucon*, *Maratori*, *Goldasti* & tant d'autres Amateurs de l'Histoire & de la Diplomatie, ont fouillé dans les Archives des Princes, des Villes & des Couvens. Il reste cependant toujours quelque chose à ajouter : les Hommes ne finiront jamais rien, pas même ce qui est fini par lui même, eux qui prétendent épuiser l'infini, & qui parlent de l'Eternité comme d'un nombre qu'il dépendroit d'eux de surpasser.

Il y a dans la Bibliothèque de *Berne* près de neuf cent Manuscrits bien conditionnés, qui y ont été ou portés par Mr. de *Bongars*, ou tirés de quelque Bibliothèque de couvent du tems de la réformation, ou ajoutés par quelque hazard. La plus grande partie vient originairement de *Pierre Daniel*, & les huit Manuscrits de *Virgile*,
dont

dont il a tiré l'édition des Commentaires de *Servius*, y sont encore conservés.

Il y a peu d'Auteurs classiques Latins dont il ne s'y trouve un ou plusieurs manuscrits, en vélin, & plusieurs d'entre ceux-ci sont d'une grande Antiquité, comme la version de la Chronique d'Eusebe, écrite en 702, quelques-uns des Manuscrits de *Virgile*, écrits en lettres quarrées, & d'autres encore dont je ne me souviens plus.

Mr. *Engel* extrêmement curieux des livres rares, & qui en avoit formé une collection fort considérable, se trouva dans le centre de ses études favorites, quand il fut nommé Bibliothécaire en 1736. Entre plusieurs Manuscrits remarquables, il y trouva celui dont il s'agit ici, & il forma dès lors le projet de le publier. Il est exécuté avec beaucoup de propreté, orné de quantité de mignatures, & bien sagement de l'année 1196. C'est un Original & très vraisemblablement le même que l'Auteur offrit à Henri VI. Aucun Auteur n'a parlé de ce *Pierre d'Ebnulo*, qui par de certains vers qu'il a mis à la fin de son Poème, paroît avoir été un Ecclésiastique: l'espérance de tirer un bénéfice de l'Empereur a eu beaucoup de part à son Poème; Il est presque entier & il n'y manque que quelques pages où la Conjuratïon contre Henri est décrite.

Mr. *Engel* par la de son Manuscrit à des Connoisseurs, & surtout à Mr. *Schoepflin* de Strasbourg, il en écrivit à plusieurs Savans d'Allemagne; ils s'accordèrent à assurer Mr. *Engel*, que l'Auteur & l'Ouvrage leur étoit inconnu, & qu'il feroit un agréable présent au Public, en en procurant l'Edition. B 2 Per-

Perfuadé par ces habiles gens, Mr. *Engel* ne douta plus, que de la maniere dont il falloit faire Imprimer le Manuscrit. Ils'arrêta à la fin au conseil d'un ami, qui lui proposa, de choisir les figures les plus essentielles, de les faire graver & d'ajouter des remarques à son Auteur. Mr. *Engel* en fit de deux sortes. Il y en a d'historiques, qui sont voir la conformité de l'histoire telle que la donne le Poète avec ce que les Historiens nous ont conservé, & qui distinguent ce que le Poète a de plus. Il y en a d'autres où Mr. *Engel* indique les passages des anciens, que *Pierre d'Ebulo* a prétendu imiter. Ils sont tirés d'Ovide, de Virgile, & de Lucain. C'est Ovide que *Pierre d'Ebulo* a le plus imité : le genre même des vers est élégiaque.

Ne jugeons point ce Poète avec trop de rigueur. Il a vécu dans un siècle de fer, où l'Europe avoit presque oublié les langues des anciens & leurs arts. Ce n'est pas que les vers ne soient passablement coulants. Ils sont même plus Latins qu'on ne les attendroit du XII^{me}. Siècle, & il n'y a que peu de vestiges de vers léonins, mauvais goût qui seul auroit suffi pour rendre la poésie méprisable & ridicule. Mais il y a d'autres défauts dans *Pierre d'Ebulo*. Il est semé de mots entierement barbares & inouis. *Gualtherizal*, *Archonticon*, *Ensare*, *Gatta* (pour signifier la goutte) *Kepedare* & plusieurs autres mots de cette espèce peuvent enrichir un glossaire, mais n'ornent certainement pas un poème. La tournure est d'ailleurs assez prosaïque, & le stile inégal.

Ce n'est donc pas une *Enéide*, dont nous allons

sons parler : mais c'est quelque chose de mieux dans un certain sens, puisque l'*Enéide* est un roman & que l'ouvrage de *Pierre d'Ebulo* est une histoire, dans laquelle, malgré le grand attachement de l'Auteur pour Henri VI, je ne trouve pas qu'il y ait des faussetés.

Entretenons le Lecteur de ce qui nous a paru le plus essentiel. Guillaume le-Bel Roi de Sicile & Pere de Constance étant mort, les Habitans de la Sicile, prévenus apparemment contre la domination des Allemands, élurent pour leur Roi Tanocréde Comte de Liche fils naturel de Roger Duc de la Pouille, & petit fils du Roi Roger. Matthieu Vice-Chancelier de Sicile fut le principal instrument de son élévation. Le Poëte reproche en mille endroits à Tanocréde d'avoir été d'une laideur monstrueuse, & d'une taille de Pigmée. Pour Matthieu, il l'appelle Bigame titre singulier pour un Ecclésiastique.

Tanocréde fut couronné à Palerme en 1189. Henri VI. absent & en Allemagne ne fut en état de revendiquer les droits de son épouse qu'en 1191. H. Cœlestin III. le couronna à Rome. Après cette cérémonie nécessaire dans ces tems malheureux, l'Empereur fit marcher son armée vers le Royaume de Naples. Il y prit cent soixante Villes murées ; mais son bonheur échoua devant la Ville de Naples. Robert Comte d'Acenes le même qui reprit Capoue sur les Impériaux y fut blessé, mais le siège traîna en longueur. L'Empereur devint malade, & fut obligé de se retirer avec son armée, dont les Chefs, à ce que dit *Pierre d'Ebulo* avoient été gagnés par l'argent de

Tancrède. L'Impératrice que Henri avoit laissée à Salerne, fut arrêtée par les Habitans de cette Ville, qui se révoltèrent par les intrigues de Richard Comte d'Aunes, & transférée en Sicile, où Tancrède la donna en garde à sa propre Femme; Mais l'Impératrice, malgré sa prison, la traita avec tant de fierté, qu'après quelques lettres écrites entre Tancrède, sa Femme & le Vice-Chancelier, on la ramena à Naples. On l'y enferma dans le Chateau de St. Sauveur; Mais le Pape Coelestin s'intéressa pour elle, & une lettre que *Pierre d'Ebulo* a mise en vers déterminâ Tancrède à la relâcher en 1193.

Le Poète fait un épisode de la prison de Richard Roi d'Angleterre, qui fut arrêté en habit de Cuifinier par Leopold Duc d'Autriche, présenté à l'Empereur, traité avec beaucoup de rigueur par ce Prince severe, & délivré à force d'argent. Les discours de Richard, tels que les rapporte *Pierre d'Ebulo* ne répondent point au titre glorieux de Cœur de Lion.

L'Empereur avoit fait ses préparatifs pendant ces entrefaites. Il vint en Italie avec une armée composée de différens peuples Allemands, dont *Pierre d'Ebulo* fait une énumération à l'imitation d'Homere & de Virgile. Cette expédition fut faite en 1193. Il mit tout à feu & à sang dans la Campanie. Tout se soumit. Une puissante flotte, que Henri fit équiper, s'approcha de la Sicile, qui fut conquise par la seule terreur des armes de ce Prince également vigoureux & vaillant. Tancrède étoit mort; Palerme ouvrit ses portes à Henri, qui suivit de près sa flotte; & la Veu-

ve de l'Usurpateur se rendit avec son fils. Henri les envoya en Allemagne où ils furent mis en lieu de sûreté. La Veuve de Tancrède fut enfermée dans le couvent de Hohinburg en Alsace & Guillaume son fils dans le Château de Hohen Embs (Amiso).

Cette rigueur étoit contraire aux articles du Traité, par lequel la famille de Tancrède s'étoit soumise: Au lieu de pourvoir à la sûreté de l'Empereur, elle manqua de le perdre. On conspira contre sa vie, & il auroit peut-être péri si un Moine n'avoit trahi les Conjurés. Henri les fit transporter dans la Pouille, & les y fit mettre à mort. Le Poème se termine par la naissance de Frederic II. qui suivit de près le retour de Constance auprès de son Epoux.

Le reste du Poème ne contient que des éloges outrés de l'Empereur, terminés par un acrostiche très ancien & très froid.

Je ne dirai plus qu'un mot des mignatures, que Mr. *Engel* a fait graver. Je ne suis pas Connoisseur sur ces matieres; mais je rapporterai pourtant quelques particularités qui m'ont frappé. Les Couronnes des Rois sont toutes ouvertes, murales, & faites à la maniere de la Déesse Vesta. Les Papes en portent une d'une façon particulière; c'est un bonnet relevé tantôt par des rayons, tantôt par des fleurons, à la maniere des Couronnes de Marquis & de Duc. La triple thiare n'y paroît jamais. Le Comte Roger d'Andria en porte une, qui ressemble fort au Corro des Doges.

Pour exprimer la naissance de la Reine Constance, le Peintre représente la Reine sa Mere qui

lui donne le sein, dans ses robes Royales & la Couronne en tête. Cette simplicité est-elle du Peintre ou du Siècle ? toute la cérémonie du couronnement de Henri VI. y est exprimée. Le Pape lui met une thiare sur la tête faite comme celles qu'on trouve dans les médailles des Rois des Parthes, cylindriques, crenelée par le haut & attachée par deux rubans assez longs qui en descendent. On n'y voit rien qui ressemble à une couronne Impériale. Les Soldats de l'Empereur sont peints armés de pied en cap, avec des cottes de maille, des heaumes dont descend une plaque, qui défend le nez, & des boucliers où il y a différens traits en bande en barre & en sautoir, comme pour représenter des armes.

Il y auroit d'autres remarques à faire sur les mœurs & les habillemens du Siècle, exprimés par des figures ; mais finissons cet article en assurant le Lecteur qu'il trouvera dans *Pierre d'Es-kula* un morceau d'histoire très circonstancié, rempli d'un détail nouveau, & dont la Poésie n'est pas absolument mauvaise.

A R T I C L E III

EXPLICATION de ce que St. PAUL dit contre les Ordonnances Humaines ; *Coloss. II. 20-23.*

St. Paul, dans ce Chapitre, veut affranchir les Chrétiens & des Ordonnances de la Loi Cérémonielle, & de plusieurs autres Préceptes

tes que quelques Docteurs avoient encore ajoutés mal à propos aux Observances Mosaiques. Ils vouloient que les Gentils convertis au Christianisme, se soumissent à ces Cérémonies. Ils prêchoient sur tout l'abstinence de certaines viandes, & l'observation de quelques Fêtes. L'Apôtre a dit là-dessus au vs. 16. *Que personne ne vous condamne pour le manger ou pour le boire.* Il avoit dit l'équivalent dans l'Épître aux Romains ; *Le Royaume de Dieu ne consiste ni dans le manger ni dans le boire (a) ;* c'est-à-dire que sous l'Évangile ces distinctions de Viandes ne doivent plus avoir lieu. St. Paul ne veut donc pas qu'ils écoutent ceux qui leur diront, cette Viande est défendue, cette Boisson n'est pas permise. Ceci est pur, cela ne l'est pas. *Tout est pur pour ceux qui sont purs (b).*

L'Apôtre leur donne la raison de ce qu'ils ne doivent plus être assujettis à ces sortes d'Observances. Il leur dit au vs. 20. *qu'ils sont morts avec Jésus-Christ, par rapport aux Éléments du Monde.* Il entend par les Éléments du Monde les Cérémonies Judaiques, & d'autres semblables qu'on y avoit ajoutées. Les Chrétiens sont censés morts à toutes ces pratiques. Jésus Christ a abolir par sa mort la Loi Cérémonielle, & par conséquent toutes les Observances qui n'ont d'autre source que l'imagination des hommes. Tous ceux qui croient en J. C. doivent donc être délivrés de ce joug.

Dès que l'Église de Colosses fut formée, de
faux

(a) Rom. XIII, 17. (b) Tit. I, 15.

faux Docteurs essayèrent d'y semer diverses erreurs. St. Paul les dépeint dans ce Chap. comme *des gens enflés v. 18. de leur science charnelle*. Les savans conjecturent que ceux que l'Apôtre désigne par-là étoient une branche d'*Esséniens*, qui avoient embrassé la Religion Chrétienne, mais qui retenoient encore plusieurs pratiques superstitieuses. Ils vivoient dans le Célibat. Outre les abstinences prescrites par la Loi, ils en avoient plusieurs autres particulières. Ils défendoient de manger la chair des animaux, & à cet égard ils pouissoient fort loin leurs scrupules.

St. Paul veut donc que les Chrétiens instruits des véritables principes du Christianisme, n'écoutent point les leçons de ces nouveaux Docteurs, & ne s'arrêtent point à de semblables minucies. *Pourquoi donc, leur dit-il, souffririez-vous qu'on vous imposât ces Ordonnances, ne mangez point de ceci, n'en goûtez point, n'y touchez pas même?* Il semble que ce sont-là les propres paroles de ces Docteurs superstitieux. On y remarque une espèce de gradation. Vous ne devez point manger de ces Viandes; Vous ne devez pas seulement les goûter, ni même les toucher, de peur de vous souiller.

Cet Apôtre vient d'employer diverses raisons fort solides pour affranchir les Chrétiens de semblables observances. Il n'est pas nécessaire d'y insister par ce qu'elles sont aisées à entendre. Il n'en est pas de même de celles qu'il ajoute dans la suite. Il dit, par exemple, contre l'abstinence des Viandes que *vs. 21. ce sont-là des choses qui périssent par l'usage*. Le sens de ces paroles ne se pré-

présente pas à la première lecture.

On entend ordinairement par ces *choses qui périssent par l'usage*, nos alimens dont le sort est d'être détruits ou corrompus par l'usage que nous en faisons. On prétend que St. Paul a voulu dire, A quoi bon toutes ces Ordonnances sur les Viandes, puisque ce qui sert à la nourriture de l'homme, périt par cela même? Mais il est difficile d'appercevoir la conséquence de ce raisonnement. Quoi! par ce que la consommation que nous faisons des alimens les anéantit en quelque maniere, ou au moins les altère, les gâte en partie, est-ce une raison qui doive donner de l'éloignement pour les Loix superstitieuses qu'attaque St. Paul? Il faut être bien clairvoyant pour appercevoir la conséquence.

Il est vrai que pour essayer de faire valoir ce raisonnement, on a recours à l'autorité du Sauveur. On prétend que c'est lui le premier qui a conclu de cette maniere dans le XV. Chap. de St. Matthieu & dans le VII. de St. Marc où il dit que *ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, par ce que ce que l'on mange, ajoute-t-il, va dans le ventre, d'où ce qui étoit impur dans les alimens est séparé & jeté dans le lieu secret (a).*

Le raisonnement de Jesus-Christ dans cette occasion est concluant. Il vouloit détruire une erreur des Pharisiens qui s'imaginoient qu'une Viande qu'on avoit touchée, sans s'être auparavant lavé les mains, contractoit je ne fais quel-

le

(a) *Matth. XV. 17. Marc VII. 19.*

le impureté Légale, & qu'entrant ainsi dans le corps, elle rendoit l'ame immonde. C'est-là une erreur, dit J. C. La nourriture que l'on prend sans les précautions que prescrivent les Pharisiens ne sauroit pour cela nous rendre désagréables à Dieu, ou nous souiller. Elle ne doit point être censée affecter l'ame jusqu'à la rendre impure. Car quel est le sort des alimens quand ils sont entrez dans notre corps? Ils sont digérez & convertis en notre substance, la meilleure partie. Ce que nous mangeons, regardé de ce côté-là, ne sauroit être impur & mauvais. Il est vrai que ce qu'il y a de plus grossier dans les alimens pourroit sembler propre à nous souiller. Mais on fait qu'il s'en fait une séparation dans le corps par la digestion, à-peu-près comme le son est séparé de la fleur de farine par un tamis. Après cette séparation ces parties grossieres & impures séjournent peu dans les entrailles; Elles sont bientôt rejetées en bas pour en délivrer le corps. Les alimens purifiés ainsi par la digestion ne doivent donc pas être regardez comme quelque chose d'assez corrompu pour devoir souiller le corps, & encore moins notre ame, comme le prétendoient les Pharisiens.

Le raisonnement que l'on prête à St. Paul est tout autre. Pour détourner les Colossiens de la superstition, & afin qu'ils ne se laissent point prescrire de petites Observances sur la distinction de certaines Viandes, on veut qu'il leur ait dit que les alimens que nous prenons périssent par l'usage même, ou comme porte précisément l'original, sont sujets à s'altérer & à se corrompre. On
ne

ne voit point que ce raisonnement conclue.

Le premier défaut de cette maniere de raisonner c'est qu'on y trouve un dénombrement imparfait. Il n'est pas vrai que tout ce que nous mangeons se corrompe. On ne sauroit regarder comme corrompue cette partie des alimens qui se convertit en notre substance. Il n'y a que la partie grossiere sur laquelle puisse tomber cette espèce de reproche de corruption.

Mais quand tout ce que nous mangeons deviendroit pourriture, la maniere dont on fait raisonner St. Paul n'en vaudroit pas mieux. Encore une fois, de ce que les alimens dont nous usons, deviennent quelque chose d'infect & de corrompu, cela fait-il une objection contre les superstitieux qui prescrivent l'abstinence de certaines Viandes? C'est ce que je vais tâcher de rendre sensible par un exemple.

Il s'agit d'ouvrir les yeux à quelque Moine fort austere, à un Chartreux ou à un Religieux de la Trappe dont la Règle donne trop de prix aux abstinences. Voici comment je m'y prendrois en suivant le raisonnement qu'on attribue à St. Paul. Je dirois au Chartreux surtout, *Votre Règle ou vos Constitutions vous défendent absolument l'usage de la Viande. Il n'y a aucun cas d'excepté. On vous dit continuellement sur ce genre de nourriture, Ne mange, ne goute, ne touche. Mais pensez-vous bien à ce que deviennent les alimens que nous prenons? La plus grande partie se corrompt & devient pourriture. La Réplique saute aux yeux. „ Il me répondroit infailliblement, „ que je ne lui apprens rien sur le sort des alimens*
„ que

„ que tout le Monde ne sache, mais que ce rais-
 „ sonnement ne fait rien contre lui, que s'il con-
 „ clue contre quelqu'un, c'est contre ces gens
 „ sensuels *qui font de leur ventre leur Dieu*. Si
 „ une partie de la nourriture que nous prenons
 „ devient un objet de mépris & même d'aversion,
 „ c'est-là une raison, ajouteroit-il, pour nous
 „ réduire au pur nécessaire, & pour ne manger
 „ que pour vivre. C'est ce qui doit nous don-
 „ ner de l'éloignement pour la Gourmandise.
 „ Rien ne se corrompt davantage que la nourri-
 „ ture la plus recherchée & surtout la Chair des
 „ Animaux, suivant l'ancien Axiome, *Opti-*
 „ *morum corruptio pessima* „.

Il est vrai qu'il y a un Passage de l'Evangile où
 J. C. veut que nous fassions attention au sort de
 notre nourriture qui périt ou qui est de peu de du-
 rée, & on le met à côté de celui des Colossiens
 pour les comparer l'un avec l'autre. C'est dans
 le VI. Chap. de St. Jean où le Sauveur disoit aux
 Troupes, à l'occasion du Miracle de la multi-
 plication des pains, *Travaillez à acquérir non*
une nourriture périssable, mais celle qui doit durer
jusqu'à la vie éternelle (a). Mais on ne doit
 point regarder ce Précepte comme parallèle à
 celui de St. Paul. Il n'y a rien de commun entre
 eux que l'épithète de *périssable*, & qui encore n'est
 pas le même mot dans l'Original.

Peut-être même que J. C. ne veut pas nous
 parler simplement dans ce Texte, de la corrup-
 tion ou de la destruction des alimens, lorsque
 nous

(a) Jean VI. 27.

nous en ufons. Voici les raisons qui doivent nous en faire douter.

A prendre à la Lettre le motif que J. C. emploie pour autoriser ce Précepte, il ne paroît pas fort juste. Que les alimens soient détruits par l'usage que nous en faisons, ce n'est pas-là une raison fort propre à nous empêcher de les rechercher. Telle est leur nature qu'ils ne sauroient être changés en notre substance, sans subir une espèce de destruction : Mais cela n'empêche pas qu'ils ne nous soient d'une grande utilité, & par conséquent qu'ils ne méritent nos soins. Ils périssent, ou au moins ils sont entièrement dénaturés, mais ce n'est que par cette altération qu'ils nous nourrissent & qu'ils nous sont utiles.

Pour faire sentir que ce raisonnement n'est nullement concluant, il n'y a qu'à l'appliquer à quelque autre provision qu'aux provisions de bouche, mais qui ait aussi le sort d'être détruite par l'usage. Seroit-ce, par exemple, une conséquence fort juste que de dire à un homme qui va se pourvoir de bois pour l'hiver, qu'il ne doit pas se donner des soins pour cela, que la chose ne mérite pas qu'il s'en occupe, puisqu'après tout, ce bois en le réchauffant, doit se consumer & périr ? Cette raison ne le détourneroit pas, & il la réfuteroit aisément. *Vous ne m'apprenez rien-là, vous répondroit-il, que tout le Monde ne sache, Qui est-ce qui ignore que telle est la Nature du bois ? Mais par ce qu'il doit se consumer en brûlant, est-ce là une raison pour s'en passer ? Le cas des alimens est le même.*

Je fais bien qu'on adoucit un peu ce qui semble cho-

choquer dans ce raisonnement en lui donnant simplement un sens de comparaison. On réduit à ceci ce Précepte de J. C. *Ne vous occupez pas tant du soin de votre nourriture périssable, que de la nourriture de votre ame, qui n'aura point un semblable sort. Recherchez préférablement à toute autre, la nourriture dont les heureux effets s'étendent jusqu'à la vie à venir, & qui peut vous faire vivre éternellement.* Rien n'est plus commun dans l'Ecriture que ce sens de comparaison. Cependant ce correctif ne suffit pas encore. Il faut aller plus loin, & attacher une autre idée au mot de *périssable* que celle qu'on y attache ordinairement. La *nourriture périssable* doit nécessairement signifier ici, une nourriture qui ne nous empêchera point de mourir. Cela paroît par le vs. 49. *Vos Peres ont mangé la Manne dans le désert, leur dit J. C. & ils sont morts; mais celui qui mange du pain que je lui donnerai vivra éternellement.* Le Sauveur a donc voulu dire dans le Précepte dont nous cherchons le sens, que notre nourriture ordinaire ne sauroit empêcher que nous ne mourions, & il faut convenir que c'est une grande imperfection aux Viandes dont nous usons, de ne pouvoir pas nous garantir de la mort. C'est proprement pour nous en préserver, que nous prenons de la nourriture. Le soin que nous avons journellement de réparer la dissipation qui se fait dans nos corps, a pour but de prévenir la destruction de cette fragile machine. Les alimens que nous prenons peuvent tout au plus retarder notre dernière heure.

Non seulement les Viandes dont nous nous
ser-

Servons, ne peuvent pas nous mettre à couvert de la mort, mais elles contribuent même beaucoup à nous ôter la vie. Il est très difficile dans l'usage des alimens, de s'arrêter au degré précis de nourriture dont nous avons besoin pour la conservation de notre Corps. On se charge de Viandes, & ce qui devoit être une aide à la Nature, devient un poids qui l'acable. Les hommes ont trouvé le secret d'abrégier leur vie par ce qui étoit destiné à l'entretenir. La nourriture est donc appelée *périssable*, soit par ce qu'elle fait périr bien des gens & qu'elle hâte leur mort, soit par ce qu'avec quelque précaution que nous en usions, elle ne peut pas nous empêcher de mourir. Le Corps dépérit insensiblement, quelque soin que l'on prenne pour en réparer le dommage.

Il y a plus. Des Médecins soutiennent que quelque retenue que l'on ait à table, la nourriture que nous prenons a toujours quelque chose de mortel, & que c'est cet amas de matiere mortelle qui nous conduit insensiblement au tombeau. Les Cadavres qui nous servent d'alimens sont pour nous des semences de mort. Ils semblent soutenir nos forces, mais peu à peu ils les diminuent. Quoi qu'il en soit, on est fondé à croire que dans ce Passage de l'Evangile de St. Jean, il ne s'agit pas du sort de la nourriture elle-même, mais plutôt du sort de ceux qui en usent : En le prenant de cette maniere la leçon du Sauveur devient beaucoup plus instructive, mais surtout est très concluante. Il étoit nécessaire de développer ce précepte, & la raison sur quoi il est fondé, pour faire bien sentir qu'il n'a rien de commun avec celui que St. Paul a donné aux Colossiens.

Quelques Interprètes ont apperçu le peu de conséquence qu'il y auroit à vouloir détourner les Chrétiens de l'abstinence de certaines Viandes, par la considération de leur destruction, ou de ce qu'elles sont sujettes à se corrompre. Ils ne veulent donc pas que l'on s'arrête à cette idée précise ou de destruction ou de corruption. Ils disent qu'il faut s'en tenir à quelque chose de plus général, comme si l'Apôtre avoit voulu dire simplement que les alimens doivent prendre fin, qu'ils sont bornés à cette vie, que leur destination ne regarde que notre séjour sur la terre. La vie Chrétienne, ajoutent-ils, est proprement le noviciat de ce qui doit nous occuper dans le Ciel. Or les Viandes n'auront plus d'usage dans le séjour de la félicité. La vertu ne doit donc pas consister dans le choix des viandes, mais dans des choses qui aient encore lieu dans la vie à venir. Ils confirment leur explication par ce que dit St. Paul dans la 1^{re}. Epître aux Corinth. *Les Viandes sont pour l'estomac, & l'estomac est pour les Viandes, & Dieu détruira l'un & l'autre* (a) Le sens est que l'usage des viandes doit être regardé comme indifférent, par ce que Dieu les a toutes destinées à nourrir l'homme pendant qu'il est sur la terre, & qu'au reste soit l'estomac, soit les Viandes, sont des choses à tems, ou qui doivent cesser, leur usage n'étant que pour les nécessités de cette vie.

C'est assurément là le meilleur tour que l'on puisse donner à la pensée de St. Paul, tant qu'on s'en tiendra à la version ordinaire. En prenant ainsi le large on réhabilite un peu le raisonnement qu'on

(a) 1 Corinth. VI. 12.

qu'on attribue à l'Apôtre. Mais outre que dans cette explication on fait quelque violence aux termes, il est important de remarquer que l'on suppose gratuitement qu'il s'agit proprement ici des Viandes. Si on l'examine bien on trouvera que St. Paul ne parle point directement des alimens, & par conséquent que son intention n'a pas été de fixer nos regards sur ce qu'ils deviennent. Il n'a point nommé les alimens, mais il fait une mention expresse des Loix superstitieuses de quelques Docteurs qui à l'égard de certaines Viandes disoient à leurs Disciples, *n'en mangez point, n'en goutez pas, n'y touchez pas même.* Le sujet de sa proposition n'est donc pas un certain genre de nourriture, mais les ordonnances superstitieuses qui en faisoient une Loi (a). Quand il ajoute donc, comme porte l'original, *que ce sont des choses qui tendent toutes à la corruption* (b), cela doit se rapporter, non aux Viandes mêmes, mais à ces Ordonnances humaines.

Mais qu'est-ce que St. Paul entend par cette *corruption* qui peut résulter de semblables observations? Tout le monde sait qu'il y a une corruption physique, & une corruption morale. C'est de cette dernière dont je crois qu'il s'agit uniquement ici. Le terme Grec est employé plusieurs fois dans l'Ecriture au sens moral. Il n'est pas besoin d'en apporter beaucoup d'exemples, St. Paul s'en est servi dans ce sens quand il disoit aux Corinthiens.

(a) *ἡ πάντα καὶ ὅλα*, du vers. 22. & *ἡ πάντα* du verset suivant, se rapportent également à ces Préceptes humains dont St. Paul vouloit afranchir les Colossiens.

(b) *Τὰ ἡς φθορὰ.*

rinthiens, *qu'il n'avoit corrompu personne* (a). Rien n'est plus connu que la belle maxime sur le danger à fréquenter des gens déréglés, *les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs*. (b) Ces ordonnances superstitieuses *tendent à la corruption*, c'est donc à dire qu'elles sont capables de gâter, de corrompre les Chrétiens. La version de Berlin avertit dans une Note que l'on pourroit traduire que *ces choses pouvoient tourner à leur perte*. Le Pere Simon l'a aussi entendu ainsi. La version de Mons va plus loin. *Ce sont des ordonnances*, dit elle, *dont l'observation mene à la mort*.

Cette Explication paroîtra encore plus satisfaisante si l'on traduit aussi autrement le mot de l'original que l'on a rendu par *l'usage*. Il se prend très souvent dans l'Ecriture pour *l'abus* (c). Ceux qui entendent le Grec en conviendront aisément. *Erasme* l'a traduit de cette maniere dans cet endroit de l'Epître aux Colossiens. St. Paul veut donc dire que par l'abus que nous pouvons faire de ces ordonnances humaines, elles sont capables de nous gâter & de nous corrompre. Voilà, ce me semble, qui fait un fort beau sens. .

Mais je me trouve arrêté sur l'interprétation de ce dernier mot, par des Critiques du premier ordre. *Grotius*, & après lui Mr. *Le Clerc* dans ses notes sur *Hammond*, prétendent qu'il ne s'agit ici ni de *l'usage* ni de *l'abus*. Ils disent que quelques Peres de l'Eglise ont lu autrement le Texte. Au lieu du mot ἀποχρίσι qu'on traduit par

l'a-

(a) 2 Corinth. VII. 2. (b) 1 Cor. XV 23.

(c) ἀπόχρισις.

l'usage, ils disent qu'il faut lire *ἀνομιῶν*, qui signifie la séparation des alimens, l'éjection de ce qu'ils ont de grossier & d'impur. Par cette nouvelle leçon ils rapprochent entièrement le raisonnement de St. Paul de celui de J. C. contre les Pharisiens, dans le Chap. XV. de St. Matthieu, que nous avons examiné. Ce petit incident ne nous arrêtera pas longtems. Premièrement cette Leçon ne paroît point dans le Nouveau Testament de *Mill*, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'est fondée que sur une petite erreur de Copiste. On sait qu'anciennement l'*Hèta* se prononçoit comme l'*Jota*. Un Copiste à qui l'on dictoit, comme cela arrivoit très souvent, peut donc aisément s'y être mépris (a). Je crois donc que nous pouvons nous en tenir à notre explication. Je ne dois pas oublier de remarquer que la Nouvelle version de *Geneve* a donné ce sens. *Abstenez vous de ceci, vous dit-on, n'en goutez point, n'y touchez pas. Préceptes qui deviennent tous pernicioeux par leur abus.*

La fin du vers. 22. a assez embarrassé les Interprètes. Ils n'ont su comment la lier avec ce qui précède. Voici la version ordinaire. *Les Viandes sont des choses qui périssent par l'usage, selon les ordonnances & les doctrines des hommes*; ce qui ne forme aucun sens. Mais la nouvelle explication se lie beaucoup mieux avec la seconde partie du verset. *Ce sont des choses capables de vous corrompre*, a dit St. Paul, *comme il arrive aux ordonnances & aux doctrines des hommes*; c'est-à-

(a) Ce qui prouve que c'est là tout le fondement de cette Variante, c'est qu'on y a conservé le *χ*, au lieu du *η* qu'il y devoit nécessairement avoir dans *ἀνομιῶν*, *εγέσθω*.

dire que c'est l'effet ordinaire de ces Préceptes humains, lorsqu'on les fait trop valoir. C'est-là, veut dire cet Apôtre, ce qui résulte le plus souvent d'une observation scrupuleuse de ces petites pratiques (a).

Après avoir expliqué les termes où il restoit quelque obscurité, voici présentement la paraphrase de ces deux ou trois versets. Voici ce que St. Paul a voulu dire aux Coloſsiens. " La mort
 „ de J. C. a abrogé toutes les Cérémonies Judaï-
 „ ques, & à plus forte raison les petites pratiques
 „ de ce genre que l'on voudroit encore vous im-
 „ poser. En entrant dans le Christianisme, vous
 „ avez fait profession de ne suivre plus que les
 „ Préceptes de J. C. Vous ne devez donc plus
 „ écouter ceux qui vous ordonnent d'éviter soi-
 „ gneusement de manger de certaines Viandes.
 „ On peut aussi mettre dans ce rang la défense de
 „ se marier, comme si le Célibat étoit un état
 „ plus saint que le mariage. Ces ordonnances hu-
 „ maines, par l'abus que l'on en fait ordinaire-
 „ ment, peuvent faire beaucoup de mal, & alté-
 „ rer peu à peu tout votre Christianisme. C'est
 „ là l'effet naturel des ordonnances inventées
 „ par les hommes. Ces petites observances, aux-
 „ quelles on a acoutumé de donner trop de prix,
 „ offusquent bientôt ce qu'il y a d'essentiel dans
 „ la Religion, & en font négliger le capital."

Pour donner du jour à la pensée de St. Paul, il est

(a) κατὰ τὰ ἰσχύματα, secundum naturam, convenienter
 natura praeceptorum humanorum. Voyez le Trésor d'Henry
 Etienne sur la Préposition κατὰ. Hac praepositio cum accusa-
 tivo, dit-il, interdum convenientiam significat, κατ' ἰσχύ id est
 convenienter mea conditioni.

est bon de développer un peu les inconvéniens de ces Loix humaines pour introduire dans la Religion les abstinences & les austérités corporelles.

1. Ces Mortifications ne sont pas capables de produire la sainteté dans nos cœurs. Ceux qui pratiquent ces austérités, par un esprit de superstition, ne les regardent pas simplement comme des aides à la sanctification, mais comme des actions saintes en elles-mêmes. Les hommes, qui se laissent toujours frapper par les choses sensibles, s'arrêtent à ces dévotions extérieures. Ils en font ce qu'il y a de plus important dans la Religion. Ils s'y donnent tout entiers, sans se mettre après cela fort en peine de sacrifier leurs mauvaises inclinations. Il est bien commode de paier Dieu de cet extérieur. On a prétendu par là faire une espèce de compensation pour la négligence des devoirs essentiels. Ce n'est donc pas assez de dire que ces sortes de mortifications du Corps ne contribuent point à nous sanctifier ; Il faut ajouter qu'elles sont plus favorables que contraires à la corruption du cœur. On s'imagine qu'en s'attachant scrupuleusement à ces petites choses, on peut en suite s'abandonner tranquillement aux mouvemens de la nature corrompue. C'est peut-être pour n'être pas obligé de renoncer à ses mauvais penchans, que l'on se résout à subir ces austérités & ces mortifications. Si la Conscience entreprend quelquefois de nous reprocher nos desordres, on trouve le moyen de la faire taire en lui représentant toutes ces pratiques gênantes que l'on se prescrit, & sur lesquelles on est d'une sévérité à ne se point relâcher.

Rien de plus judicieux que ce que dit le célèbre

bre Abé *Fleuri* dans un des Discours qu'il a inférés dans son *Histoire Ecclesiastique*. " Je crains
 „ bien, dit-il, que les austérités corporelles, si
 „ usitées dans les derniers siècles, n'aient été
 „ des occasions de relâchement. Car ce ne sont
 „ pas des signes infallibles de vertu. On peut sans
 „ humilité & sans charité marcher nus pieds,
 „ porter la haire, ou se donner la discipline. L'a-
 „ mour propre qui empoisonne tout, peut per-
 „ suader à un esprit foible qu'il est un saint, dès
 „ qu'il pratique ces dévotions extérieures. Il
 „ cherchera à se dédommager de ce qu'il souffre...
 „ On s'imagine pouvoir faire quelque espèce de
 „ compensation, comme cet Italien qui disoit,
 „ *Que veux tu, mon Frere? Un peu de bien, un*
 „ *peu de mal, le bon Dieu nous fera miséricor-*
 „ *de (a).*

2. Si ces vices grossiers ne se trouvent pas toujours dans ces personnes qui se piquent d'austérité, il y a au moins des vices spirituels que l'on ne manque guère de trouver chez eux. L'orgueil, l'esprit de vengeance & les autres défauts de cette nature, subsistent fort bien avec les mortifications. Les pénitences que l'on s'impose bien loin de les détruire, ne servent quelquefois qu'à les augmenter. Elles aigrissent le coeur, elles le remplissent d'impatience contre le prochain : on en a une preuve bien sensible dans ces anciens solitaires, qui dans les premiers siècles de l'Eglise, s'étoient retirés dans les Déserts, pour y mener une vie plus austere. Ils couchoient sur la dure, comme

(a) *Fleuri, Hist. Ecclesiast. Tom. XX, Discours VIII. p. XIX.*

me le rapporte St. *Chrisostome* ; ils interrompoient leur sommeil pour chanter des hymnes pendant la nuit ; Ils se faisoient des défis en matiere de pénitence. Quelques uns demeuroient des trois ou quatre jours sans manger. D'autres, dit-on , pouffoient encore leurs jeûnes plus loin. Ils se mettoient par là en grande odeur de sainteté, & il arrivoit assez souvent que sur la réputation que leur donnoit l'austérité de leur vie on les choisissoit pour en faire des Evêques. Mais trouvoient-ils la moindre contradiction dans l'exercice de leur charge ? Arrivoit il à quelcun de leur faire la plus legere offense ? On étoit surpris de voir dans ces Saints des personnes emportées , si sensibles aux injures même imaginaires , qu'ils étoient incapables d'en souffrir la moindre, & au lieu de cette douceur & de cette modération qu'il semble que l'on devoit attendre d'eux , on ne trouvoit chez eux qu'une fierté tyrannique. Mais sans remonter jusqu'à ces tems anciens , ne voit-on pas encore aujourd'hui que tel qui fait profession du genre de vie le plus austere , qui prie , qui jeûne , qui afflige assiduellement son Corps , n'a pas la force de sacrifier un mouvement d'envie , de dissimuler une parole piquante ou d'étoufer un ressentiment ?

Oui, dira-t-on, ces ordonnances qui prescrivent des Abstinenances & des austérités , peuvent gâter , peuvent corrompre les Chrétiens , mais par l'explication que vous venez de donner , ce n'est que par l'*abus* que l'on en peut faire , qu'elles produisent ce mauvais effet. Or on dit tous les jours avec beaucoup de fondement , que quand on fait un mauvais usage d'une chose , ce n'est pas tou-

jours une raison suffisante pour la supprimer, & qu'il faut commencer par corriger les abus. Nous raisonnons de cette manière contre l'Eglise Romaine qui a voulu ôter l'Ecriture sainte au Peuple, sous le prétexte qu'on en pouvoit abuser.

Il est fort aisé de répondre à cette objection. Dans les choses qui sont absolument nécessaires, ou bien qui sont d'institution divine, l'abus qu'on en peut faire, n'autorise nullement à les retrancher. Mais dans les pratiques qui sont purement de l'invention des hommes & qu'ils ont prescrites eux mêmes, dès qu'elles produisent de pernicious effets, il faut en décharger absolument la Religion. On ne doit pas hésiter alors à couper l'arbre par la racine, surtout lorsque l'abus est presque inséparable de l'usage. St. Paul a donc prévenu ce petit subterfuge quand il a remarqué que ces sortes d'observances qu'il veut proscrire, n'ont été ordonnées que par les hommes seulement.

St. Paul a jugé nécessaire de munir les Chrétiens contre les pratiques qu'on vouloit leur prescrire, par ce que quoique dangereuses dans le fond elles ont des dehors fort imposans *vs. 23. Elles ont bien, dit-il, quelque apparence de sagesse, en ce qu'elles sont un culte volontaire, qu'elles ont un air d'humilité, ou de soumission d'esprit, qu'elles n'épargnent point le Corps, & qu'elles n'ont aucun égard au rassasiement de la Chair.*

Le premier beau côté de ces Ordonnances c'est que c'est là un *Culte volontaire*, c'est-à-dire qui n'est pas commandé de Dieu, & qui paroît d'autant plus beau qu'on le pratique sans obligation. Ces oeuvres de *surérogation* sont regardées

com-

comme quelque chose de fort méritoire. En laissant les routes communes de servir Dieu, & s'ouvrant ainsi de nouvelles, on s'imagine qu'on ne sauroit manquer de lui être agréable; on se croit d'autant mieux fondé à s'en faire cette idée, si ces pratiques sont gênantes, si elles mortifient les sens, si elles combattent les désirs les plus naturels, tels que le mariage, si elles nous privent de la nourriture qui nous feroit le plus de plaisir. Ce sont là des dehors spécieux qui frappent le peuple, & qui lui font respecter des Loix qui dans le fond n'ont aucune autorité. Leur singularité fait que le vulgaire y trouve du merveilleux, & voilà qui le frappe. Le mal est qu'en donnant à ces Préceptes humains plus de valeur qu'ils n'en ont, on néglige après cela les préceptes les plus communs, & en même tems les plus indispensables du Christianisme; la Charité, la douceur, la patience, tout cela ne sont pas des vertus assez éclatantes. Que diriez vous d'un Domestique qui ne trouvant pas que l'obéissance à vos ordres, tels que vous les lui donnez ordinairement, lui fasse assez d'honneur, les négligeroit pour faire pour vous quelque chose d'extraordinaire, & dont il s'est avisé par un pur caprice? Comment regarderiez vous cette bizarre singularité qui ne contribueroit en rien à l'avantage de votre maison? C'étoit là le grand défaut des Pharisiens, & sur quoi le Sauveur les attaque si vivement. Voici ce qu'un habile moraliste a dit de ces Dévotions arbitraires. *Ce ne sont pas proprement des Préceptes, dit-on, ce sont seulement des Conseils. Et de qui viennent ces Conseils? Le croiroit-on? Ce sont des Conseils de notre Amour propre, qui substitue à la vraie & soli-*

l'idée de vertus ces vertus postiches, cette apparence de sagesse, souvent pour cacher les difformitez d'une conduite vicieuse.

Le second côté spécieux de ces Ordonnances humaines c'est qu'elles semblent supposer dans ceux qui les observent, beaucoup d'*humilité*, une grande *soumission d'esprit*. Ce n'est que par une espèce de déférence aveugle pour les Conducteurs, qu'on est si exact à les pratiquer. On se laisse conduire par une simplicité semblable à celle des Enfans. On loue beaucoup cette disposition d'esprit dans l'Eglise Romaine. On fait regarder cette soumission comme la marque d'une grande sagesse, & même d'une grande prudence. Ce n'est pas le simple peuple qui doit se laisser conduire de cette manière. On exige cette obéissance aveugle quelquefois des plus beaux génies même. La société des Jésuites passe avec raison pour en fournir beaucoup de ce genre. Or voici ce que leur a prescrit leur Instituteur dans une Lettre qui se lit régulièrement tous les premiers jours du mois, au Réfectoir de leurs Maisons; Il ordonne à tous ceux de cet ordre d'exécuter avec une obéissance aveugle tout ce que leur commande leur supérieur, & *de se garder bien de s'aviser d'examiner si ce qu'on leur ordonne est bon & utile, par ce que le moindre examen, la moindre discussion de cette nature ôteroit tout le mérite & tout le prix de l'obéissance.*

Enfin ces loix d'abstinence ont une apparence de sagesse en ce qu'elles n'épargnent point le Corps & qu'elles n'ont aucun égard au rassasiement de la Chair. C'est une prévention assez ordinaire que de s'imaginer que ceux qui ne flatent point
leur

leur Corps, & qui vont même jusqu'à le mortifier, ont plus de piété & de Religion que les autres. Jeûnes, veilles, discipline même si l'on veut, tout cela dans l'esprit du Peuple a un grand air de sainteté. On lui impose facilement par ces minucies. Il prend presque toujours pour la piété ces austérités outrées. Aussi elles font beaucoup d'honneur au parti chez qui elles sont en usage. On les donne pour une preuve de la sainteté de cette Religion. L'Eglise Romaine sait bien faire valoir ce préjugé. Elle nous parle sans cesse de la sainteté de ses Ordres Religieux, de leurs macérations, de leur renoncement à tous les plaisirs de la terre. On diroit à entendre leurs Docteurs, que par cela seul la dispute entr'eux & nous sur la véritable Eglise, doit être décidée. Il faut voir ce qu'a-dit là dessus le fameux *Arnaud*, dans sa 2de *Apologie pour les Catholiques*. Il insiste sur tout sur les austérités des Religieux de la *Trape*, qu'il donne pour un Miracle de la Grace. Il dit qu'ils sont enterrés dans cette solitude, jusqu'à ne savoir absolument rien de ce qui se passe dans le monde, non pas même dans leur propre famille; qu'ils sont astreints à un silence perpétuel; que leur vie est si pauvre, si mortifiée, si austère, si laborieuse, qu'il semble qu'ils en dussent être acablés, *Voilà*, dit-il, *les fruits d'une véritable Réformation; que la prétendue Réformation nous en montre de semblables (a)*. Nous voilà par là des gens sensuels, qui ne veulent rien retrancher de leurs plaisirs, & à qui il ne faut que des dévotions ai-

(a) On peut voir ce que répondit Mr. Jurieu, dans ses *Préjugés légitimes*, Partie I. p. 358.

aisées. Nous avons peur des rigueurs de la Pénitence. Ce n'est que par lâcheté, & même par un esprit de libertinage, que nous décrions leurs mortifications.

Je me garderai bien de m'engager dans cette Controverse, il s'agit seulement ici d'expliquer les paroles de St. Paul. Il convient donc que ces sortes d'abstinences *ont quelque apparence de sagesse*. Quelques uns de nos Auteurs remarquent que cet Apôtre n'a pas dit tout ce qu'il pensoit, que c'est ici un sens suspendu où il faut nécessairement suppléer quelque chose, qu'il est visible qu'il a voulu dire, *qu'au fond il n'y a point là dedans de véritable sagesse* (a). Il est vrai que suivant la maniere ordinaire de traduire le vers. 22. *par les choses périssables par l'usage*, le sens demeureroit suspendu. Mais par la maniere dont nous l'avons rendu, le sens est complet & revient à ceci, *Quoique ces Ordonnances humaines aient quelque apparence de sagesse, . . . cependant elles sont capables de gâter & de corrompre les Chrétiens*. Il n'y a rien à ajouter à cela.

Nous avons vu quels sont les dangereux effets de ces Préceptes humains, quand on leur donne trop de prix. D'abord on les fait aller de pair avec les Loix de Dieu même, & ensuite ils font même disparaître les Commandemens de Dieu les plus expres. Ils font perdre de vue les devoirs essentiels du Christianisme. En observant exactement ces minucies, & y donnant toute son attention, on néglige ce qu'il y a de capital dans la Religion. D'ailleurs ces petites observances laissent subsister

(a) Jac. Capelli Observ. in N. Test.

ster tous les vices qui résident dans l'ame & vont même quelquefois jusqu'à les nourrir & à les fortifier. Quelquefois par un raffinement mal-entendu, & pour se donner un plus grand air de sainteté, on peut tomber même dans des desordres grossiers. C'est ce que l'expérience n'a que trop montré dans les lieux où les Ecclésiastiques, pour affecter une plus grande pureté, se sont assujettis à la Loi du Célibat.

Mais quand ces ordonnances des hommes n'auroient pas d'aussi mauvaises suites, il suffiroit pour les faire rejeter qu'elles altèrent la simplicité de la Religion Chrétienne, qu'elles la chargent de Cérémonies, & qu'elles donnent atteinte à notre liberté. A ne regarder les choses que de ce côté-là, on voit déjà qu'il est très important de ne pas laisser introduire ou du moins d'arrêter de bonne heure les pratiques humaines qui surchargent la Religion, quelque innocentes qu'elles paroissent dans leur origine. *St. Augustin* a dit quelque chose de bien judicieux là-dessus. Il remarque dans une de ses Lettres, qu'encore que le grand nombre de Cérémonies qu'on introduisoit de son tems dans l'Eglise, ne fut pas directement contraire à la Foi, c'étoit pourtant un joug opposé à la liberté que J. C. avoit acquise aux Chrétiens. Il ajoute cette importante Remarque, c'est que par là on rend notre condition pire que celle des Juifs. Quoiqu'ils fussent chargés d'un grand nombre de Cérémonies, du moins avoient-ils la consolation de voir qu'elles leur avoient été imposées par Dieu même dans sa Loi, & non par des hommes. *Etiam si non intelligatur quomodo contra fidem sunt, tamen quoniam onerant Religionem & ser-*
vi-

vilibus oneribus premunt, quam Christus voluit paucissimis & manifestis celebrationum sacramentis liberam esse; propterea faciunt ut tolerabilior sit conditio Judeorum, qui etiamsi tempus libertatis non agnoverint, legalibus tamen sarcinis subiciebantur, non humanis præsumptionibus. Epist. CXIX. cap. 19.

A R T I C L E I V .

Kongl. Swenska wetenskapsAcademiens Handlingar.

c'est-à-dire,

Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Suède Tome II. pour l'année 1742. de 302. pages; Tome III. pour 1743. de 333 pages imprimés à Stokholme chez Grefsing avec des figures.

Après avoir rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage périodique, nous allons en rapporter les deux suivans. Ils ne sont pas moins pleins de pièces originales. Mr. *Triewald* commence l'année par la description des mines d'une terre à foulon qu'il a eu occasion d'examiner en Angleterre. Cette mine qui mérite ce nom par la perfection qu'elle donne aux laines d'Angleterre se trouve dans un désert sablonneux dans les environs de Woburn & d'Oxford. On y a fouillé en différens endroits: C'est partout du sable de 19 pieds de profondeur; au dessous de cette couche on trouve une roche sablonneuse, & quand

quand on l'a percée on retrouve le sable jusqu'à 20 ou 24 pieds. Ce n'est qu'alors qu'on arrive à la terre à foulon; il y en a plusieurs couches distinguées par leurs couleurs & leurs noms. Ce n'est que la quatrième couche qui sert aux ouvriers, & qui n'est pas gâtée par le mélange du sable. Mr. *Triewald* espere qu'à la faveur de ces enseignes, on découvrira un jour quelque terre pareille dans sa Patrie.

Mr. *Tilas* a trouvé dans le fief de Tavaſthen une singularité assez curieuse. On y distingue aisément deux rivages de la Mer, dont l'ancien est plus élevé de deux ou trois brasses. Le nouveau rivage y fournit sous différentes couches de terre inutile, une argille jaune qui sert de couleur & d'apprêt pour les cuirs. C'est dans cette argille que l'on découvre de tous côtés des espèces d'arbres sousterreins, fort branchus, mais dont toutes les branches ne sont qu'une espèce de bol de couleur brune. C'étoient de véritables racines d'arbres. Une eau chargée de fer en a pénétré la substance, & les a fait rentrer dans le regne minéral. C'est à peu près de cette manière que les racines des peupliers se convertissent en osteocolle dans les sables de Brandebourg.

Mr. *Jean Robtman* a trouvé en Smolande une espèce de Phallus qu'il a fait graver & qu'il rapporte au *Phallus volvatus pilei apice clauso* de Micheli.

Mr. *Linnaeus* a tiré de son voyage de Gotlande, dont nous avons entretenu le Lecteur en 1746 les noms de différentes plantes dont on s'y sert pour la teinture. La Suède est fort reculée vers le Nord. La nature y répand ses dons

avec frugalité ; il est juste que les hommes n'en négligent aucune partie. Les plantes du genre des Etoilées de Ras fournissent toutes une couleur rouge, & la garance qui est à leur tête n'a que le privilege d'en fournir plus abondamment. On trouve aussi de l'Orseille en Suède, mais on n'y a pas encore pensé à la mettre à profit. Les Mousses y sont plus connues ; on se sert de plusieurs de leurs espèces pour teindre en différentes couleurs. Si ces ingrédiens ne donnent pas des couleurs bien vives & bien constantes, elles servent du moins par leur bon marché à remplir les besoins des gens de la campagne.

Les Païsans des environs d'Upsal défrichent tous les jours leurs vastes forêts pour diminuer la cherté des fourages. Pour ôter tout d'un coup toutes les racines des arbres, ils commencent par couper toutes celles qui se répandent vers la circonférence ; la corde qu'ils attachent à l'arbre même acheve l'ouvrage, & arrache ce qui reste des racines du centre.

Quand ils ont ôté les arbres, ils fossoient le terrain, le fument, le sement d'orge mêlée de vesces, & l'abandonnent après cela à la Nature qui en fait des prairies. L'industrie arrache des dons à la Nature la plus avare, & les plus beaux Païs du monde demeurent en friche par la misère & par la paresse des Habitans. On tire de riches moissons des marais de la Suède & la campagne de Rome est un désert.

Mr. *Tilas* donne la description d'un coup de foudre que je n'appellerai pas extraordinaire, puisque presque tous ces accidens sont accompagnés de circonstances à peu près semblables, mais qui assurément est digne de l'attention d'un Physicien.

La

La foudre tomba perpendiculairement dans une cheminée, elle en enfla la route, & en enleva la moitié Orientale: elle arracha une tablette attachée par quantité de clouds: elle fondit des casseroles de fer dans un autre endroit de la maison, & en fit des boules: elle perça un alambic de cuivre d'une infinité de trous qui faisoient le même effet qu'une grêle de grenaille: elle perça un pot de cuivre comme l'auroit percé un coup de mousquet: elle déchargea toute sa fureur contre les vaisseaux de métal & elle épargna ceux de bois & de terre. On sait que ce sont les métaux qui avec les animaux sont les corps dont l'étincelle électrique est la plus forte. Ce Phénomène & la prédilection que la foudre a montrée pour la vaisselle de métal paroissent venir de la même cause.

Mrs. *Baech* & *Stromek*. ont donné la description d'un insecte qui a fait beaucoup de mal à la Suède en 1741. C'est une chenille particulière qui multiplia extrêmement cette année là & qui détruisit principalement les gramens qui composent la partie la plus essentielle du fourage: elle épargna les plantes d'une autre espèce & dédaigna jusqu'au tréfle que les autres animaux aiment avec préférence.

Mr. *Faggot* propose d'imiter la police de la Chine, & de diviser toutes les mesures suivant la progression décimale. Les avantages de cet arrangement sont si évidens, qu'on est surpris de les voir négligés par les Puissances Européennes.

Mr. *Polheim* fournit des vues pour le perfectionnement des armes à feu. Je ne saurois le suivre dans le détail. Mais les Physiciens seront bien aises d'apprendre que Mr. *Polheim* a rectifié les

expériences de *Huygens* sur la vitesse d'un boulet de canon. Il la trouve beaucoup plus grande, & peu inférieure à celle du son, puisqu'elle parcourt 162 toises ou 848 pieds Suédois dans une seconde. Comme cependant sa vitesse est plus petite que celle du son, on se confirme dans la règle, qu'un coup ne blesse point dès qu'on en a entendu le bruit, avant que d'être blessé. Mr. *Polheim* a éprouvé que les canons les plus pesans tirent à la plus grande distance, & il a fait quantité d'expériences curieuses pour les Maîtres de l'art.

Mr. *Nordenberg* a donné le dessein d'une nouvelle balance hydrostatique, & Mr. *Brelin* celui d'un moulin à bras qui mout jusqu'à cinq tonnes de blé en 24 heures.

Mr. *Salhberg* vante la bonté d'un ciment qui n'a rien de cher ni de rare; il est composé d'huile de lin ou même de Goudron clair, de cendres, de sable & d'argille mêlés & battus ensemble. Il faut neuf patties d'argille, six d'huile & de cendres, & trois de sable. Mr. *Salhberg* assure que ce ciment est excellent par tout où il s'agit de défendre tout accès à l'eau. L'Asphalt est bien meilleur encore; aussi part-il des mains de la Nature dont les proportions sont toujours meilleures que celles de l'art.

Mr. *Elvins* a écrit une dissertation sur les effets des machines à eau. Elle est excellente, mais elle n'est pas à la portée d'un Lecteur qui ne possède pas le Mathématique dans un certain degré assez rare.

Mr. *Scheldon* parle des méthodes dont on se sert pour trouver le centre de gravité d'un vaisseau.

seau. Les anciens le mettoient au milieu de la longueur du vaisseau. Les modernes l'ont avancé vers la proue ; & ils ont augmenté la largeur du bâtiment. Elle étoit de 25 centiemes de la longueur, ils l'ont mis à 27. Pour trouver le centre Mr. *Scheldon* trouve que le plus court c'est de le chercher dans le modele du vaisseau. •

Mr. *Triewald* substitue au savon trop étranger à la Suède, les cendres de la fougere dont elle abonde. Mais ne feront-elles pas trop acres & ne rongeront-elles pas le linge & les mains dès que le mélange de l'huile ne les tempérera plus ?

Mr. *Linnaeus* a donné l'histoire du Lilionar-cisse des Indes à fleur rouge. Il lui donne le nom Poétique d'Amarillis, & il le sépare des autres espèces de Liliacus par l'irrégularité de sa fleur dont trois petales sont écartées des trois autres.

Mr. *Latta Triwen* a envoyé à l'Académie un mémoire sur l'agriculture & surtout sur la maniere de faire réussir le blé tiré des Provinces Septentrionales & semé dans celles du Midi. L'agriculture est trop utile, trop nécessaire pour le bien de l'état pour ne pas honorer quiconque y donne son attention.

Mr. *Polheim* a donné un mémoire très instructif sur l'utilité que les lignes courbes ont dans la Société. On est assez généralement prévenu contre cette Mathématique supérieure qui quite les corps pour s'attacher à des lignes. Mr. *Polheim* fait voir que ces quantités abstraites sont liées à la Nature, & qu'elles servent à la perfection des arts. La Parabole excelle pour les ponts. L'Hyperbole pour les conduits d'eau où on souhaite de conserver l'eau à une hauteur constante, La Cissoïde a

son usage pour les barils ; & la Spirale pour les soufflets des forges.

Mr. *Wellner* assure que la Prêle fournit un aliment fort sain aux cochons. Cela est heureux pour les Habitans du Nord. On est prévenu dans le Sud contre cette Plante qu'on taxe de faire avorter les brebis & on la croyoit inutile dans le Nord où elle abonde.

Mr. *Polheim* continue de faire voir l'harmonie de la pratique de la Mécanique avec la théorie. Ce mémoire traite des rouages ; mais le détail en est trop grand & trop artiste pour le Public.

Mr. *Tisselinus* ajoute quelques perfections aux foyers des forges.

Mr. *Klinkenstroem* digne disciple de Mr. *Jean Bernoulli* démontre la converse du Théorème de Mr. *Elvius*. „ Il fait voir que la figure qui a la „ plus grande capacité entre toutes celles que „ peuvent renfermer les mêmes lignes droites , „ peut toujours être inscrite dans un cercle ”.

Mr. *Linnaeus* fait l'éloge d'une plante assez commune, mais qu'on croyoit inutile ; c'est la *Juncago* de *Tournefort*. Elle a un goût salé qui la rend fort appétissante & fort saine pour les moutons.

Mr. *Polheim* donne un précis de quelques expériences sur la force de la poudre, faites à la Fère. On en conclut que le même canon ne tire pas une fois plus loin avec une double charge de poudre, & qu'au contraire le boulet ne va plus loin que d'un onzième de la partie entière. Une charge encore plus forte diminue la portée du même canon.

Un Inconnu donne la méthode dont on se sert
dans

dans les Provinces Septentrionales pour faire subsister les brebis avec la mousse-aux-Rennes. Cet artifice peut être de quelque secours dans le fond du Nord où les fourages sont fort rares.

Mr. *Celsius* donne de fort bons conseils pour régler les Thermometres. Il détermine le point de la gelée par le degré où tombe le Mercure après que le Thermometre a été enseveli dans la neige pendant 20 ou 30 minutes. Pour celui de l'eau bouillante, il attend que l'eau ait jeté des bouillons pendant quelque tems, & il avertit qu'il est absolument nécessaire de prendre garde à la pesanteur de l'air. Effectivement le degré de chaleur est plus grand quand on l'a fait bouiller dans un air extrêmement froid. Pour trouver un juste milieu, Mr. *Celsius* croit qu'il faut marquer le point où l'eau bouillonne, quand le Mercure du barometre est à 25 pouces trois lignes. Je le répète, je n'ai pas encore trouvé le moyen de comprendre cette mesure. Le pied de Suède est plus petit que celui de Paris, & le Mercure n'est à 25 pouces du pied de Paris, que lorsqu'on a transporté le barometre sur une montagne d'une hauteur considérable, telle que celle des montagnes du Jura ou du Hartz.

Mr. *Spoering* rapporte une cure faite entièrement par la nature, & de très considérable. Il s'agit d'une exostose de l'orbite qui forçoit l'œil d'en sortir avec des douleurs très violentes. Cette exostose résista à tous les secours de la Médecine & de la Chirurgie, & tomba d'elle-même quand on n'y toucha plus.

Mr. *Linnaeus* vante ici cette même plante dont nous l'avons vu si fier dans son voyage d'Oelande.

Il se flatte qu'elle réussira en perfection dans le fond du Nord & qu'elle aura toutes les bonnes qualités du sainfoin sans en avoir les difficultés. C'est la *Falcata Rivini* fort commune en Allemagne qui s'éleve quand elle croît dans les buissons.

Le même Botaniste a fait graver un Phaséole à gousses rayonnées. Le Graveur ne l'a pas trop bien servi.

Un Anonyme a appliqué une observation Physique à un avantage économique auquel elle paroïssoit peu liée. Il a remarqué que le Goudron se sépare des particules colorantes quand elles sont spécifiquement plus pesantes que lui & qu'on les expose à la chaleur. Comme le goudron est extrêmement léger, il ne faut en enduire les planches que lorsqu'on les a colorées avec des couleurs également légères. Tel est le charbon pilé pour le noir: l'Anonyme assure qu'il fait un enduit durable.

Mr. *Celsius* a vu une triple Iris. Celle du milieu étoit la plus large, & les jambes de l'intérieure & de l'extérieure tomboient entre celles de la mitoyenne.

Mr. *Olaus Malmek* & deux Auteurs Anonymes ont donné des remarques curieuses sur les perles de la Suède & de la Laponie. Il y en a plus qu'on ne croit dans le Public, & elles font partie du revenu de la Couronne. Nos savans Suédois ont vu les véritables œufs du Moule à perles qui en diffèrent de toute maniere. Ils ont remarqué qu'on n'en trouve que dans les ruisseaux dont le fond est de sable; que l'animal qui produit les perles n'en a qu'après avoir vécu dix huit ans pour le moins; que les perles se couvrent toutes les

années d'une nouvelle couche; qu'elles ne croissent & ne meurissent plus dès qu'elles sont hors de la coquille du Moule; qu'elles se gâtent & deviennent brunes quand elles sont devenues assez grandes pour être comprimées par les coquilles; qu'un Moule contient une, deux, & jusqu'à trois perles; qu'elles se trouvent à l'extrémité pointue de la coquille; & qu'il s'est trouvé des perles dont la première enveloppe parfaitement noire contenoit une perle blanche d'une très belle eau. Il est surprenant que les Mers des Indes & les ruisseaux presque toujours glacés de la Laponie s'accordent à la production des perles. Est-ce le même animal qui les produit dans des zones aussi éloignées? Ne seroit-ce pas une maladie qui attaqueroit différentes espèces d'animaux, à peu près comme la pierre?

Mr. *Polheim* enseigne la manière de donner de l'air aux caves & d'y empêcher ce croupissement qui gâte tout. Il ne faut pour cela qu'un tuyau de bois qui sorte par un soubirail. L'air extérieur plus pur & plus élastique descend dans la cave & y excite une circulation.

Mr. *Celsius* a calculé la différence des longitudes d'Upsal & de l'Ile de Bourbon. C'est sur une éclipse de la lune qu'il a fait fond. On l'avoit vue & observée dans le même tems dans ces deux climats si éloignés. Cette Ile se trouve par là placée à 72 degrés 55 minutes de longitude Orientale, en faisant passer le premier Méridien par l'Ile de Fer. Les cartes les plus nouvelles la faisoient plus Orientale de huit degrés. Erreur énorme, & dont les suites peuvent être terribles pour les Navigateurs.

Mr. *Sahlberg* a fait des expériences pour conserver le bois des batimens & pour en empêcher la pouriture & la vermoulure. Il faut le peindre en rouge après avoir mêlé la couleur ordinaire qui est vitriolique avec de la solution de vitriol. On sera plus assuré du succès quand on y ajoutera un enduit fait de goudron & d'huile de terre.

Mr. *Schulze* propose de sang froid un règlement très utile en soi-même & dont le ridicule n'est que dans l'esprit peu Philosophe du Lecteur. Le fumier est fort cher & fort nécessaire en Suède : Pour en procurer l'abondance, Mr. *Schulze* conseille de placer dans les endroits écartés des Villes des batimens qui servent à recueillir les restes de la digestion. Les Chinois prennent la même précaution ; elle sert également à entretenir la propreté des rues & à soulager la pauvreté des Laboureurs.

M. *Spoering* a vu mourir un homme dont le Colon s'étoit rempli de matiere stercorale endurcie : l'air dont la circulation se trouvoit arrêtée par là , avoit boufi l'intestin au-dessus de l'obstacle , & en avoit forcé les membranes : il n'étoit plus retenu que par la plus extérieure des tuniques du boyau.

Mr. *Ehrenschwerdt* donne le plan d'un Mortier qui réunit toutes les perfections , & Mr. *Elvius* une Grue plus parfaite que la commune.

Mr. *Linnaeus* informé que l'épilepsie regnoit dans la Scanie, & qu'elle y enlevoit surtout quantité d'enfans a recherché la cause de ce triste Phénomene. Il croit l'avoir trouvé dans une propreté mal entendue. Les Meres y lavent les têtes crouteuses des enfans avec de l'eau , telle qu'elle se

se trouve dans les fontaines du Nord : la matiere acree rentre & attaque le cerveau.

Mr. *Menander* fait un triste aveu des malheurs de sa Patrie. Il donne la description de quelques espèces de pain que la misère a inventé dans le Nord dans les tems de cherté. On y appelle *Stampebark* le pain qui se fait de farine d'orge mêlée avec de l'écorce de Sapin sechée & pilée, & dont on a tiré la resine par le moyen du feu. L'autre espèce est nommée *Missebrod* ; on le fait avec de la farine & avec des racines séchées d'une plante que Mr. *Petit* a appelée *Provenzalìa*, & qui a beaucoup de rapport avec l'Aron. Je ne comprends pas comme on tire du pain de ces racines qui sont des tuyaux toujours remplis d'eau & presque sans substance.

Mr. *Westbeck* a perfectionné sa machine à semer : il n'a conservé que trois trous pour la chute de la semence au lieu de quatre. Il assure que cette machine fait autant de besogne que vingt hommes qui sement à la maniere ordinaire.

La vie de Mr. *Jean Moræus* fameux Médecin de Fahlun finit cette année. C'étoit un Orphelin qu'un Oncle charitable fit étudier à Leïde : il s'y appliqua avec ardeur à l'étude, & devint un des particuliers les plus aisés de la Province. Il rendit à *Linnaeus* le même service qu'il avoit reçu de son Oncle, & ce Savant en a épousé la fille après avoir été soutenu par les bienfaits du Pere.

Passons à l'année 1743 qui fait le quatrieme volume de ces mémoires Mrs. *Spoering* & *Browall* ouvrent la scene par la description d'une substance grasse, semblable à du suif, plus legere que l'eau dans la proportion de 770 & 789 à 1000 que
l'on

l'on tire d'un Lac de la Finlande près de Narko-
ten. Ces Phyficiens rangent cette substance entre
les Minéraux, & dans le genre des Bitumes, ou des
Ambres.

Mr. *Wallerius* a donné le plan d'un Pont flot-
tant, tel qu'on en jette en Suède sur les Fleuves
les plus larges & les plus rapides. Les lignes qui
terminent ce Pont sont paraboliques & contre le
courant & sous le courant de l'eau ; & deux chaî-
nes l'affermissent contre deux cofres de pierre
bien solides qu'on enfonce au-dessus du Pont
dans le rivage même.

Mr. *Spoering* parle d'une maladie qui fait de
grands ravages parmi les enfans & qui est propre
à la Finlande. On l'appelle *Brest*, & elle consiste
dans une infinité de petites tumeurs qui ressem-
blent à des soies de porc ou à des vers, & qui sor-
tent de tous côtés de la peau des enfans. C'est
une obstruction des conduits des glandes séba-
cées, & je soupçonne fort qu'il faut en chercher
la cause dans la malpropreté.

Mr. *Celsius* rapporte un grand nombre d'ex-
périences qu'une infinité d'autres confirment &
qui font foi d'un changement considérable qui
se fait sur la surface de notre globe. *Newton* a
senti ce changement, il en a présagé de plus gran-
des révolutions encore : mais les expériences des
Suédois le mettent hors de doute. C'est de la di-
minution de la Mer Baltique que je parle. Elle
se retire de tous côtés à vue d'œil ; il se forme de
toutes parts des atterrissemens des Iles & des
Bancs ; la Pêche diminue & les Ports se gâtent.
Mr. *Celsius* a déterminé le degré de profondeur
que perd la Mer. Il l'évalue à quatre lignes &
de

demie par an. Cela fait quatre pieds & cinq pouces par siècle que perd la Mer & que la Terre doit gagner. A quoi cela aboutira-t-il ? naîtra-t-il une seconde Egypte dans le Nord qui se déchargera dans l'Océan par un fleuve immense, par un Nil formé du concours de tous les fleuves de la Suède, de la Russie & de la Pologne ? La Mer Noire est dans le même état ; les Lacs mêmes de la Suisse se retirent visiblement. L'élément de l'eau diminue, les pluies ont presque cessé dans les Iles Antilles, & tout paroît se préparer à un incendie universel.

Mr. *Kalm* dont nous avons un voyage fait en Westrogothie, disciple laborieux de *Linnaeus* enseigne une méthode fort aisée pour conserver le blé. Il ne faut pas le tirer de ses bales, & il suffit de transporter le blé tout entier de dessous le fléau aux magasins où il doit rester.

Mr. *Browall* a fait des remarques Physiques sur cette énorme masse de fumée qui s'élève des mines de Fahlun & surtout des endroits où le minéral du cuivre est forcé par le feu de décharger le soufre superflu. Cette fumée est une véritable poussière ; elle couvre toute la surface de la terre à une très grande distance ; & elle est un véritable mélange de soufre & de vitriol. Cette poussière ronge tous les métaux & détruit absolument la végétation. Il n'y a que l'*Empetrum* dont le tempérament dur & coriace puisse supporter ce corrosif.

Il faut lire dans l'original même la comparaison de la théorie & de la pratique par rapport aux machines, dont l'eau est le moteur. Mr. *Elvius* a calculé les différens efforts que fait l'eau contre une roue qui est opposée sous différens an-

angles, & le calcul a répondu assez juste aux expériences.

Mr. *Tilas* donne la description d'une Montagne, qui fait partie des frontieres de la Norvège, & dont le nom est *Mossevala*. Elle est d'une structure assez particuliere : & Mr. *Tilas* démontre qu'il a fallu un fluide en mouvement pour charier les pierres sablonneuses entre les cailloux ; & pour composer une montagne de ces deux matieres.

Mr. *Brand* a examiné les prétendues mixtions intimes de métaux dont les Charlatans se vantent. Il a fait fondre de l'argent raffiné avec le sel qui reste dans la cornue après la distillation de l'esprit de Nitre fumant de *Glauber*. Il a ajouté du Cuivre à ce mélange & l'a remis en fusion. L'argent s'est séparé & a gagné le fond du Creuzet, avec une augmentation de poids assez sensible. Mais cette prétendue multiplication n'étoit qu'une adhérence un peu forte entre le cuivre & l'argent.

Par d'autres expériences, Mr. *Brand* a fait voir que l'huile de vitriol bien pure est de tous les corps qui attirent l'eau, celui qui en est le plus avide. C'est par-là qu'il explique la génération du vitriol qui naît de la marcasite sulfureuse presque calcinée au feu : elle attire l'eau de l'air. Il conseille de ne plus exposer cette marcasite au découvert & de la couvrir plutôt d'un toit, pour empêcher la pluie d'agir avec trop de force, de la détremper, & d'en tirer le vitriol. Nous omettons à regret d'autres expériences de Mr. *Brand* : c'est un Chymiste laborieux & sincere qui cherche la vérité & qui la trouve.

Mr.

Mr. *Kalm* rapporte ici quelques plantes rares par rapport à la Suède & qu'il a découvertes dans le Fief de *Babus*. La plus considérable est une espèce de pois spontanée & vivace, qui croît sur le rivage de la Mer & qui pourroit en un besoin soulager les Habitans de ces Pais qui ont bien besoin d'être soulagés.

Mr. *Stroemer* a porté le barometre dans les mines de Norvège pour observer la descente. Elle s'est trouvée inégale : & une chute d'une ligne Suédoise a répondu tantôt à 52 & tantôt à 71 aunes du Pais. Je me souviens d'avoir fait cette expérience dans les mines de *Clausthal*. Le Mercure est tombé d'un pouce d'Angleterre à la profondeur de 108 *Lachters*, qui font 756 du pies Rhin. C'est une expérience qu'on feroit bien de répéter, & qui vaut bien mieux que celles que l'on fait sur les montagnes, ou même sur les précipices. On a dans les mines la hauteur exacte en pieds & même en pouces, & la descente est toujours perpendiculaire.

Mr. *Elvius* a calculé la diminution du mouvement que cause le frottement des plans inclinés ; & il a appliqué ce calcul à la recherche de l'angle le plus avantageux sous lequel on peut opposer une roue à une chute d'eau. Cet angle s'est trouvé de trente degrés.

Mr. *Browall* donne la description d'une vapeur funeste qu'on trouve dans la mine de *Qwekna* en Norvège. On y voit sur la surface des eaux, qui croupissent dans la mine, une pellicule qu'on croit absolument mortelle pour quiconque oseroit la défaire avec un bâton. Mr. *Browall* rapporte les circonstances de la prompte mort de trois mineurs
que

que cette vapeur a tués. On y a remarqué que leurs cadavres ont conservé la souplesse d'un corps animé, & qu'ils ont rendu une odeur insupportable par la bouche. Les gens du lieu ont assuré Mr. *Browall*, que cette vapeur a un goût douxereux qui s'attache aux levres, & qui avertit du danger. Les méches & les chandelles s'éteignent sur le champ dans la vapeur. Mr. *Browall* ne la croit pas arsenicale; Il ne l'attribue qu'à la stagnation de l'air, & il est persuadé qu'un puits perpendiculaire, que l'on feroit descendre dans la mine, dont le plan est incliné à l'horison, remederoit efficacement à ce mal.

Mr. *Kalm* enseigne la maniere, dont les pauvres gens du Fief de *Babus* se prennent pour se procurer des lampes. Destitués d'huile & de coton, ils trouvent la premiere dans le foie des poissons qu'ils font pourrir, & qu'ils mettent cuire ensuite avec de l'eau pour en séparer ce qui surnage, & ce qui doit leur servir. Pour la méche, le Jonc leur en procure une excellente; il ne faut que le peler.

Mr. *Wallerius* a remarqué sur les rives de la Saverne en Angleterre que la terre est à peu près composée de couches horizontales, mais que de grandes masses informes interrompent cet arrangement, qui recommence de l'autre côté de ces masses. Cela prouve un déluge, & une cause violente, qui a agi après que la terre a été arrangée par le raffiement de l'eau.

Mr. *Celsius* a déterminé par ses expériences la longitude de Jorrico. Elle est à 41 degrés 56 mi. à l'Est de l'Ile de Fer.

Mr. *Gerard Meyer* rapporte une expérience
fin.

linguliere, que l'art ne fauroit procurer & que le hazard lui a fournie. Il avoit acheté de la compagnie des Plongeurs des boulets de canon de fer, qui étoient allés au fond de la Mer dans le milieu du 16^{me}. Siécle. Deux cent ans de tems avoient changé le métal. C'étoit un mélange de fer & de plomb dans l'intérieur, que recouvroit une écorce de rouille de fer.

Mr. *Triewald* donne la description des bancs à Huitres de Colchester. Ce qui m'a paru de plus particulier, c'est qu'on connoît la date de l'origine de ces bancs. Un Gentilhomme, animé de zèle pour le bien public, y avoit fait jeter quelques huitres. Elles se sont si bien multipliées, qu'elles fournissent les tables de l'Angleterre & d'une grande partie de l'Europe. Aussi y a-t-il de tres bons réglemens pour leur conservation. Il y a des loix pénales, qui ordonnent de rejeter à l'eau les jeunes huitres encore tendres, attachées à l'écaille de l'huitre mere; & de détruire les Etoiles de Mer qui dévorent les huitres.

Mr. *Polheim* n'a pas dédaigné de donner part au Public d'une invention pour tirer du tonneau une quantité de vin sans descendre dans la cave.

Mr. *Faggot* a donné des tables de jaugeage à l'usage de la Suède.

Mr. *Mennander* a calculé le nombre des arpens de terre, soumis à la domination de la Suède. Il a fait ensuite une estime du blé qui y provient; & il a trouvé qu'il n'y en a que pour nourrir 1600000 ames, & que par conséquent une grande partie de blé doit nécessairement entrer dans le royaume contre de l'argent comptant. L'étendue immense de terre, que possède la Sué-

de , en devroit fournir pour 16 millions d'habitans. Il n'y a donc qu'une dixieme partie du terrain de bien employée ; & la Suède auroit de quoi nourrir neuf millions d'ames , quand même toutes les Provinces ne seroient cultivées qu'à l'égal de l'Uplande. Mais peuvent-elles l'être ? La nature des choses permet-elle que la Lestland qui est toute dans les Alpes ; que l'Angermanie , & les deux Bothnies portent des blés ? Il m'a toujours paru que la plupart des Auteurs excèdent dans leurs soins pour leur Patrie. Ils voudroient qu'elle portât tout elle-même , qu'elle ne dût rien à ses voisins & que tout l'argent s'y concentrât , sans qu'il en sortît une obole. Un état établi sur ces principes deviendrait l'objet de la haine de l'univers. La véritable prudence d'un Etat consiste à se prévaloir uniquement des avantages de la nature ou de sa constitution & de les faire valoir au plus loin. La Hollande a son négoce & ses manufactures , cela lui vaut du blé , du bois , du vin & de toutes les nécessités de la vie , qui lui manquent. La France trouve dans ses manufactures & dans ses vins de quoi se procurer les blés nécessaires ; Elle perdrait des sommes immenses , si elle employoit au labourage des mains , qui lui valent le triple , employées comme elles le sont à la fabrique des soies , du papier , ou des bagatelles.

Mr. Le Capitaine *Ehrenschart* critique la maniere ordinaire dont se retranchent les armées. Elles ne présentent à l'ennemi , que de longues lignes qui ne se défendent point mutuellement , & qu'un foible effort emporte le plus souvent sans perte. Mr. *Ehrenschart* voudroit que les lignes

lignes fussent composées d'angles rentrans & fail-lans, & qu'elles eussent des bastions, mais plus longs & moins profonds. Cela épargneroit le monde requis pour les défendre; il seroit plus difficile à l'ennemi de les enfler, & l'attaque en deviendroit plus meurtrière.

Mr. *Wallerius* déplore les pertes que la Suède a faites par rapport à ses mines de cuivre. Ce sont effectivement des pertes nationales, par ce qu'elles attaquent la manufacture la plus essentielle de la Suède. La grande mine de Fahlun livroit autrefois 20000 suepponds par an, qui vont, si je ne me trompe à soixante mille milliers; elle n'en rend plus que cinq mille; & ces 5000 se tirent avec beaucoup plus de frais du fond des mines creusées à une triple profondeur. Le seul remède contre ce dépérissement, c'est de ménager ce que la Nature a laissé à la nation. L'auteur propose plusieurs moyens d'épargne. Il change la forme des soufflets & celle des foyers: mais c'est un détail qu'on ne comprend pas à moins que d'être au fait du langage des Mineurs. Ils en ont un comme les Chasseurs & les Auteurs de la Heraldique.

Mr. *Polheim* parle des méthodes dont on se sert pour jauger les Vaisseaux & pour en déterminer la charge. Il préfère la plus simple. C'est de remplir de sable le modele, de le peser & de transporter sur le vaisseau même la proportion du vaisseau vuide au vaisseau rempli.

Mr. *Jonas Alstroem* animé d'un noble desir de servir sa patrie a fait venir à grands frais les meilleures races de Brebis & de Chèvres pour en peupler la Suède, & pour en améliorer les laines. Les brebis d'Espagne ont le mieux réussi: leur

laine extrêmement fine & serrée résiste en perfection aux hivers du Nord. Un Bouc amené de l'Asie mineure, mêlé à des chèvres communes, a donné une race à fin poil, qui approche du véritable camelot. On loue le zèle de Mr. *Alstroem*; mais il est à craindre que ces animaux ne dégèrent à la seconde ou à la troisième génération. Les grandes Vaches des Alpes, qui rendent une immense quantité de lait, n'ont jamais réussi hors de leur patrie. Elles sont rentrées dans les mesures communes du pays où on les a amenées. La taille, les couleurs & les poils dépendent des pâturages, de la chaleur, des eaux, & d'une variété de causes, qu'on ne sauroit transporter, & qui ne suivent pas l'animal, dont on fait une Colonie.

Mr. *Linnaeus* a reçu sous le nom barbare de *Jacka-Shapuck* une plante, qu'on a commencé à apporter de la Baie de Hudson, & qu'on dit excellente à fumer quand on la mêle avec du tabac. Cette étrangère s'est trouvée citoyenne de la Suède & des plus commune. C'est l'*Uva ursi* de l'écluse, qui croît en abondance en Suède & dans les Bruyeres de Celle. Mr. *Linnaeus* n'auroit pas dû révéler ce secret, on ne s'en servira plus. La *Liquitaga* a disparu depuis qu'on la reconnue pour la *Scrophularia* de nos ruisseaux.

Mr. *De Geer* a donné la description d'un animal qui marche librement sur les glaces les plus polies. Il a seize yeux, & deux petites machines sous le ventre, dont il se sert pour s'affermir contre le verre. C'est une espèce de *Podura* nouveau genre d'Insectes.

Il y a long tems qu'on dit du bien du *Lichen Eryngy folio* mouffettes commune, sur les montagnes

gues d'Allemagne & de la Suisse ; & même de la Suède & de la Laponie. Mr. *Spoering* en rapporte une preuve plus exacte. C'est la guérison d'une femme, dont la maladie n'avoit pu être ni connue ni guérie. Elle se servit à la fin de l'infusion de ce *Lichen* ; fut délivrée d'une quantité de vessies qui sortoient de l'uterus ; & se trouva parfaitement rétablie.

Mr. *Elvins* a fourni un mémoire sur les *Chai- nettes*. Il en fait de deux espèces. La première est composée de petites chaînes droites. Elle sert de modèle aux toits à la Manzarde. La seconde est une véritable courbe. Elle est préférable pour les voutes. Les preuves de ces éloges sont tirées de l'Analyse.

A R T I C L E V.

RELATION d'un Voyage fait en *Egypte* par le Sr. GRANGER, en l'année 1730. *Où l'on voit ce qu'il y a de plus remarquable, particulièrement sur l'Histoire Naturelle.* A Paris, chez Jacques Vincent, 1745. C'est un in 12 de 262 pag. sans l'Avis du Libraire & la Table des Chapitres,

L'Auteur de ce Voyage est un Chirurgien de Dijon ; qui, après avoir exercé son Art dans plusieurs Villes de France, fut appelé en 1721 à Marseille & à Toulon, qui étoient alors affligées de la peste. De là, il passa à Tunis pour y servir l'Hôpital des Religieux Trinitaires Espagnols. Il quitta ces bons peres en 1724 ; Mais, à la sollicitation

tation de Mr. Pignon Consul de France, il n'abandonna Tunis que quatre ans après. L'espoir d'une place de Chirurgien Major dans quelque Régiment le fit aller à Paris ; Mais ses Amis n'ayant pas pu la lui procurer, il employa tout son tems à l'étude de l'Histoire Naturelle. Mr. Pignon, par le Conseil de qui ils s'y étoit appliqué, fut nommé en 1730 au Consulat du Caire. En passant à Paris, il proposa à Mr. GRANGER de l'accompagner en Egypte, ce qu'il accepta Volontiers. Il repassa en France en 1732 ; & il en repartit dès l'année suivante, honoré d'une commission du Roi pour travailler à la recherche de tout ce qui peut contribuer à augmenter & perfectionner l'Histoire Naturelle. Ce fut pour remplir le but de sa Mission qu'il parcourut d'abord la Province de Mecellata & la Pentapole Cyrénaïque. Il passa de là dans l'Isle de Candie, puis en Egypte qu'il visita une seconde fois, & où il fit de nouvelles découvertes. Il en partit pour l'Isle de Chypre & pour la Caramanie. Il entra de là dans la Palestine & dans la Syrie qu'il parcourut jusqu'à Alep, d'où il passa en Perse. En revenant de ce dernier Voyage, il mourut à deux journées de Bassora.

La Relation, que l'on publie aujourd'hui, ne contient que le premier Voyage du Sr. GRANGER en Egypte. Il auroit été à souhaiter, si ses mémoires ne sont pas perdus, qu'on y eut joint les nouvelles remarques que l'Auteur eut occasion de faire dans son second Voyage. Elles auroient servi à confirmer quelques unes de ses Observations, à en rectifier d'autres, & à nous apprendre, ce qu'il avoit remarqué de nouveau.

II

Il semble, par la maniere dont le Libraires s'exprime, qu'on ait recouvré tous les papiers du défunt; ce qui nous fait espérer qu'on publiera un jour, non seulement ses nouvelles remarques sur l'Égypte; mais encore la relation de ses Voyages dans les autres lieux où il a pénétré. En attendant, tâchons de faire connoître celle-ci, au moyen de la quelle on pourra juger de ce qu'on doit se promettre des autres.

Ce Voyage du Sr. GRANGER est divisé en dix-sept *Chapitres*, destinés à faire connoître la nature du terroir de l'Égypte, ses Productions, les singularités qu'on y remarque, le Gouvernement, les restes d'Antiquités, &c. C'est sur ce dernier Article, sur tout, que l'Auteur s'arrête. Quoique ses descriptions paroissent, en général, assez bien faites, les inscriptions grecques qu'il a copiées, avertissent le Lecteur d'être en garde sur ce que l'Auteur rapporte des Monumens Anciens de l'Égypte. Cela n'a pas échappé à l'Editeur, qui a été tenté de supprimer ces inscriptions, capables de faire soupçonner l'Auteur ou d'ignorance ou d'inattention. Quoiqu'il en soit, cette relation est recommandable par la beauté du stile, la brièveté de la Narration, la Netteté des descriptions, & le soin de l'Auteur à ne pas copier les Voyageurs qui l'ont précédés; il s'arrête peu sur ce qu'ils ont bien décrit, & ne se fait aucune peine de s'élever hautement contre les opinions le plus universellement reçues sur le témoignage de tous les Voyageurs tant Anciens que Modernes. On ne sauroit ôter à Mr. GRANGER le mérite d'être à cet égard véritablement Original.

Tout le monde a cru jusqu'ici que l'Égypte étoit

toit un pays extrêmement fertile. C'est même à cause de cela qu'elle le avoit été nommée le Grenier de l'Empire Romain ; & que les Empereurs s'étoient réservé le Gouvernement de cette Province, où il étoit défendu, sous peine de la vie, à aucun Sénateur d'entrer sans la permission du chef de l'Empire. Cependant, Mr. GRANGER nie formellement cette grande fertilité. „ Si les
 „ Habitans, *dit-il*, (a) qui sont aujourd'hui réduits à un petit nombre, eu égard à ce qu'on nous dit qu'ils étoient autrefois, ne se nourrissoient que de pain de froment, l'Egypte, quoiqu'avec des récoltes abondantes, en produiroit à peine suffisamment pour les nourrir. ” Il seroit inutile de lui objecter qu'on cultivoit anciennement plus de terres qu'on n'en cultive aujourd'hui ; puisqu'il assure positivement le contraire. „ Il est certain, *dit-il*, (b) qu'on ensemence aujourd'hui autant de terres en Egypte qu'on en enseménçoit anciennement, aucune de celles qui peuvent l'être ne restant en friche ”. Si l'on a cru, ajoute-t-il, (c) que les terres produisoient deux récoltes, c'est par un effet de la négligence des Voyageurs. Ils ont vu qu'on enseménçoit les terres au Mois de Novembre ; & , en remontant le Nil depuis la Mer jusqu'au Caire, ils ont remarqué que les paysans étoient encore occupés à semer pendant les Mois de Mars & d'Avril. Il n'en a pas fallu davantage pour leur faire conclure que les terres portoient deux récoltes par année. Mais un peu d'attention leur auroit appris, qu'on ne semoit aux mois de
 Mars.

(a) P. 4. 4.

(b) P. 4.

(c) P. 5.

Mars & d'Avril que les terres qui sont au bord du Nil ; qu'on n'y jettoit pas du blé , mais des graines de Citrouille, de Melon & de Concombre ; & que c'étoit la première semaille de l'année. L'unique récolte qu'on y fait n'est pas assez abondante, pour produire cette immense quantité de blé, dont parlent les Historiens & les Voyageurs.

„ Toutes les terres, *dit Mr. GRANGER*, (a) ne
 „ sont pas également fertiles. Les plus voisines
 „ du Nil, sur lesquelles, dans le tems de l'inon-
 „ dation, l'eau reste quarante jours, donnent
 „ dans les meilleures récoltes dix pour un ; & ce-
 „ la va en diminuant, à proportion du moins de
 „ tems que l'eau est sur les terres. Il y en a sur les-
 „ quelles elle ne reste que cinq jours ; & celles-
 „ là donnent beaucoup quand elles donnent qua-
 „ tre pour un.

L'on pourroit croire que la quantité de blé que le Grand Seigneur tire de l'Egypte en forme de Tribut, ne s'accorde pas avec le Système de l'Auteur. Elle monte à deux cent quatre-vingt seize mille sept cent mesures, chacune pesant deux cent cinquante livres poid de Marc. (b) Les deux tiers de cela se payent en blé froment & l'autre tiers en Orge ou Légume. Mais il faut considérer que si les Habitans peuvent se passer de cette partie de leur récolte ; c'est par ce que la moitié d'entre eux mange, à peine une fois la semaine, du pain ; & encore ce pain est-il fait d'un gros millet, qui se sème sur les bords du Nil où l'on peut l'arroser facilement, une mesure en produisant alors cinquante : Pour le reste, la nourriture ordinaire des

E 5

Egypte

(a) P. 8. 2.

(b) P. 229. & 230.

Egyptiens est de la farine d'Orge détrempée dans l'eau. (a).

Le degré de fertilité de l'Egypte est un fait, qui dépend, pour ceux qui ne peuvent pas s'en instruire par eux mêmes, du témoignage de ceux qui ont été dans ce pays. Si nous comptons les témoins, Mr. GRANGER court bien risque de perdre sa cause. On peut lui opposer *Thévenot, le Brun, Mallet* & plusieurs autres ; qui s'accordent tous à vanter la fertilité du pays. Si on les pèse ; je ne vois pas pourquoi on lui donneroit la préférence sur des Voyageurs aussi sensés que ceux que je viens de nommer. Mais je veux supposer avec lui que les terres les plus fertiles ne produisent aujourd'hui, que dix mesures de blé pour une qu'on sème ; s'ensuivra-t-il de là qu'il en étoit de même autrefois ? Si nous en croyons *Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pline* & plusieurs autres anciens, l'Egypte étoit fort peuplée, & le peuple extrêmement industrieux. Il conduisoit l'eau du Nil, au moyen des Canaux & des Pompes jusqu'aux extrémités du pays, & sur les Collines. On compte encore aujourd'hui, que dans la longueur de l'Egypte, le Nil est Saigné par plus de quatre vingt dix grands Canaux, sans compter les petits ; & le nombre en étoit bien plus grand autrefois. De cette manière l'Egypte se trouvoit par tout également fertile. Cela ne suffiroit cependant pas encore pour répondre à l'idée que les Anciens nous ont donnée de la fertilité de ce pays, (b) qui

(a) P. II. 12.

(b) *Ægyptus quidem frugum fertilissima, sed ut prope sola iis Carere possit, tanta est ciborum ex herbis abundantia.*

qui n'auroit rien de fort extraordinaire s'il n'avoit produit que le dix pour un. Il faudra donc dire, ou qu'ils se sont trompés, ou que les Anciens Egyptiens avoient l'art de rendre la terre plus féconde par leur industrie & leur travail, que ceux d'aujourd'hui; ce qui n'est point impossible. D'ailleurs quoiqu'en dise Mr. GRANGER, il est obligé de convenir que dans la Province de Faïoum, la plus fertile de l'Egypte, on y Cultivoit anciennement plus de terres qu'on ne fait aujourd'hui. (a),

Ce n'est pas sur cet article seul que Mr. GRANGER s'écarte des sentimens reçus. Il nie que les Brebis y fassent plusieurs portées par an. (b) Il soutient que „ la terre d'Egypte est Argileuse, „ empreinte de beaucoup de sel de Nitre, & si „ stérile, qu'il est rare d'y trouver ni plantes, ni „ arbrisseaux. Les graines & les Arbres qu'on y „ plante, ne poussent & ne croissent qu'à force „ d'eau; c'est pourquoi il n'y a en Egypte ni bois „ de construction ni bois à bruer (c). C'est une „ erreur, dit il encore, (d) de dire qu'il ne „ pleut pas en Egypte. Il pleut beaucoup & souvent dans la basse, peu dans la moyenne & „ point du tout dans la haute;” Mais il tombe quantité de pluie sur les montagnes qui l'environnent, & les torrens qui en découlent pendant l'hiver fournissent beaucoup d'eau au Nil, qui sans ce secours ne seroit pas navigable dans cette saison. L'on a toujours cru que le Nil charioit un limon qui servoit à engraisser les terres; mais,

se-
tia. *Plin. Hist. Nat. Lib. XXI. Cap. 15.* L'on peut voir encore le Panégyrique de *Plin* le jeune à l'Empereur *Trajan*. (a) P. 4. 5. (b) P. 148. (c) P. 12. 13. (d) P. 18.

selon Mr. GRANGER (a), cela n'est point. Celimon n'est qu'une terre roussâtre, dont sont composés les bords du Nil dans la haute Egypte, à la hauteur de six pieds. Il n'atteint à cette terre que quand l'eau a crû de dix-huit pieds. S'il reste au dessous ses eaux sont très claires.

Ce n'est pas assez que d'avoir ôté à l'Egypte sa fécondité l'Auteur en veut encore à sa salubrité. D'abord, „ les Maladies des yeux y sont „ très fréquentes, & si difficiles à guérir que, „ dès qu'on en est attaqué, il faut presque se résoudre à perdre la vue. Il y regne depuis l'Equinoxe du printems jusqu'au solstice d'été des fièvres Malignes très Meurtrières. En Automne, il survient des Charbons aux Cuisse & aux Genoux, qui enlèvent les Malades en deux ou trois jours. Pendant l'hiver, la petite vérole y fait des ravages affreux; & dans le tems de la crue du Nil, la plupart des Habitans sont attaqués de dissenteries Opiniâtres (b). Les vents, qui y soufflent, sont chargés de beaucoup de sels, ce qui cause des douleurs affreuses aux parties du corps qui y sont exposées, & souvent des paralysies (c). Il n'y a d'eau douce que celle du Nil, toutes les autres étant saumâches. Ceux qui sont éloignés de ce fleuve creusent des fosses, qui se remplissent d'eau durant l'inondation. Ils en boivent l'eau jusqu'à ce que la puanteur soit trop grande pour la supporter; après quoi ils se servent de l'eau saumâche de leurs puits. La puanteur qui s'exhale de ces fosses rend l'air malsain, ce qui joint aux autres mauvaises qualités du Climat, & au peu de bonté des Alimens, fait que

(a) P. 20, 21. (b) P. 22, 23. (c) P. 24.

que l'on y voit peu de gens robustes & de Vieillards. (a)

Il faut avoir bien mis le tems à profit pour s'assurer dans le courant d'une seule année, de la Vérité de tant d'observations contraires aux Anciennes ! Ce n'est pas à nous à décider quel des Voyageurs mérite le plus de Créance. Nous laissons ce soin à ceux qui connoissent l'Egypte sur le rapport de leurs propres yeux. Nous remarquerons seulement que si l'amour du merveilleux entraîne quelquefois les Voyageurs, il s'en trouve d'autres qui se laissant emporter par le desir de ramener les choses au simple & au Naturel, n'outrent pas moins que les premiers; & souvent ce n'est qu'en tenant un juste milieu qu'on parvient au vrai.

L'on trouve dans les Montagnes de la haute Egypte une grande quantité de grottes Sépulcrales, taillées dans le Roc. Elles ne sont pas toutes de la même grandeur, ni également ornées. Derrière le *Deir Emmelac*, Couvent des Coptes, il y en a seize, chacune de quatorze pieds de long, sur douze de large & six & demi de haut. A droite & à gauche se voient deux tombeaux creusés dans le Roc; & dans le fond il y a un Canal fait en glais, long de huit toises, large & haut de trois pieds, lequel aboutit à une Alcove de cinq pieds de large, six de hauteur & sept de longueur. A cette Alcove commence un autre Canal plus étroit que le précédent, qui aboutit à la grotte voisine, & ainsi des autres. L'Auteur en vit encore à une demie lieue de ce Couvent; dont l'une étoit

(a) P. 25—27.

étoit près d'un tiers plus grande, & les autres plus petites. La premiere, qui semble n'avoir pas servi de sépulchre étoit soutenue par quatre piliers, ornés de figures en demi relief & Chargés de Hiéroglyphes. Le plat-fond est travaillé en parquet & on y a gravé plusieurs figures humaines peintes de différentes Couleurs, très bien conservées. A droite & à gauche on en voit encore qui sont taillées en bas relief (a). Dans quelques endroits on a creusé d'autres grottes au-dessus de celles-ci. L'Auteur conjecture que c'est l'ouvrage des Solitaires Chrétiens, qui, par horreur pour les restes du Paganisme qu'on y voit, ne vouloient pas loger dans les premieres. Celles du dessus sont taillées dans une pierre graveleuse, & elles sont plus étroites. Il regne tout autour un Cordon azuré, & elles sont blanchies d'une couche de plâtre, sur laquelle se voient diverses figures de Saints. Il y a une Niche dans le fond, propre à y placer une petite statue (b). Au reste, il est bon de remarquer, avec notre Auteur (c), qu'on prend souvent pour des grottes sépulcrales, ce qui, dans la réalité, n'est que des Carrieres, d'où les Anciens Egyptiens tiroient ces énormes masses de pierres, qu'ils employoient à leurs Edifices. Les Carrieres de Marbre rouge, jaune & noir & celles de granit, sont dans le Mont Colzim; sur lequel est bâti le Monastere de St. Paul (d). Il est avec ceux de St. Senode (e), & de St. Antoine (f) les moins vilains de la haute Egypte.

Il y avoit, au rapport d'Hérodote (g) du tems
d'A-

(a) P. 32. &c. (b) P. 63. 129. (c) P. 86. & 87.
(d) P. 115. (e) P. 93. (f) P. 107. &c. (g) Liv. 11.

d'Amasis vingt mille Villes habitées en Egypte. C'est, sans doute, beaucoup ; mais on ne sauroit douter par les ruines qu'on y découvre à chaque pas, que le nombre n'en fût très grand. Mr. GRANGER fait la description de plusieurs, où l'on apperçoit encore les traits de la grandeur & de la Magnificence des Egyptiens. A trois lieues de Baskier, on trouve le Village de *Madfoune*, bâti sur les ruines d'une Ancienne Ville, dont il reste un Temple presque entier ; mais enseveli sous les sables jusqu'à la voute. De-là, jusqu'à *Dandera* ; qui en est environ à deux journées, ce n'est que ruines de Villes, de Temples, & d'autres Bâtimens Anciens. *Dandera* est l'Ancienne *Tentyris*, Capitale du Nome Tentyrite. Cette Ville, à en juger par les ruines, devoit avoir cinq ou six milles de tour. On y voit encore deux Temples, dédiés l'un à Isis & l'autre à Venus. Ce dernier est enseveli sous un tas de ruines, qui empêchent l'Auteur d'en prendre le dessein. Il n'en est pas de même de l'autre, dont il donne une exacte description, par où il paroît que cet Edifice est encore presque en entier. C'est un des mieux conservés de toute la haute Egypte. L'on voit, sur la principale porte, des Armes composées d'un globe, soutenu par deux espèces de Lottes posées sur un Champ d'Azur à Mode de deux Ailes étendues, Mr. GRANGER a vu ces mêmes Armes dans les ruines de plusieurs autres Edifices de cette partie de l'Egypte. Le plat-fond de la principale salle du Temple est peint à fresque, & les Couleurs sont encore aussi vives que si elles avoient été employées depuis fort peu de tems.

(a). La ville est située dans une Campagne arrosée par un très beau Canal, qui en baignoit les murs. Le lieu, en lui-même très agréable, abonde en fruits de plusieurs espèces, comme Oranges, Citrons, Abricots, Dattes, dont on y fait beaucoup de vin, que les Coptes achètent. (b)

Il seroit superflu de suivre notre Auteur dans la description qu'il fait des ruines de Thèbes & de quelques autres Villes de la haute Égypte. Il suffira de rapporter une remarque générale qu'il fait à ce sujet (c) : C'est qu'il s'en faut de beaucoup que les ruines de ces anciens Edifices, ne soient aussi belles qu'on les lit dans les relations des Voyageurs tant anciens que Modernes. Il est d'ailleurs très difficile de débrouiller le Cahos que tous ces débris offrent à la vue. Sans donc nous y arrêter davantage passons à quelques observations relatives à l'Histoire Naturelle & aux autres singularités de cette partie de l'Égypte.

Ce pays, qui étoit autrefois l'ornement du monde par la beauté de ses villes & la Magnificence de ses Bâtimens, n'est aujourd'hui qu'un tas de Chaumières bâties de boue. Depuis le Caire jusqu'aux Cataractes, il n'y a que le seul Village d'Akmin qui soit bâti de pierres. Ses rues, tirées au Cordeau, occupent une partie du terrain de l'ancienne Ville de Panopolis. L'on juge bien que des habitans si mal logés, ne sont pas fort à leur aise, Aussi menent-ils une vie assez misérable. Les Moines Chrétiens se ressentent de cette pauvreté, & sont d'une ignorance & d'une stupidité peu communes. Les Arabes se sont rendus

(a) P. 47. (b) P. 49. & 50. (c) P. 54.

des maîtres de ce pays, & sont en état de faire tête aux troupes du Grand-Seigneur ; dont ils font cependant profession de dépendre.

Le Chek d'Eridi entretient un Serpent, que quelques uns prennent pour un Ange, tandis que d'autres disent que c'est un Diable. Il est de deux pieds de long & de la grosseur d'un ponce : sa peau est unie & rougeâtre. Ce Serpent badine avec ceux qui le prennent, sans leur faire jamais de mal. Il a cela de particulier qu'il se plaît mieux avec les femmes qu'avec les hommes. Dès qu'il en voit une, il monte dessus & va jusqu'au col d'où il descend dans le sein & se glisse sous la chemise. On lui fait tous les ans une fête ; à laquelle on accourt de vingt lieues à la ronde. On tue jusqu'à soixante bœufs & deux Cent moutons pour la nourriture de ceux qui se rendent à la fête. On assure que cet animal, dressé à toutes ces singeries, est souvent coupé en morceaux le soir par le Chek & se retrouve le lendemain comme auparavant. L'Auteur voulut lui donner dix sequins pour en faire l'épreuve en sa présence ; mais il le refusa disant que l'Ange s'offenseroit d'un pareil accord (a).

Au Monastere de St. Senode, il y a un Puit éloigné d'une bonne lieue du Nil, dont l'eau monte & descend dans la même proportion que celle de ce fleuve. Les Religieux & les Coptes disent que c'est un Miracle, que Dioscore fit pendant son séjour audit Monastere. Mais l'Auteur juge, plus vraisemblablement, que cela vient du Voisinage d'un Étang profond, qui

re-

(a) P. 89-92.

reçoit l'eau du Nil par deux grands Canaux, & où elle se conserve toute l'année. (a)

Dans les torrens qui descendent des Montagnes de la haute Egypte, Mr. Granger trouva du pétrole en quantité ; & une espèce de sel minéral, qui ne diffère de l'alun de plume qu'en ce qu'il a plus de salure & que ses filamens se séparent moins facilement : Il se dissout dans l'eau & la blanchit : sa qualité rafraichissante fait qu'il est excellent pour les inflammations de la gorge : Il est formé d'une liqueur blanche laiteuse & un peu alumineuse qui coule des crevasses du roc (b). On trouve sur les bords de la Mer rouge beaucoup de Caraloïdes & des Mandrapores, dont les branches sont chargées de plusieurs limaçons pétrifiés (c). Mais, entre toutes les découvertes de l'Auteur, rien n'égale celle d'une fosse remplie de l'eau du Nil, si ce que les Arabes en disent est vrai. On n'en peut douter quand on saura qu'elle a la vertu de redonner aux filles la Virginité (d).

Après avoir visité la haute Egypte, l'Auteur revint au Caire. Cette ville, qui n'a que sept milles de Circuit, est moins grande que Paris ; mais elle est cependant plus peuplée. On y compte sept cent vingt Mosquées avec Prédicateurs & Minarets, & quatre cent quin'ont ni l'un ni l'autre ; soixante dix bains publics ; huit mille Juifs & vingt mille Coptes ; peu de Grecs, d'Arméniens & de Maronites ; & quelques Latins. Les rues de la Ville sont étroites & sans alignement, non pavées & poudreuses, quoiqu'on ait soin de
les

(a) P. 95. (b) P. 101-103. (c) P. 116. (d) P. 122.

les arroser & balayer tous les jours devant les maisons des honnêtes gens.

Mr. *Granger* s'éloigne encore du sentiment commun au sujet du Labyrinthe & du Lac Moeris. On les place l'un & l'autre dans la Province de Faïoum, dont la Capitale de même nom est bâtie sur les ruines d'Arfinoë, qui l'étoit elle-même sur celles de la Ville des Crocodiles. Les Arabes donnent le nom de Château de Caron à l'Edifice que tous les Voyageurs ont pris pour le Labyrinthe de Moeris. *Paul Lucas*, après d'autres, le place à l'extrémité Méridionale du Lac de ce nom; & l'Auteur le met à l'Ouest-Sud-Ouest, à une lieue de distance de ses bords. Il a 95 pieds de long, 60 de large & environ 70 de haut. On dit qu'il n'est pas dans son entier; mais l'Auteur soutient le contraire par rapport aux murailles Maîtresses. Dans ce cas, les dimensions seules font suffisamment comprendre que ce bâtiment n'a jamais été un Labyrinthe. *Paul Lucas* dit que les pierres en sont d'un marbre dur; au lieu que, comme l'a déjà remarqué *Plin*e, elles sont blanches & molles. Au reste quoiqu'on en ait dit, on ne sauroit guères disputer à *Paul Lucas* la gloire d'avoir vu cet Edifice; puisque Mr. *Granger* a lu son nom gravé sur une Colonne.

Le Lac Mendes, que les Voyageurs ont pris pour celui de Moeris, a dans le tems de la crue du Nil sept lieues de long & trois de large. Ce n'est que dans ce tems-là que ses eaux sont bonnes à boire, étant extrêmement salées dans les autres. Elles ne sont alors d'aucune utilité pour arroser les terres; mais seulement pour en faire du sel. Ces qualités ne répondent en aucune manière au

but pour lequel on dit que Moeris le fit creuser. Quoiqu'il en soit, il y a dans ce Lac, à une lieue de la rive Septentrionale, une Isle de deux lieues de circuit, sur laquelle on voit des ruines qu'on dit être des Pyramides du Roi Mendes & de sa Femme: On y voit encore des Catacombes & quelques restes d'Anciens Edifices.

Le Canal de Joseph, ou la fosse de Tanis, se jette en grande partie dans ce lac. Il a quarante lieues de long & un mille de large dans sa plus grande largeur. En entrant dans la Province de Faioum, il se divise en deux grands Canaux, qui se subdivisent ensuite en plusieurs petits. Un de ces derniers forme l'étang d'Algaraque dont l'eau est bonne à boire toute l'année; & un autre celui des Crocodiles.

Entre le Nil & le Canal de Joseph, il y a une fosse de vingt-cinq lieues de long & environ d'une de large. C'est cette fosse qui est le véritable Lac Moeris, & que les Poètes Grecs ont appelé l'Acheron. Elle subsiste encore; mais anciennement il y avoit plusieurs Ecluses, pour dispenser aux terres voisines l'eau qui y couloit. Cette fosse portoit le reste de ses eaux dans la Lac Marcote.

Sur la branche du Nil qui conduit à Rosette, on trouve les Lacs de Nedébé & de Secté. En été on tire du Natron de celui-ci. En hyver les deux Lacs n'en formant plus qu'un de huit lieues de long & de deux mils de large, l'on tire du Natron de l'un & de l'autre. Lorsque l'Auteur y passa, le sel de celui de Secté étoit congelé à une si grande profondeur, que les Chameaux passerent par dessus. Au reste le Natron se forme dans certains Lacs de ce Canton de la maniere suivante.

Les

Les pluies qui tombent depuis Décembre jusqu'en Février entraînent les sels des Montagnes & des plaines sablonneuses. Elles les déposent dans le bassin du Lac, & se filtrent elles-mêmes à travers d'une terre grasse & argileuse. On tire du fond du Lac le Natron en Morceaux de douze ou quinze livres, avec encore cinq autres espèces de sels. Chaque année les pluies remplacent ce qu'on en a tiré (a).

Pas loin de ces Lacs, il y a une plaine sablonneuse dans laquelle les gens du pays prétendent qu'on voit des Bateaux pétrifiés. L'Auteur étant allé sur les lieux trouva que cette Mer sans eau, comme ils l'appellent, n'est autre chose que plusieurs torrens unis ensemble qui restent à sec pendant l'été. Les sommités des Rochers semblent de loin des bateaux & des animaux pétrifiés. Les pièces qu'on détache de ces rocs sont de différentes couleurs, très pesantes, dures: & celle que Mr. Granger arracha ressembloit assez aux vertèbres du dos d'un Animal. Ce n'est cependant qu'un jeu de la nature qui dépend de la qualité & du mélange de plusieurs terres, pénétrées d'un suc lapidifique (b).

Les Moines du Couvent de St. Macaire sont pauvres, ignorans & mal logés. Ils ont, de même que ceux du Monastere des Syriens, plusieurs Manuscrits qu'ils laissent manger aux vers. Ils n'en font aucun usage, refusent de les laisser voir, & aimeroient mieux s'ensevelir sous les ruines de leurs couvens, que de les vendre pour avoir de quoi les rebâtir, selon le conseil que leur a donné le Patriarche qui est au Caire (c).

F 3

Dans

(a) P. 175—178. (b) P. 173. (c) P. 179. 180.

Dans son voyage à Suez, l'Auteur eut occasion d'examiner la Mer Rouge. Il en trouva l'eau beaucoup moins salée que celle des autres Mers. Il parcourut quelques unes des Isles, qui sont en grand nombre aux environs de Suez, & il remarqua qu'elles sont rouges, couvertes de Coloroïdes de même couleur. C'est là, sans doute, l'origine du nom que cette Mer porte (a).

A quatre lieues de la Mansoure, on voit la Chapelle de Latone, où étoit le plus fameux Oracle de l'Egypte. Elle est faite d'une seule pierre de Granit, posée sur un piédestal, qui est aussi d'une seule pierre. Cette Chapelle a trente deux Pieds de haut, seize de large & douze de profondeur. Le Couvert, qui est de la même pierre taillée en pointe de Diamant a quatre pieds d'épaisseur (b).

Nous aurions bien d'autres choses à extraire si nous voulions rapporter tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce voyage : Mais, pour ne pas passer de justes bornes, il vaut mieux envoyer les Lecteurs à l'Ouvrage même, qu'ils ne liront pas sans plaisir. Ils pourront se former une idée de l'état & du Gouvernement de l'Egypte, qui est purement militaire. Ils y trouveront un Catalogue des Animaux, des Oiseaux, des Poissons & des Plantes de l'Egypte; & celui des embouchures du Nil, de ses Canaux & de ses Isles. Enfin, ils y verront la manière dont on fait le sel Armoniac Artificiel; & celle de faire éclore des oeufs au moyen d'un four.

(a) P. 196. 198. (b) P. 203.

ARTICLE VI.

Description du VENTILATEUR, par le moyen du quel on peut renouveler, facilement & en grande quantité, l'Air des Mines, des Prisons, des Hôpitaux, des Maisons de force & des Vaisseaux; Où l'on fait voir son utilité, pour conserver toutes sortes de grains d'Humidité & de Corruption; pour les garantir des Canclandres, soit dans les Greniers, soit dans les Vaisseaux; & pour Conserver plusieurs autres sortes de Marchandises: Comme aussi pour sécher le Blé, la Dreche, le Houblon, la Poudre à Canon, &c. Ouvrage lu en présence de la Société Royale, au mois de Mai de l'année 1741. Par Mr. E. HALES, Dr. en Théologie, de la Société Royale, &c. & traduit de l'Anglois, par Mr. P. DEMOURS, Dr. en Médecine. A Paris, Chez Charles-Nicolas Poirion, 1744. C'est un in 8^{vo}. de 277. pag. Sans les Préfaces du Traducteur & de l'Auteur qui en contiennent 52.

LE titre de cet Ouvrage est si simple, qu'il n'est pas à craindre qu'il en impose à aucun Lecteur. Il n'annonce que la description d'une Machine, nommée *Ventilateur*; & qui dans la réalité n'est qu'un soufflet de bois, d'une structure différente de ceux de Cuir, dont on se sert communément. L'on y trouve cependant bien d'autres choses que la description de cette Machine; Mais l'Auteur, aussi modeste que

savant, a mieux aimé, surprendre agréablement ses Lecteurs, que d'imiter quelques Ecrivains, qui, dans un titre pompeux, promettent toujours beaucoup plus qu'ils ne tiennent.

Mr. HALES, qui depuis longtems sacrifie son tems & ses recherches à l'utilité de sa Patrie & de tous les hommes en général; est l'Inventeur de cette Machine. La Navigation étant la source des richesses de l'Angleterre, dont elle est en même tems la force; l'Auteur ne pouvoit rien faire de plus utile pour sa Patrie, que de s'appliquer à trouver des remèdes aux Maux qu'on a crus jusqu'ici inséparables de la Navigation. C'est dans cette vue qu'il publia, il y a quelques années, un petit Ouvrage dans lequel il enseignoit la maniere de rendre l'Eau de Mer potable. Et comme ses expériences sur l'Air lui avoient appris combien est pernicieux celui qui croupit pendant quelque tems; il ne douta point qu'une partie des Maladies qui regnent sur les Vaisseaux ne vinssent de la mauvaise qualité de celui qui est enfermé entre les ponts. Ce fut pour la corriger qu'il écrivit au commencement de Septembre de l'année 1740. au Dr. Martin, Médecin de la Flotte de Mylord Cathcart de faire suspendre plusieurs Draps trempés dans le Vinaigre à des endroits convenables des entre-ponts; sans négliger néanmoins l'usage d'y en répandre. Il ajouta qu'en cas de Maladies contagieuses, il falloit remédier à l'infection de l'air par la fumée du soufre commun.

Ces précautions ne faisant que pallier le mal, Mr. HALES crut que pour y remédier pleinement, il n'y avoit pas d'autre moyen que celui de

de substituer un nouvel Air à celui qui étoit infecté & corrompu. Cette idée le conduisit au mois de Mars 1741. à l'invention du *Ventilateur*. Il fit l'essai de cette Machine avec tout le succès possible ; en composa un Mémoire qu'il distribua à ses amis ; & en fit un plus détaillé qu'il lut à la Société Royale au mois de Mai suivant, Mais ce qu'il y a de bien singulier dans cette affaire ; c'est que Mr. *Triewald*, Ingénieur du Roi de Suède, inventa vers le même tems une Machine toute semblable. Comme il est membre de la Société Royale, il fit part de son invention à Mr. *Mortimer*, le 6^e de Novembre 1741. Cette même année, on fit usage de cette Machine sur un des Vaisseaux de la Flotte Suédoise, où l'Equipage fut préservé des Maladies qui regnerent sur les autres. Cette expérience fut cause que, l'année suivante, on garnit de ces Machines chaque Vaisseau de la Flotte. Mr. *Triewald* en a envoyé une en France, qui ayant été approuvée de l'Académie Royale des Sciences, le Roi a ordonné qu'on en fit de semblables sur ses Vaisseaux. On ne sauroit soupçonner deux Savans, qui ne se connoissent point & si éloignés l'un de l'autre, de s'être pillé ou communiqué leurs pensées. Si ce soupçon venoit cependant dans l'esprit de quelqu'un, il ne sauroit tomber sur le Dr. HALLS, dont la Machine étoit connue en Angleterre sept Mois avant la date de la lettre par laquelle Mr. *Triewald* fait part de celle de son invention au Secrétaire de la Société Royale. Quoiqu'il en soit, voici la description que Mr. HALLS donne de son *Ventilateur* ; dont on se sert déjà sur les Vaisseaux de guerre, dans quelques Mi-

nes de Charbon; pour sécher le Houblon, la Poudre à Canon, &c. & dans l'Hôpital de *Wincbes-ter*.

C'est un Instrument propre à renouveler l'Air d'un endroit renfermé, soit en y introduisant, d'une manière insensible, un Air nouveau, soit en en pompant l'Ancien; qui est aussitôt remplacé par celui de dehors. On en peut faire de différentes grandeurs, proportionnées à l'usage qu'on en veut faire. Celui que l'Auteur fit placer sur le *Capitaine*, Vaisseau du Roi de 70 pièces de Canon, étoit de dix pieds de long sur quatre pieds trois pouces de large dans oeuvre, & la hauteur de treize pouces. Cette Machine est composée de planches de sapin, exactement assemblées par des queues d'Aronde, & on doit coller du papier gris sur les jointures: Mais celles des deux extrémités doivent être simplement arrêtées avec des Vis à bois, pour qu'on puisse les ôter, supposé qu'il y survienne quelque chose, qui demande du remède. Les planches sont d'un pouce & demi d'épais. A l'une des extrémités de cette boîte, il y a quatre ouvertures; deux dans la partie supérieure & autant dans l'inférieure. Chacune a six pouces de haut sur vingt deux de large. La planche de l'autre extrémité doit être un peu cambrée, afin que le Diaphragme, qui doit se mouvoir de ce côté-là de haut en bas, ait son mouvement plus libre.

Ce que Mr. HALEs nomme Diaphragme est un assemblage de panneaux minces faits de bois de sapin, placé dans le milieu de la boîte, dont on vient de parler. Ses bords ne sont éloignés que d'un vingtième de pouce des parois de cette
boi-

boîte; à une des extrémités de laquelle il est arrêté entre les ouvertures supérieures & les inférieures. Pour cet effet, l'on se sert de gonds faits chacun de deux pièces de fer, dont l'une est arrêtée latéralement à l'extrémité du Diaphragme; & dont l'autre, qui est aplatie, longue de six pouces, large d'un pouce & demi & épaisse d'un demi pouce, tient à la planche qui forme le côté de la boîte. Ces deux pièces de fer sont rivées ensemble, par un clou qui a un demi pouce d'épais; & c'est sur ce clou que se fait le mouvement. L'autre extrémité du Diaphragme, qui est du côté où la boîte est cambrée, n'est arrêtée nulle part & peut se mouvoir de haut en bas. Mais afin que ce mouvement se fasse avec facilité, sans que le Diaphragme se jette de côté ou d'autre contre les parois de la boîte, on met un Conducteur de fer placé verticalement au milieu de l'extrémité cambrée de la boîte. Ce Conducteur est épais d'un pouce & large d'un demi pouce; & il y a une coche ou entaille de même grandeur au milieu de l'extrémité du Diaphragme; de sorte que celui-ci, en se haussant & se baissant, n'a d'autre frottement à essuyer, que celui qui se passe entre le Conducteur & l'entaille.

Pour mouvoir le Diaphragme, on attache dans le milieu de sa largeur & à six pouces de son extrémité, du côté cambré de la boîte, une verge de fer. Elle y est arrêtée par le moyen d'un écrou, & d'une vis, & soutenue dessus & dessous par des plaques de fer. Il faut qu'un peu au dessus du Diaphragme, elle ait une jointure faite par deux chaînons, ou bien par deux yeux, par le moyen desquels la verge puisse s'ajuster dans
cette

cette jointure, par le double mouvement causé par l'élevation & l'abaissement, tant du Diaphragme que du levier. Cette verge de fer, dont la longueur doit être égale à celle de la hauteur de la boîte, est d'environ trois quarts de pouces en quarré. Elle est aplatie vers son extrémité supérieure, où elle a un pouce & demi de large sur un demi pouce d'épais. Dans cet endroit, elle est percée de plusieurs trous, pour pouvoir l'arrêter d'une manière fixe dans les mortaises du Levier qui doit faire mouvoir le Diaphragme ; & dont nous parlerons bientôt.

En haussant & baissant le Diaphragme, l'on chasse l'air dont la boîte est remplie par les quatre ouvertures d'une de ses extrémités. Ces ouvertures doivent être bouchées par des soupapes, faites de sapin blanc le plus léger qu'on trouvera, de l'épaisseur d'un quart de pouce, & plus grandes que l'ouverture. Elles sont attachées à l'extrémité supérieure par des Charnieres de Cuir ; & afin qu'elles joignent bien on peut les garnir d'étoffe de laine dans l'endroit où elles touchent à la boîte. Deux de ces soupapes s'ouvrent en dedans & deux en dehors de la boîte ; en prenant la précaution que celles qui sont l'une sur l'autre s'ouvrent dans le même sens. De cette manière, quand le Diaphragme se baisse, la force de l'air qu'il chasse fait ouvrir, des deux soupapes inférieures, celle dont la charniere est en dehors & fermer celle qui l'a en dedans ; & dans le même tems, le contraire arrive aux soupapes supérieures ; qui, lors qu'on élève le Diaphragme, s'ouvrent & se ferment à leur tour dans le même sens que les premières.

Tel

Tel est le *Ventilateur* simple , beaucoup moins commode que le double. Ce dernier consiste dans l'union de deux simples , comme celui qu'on vient de décrire , appliqués latéralement l'un à l'autre & séparés par une seule planche , qui forme la paroi de tous les deux du côté où ils se joignent. Entre les deux verges de fer , & sur la paroi qui sépare les deux boîtes , s'élève une barre de fer , plus grande que les Verges. Sur cette barre repose un levier de douze pieds de long , qui de cette manière est trois pieds six pouces plus long que les deux Ventilateurs ne sont larges. Comme les Verges de fer ne sont pas assez longues pour atteindre au levier quand il est au niveau , on les allonge au moyen d'une autre Verge ; qui étant jointe au levier par sa partie supérieure , est arrêtée par l'inférieure à la Verge qui tient au Diaphragme. Cette union des deux Verges se fait au moyen de deux Clefs , qui laissent ainsi la liberté de détacher le levier du reste de la Machine. Deux hommes suffisent pour mettre en jeu ces deux Ventilateurs. Placés chacun à une des extrémités du levier , ils le font mouvoir de haut en bas ; & , en même tems , haussent & baissent , tour à tour , les Diaphragmes des deux boîtes. La résistance que cause l'élévation du Diaphragme est égale à trente livres ; mais ce poid est beaucoup diminué dans le double Ventilateur , chaque Diaphragme servant de contre-poid à l'autre.

Cette Machine , telle qu'on vient de la décrire , peut-être modifiée de bien des manières , suivant l'endroit où on veut l'adapter , & suivant l'usage qu'on en veut faire. On en place , quand il est nécessaire , plusieurs les unes sur les autres , & on

on les fait mouvoir ou par des hommes, ou par le moyen de l'eau & du vent, ou avec un cheval. A tous ces égards, Mr. HALEs entre dans un détail qui ne laisse rien à désirer à ses Lecteurs. Nous nous contenterons de remarquer, qu'on peut s'en servir pour vuider l'air de quelqu'endroit, ou pour y en introduire du nouveau. A quel de ces deux usages qu'on l'employe, il doit y avoir devant les Ouvertures, dont les soupapes s'ouvrent en dehors, une boîte, qui, s'unissant étroitement avec le Corps du *Ventilateur*, soit assez grande pour les renfermer toutes dans la capacité & leur laisser assez d'espace pour s'ouvrir & se fermer librement. Cette boîte, dans laquelle se rassemble tout l'air chassé par le *Ventilateur*, doit avoir à son extrémité antérieure un tuyau quarré, dont l'ouverture soit proportionnée à la quantité d'air qui doit y passer. Mr. HALEs a fait le sien d'un pied en quarré mesuré en dedans. Quand on veut pomper l'air de quelque'endroit, il faut y placer le *Ventilateur*; de manière que l'extrémité du tuyau en soit dehors; & pour introduire du nouvel air, le *Ventilateur* doit être hors du lieu que l'on veut aérer, & le tuyau dedans. On peut l'allonger autant qu'il est nécessaire par le moyen d'autres tuyaux qu'on y adapte. Ils peuvent être, ou de bois, ou de Canes, ou goudronné, ou d'autre matiere, selon les circonstances de l'usage qu'on fait du *Ventilateur*.

Le double *Ventilateur*, dont chacun a dix pieds de long sur quatre & trois pouces de large & treize pouces de haut, fournit la valeur d'un tonneau d'air à chaque coup de levier; ce qui fait soixante ton-

tonneaux par minute, trois mille six cent par heure, & quatre vingt six mille quatre cent par jour. Cet air, passant par un tuyau d'un pied en quarré, sort avec un degré de vitesse propre à lui faire parcourir vingt cinq milles dans une heure. C'est le résultat des Calculs de Mr. HALES. Il ne faut cependant pas s'imaginer que celui qui le remplace entre avec la même violence. Bien loin de là ! l'Auteur a remarqué que dans les Vaisseaux, il entre d'une manière si insensible, que ni les Malades ni ceux qui dorment n'en sont pas autant, incommodés qu'ils le sont d'ordinaire de la grande voûte à éventer. Au reste, si l'on veut jouir d'un air pur sur les Vaisseaux, il faut faire agir le *Ventilateur* presque continuellement ; ce qui exigera, tout au plus, le travail d'une demi heure par jour aux gens de l'équipage ; à qui cet exercice même est fort sain.

Quand on se sert du *Ventilateur* pour pomper l'air corrompu d'un Vaisseau, d'une Mine, d'une Prison ou d'un Hôpital, il faut user de précautions. D'abord, il faut prendre la partie de la journée la moins humide ; afin que le Nouvel Air qui s'introduit dans ces lieux soit aussi bon qu'il est possible. Ensuite, il faut avoir soin de ne pas s'exposer à ce mauvais air que le *Ventilateur* chasse.

Personne ne sauroit douter de l'utilité de cette invention, que ceux qui ignorent combien l'air renfermé & celui qui est chargé de Vapeurs est pernicieux. Ils pourront aisément s'en instruire dans les *essais statiques* de notre Auteur, & dans l'Ouvrage que nous annonçons. Ils y verront que l'air renfermé perdant, peu-à-peu, son élasticité

té devient inutile pour la respiration: qu'en vingt-quatre heures de tems, il sort d'un homme plus d'une livre d'humidité par la respiration; & que l'air qui a été inspiré & expiré pendant deux ou trois minutes en est si surchargé qu'on auroit de la peine à le respirer plus longtems: que dans le même espace il transpire environ trente neuf onces de matiere du Corps d'un homme; qui se répandant dans l'air le corrompt plus ou moins à proportion que le nombre des hommes est grand, & que le lieu où ils sont est petit: que dans les Vaisseaux, l'eau qui est à fond de Cale, les Marchandises, les Alimens, &c. augmentent l'infection: que dans les Hôpitaux, les différentes espèces de Maladies, la transpiration furnaturelle des Malades, les évacuations, les remedes &c. rendent l'air encore plus corrompu: que dans les Prisons & les Mines, il sort de terre des exhalaisons empoisonnées: En un mot, que la nécessité de vivre longtems dans le même air est très dangereuse pour tous les Animaux. Ce n'est pas tout encore: Mr. HALEs prouve que c'est ce qui corrompt les Alimens, l'eau, les grains, &c. Et pour y remédier, il conseille de se servir de son *Ventilateur*, pour renouveler l'air de la soute aux Biscuits, des tonneaux, des greniers, &c. A cette occasion, il indique une nouvelle maniere de les construire, propre à faciliter le renouvellement de l'air. Lorsque le blé est noir, ou qu'il est sale, il faut le laver; & pour lui redonner en peu de tems sa premiere qualité, il faudra l'exposer à l'air du *Ventilateur*. On en peut faire dans les Moulins, qui iront au moyen de la roue. L'Auteur voudroit encore qu'on se servît du même moyen
pour

pour sécher celui qui a été coupé & serré dans un tems humide. Il conseille encore de se servir dans les vaisseaux, d'une grande caisse pour mettre les grains, au lieu de tonneaux ; & il prouve que par - là on gagneroit beaucoup du côté de l'Arrimage. Dans un Extrait, l'on ne sauroit suivre l'Auteur dans tous les détails où il entre. Il vaut mieux renvoyer pour cela à l'Ouvrage même ; & ne nous arrêter que sur quelques Observations particulieres ; qui semblent être indépendantes du but principal de Mr. HALES, & qui nous paroissent être d'une utilité générale.

En parlant de l'usage des *Ventilateurs* pour les Mines, Mr. HALES rapporte ce qu'on trouve dans l'Abregé des *Transactions Philosophiques*, au sujet des différentes sortes de Vapeurs qu'on y rencontre. Les Mineurs en comptent quatre espèces. La premiere est la plus ordinaire, & se reconnoît aux Chandelles, dont la flamme devient orbiculaire & diminue par degrés. Ses effets sur les hommes sont des défaillances, des convulsions & la suffocation. La seconde est appelée *Odeur de fleur de Pois* ; que les ouvriers s'imaginent être celle d'une plante qui croît sous terre. La troisieme est la plus dangereuse. Les Mineurs l'apperçoivent à la partie la plus élevée du souterrain, dans ces passages qui se détachent du principal puits. Ils voient quelque chose de sphérique, de la grosseur d'un balon & enveloppé d'une pellicule, qui venant à se rompre par accident laisse échaper la Vapeur qu'elle contient, laquelle suffoque tous les ouvriers. La quatrieme est une Vapeur fulminante, qui ressemble par sa nature & par ses effets à la poudre à

canon ou à la matiere qui produit le tonnerre. Lorsqu'elles s'enflamme elle tue par son explosion (a).

Le fond de Cale est d'ordinaire puant & infect à cause de l'eau qui y séjourne & que la Pompe ne sauroit parfaitement vider. Le *Ventilateur* peut corriger, mais non pas ôter, cette puanteur. Le moyen le plus propre est d'y jeter souvent de la nouvelle eau de Mer, & de la franchir ensuite avec les pompes (b).

Les fumées d'un Vin qui fermente, & celles de la Biere ou du Vinaigre, ne tuent tout à coup un Animal qui en approche de trop près, que par ce qu'elles sont attirées dans les poumons. L'expérience suivante en est la preuve. Après avoir ouvert la Trachée-Artere d'un Chien vivant, dont on boucha ensuite l'ouverture de la glotte avec un bouchon de liége, on assujettit son col à une grande boîte à laquelle on avoit fait un trou rond. Et comme le col ne bouchoit pas parfaitement bien cette ouverture, on avoit eu soin de lui mettre un collier, qui suppléoit à ce défaut. Tout étant ainsi préparé, on enflamma du soufre dans la boîte; &, quoique la fumigation fût si forte & si longtems continuée, que les yeux du chien lui sortirent hors de la tête; cependant il ne reçut aucun dommage par rapport à la vie; par ce que les Vapeurs n'avoient pas pu être attirées dans les poumons (c).

L'air, que nous respirons, doit être parfaitement élastique & plus froid que les exhalaisons qui sortent des poumons. La raison en est qu'alors

(a) Voyez le § 28. (b) § 47. (c) § 32.

Lors les Vapeurs échauffées qui se trouvent dans les vésicules les plus superficielles de ce viscere, s'élevent & montent à travers de l'air nouveau, qui est plus froid & plus pur. Mais comme l'air qu'on respire souvent perd son élasticité & s'échauffe; il en devient moins sain; & plus il approche du degré de chaleur des exhalaisons qui sortent des poumons, moins il est propre à rafraichir ce viscere. Il résulte de ce principe, que les Chambres chaudes, bien fermées & où il n'entre pas incessamment un air nouveau, ne sont point avantageuses à la santé (a). C'est encore-là une des raisons pourquoi un air sec récréé davantage qu'un air humide. Celui-là ayant plus de ressort doit, lorsqu'il est inspiré dans les poumons, dilater les vésicules pulmonaires plus que ne les dilatera un air humide; ce qui produit une circulation du sang bien plus libre. C'est, peut-être, là encore la cause pourquoi un air très sec est nuisible aux personnes qui sont dans un état de consommation. Il dilate trop fortement leurs poumons dont la tiffure est très délicate. Il se peut aussi qu'il entraîne avec lui trop d'humidité. Les personnes les plus robustes sont quelquefois incommodées de cet air si sec. Sur les Côtes Orientales de la Mer Rouge, les Habitans sont quelquefois obligés d'humecter l'air, en répandant de l'eau, & de respirer en se couvrant la bouche d'un linge mouillé. Quand, dans les Provinces Méridionales de la France, on passe d'une Chambre chaude au grand Air, on a la précaution de mettre un mouchoir devant la bouche, de crainte que le

passa-

(a) § 58. 59.

passage subit du chaud au froid ne cause quelque Maladie inflammatoire. Sur le sommet de quelques Montagnes du Pérou, l'on dit que l'air est si froid qu'il peut coaguler le sang dans une seule inspiration (a).

Pour corriger l'infection d'un Vaisseau, Mr. HALES conseille la fumigation avec le soufre commun. On la pratique de la maniere suivante. Après avoir fermé toutes les Ouvertures du Vaisseau, on place sur le Lest à fond de Cale, une ou plusieurs marmites de fer ; dans chacune desquelles on met un peu de Cendre ou de Sable, & quatre ou cinq livres de Soufre qu'on enflamme avec un boulet rouge. Il n'y a rien à craindre pour un embrasement, pourvu qu'il n'y ait aucune matiere combustible à la distance de cinq pieds huit pouces. Cette fumigation fera périr tous les Animaux vivans qui y seront exposés, tels que les Rats, les Punaises & les autres Insectes ; par où il est aisé de comprendre que tous les gens de l'équipage doivent se tenir sur le Tillac pendant qu'elle se fait. On se sert aussi avec succès du même parfum dans les maisons où il y a eu quelque Maladie Pestilentielle, comme la petite Vérole. On a soin de bien boucher toutes les ouvertures & d'exposer à la fumée du soufre les meubles, les lits, les hardes, &c. & d'ouvrir tous les tiroirs & armoires ; afin que l'esprit qui s'élève du soufre brulant corrige les levains contagieux, qui pourroient s'être nichés dans les meubles, &c. il ne seroit, peut-être, pas inutile de parfumer de la même maniere les Marchandises,

ses, qu'on pourroit soupçonner être infectées. On pourroit encore, par le même moyen, faire périr les Insectes & les Blaireaux qui se logent dans des trous à la Campagne. Il faudroit attacher des étoupes souffrées au bout d'une longue perche, qu'on introduiroit dans le clapier, en fermant ensuite avec soin l'Ouverture. On détruit encore avec ce parfum de soufre les Calandres, les Vers & les Fourmis qui se trouvent dans le blé, en introduisant la fumée dans les monceaux de grains avec un *Ventilateur*: Mais il faut en chasser auparavant toute l'humidité; sans quoi le soufre ne fera aucune impression sur les Insectes. Au reste, ce parfum ne donne aucun mauvais goût aux grains (a).

Un moyen de corriger les Tonneaux gâtés; c'est de les remplir pendant quelque tems d'eau corrompue, par ce que la putréfaction est un dissolvant très subtil. (b)

Lorsqu'on emmaillotte les Enfans d'une manière trop serrée, leur poitrine & leur bas ventre ne se dilatent pas aussi librement qu'ils le devroient dans le tems de l'inspiration; Il s'ensuit de là que, non seulement leur respiration doit beaucoup souffrir par cette compression, mais que leur digestion même doit s'en ressentir, parce que l'action du diaphragme sur l'Estomac aide beaucoup à la digestion: N'agissant guère moins de douze cens fois sur ce viscere dans l'espace d'une heure; plus la force & le nombre de ses mouvemens seront diminués par la compression des langes, plus aussi la digestion sera lente

(a) § 65. 67. 70. 71. 79. 117. (b) § 88.

lente & gênée. (a) Ce n'est pas le seul mal que font les Nourrices à ces innocentes Créatures. Pour des raisons très importantes le Crâne des Enfans nouveaux nés n'est pas entierement osseux. Des nourrices ignorantes, prenant cela pour un défaut, cherchent à rapprocher les parties osseuses, & comprimant ainsi le cerveau, causent des convulsions aux enfans, &, peut-être des maux de tête pour le reste de leur vie (b).

Mr. HALES termine son ouvrage par une exhortation à chercher un remède pour empêcher que les planches & le bois de Charpente des Vaisseaux ne soient rongés des vers. Il croit ce remède plus utile que ne seroit la découverte des longitudes, & bien plus facile à trouver; & il souhaiteroit qu'on promît une récompense à celui qui le trouveroit. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse trouver un Couroi impénétrable aux vers; mais la grande difficulté a été jusqu'ici d'empêcher qu'il ne s'enlevât de dessus le bordage; Notre Auteur soupçonne qu'en préparant de l'huile avec du verd de gris, on parviendroit peut être à ce but. Il faudroit en imbiber les planches de sapin du doublage; qui en deviendroient plus solides, dureroient plus longtems & seroient d'autant plus propres à conserver le couroi du dessous. Quoiqu'il en soit, cette exhortation de Mr. HALES a engagé Mr. DEMOURS, son Traducteur à faire part au public de la composition d'un Couroi, qui lui a été communiquée par un Négociant Armateur de *Marseille*; qui assure
s'en

(a) §. 100. (b) §. 101.

s'en être servi avec succès pour ses propres Vaisseaux. La voici.

Prenez cent livres de Goudron, le plus beau. Faites le fondre sur un feu de charbon, lent & égal. Quand il sera bien fondu, ajoutez y trente livres de poudre à canon bien concassée. Faites bouillir le tout jusqu'à consommation de trente livres. Lorsque la matiere bout, il faut la travailler avec une Ecumoire comme le sucre. Etant de nature à s'enfler beaucoup, il convient que la chaudiere soit plus grande qu'il ne faut pour la quantité de drogues qu'on emploie. Si, malgré cette précaution, elle s'élève encore trop, on peut y jeter un morceau de suif & diminuer le feu. Quand elle est ainsi préparée on la garde dans des Barriques dans un lieu fort sec. Pour s'en servir, il faut faire fondre de nouveau cent livres de cette composition; & lorsqu'elle sera bien liquide, on y ajoutera peu à peu trente cinq livres de poudre de brique ou de marbre, passée par le tamis, & auparavant bien chauffée pour la priver entierement de son humidité. On agitera sans discontinuer, avec un bâton, ces deux matieres pour en faire un mélange exact. Dans cette seconde opération on peut se servir de bois au lieu de charbon. Lorsqu'on voudra donner la courée à un vaisseau, il faut avoir soin que le bois en soit bien sec & la matiere chaude. Si le Bâtiment est neuf, on peut l'appliquer sans autre précaution; mais s'il est vieux, il faut ôter l'ancien courroi. Pour cet effet, il faut bruler, ensuite bien gratter & balayer la surface du bord; en sorte qu'il n'y reste point de charbon. La brique durcit cette matiere, la pétrifie & la rend impénétrable

ble aux vers. Cette composition est si simple, & coute si peu, qu'on ne risque pas grand chose d'en faire l'essai.

ARTICLE VII.

MEMOIRE sur les *nouvelles découvertes* qu'on a faites par raport à l'ELECTRICITE'.

Il y a deux ans que je donnai dans ce journal un précis de quelques expériences curieuses, qu'on avoit faites en Allemagne, & dont la plus belle étoit celle qui a fait voir que la lumière Electrique allume les corps inflammables aussi bien que la flamme même.

Depuis ce tems là on a tâché à l'envi de découvrir les merveilles de cette matiere. L'Angleterre, la France, la Hollande & l'Allemagne ont multiplié & varié les expériences presque à l'infini. Les répétitions même ne sont point inutiles en Physique. Elles donnent une confiance aux nouvelles vérités : elles en constatent l'authenticité : & elles ne manquent guère à y trouver quelque nouvelle propriété. Mais les Physiciens ont fait beaucoup plus que répéter. Ils ont découvert : ils ont raisonné : ils ont rapproché l'Electricité de la foudre. Elle en avoit le brillant & le feu ; ils ont ajouté la force même qui y manquoit encore. Ce sont ces nouvelles expériences, dont j'entreprends d'entretenir le Lecteur. On les a publiées en tant de langues différentes, que j'espère dire quelque chose de nouveau pour toutes les différentes nations chez lesquelles

quelles ce journal se répand. Ce n'est pas que je m'en arroge la moindre chose. Je ne promets au Public qu'une fidele compilation.

Commençons par ce qu'on a ajouté aux expériences déjà connues. On a facilité l'art d'allumer la Poudre à canon par le feu Electrique. Il faut y mêler du camphre ou quelque huile inflammable. On a tiré de la Glace & même de la Glace artificielle un feu capable d'allumer l'esprit de vin. L'Angleterre qui s'en étoit tenue aux Tubes de Mr. *Du Fai* a été obligée de revenir aux Globes ; Mr. *Watson* en a reconnu la préférence & on s'y est conformé en France, où les tubes avoient succédé aux globes.

On a varié les matieres de ces globes presque à l'infini. Le Verre & surtout un Verre blanc & peu épais s'est distingué. On avoit cru à Paris que le Verre bleu teint avec de la Zafre avoit plus de force ; mais Mr. *Watson* a trouvé que cette préférence n'étoit que passagere. La Porcelaine, déjà si voisine du verre, en a imité les effets en Saxe. Les machines Electriques ont été extrêmement variées. Mr. *Bose* n'en emploie plus que de petites ; qu'on attache aisément à la premiere table, & l'expérience a fait voir que les plus grandes & les plus multipliées ne faisoient pas plus d'effet. On est revenu des préventions de la Soie bleue, & même de la Poix. On a appris à électriser les personnes assises à leur aise, ou couchées même dans leur lit sans autre précaution que d'empêcher les pieds de toucher du bois, en les plaçant sur des coussins ou des tapis de laine. L'Electricité est devenue si commune, & si aisée, qu'elle a fait l'occupation des Enfans, & donné subsistance à des Vagabonds.

G 5

L'air

L'Air sec a conservé ses droits : on convient qu'il contribue beaucoup au succès des expériences, & Mr. *Musschenbroek* avoue que l'Humidité de l'air de sa Patrie a beaucoup nui aux siennes. Que ne découvreroit point son industrie sous un Ciel plus serein, elle qui a ajouté aux expériences Electriques la plus surprenante que l'on connoisse ?

Le vuide nuit à l'Electricité sans la détruire. Un fil d'Archal y produit un feu mâle ; & il n'est pas encore bien décidé si ce feu auroit le pouvoir d'enflammer dans le vuide. Un globe dont l'air a été pompé , a beaucoup moins de force qu'un pareil globe plein d'air : il ne produit qu'un feu femelle qui luit sans enflammer.

L'Electricité communiquée à l'eau , à des globes électrisés , est plus constante qu'on n'avoit attendu : elle a duré des trente six heures à Paris, & des jours entiers à Leide & à Witteberg.

L'Electricité a constamment accéléré presque toutes sortes de mouvemens. L'Eau qui ne tombe que goutte à goutte se suit, s'atteint & forme un filet continu. Des expériences réitérées ont appris à Mr. *Bose*, qu'un Vaisseau qui se vuide par une Fontaine en huit minutes, se vuideroit en six ou un peu au delà , quand on électrise ce Vaisseau. Cette Fontaine luit dans l'obscurité , & le feu s'y mêle avec l'eau sans perdre son éclat.

On a éprouvé en Ecosse & en Allemagne l'effet que feroit l'électricité sur les Plantes. Des Myrtes électrisés ont poussé leurs bourgeons avec beaucoup plus de promptitude , que d'autres arbres de la même espèce & de la même grandeur , placés dans la même Orangerie. La pré-
tendue

tendue Rose de Jéricho a ouvert ses branches par la force de l'Electricité. Mr. *Bose* a appliqué l'Electricité aux solutions Chymiques : ces solutions, & les fermentations, & les distillations parcourent beaucoup plus promptement leur carrière, & atteignent plus vite leur fin par le même moyen.

Un Tube électrique attire la branche d'une balance & l'éleve ou la fait pencher. Des boules de Verre creuses qui nagent dans l'eau électrisée, suivent un doigt non électrisé.

Mr. *Bose* est resté autant que j'ai pu l'apprendre l'unique possesseur de la Béatification. Elle n'a pas réussi à d'autres Physiciens : ils l'ont même niée ; mais il proteste qu'elle a réussi plusieurs fois, & il en produit un témoin illustre ; c'est Madame la Margrave de Brandebourg-Bareit. Si cette expérience n'a pas toujours le même succès ; c'est au tempérament auquel il s'en faut prendre. Il faut la force réunie de plusieurs globes pour la produire ; mais ces globes ne doivent pas être trop proches l'un de l'autre, par une raison que nous dirons bientôt.

Le Magnétisme & l'Electricité, quoiqu'analogues par bien des endroits, ne se conservent pas, quand on les réunit. Une Aiguille suit le doigt électrisé ; elle ne reçoit le feu électrisé que par un bout & le rend par l'autre ; mais trop d'expériences la gâtent.

La Flamme, une Vapeur, une Pomme même qu'un homme électrisé jette à son voisin, sert de Conducteur à l'électricité, & la transmet à une autre personne. Les appuis de Verre sont préférables aux cordons de Soie pour y reposer les corps que l'on électrise. Quand

Quand on électrise une Sphere, un Tube, un Corps quelconque, le feu électrique ne sort pas de toute sa surface: Mr. *Nollet* a poudré un Tube de limaille, elle en a été repoussée après l'Electrification dans quelques points de sa surface & est restée tranquille dans d'autres.

Si l'Electricité accélère le mouvement de l'eau & des fluides, elle accélère également le Sang de l'homme, soit qu'il reste dans les veines, soit qu'il en sorte par une saignée, le pou en est accéléré de 10 ou 15 coups dans une minute: l'Electrification met bien des gens en sueur; & le P. *Gordon* assure que c'est une excellente préparation à un sommeil tranquille. Le Sang qui sort de la veine d'un homme qu'on électrise, devient luisant, se sépare en de petites gouttelettes, & porte son jet plus loin à peu près comme l'eau.

De tous les corps électrisés par communication, c'est celui de l'homme vivant qui produit le feu le plus vif, quand il est électrisé, & qu'on l'approche d'un corps qui ne l'est point.

On n'est pas encore d'accord s'il faut excepter la flamme des corps qui s'électrifient par communication. Il est sûr qu'elle transmet la force électrique d'un tube électrisé à un autre qui ne l'est point, & qui ne s'électrifieroit pas si la chandelle n'étoit pas allumée. Mais il n'est pas prouvé par là qu'elle soit électrisée; l'expérience ne va qu'à démontrer qu'elle transmet la force électrique. Il y a même apparence qu'elle n'est pas susceptible de cette force. Les Globes électrisés s'affoiblissent en s'échauffant, la chaleur ne paroît donc pas trop compatible avec la force électrique; & qu'attendre, après cela de la flamme même, qui est la chaleur la plus concentrée? Rien

Rien n'arrête la force électrique. Elle pénètre au travers des Métaux & des Verres : un doit électrisé attire une plume dans le vuide : l'air comprimé par des machines n'en change point la direction ; le mouvement, le feu même n'en arrête pas le torrent.

Cette force diminue assez régulièrement dans la proportion renversée des distances : c'est une expérience de Mr. *Krazenstein*.

Plus son Conducteur est métallique, plus il est pesant, plus cette force s'augmente. Le P. *Frantz* a conduit la force électrique à 5300 pieds par le moyen d'une chaîne de fer. A cette énorme distance cette force avoit augmenté au lieu de diminuer. Les Hommes valent bien les Métaux pour transmettre cette force. Mr. le *Monnier* a fait une chaîne de tout un couvent de Chartreux : le choc électrique s'est communiqué à une distance de neuf toises.

On est parvenu à allumer l'Eau de vie froide, & la Vapeur même qui sort de la Limaille qui ronge l'huile de vitriol.

Les Corps électrisés le sont par une certaine quantité bornée & fixe de matiere électrique. L'eau électrisée décharge sa force, quand on en approche un doit non électrique. Il faut plusieurs décharges de cette espèce, pour désarmer l'eau d'une force pareille, & le nombre de ses décharges sert de mesure à la force électrique.

Une propriété de la force électrique, qu'on a essayée, a mené à un badinage Physique assez joli. C'est un Carillon Electrique. Il se fait par le moyen de deux petites clochettes de métal, entre lesquelles on suspend un timbre. On en électrise l'une

l'une, elle attire le timbre : il s'électrise au point de contact, dès-lors il en est repoussé, il frappe l'autre clochette, il y perd son Electricité, & retourne par l'attraction à la clochette électrique.

Finissons ces découvertes pour aller à celle qui, à juste titre, a étonné l'Europe. C'est celle de Mr. *Musschenbroek*. Tant d'industrie, d'application & de candeur méritoient cette découverte. C'est la récompense que donne la Nature à ceux qui l'aiment.

On trouve dans un mémoire de Mr. *Desaguliers* une espèce d'ébauche de cette expérience. Ce Physicien avoit vu l'eau d'un verre s'élever à l'approche d'un tuyau électrisé & une étincelle de feu s'en élancer avec un petit bruit. Mr. *Watson* a poussé cette expérience un peu plus loin. Il a abreuvé une éponge d'une solution de semence de Psyllion, uniquement pour que l'eau ne degoutât pas avec trop de vitesse. Cette éponge tenue dans la main d'un homme électrisé avoit donné à l'approche d'un doigt non électrisé une flamme assez forte pour allumer de l'eau de vie.

Mr. *Musschenbroek* a renchéri sur ces expériences, il a tiré de l'eau une véritable Foudre. Pour faire cette expérience il faut attacher à un tuyau de métal quelconque un fil d'archal de fer ou de laiton. Il faut suspendre ce fil dans une bouteille remplie d'eau jusqu'à la moitié. Un homme soutient cette bouteille d'une main, il approche le doigt de l'autre du fil d'archal, il en sort une étincelle, qui lui donne une secousse assez violente, pour ôter au Physicien le plus déterminé l'envie de réitérer l'expérience. Ce n'est pas une douleur, c'est une émotion violente, qui paroît ar-
racher

racher le bras à celui qui fait l'expérience.

Elle a eu de mauvais effets sur quelques personnes. Mr. *Winkler* s'en est senti sa santé dérangée. Mr. *Freke* rapporte l'histoire d'une personne qui en resta Paralytique, & on a dit la même chose dans les nouvelles publiques de Mr. *Doppelmayr*. Les petits Animaux en éprouvent un effet beaucoup plus funeste : des Moineaux ; des jeunes Rats en ont été exterminés sur le champ, & on a trouvé dans leur poitrine une quantité de sang extravasé, qui n'a pu qu'être sorti de quelque vaisseau déchiré. L'expérience s'est faite en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en France avec un succès presque égal.

Mr. *Watson* en a remarqué quelques particularités, & l'a variée. Le choc selon lui est dans la raison directe des points de contact de la main avec la bouteille : il est beaucoup plus fort quand on tient la bouteille avec la main, qu'il n'est quand on n'en approche que le doigt.

La force électrique se conserve dans l'eau pendant plusieurs jours, & se laisse transporter avec la bouteille. Quand on attache au fond de la bouteille en question un fil d'Archal, & qu'on le fait passer par le plancher d'une chambre, couvert de quelques tapis, On a, ce que Mr. *Watson* appelle la *Mine électrique*. Qu'un homme mette le pied sur ce fil d'Archal, il en éprouve une secousse énorme qui paroît lui enlever la jambe. Ajoutez qu'il faut que ses souliers ne soient pas trop secs, ils seroient électriques *per se* & l'expérience ne réussiroit pas.

Qu'un nombre quelconque de personnes se tiennent par la main, ou s'unissent par le moyen d'un
fil

fil d'Archal, la secousse électrique passera du premier au dernier, & elle sera égale pour tous. On a fait cette expérience sur 120 Soldats aux gardes en présence du Roi de France : ils ont senti tous ensemble la même émotion & l'ont témoignée par des sauts involontaires.

Mr. *Winkler* a varié avec beaucoup de bonheur l'expérience de Mr. *Musschenbroek*. Pour délivrer celui qui voudroit tenter l'expérience, de la sujettion de tenir la bouteille à la main, il a entouré la bouteille d'une chaîne : il a placé celle-là dans un vaisseau rempli d'eau : il a fait descendre dans la bouteille un fil d'Archal attaché à un tuyau de métal. La chaîne a été conduite autour d'un piédestal de bronze, dont la tête a été placée à une distance médiocre du tuyau électrisé : il paroît pendant qu'on électrise le tuyau, entre le tuyau & la tête du piédestal, des étincelles dont la force est énorme.

Le Mercure, le Beurre, le Vinaigre, d'autres liqueurs ne different pas par leur effet de l'eau simple. L'étincelle produite par cette manœuvre ne naît que par intervalles & ne suit pas de si près celle qui le précède, que dans l'expérience ordinaire. Elle donne à l'eau la force d'allumer l'esprit de vin. Quand on augmente le nombre des bouteilles, la force croît en même tems : & elle s'augmente de même avec le nombre de globes, qui donnent au tuyau la force électrique. On a vu cette étincelle briller & petiller, & on en a entendu le bruit à deux cent pas en plein jour & au soleil.

Ce qui paroît le plus surprenant dans cette expérience, c'est l'immense quantité de feu électrique

trique qu'elle produit. Un tuyau électrisé suffit non seulement pour remplir à saturité quatre ou cinq bouteilles, mais même pour rendre une rivière entière électrique. On a fait l'expérience avec la *Pleisse* qui traverse la Ville de Leipzig. On a fait descendre dans cette rivière une bouteille électrisée à la manière accoutumée, la rivière entière en a été électrisée; elle a jetté du feu & des flammes à l'approche d'un doigt non électrisé à une distance considérable de la machine.

Le Lecteur n'attendra pas de moi un extrait de ce qu'on a dit sur la théorie de l'électricité. C'est toujours chez moi ce qu'il y a de moins utile. L'électricité est connue depuis un tems trop court, pour qu'on en ait déchiffré la cause. A-t-on celle du Magnétisme connu depuis tant de siècles?

On s'arrête pourtant assez à dire que la friction & la rotation font sortir le feu électrique d'un corps électrisé *per se*; que cette matière passe dans les corps électrisables par communication; & que les corps solides du voisinage renvoient dans le corps, dont le feu électrique est sorti, assez de matière électrique pour rétablir l'équilibre. Ce dernier effet fait l'attraction, & le premier la répulsion. C'est pour cela que la force électrique est bornée, que de grandes masses de poids, d'énormes globes nombreux n'augmentent guère la force électrique a moins qu'on ne les éloigne les uns des autres pour leur procurer un fond de corps non électrique suffisant pour les animer du feu électrique. Mais brisons là-dessus, j'en ai rien vu encore qui m'ait satisfait sur le pouvoir prodigieux de l'eau, elle qui empêche l'électricité qu'acquiert un corps

par la rotation. Je ne parlerai pas non plus des tourbillons de Mr. *Waiz*, ni des aigrettes de Mr. *Nollet*. L'ordre de la Nature est toujours de bien constater les Phénoménés, & de les tourner en tout sens, pour ne trouver la cause qu'après bien des changemens du point de vue, ou pour ne la trouver jamais.

Les livres dont j'ai extrait ce mémoire sont les Pièces Suivantes qui ont paru.

En Angleterre.

L. Th. Desaguliers dissertation concerning electricity; qui a remporté le prix à Bourdeaux, & qui a été imprimée à Londres en 1742 octavo de 50 pages.

Experiments and observations tending to illustrate the nature and properties of electricity. By William Watson F. R. S. London 1746 octavo de 59 pages.

A sequel to the experiments and observations par le même Auteur. London 1746, 8° de 80 pages.

An essay on electricity by Benj. Martin, Bath 1746. 8°. de 40 pages.

An essay to shew the cause of electricity by John Freke Chirurgien de St. Barthelemi. Londres 1746. 8°. de 64 pages. C'est une théorie des plus foible & des plus hardie. Cela s'accompagne assez souvent.

A Letter from Paris concerning some electrical experiences made there. London 1746. Quarto de 8 pages. Ce sont les expériences de Mr. *Le Monnier*.

En

En Allemagne.

Recherches sur la cause & la véritable théorie de l'Électricité. Par Mr. *Bose*. Witteberg 1745. Quarto de 56 pages.

Tentamina Electrica Chimia Hydraulica & Vegetalibus utiia posteriora par le même, à Witteberg 1746. Quarto de 48 pages enrichi de plusieurs Lettres de Mrs. *Nollet*, *Muschenbroek*, & de *Reaumur*.

Johan Heindrich WINKLER die eigenschaften der Elektrischen materie, Leipf. 1745. Octavo de 164 pages, avec sept planches.

Die Stärke der Elektrischen Kraft des Wassers par le même Leipf. 1746. Octavo de 164 pages avec deux planches. Ces deux brochures contiennent un détail exact des Machines & sont écrites avec beaucoup de méthode.

Versuch einer erklärang der Electricitaet durch P. GORDON Erfort 1746 Octavo de 112 pages.

Christian Gottlieb KRAZENSTEIN Theoria Electricitatis more Geometrico demonstrata. Halle 1746. Quarto de 62 Pages.

Gottlieb Andreas MULLER schreiben von der Electricitaet. Weimar 1746. Quarto de 55 pages. C'est une critique du Livre de Mr. *Waiz* que je vais nommer, avec un projet de Théorie.

J. H. *WAIZ Abhandlung von der Electricitaet*. Berlin 1746. Quarto de 70 pages. Cette pièce a été couronnée à Berlin, Mr. *Waiz* est pour les tourbillons. On y a joint quelques autres pièces qui avoient concouru pour le prix.

En France.

Extrait des expériences de Mr. l'A. *Nollet* tiré du Journal de Trévoux d'Avril 1746.

Remarques de Mr. *Nollet* sur cet extrait tiré du même Journal. Mr. *Nollet* y limite & corrige plusieurs passages de l'extrait précédent.

A R T I C L E V I I I .

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, &c.
Nouvelle Edition, revue sur l'Original Anglois &c. Tom. III. (a) à la Haye chez P. de Hondt.

EN annonçant les deux premiers volumes de cet Ouvrage, nous rendîmes Compte du plan de l'Original, de la méthode qu'a suivie le Traducteur, & de la différence qu'il y a entre l'Edition de *Paris* & celle de la *Haye*. A tous ces égards, nous n'avons rien de nouveau à ajouter ; & nous nous bornerions aujourd'hui à faire connoître les principales choses qui font la matière de ce volume, si Mr. *Prévost* n'avoit pas mis à la tête du dernier qu'il a publié un *Avertissement*, que les Editeurs de la Haye n'ont pas jugé à propos de laisser sans réponse. Cela forme une petite contestation Littéraire sur le mérite des deux Editions, qui est, sans contredit, du ressort d'un Journal.

Re.

(a) Voyez l'Extrait des deux premiers volumes pag. 138. de ce Tome.

Remarquons d'abord que Mr. *Prévost* n'a point vu l'Edition de la Haye; & qu'il en juge uniquement par la lecture d'un *Programme* qui lui est tombé entre les mains. Ce n'est pas assurément un moyen bien sûr de connoître une Edition; & cet aven seul pourroit, peut être, faire tomber la Critique; sans qu'il fût nécessaire de le suivre pied à pied dans ses raisonnemens. Mais comme les Editeurs de la Haye se sont donné cette peine, rapportons en peu de mots ce qui s'est dit de part & d'autre là dessus.

Le premier grief de Mr. *Prévost* regarde les *Planches*. Les Editeurs de la Haye ont, dit il, retranché la moitié de celles de son Edition, & la gravûre de celles qu'ils ont publiées n'approche pas de la beauté des planches de *Paris*. Sur quoi l'on remarque que ce retranchement prétendu est une Chimere; & que l'erreur de Mr. *Prévost* vient de ce que les deux volumes de son Edition en font trois de celle de la Haye. S'il avoit attendu la publication du troisieme, il y auroit trouvé ces planches qu'il se plaint qu'on a retranchées. Quant au mépris qu'il témoigne pour le travail des graveurs d'Hollande depuis la mort du fameux *Picart*; c'est une preuve qu'il ne connoît guère cette partie des beaux-Arts; & l'on s'en rapporte volontiers au jugement des connoisseurs pour savoir quelle des deux Editions mérite la préférence à cet égard.

Le second grief a pour objet les Changemens qu'on a faits à son Edition. Ce que les Editeurs de la Haye y ont suppléé, dit-il, regarde des *détails inutiles ou des répétitions choquantes*. Mes *Additions consistent dans des liaisons Historiques*,
H 3
qui

qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits ou quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux. J'ai supprimé aussi plusieurs Notes Angloises, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honnêtes gens auroient trouvées choquantes. Si les choses sont telles que Mr. Prévost les expose, il faut avouer qu'on a eu grand tort de retoucher son Edition. Mais les Editeurs montrent bien évidemment qu'on se tromperoit fort de croire qu'elles sont ainsi; & ils se servent, à peu près, des mêmes raisons que nous avons déjà alléguées dans le précédent Extrait.

Un troisieme grief regarde l'entreprise même de donner une Nouvelle Edition de son Ouvrage. On sent fort bien, dit-il, qu'en s'appropriant mon travail, par une usurpation qui blesse toutes sortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injustice & pour faire illusion au Public. Ces paroles renferment une accusation des plus graves; Les Editeurs n'ont pu rien faire de moins que d'y être fort sensibles; & ils seroient excusables s'ils l'avoient repoussée en des termes moins mesurés qu'ils ne l'ont fait. Voici comment ils s'expriment. Cette phrase lui a été apparemment dictée par la juste crainte que nôtre Edition ne fasse tomber celle de Paris; car il n'y a qu'une raison d'intérêt qui ait pu l'aveugler au point de s'écarter des premières règles de la politesse, dont il semble faire profession. Pour ce qui est de la chose en elle même, nous avons été en droit de donner une Edition de cet Ouvrage sur la fidélité de laquelle le Public pût faire fond; & nous croyons n'avoir rien fait en cela qui ne soit antarisé
par

par la pratique constante des Libraires de France aussi bien que de ceux de nos Provinces.

Ce n'est pas les Editeurs seuls qui se sont aperçu de l'infidélité & de l'inexactitude de la Traduction de Mr. Prévost. Il nous est tombé entre les mains une Lettre de Mr. GREEN, celui des Auteurs qui a le plus de part à cet Ouvrage, dans la quelle il se plaint amèrement de son Traducteur. *Je suis surpris, dit-il, que Mr. PREVOST ait mis ses Additions sur mon Compte. C'est me faire Père d'une nombreuse postérité d'enfans Bâtards; & me rendre responsable des fautes d'autrui aussi bien que des miennes. J'ai beaucoup d'obligation aux Editeurs de la Haye, d'avoir donné en François une Edition complete de mon Ouvrage; dans la quelle ils ont soigneusement remarqué les Additions, les Omissions & les endroits mal traduits de l'Edition de Paris. Je m'expliquerai plus au long sur tout cela dans la Préface de mon IV^e Volume qui sera bientôt fini.* Comme les Auteurs Anglois sont le mieux en état de prononcer sur le mérite des deux Editions, leur jugement est décisif là dessus. C'est aussi par là que nous finissons ce que nous nous étions proposé de dire sur cette contestation.

Ce troisieme Volume contient deux livres, qui font le IV^e du premier Tome de l'Original & le I du second; mais qui, dans la Traduction, font le V^e & le VI^e. Celui-là renferme *plusieurs Voyages en différentes parties de l'Afrique & dans les Iles adjacentes, avec la description des Pays & des Habitans; & celui-ci ceux qui sont le long des Côtes Occidentales d'Afrique, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra-Leona, contenant la*

Description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

Les Voyages du V^e Livre sont celui de *Nicols*, qui se trouve dans la Collection de *Hackluyt* (a), Il contient la Description des *Iles Canaries & de Madère*. Cet Ecrivain avoit demeuré sept ans dans ces Iles, & non pas dix sept comme le dit le Traducteur. On y a joint trois Voyages au sommet du *Pic de Ténériffe*: l'un est du *Chevalier Scory* (b); l'autre a été publié par le *Dr. Sprat* Evêque de *Rocheſter*, dans son *Histoire de la Société Royale de Londres*; & le troisieme est de *Mr. Edens*, dont la relation se trouve dans les *Transactions Philosophiques* (c). Pour l'Ile de *Madère* on a ajouté à *Nicols*, la *Rélation Historique de la découverte de cette Ile* par *François Alcaferado*; ce qu'en disent *Aluise de Cada Mosto* dans son *Voyage aux Iles du Cap Verde* (d), *Jean Owington*, dans son *Voyage de Sarate*; & *Jean Atkins* dans celui de *Guinée*. Comme *Cada Mosto* a parcouru dans deux Voyages la côte d'Afrique jusqu'à *Rio Grande*; les Auteurs y reviennent encore quand il s'agit de décrire ces Côtes, & les Iles Adjacentes, ils y joignent le Voyage de *Piedro de Cintra* depuis *Rio Grande* jusqu'à *Sierra Leona*; écrit par *Cada Mosto*. Personne n'a donné une Description plus exacte du *Cap Verde* & des Iles de ce nom que *Georges Roberts*; dont la relation fut publiée à Londres en 1726. Aussi la trouve-t-on ici avec les remarques des autres Voyageurs qui ont été dans les

(a) Vol. II. Par. II. p. 32. (b) Dans *Purchaff Pilgr.* p. 782.
(c) N. 345. (d) Dans la Collection Italienne de *Ramusio*, Vol. I. p. 97.

mêmes lieux; & c'est par là que finit le V^e Livre. Le VI^e ne traite que des Voyages des François en différentes parties de l'Afrique. Tout ce qu'on en dit est presque tiré de la *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, composée par le P. Labat, sur les Mémoires du Sr. Brue, Directeur Général du Commerce François au Senegal. On y a ajouté le *Voyage en Lybie* de Claude Janniquin, publié à Paris en 1643.

Parmi le grand nombre de relations curieuses qu'on trouve dans ce Volume, nous nous bornerons à extraire ce qu'il y a de plus remarquable sur les anciens Habitans des *Iles Canaries*, & à la Description du *Pic de Tenériffe*. Il s'y rencontre bien des choses propres à piquer la curiosité des Lecteurs.

Les Iles Canaries sont au nombre de treize sans y comprendre les *Salvages*, petits Rocs situés entre ces Iles & celle de *Madère*. La moins éloignée de la côte d'Afrique en est à quarante lieues. Elles sont situées entre le premier Méridien, qui traverse la partie Occidentale de *Ferro*, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-sept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord. Ces Iles étoient connues des Anciens sous le nom de *Fortunées*; Mais après la chute de l'Empire Romain, elles furent oubliées, pendant plusieurs siècles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent longtems l'Espagne sous leur joug. La première mention qu'on en trouve parmi les Modernes est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne, *Ptolomée*

donne le nom de *Canarie* à une des Iles *Fortunées* ; ce qui prouve qu'elle ne l'a pas tiré des cannes à sucre, qui n'y ont été plantées qu'après la conquête que les Espagnols en firent. Mais elle pourroit bien l'avoir reçu d'une autre espèce de cannes qui y croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil. Cette étymologie est plus vraisemblable que celle de ceux qui dérivent ce mot du grand nombre de chiens qui s'y trouvoient ; puisque ces Iles avoient cela de commun avec beaucoup d'autres pays du Nord-Ouest & des Indes Occidentales, où les Habitans s'en nourrissoient au lieu de moutons.

Les Canaries dépendent de la Monarchie d'Espagne, & sont principalement peuplées d'Espagnols. On y trouve cependant encore des restes des anciens Habitans que les Espagnols nomment *Guanches*. En 1445. *Canarie*, *Ténériffe* & *Palma* étoient encore habitées par les Naturels du pays, comme nous l'apprenons de *Cada Mosta*. Depuis ce tems-là, le nombre en est diminué, & sur le milieu du siècle passé, il ne s'en trouvoit déjà plus que dans l'Ile de *Ténériffe*. Ils ne s'allient qu'entre eux, conservent encore le langage de leurs Ancêtres & habitent dans les Villes de *Candelaria* & de *Guimar*, qui en sont presque uniquement peuplées. Le Chevalier *Scory* dit que leur langage approche beaucoup de celui des Mores de Barbarie, d'où ils sont, peut-être, venus. Quoiqu'il en soit de leur Origine, l'on trouve dans les Voyageurs tant Anciens que Modernes des choses bien singulières sur ces peuples.

Il s

Ils étoient Idolâtres ; mais il y avoit autant de diversité dans leur culte qu'il y avoit de différentes Nations parmi eux. Comme l'Île de *Tenériffe* étoit divisée en neuf Seigneuries indépendantes, on y comptoit aussi neuf différentes Religions. L'objet de l'Idolâtrie des uns étoit le soleil, tandis que celui des autres étoit la lune ou les planettes. Ils reconnoissoient un pouvoir suprême, auquel ils donnoient les noms d'*Achuburaban*, d'*Acubuchumar*, d'*Acguaya-xerax*, qui signifient *le plus grand*, *le plus sublime*, *le Conservateur de ce qui existe*. Ils avoient des lieux destinés aux exercices de Religion ; où, dans des tems de calamité publique, ils conduisoient leurs Troupeaux, pour y appaiser la Divinité par le jeûne qu'ils leur faisoient observer & par du sang qu'ils en tiroient. Ils avoient quelque notion de l'immortalité de l'Âme & d'une vie à venir ; puisqu'ils regardoient l'agréable vallée de *Laguna* comme le Paradis & le volcan du *Pic* comme l'Enfer. Ils donnoient au Diable le nom de *Guayotta*, mais ils n'avoient aucun commerce avec cet ennemi de Dieu.

Ces peuples étoient gouvernés par plusieurs Rois ; dont chaque Canton avoit le sien, ou, pour mieux dire, en avoit deux, l'un mort & l'autre vivant. A leur Mariage, ils renouvelloient le serment de soumission à celui-ci, qui jouissoit du droit de la première Nuit. La souveraineté étoit héréditaire & passoit aux Enfants légitimes. A chaque renouvellement de Seigneur, quelques jeunes gens avoient coutume de se précipiter à son honneur du haut d'un rocher. Cette espèce de sacrifice étoit accompagnée de diverses Cérémonies

monies durant lesquelles on prononçoit des paroles Myſtérieuſes. Ils avoient un certain nombre de Loix auxquelles ils faiſoient profeſſion d'obéir. Dans la ſaiſon d'enſemencer les terres, le Roi en faiſoit le partage entre ſes Sujets.

Ces peuples étoient bien-faits dans leur taille & d'une bonne complexion. Si l'on en juge par les Cadavres qu'on a trouvés, il y en avoit parmi eux d'une taille Giganteſque. Au ſud de *Tenériffe*, ils étoient de couleur Olive, mais du côté du Nord ils étoient blancs, ſur tout les Femmes, qui avoient auffi la chevelure fort longue & fort belle. Ils vivoient dans une grande ignorance des commodités de la vie; juſques-là qu'ils n'avoient pas l'uſage du feu. L'habillement des hommes & des femmes étoit de peau de Mouton; avec cette différence que celui des femmes étoit plus conforme à cette modéſtie qui leur eſt propre. Ils n'avoient pour Maisons que les Antres & les Cavernes. Leur aliment ordinaire étoit de la Farine d'Orge & de Fèves, qu'ils patriſſoient avec de l'eau, du lait & du beurre. Dans les jours de fêtes, ils mangeoient de la Chair de Mouton, de Chèvre ou de Porc, que le Roi leur diſtribuoit. Parmi un peuple ſi groſſier, l'Agriculture n'étoit pas ſur un fort bon pied. Ils labouroient la terre avec des Cornes d'Animaux, & l'on prononçoit des paroles Myſtérieuſes en y jettant la ſemence. Ils ne buvoient pas de vin.

Les Mariages ſe faiſoient ſans beaucoup de Cérémonies; & il étoit libre à un Mari de quitter ſa Femme pour en prendre une autre; mais les Enfants de ces ſeconds Mariages paſſoient pour illégitimes, excepté ceux des Rois. Ceux-ci avoient
auffi

aussi la liberté d'épouser leurs sœurs. A la Naissance d'un Enfant une femme choisie pour cet office lui-versoit de l'Eau sur la tête; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une sorte d'Affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race. Ils faisoient allaiter leurs Enfans par des Chèvres. Au reste le Viol étoit puni de mort parmi eux.

Les Rois se faisoient souvent la guerre les uns aux autres; mais les Injustices en étoient plus souvent la cause que l'Ambition. Elles consistoient à s'enlever des bestiaux, sur tout des Chèvres mouchettées, assez semblables aux Daims d'Angleterre, qu'ils régardoient comme des Animaux sacrés. Ces guerres cessoient dans le tems de leurs Fêtes, auxquelles ils s'invitoient mutuellement avec un parfait oubli de toute animosité. Leurs Armes n'étoient guère que des pierres, qu'ils lançoient avec une force & une justesse incroyables. *Cada-Mosto* rapporte qu'un de ces Insulaires offrit un jour de donner douze Oranges à trois personnes, & d'en prendre autant pour lui, en s'engageant de frapper ses Antagonistes avec chacune de celles qu'il jetteroit, pendant qu'il pareroit, en même tems, de la main toutes celles dont on tâcheroit de le toucher. Ils avoient aussi une sorte de Lances ou de Dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais, endurcis au feu. Pour Cottes de Maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette Onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre du froid. Ils se peignoient le corps en verd en rouge & en jaune. Leur agilité est sur-

surprenante; & ils descendent du haut des Montagnes en sautant de rochers en rochers comme des Chamois. Ils se servent pour cela d'une sorte de pique longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyent pour s'élancer, pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles du Roc qui s'opposent à leur passage. Ils ont une maniere de siffler si extraordinaire qu'elle se fait entendre de cinq milles; & que s'ils sifflent à vos oreilles on est plus de quinze jours avant de pouvoir bien entendre. L'exercice favori des jeunes gens consistoit à sauter, à courir, à danser, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire.

Les *Guanches* avoient coutume d'embaumer les Cadavres de leurs Rois & de leurs grands Hommes. Cet Art étoit un secret particulier à la Tribu qui, parmi eux, formoit le Sacerdoce; & comme elle a été détruite par les Espagnols, la tradition n'a conservé que ce qui suit de la maniere dont ils embaumoiient. Chaque sexe avoit ses Officiers particuliers pour cette fonction. D'abord, ils vuidoient le corps de ses Intestins, le lavoient avec une lessive faite d'écorce de Pins, & le séchoient au soleil pendant l'été ou dans une Etuve pendant l'hyver. Cette purification étoit répétée plusieurs fois. Ensuite, on l'oignoit soigneusement & dedans & dehors avec un certain onguent, dont tous les Ingrédients qui y entroient ne sont pas connus. C'étoit du beurre de Chèvre, mêlé de graisse d'Ours, qu'on faisoit bouillir avec certaines herbes, pour en composer un baume. L'onction se répétoit jusqu'à ce qu'elle eût entierement pénétré le Cadavre, & que la chair se retirant on vît paroître les muscles. On
s'ap-

s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorsque le Corps étoit devenu extrêmement léger. Elle duroit d'ordinaire quinze jours, ce qui régloit la durée du deuil. On cousoit ensuite le Cadavre dans des peaux de Chèvres fort fines & passées avec le dernier raffinement de l'Art. Les Coutures faites avec des courroyes de la même matiere, étoient si égales & si unies qu'on n'en pouvoit assez admirer l'art. Tout étant ainsi préparé, on portoit le Cadavre dans des Caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Ministres des funérailles. Les Morts ordinaires étoient couchés sur des lits de bois durcis par l'art comme du fer. Mais on plaçoit les Rois debout avec une espèce de septre à la main & deux cruches à ses côtés, l'une remplie de lait & l'autre de vin.

Il y a dans l'Ile de *Ténériffe* un grand nombre de ces Caves sépulchrales, qui ne sont connues que des *Guanches*. Ils ne les laissent voir à personne; & ce n'est que par hazard qu'on en a découvert quelques unes. Cependant le Médecin, dont le Dr. *Sprat* rapporte la relation, leur ayant rendu quelques services, il fut introduit dans quelques unes de ces Caves. Il y trouva les Corps presqu'entiers; mais ils ont perdu leur couleur & sont un peu ridés. Il en comptat trois ou quatre cent dans différentes Caves, auxquels l'on voit encore les yeux fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres & jusqu'aux parties naturelles. Ces Cadavres sont aussi légers que la paille; & si l'on en brise quelques uns on y distingue les nerfs, les tendons & même les veines & les arteres, qui paroissent comme

me autant de petites cordes. Le même Auteur dit que la *grande Canarie* a aussi ses Caves, mais que les Cadavres ne s'y conservent pas si bien que dans l'Ile de *Ténériffe*.

Les Iles Canaries sont en général très fertiles ; & , si l'observation de *le Maire* est juste, dans quelques endroits il y a deux Moissons chaque année. Ses vins sont renommés, & leur bonté trop connue pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. On y trouve des Animaux de plusieurs espèces ; & des Oiseaux en grand nombre. Parmi ces derniers, les Serins qui portent le nom de ces Iles, & les Faucons sont les plus estimés. Le Gouverneur de *Ténériffe* assûra le Chevalier *Scorry* qu'un Faucon, dont il avoit fait présent au Duc de Lerme étoit revenu d'Andalousie dans l'Ile, & avoit fait deux cent cinquante lieues d'Espagne dans l'espace de seize heures à compter depuis le moment de son départ jusqu'à celui de son arrivée. Il fut pris à demi mort de lassitude avec les Armes du Duc au col. Le Médecin, dont nous avons parlé ci dessus, assûre qu'il y a dans l'Ile de *Ténériffe* plusieurs Mines d'Or, d'Argent & d'autres Métaux qu'on pourroit mettre en oeuvre avec beaucoup de profit. La plupart des Voyageurs font mention d'un ou de plusieurs Arbres singuliers de l'Ile de *Ferro*, sur lesquels il repose un nuage, qui se distillant en goutte d'eau en fournit la provision nécessaire aux habitans. Tout cela est accompagné dans les relations de quantité de circonstances fabuleuses. Voici, à peu près, ce qu'en pensent les Auteurs de ce recueil. Quoique l'Ile soit un terrain fort sec, on y trouve de l'eau dans quelques

cit-

endroits voisins de la côte, dont on peut faire usage. Comme elle ne suffit pas pour les besoins des Habitans, ils ramassent avec soin toute l'eau de pluye qu'ils peuvent. Pour suppléer aux secours qu'ils tirent de ces deux sources, ils ont recours à ces Arbres qui distillent de l'eau. Il y en a plusieurs dans l'Ile; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse y en avoir un plus grand que les autres; qui fournissant plus d'eau a mérité seul l'attention des Voyageurs. Cependant il n'est point vraisemblable qu'il distille autant d'eau que ces Messieurs le disent. Ils en font monter la quantité depuis vingt tonneaux jusqu'à vingt mille par jour. *Aureste Purchass* observe que le même Arbre se trouve aussi dans l'Ile de *S^t. Thomas*.

La plus grande merveille des Iles *Canaries* est la fameuse Montagne qu'on trouve dans celle de *Tenériffe*. On la nomme le *Pic de Teitbe*, de *Teide* ou de *Tayda*. Elle s'élève au milieu de l'Ile à une si grande hauteur, qu'on la voit de la Mer, selon les diverses relations des Voyageurs, à la distance de quarante jusqu'à trois cent milles. Ceux qui ont été au sommet ont vu clairement l'Ile de *Ferro* qui en est à vingt lieues; & leur vue s'étendoit beaucoup plus loin. La distance de *Tenériffe* à *Gomera*, qui est de sept lieues, ne paroît pas plus grande que la largeur de la Tamise. Quoiqu'en général on s'accorde à regarder le *Pic* comme une des plus hautes Montagnes du Monde, on ne convient point sur sa véritable hauteur. Il est des Voyageurs qui la font monter à quinze milles, tandis que d'autres la réduisent à deux milles & demi. Ces derniers ont le plus appoché du vrai, si la question peut être décidée

Tome XXXVIII. Partie II. I par

par le Barometre. On a reconnu que le Mercure s'abaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne ; ce qui, suivant les Tables du Dr. *Halley*, prouveroit que sa hauteur est de deux milles & un quart.

Cette Montagne étend sa base jusqu'à *Garrachico*, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. La base est formée par plusieurs Montagnes de différentes hauteurs, qu'il faut surmonter avant d'arriver au pied du Pic. On peut y voyager, depuis *Garrachico*, sur des mules ou des ânes, l'espace de sept lieues ; mais il faut faire le reste du chemin à pied. Pendant les dix premiers milles, on trouve de beaux arbres de toute espèce ; & de petits ruisseaux qui, dans la saison des pluies, se réunissent pour former de gros Torrens. Plus haut, elle ne produit que des pins ; ou une espèce d'arbres nommés *Vinatico*, d'une hauteur surprenante & dont le bois est fort pesant & ne pourrit jamais dans l'eau. A mesure qu'on approche du pied du Pic, nommé proprement le *pain de sucre*, le chemin se trouve embarrassé de pierres mobiles & de quantité de grands Rocs qui ont été précipités du sommet par les Volcans. Leur éloignement de la base du *pain de sucre* est proportionné à leur pesanteur ; les plus légers ayant été jetés le plus loin. Le Voyageur *Edens* dit que cet Amas confus de débris de Rocs entassés les uns sur les autres peut passer pour une des plus grandes Merveilles de l'Univers. L'on juge bien qu'on ne trouve pas des arbres dans ces endroits-là. Quelques uns de ceux qui ont fait ce voyage disent qu'en montant le *pain de Sucre*, ils éprouverent pendant le premier

mier mille des foiblesses & des maux de cœur ; d'autres furent tourmentés par des vomissemens & des tranchées, & le crin des chevaux se dressa. Le vin qu'on voulut donner aux malades se trouva si froid qu'on fut obligé de l'échauffer. Le tems étoit cependant calme ; mais, après le coucher du soleil le vent devint si froid, que les Voyageurs se mirent à l'abri sous des Rochers où ils allumerent de grands feux. Quand ils furent arrivés au sommet ils y trouverent le vent si impétueux qu'à peine pouvoient-ils se soutenir. L'eau de vie avoit perdu sa force ; mais le vin leur parut plus vif & plus spiritueux qu'auparavant. L'air y est si humide durant la nuit, que les habits en sont tout mouillés & que l'on voit distiller l'eau des Rochers. *Edens* a vu beaucoup de lapins dans la route pour arriver au pied du *pain de Sucre* ; il y a été fort incommodé du froid & des Moucheron ; & il y a trouvé une Chèvre qui paroissoit être morte de faim. Il déclare que c'est une erreur de prétendre que la respiration soit difficile au sommet du Pic. Quand on le voit de loin, il ressemble à une aiguille ; mais quand on est au dessus on s'apperçoit que c'est un ovale, qui n'a pas moins de cent quarante toises de longueur sur cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand gouffre, nommé *la Caldera*. *Edens* descendit jusqu'au fond ; & trouva à quarante toises de profondeur des pierres de la hauteur d'un homme. La terre peut se paitrir comme la pâte ; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, en est surpris de la voir bruler comme du souffre. Au dedans & au dehors, on trouve quantité d'endroits brulans ; & lorsqu'on leve une pierre on y

voit du souffre attaché. Au dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir la main. Tout cela fait assez connoître qu'il n'est pas fort sûr d'y entrer ; aussi peu de Voyageurs l'ont entrepris.

Le Médecin anonyme, dont nous avons la Description de *Tenériffe* où il avoit demeuré vingt ans, conjecture que le Pic & tout cet amas de Montagnes & de Rochers qui l'environnent se sont formés naturellement. Tout le terroir de l'Ile est impregné de souffre, dit-il ; & le feu y ayant pris anciennement, l'Ile entière, ou la plus grande partie, aura sauté tout à la fois. Alors sont sortis des entrailles de la terre quantité de Montagnes & de vastes Rocs, qui paroissent aujourd'hui dans tous les Cantons de *Tenériffe*. La plus grande partie du souffre s'étant trouvée au centre de l'Ile, elle aura soulevé le Pic à cette hauteur prodigieuse qui fait l'admiration des Voyageurs. On prétend que le Pic de *Fuego*, l'une des Iles du *Cap Verd*, s'est formé de la même manière. Quoiqu'il en soit, ce Médecin assure avoir remarqué en plusieurs endroits des environs du Pic de *Tenériffe* des Rocs brûlés, des traces d'une infinité de fleuves de souffre & des indices que dans le tems de la grande éruption il sortit du fourneau plusieurs Mines de Métaux différens.



A R T I C L E IX.

LETTRE d'un Bibliothécaire de GENEVE sur
une Dispense singuliere de CLEMENT VI.

MONSIEUR,

VOUS me marquez que vous venez de lire le
Traité de feu Mr. de la Chapelle sur la né-
cessité du Culte public. Parmi les Remar-
ques que vous me faites sur cette Lecture, vous
me dites que vous avez été extrêmement surpris
d'une Dispense que l'on voit parmi les *Pièces jus-
tificatives* à la fin de l'ouvrage, accordée par Clé-
ment VI, l'an 1351, au Roi de France JEAN, &
à la Reine JEANNE, la seconde Femme. En voi-
ci la teneur.

Ce Bref ou Bulle donne au Confesseur du Roi
& de la Reine, le pouvoir de les délier, & pour le
passé & pour l'avenir, de tous les engagements &
contrats, quoiqu'appuyés du serment, *s'ils ne
peuvent pas les tenir sans quelque incommodité (a)*.
Cette grâce est non seulement pour eux mais en-
core pour leurs Successeurs à perpétuité, à con-
dition seulement que leur Confesseur commuera
ces sermens en telles œuvres de piété qu'il trou-
vera à propos.

Vous avez été frappé, dites-vous, de la singu-
larité de ce Bref, & cette surprise est assurément
des

(a) *Juramenta per vos prestita, & per vos & eos prestan-
da in posterum, quæ vos & illi servare commodè non possesitis.*

des mieux fondée. Vous ajoutez qu'une des causes de votre étonnement, c'est le silence général de nos Controversistes qui semblent avoir entièrement ignoré cette Pièce. Il ne paroît pas effectivement qu'aucun en ait fait usage contre l'Eglise Romaine, quoiqu'elle ait été publiée il y a près d'un siècle (a). Vous ajoutez que cette Bulle mériterait qu'on la fît mieux connoître qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Vous ne trouvez pas que ce soit assez que ce qu'en a dit Mr. *de la Chapelle* incidemment dans son dernier ouvrage.

Vous m'invitez aussi à vous dire ce que j'en pense, & à le faire même d'une manière un peu étendue. Il ne seroit pas difficile de faire un ample Commentaire sur cette Bulle, si on vouloit relever tout ce qu'elle a de choquant. Mais il y a bien des gens qui croient que sur ces sortes de Pièces, un simple exposé suffit pour exciter toute l'indignation qu'elles méritent. Cependant pour vous satisfaire j'entrerai dans quelque détail, ne fut-ce que pour avoir le plaisir de m'entretenir avec vous.

Tout vous a surpris dans cet Acte, dites-vous, & sa singularité & l'obscurité où on l'a laissée jusqu'à présent. Je vous avouerai d'abord qu'il s'en faut bien qu'il ait fait sur moi la même impression. En voici la raison, c'est que cette Pièce m'étoit connue depuis plus de trente années, au moins pour sa substance. Voici comment. Ayant l'honneur de dîner un jour à Londres chez Mr. *Burnet* Evê-

(a) Voici le *Spicilégium* de Dom Luc d'Acheri, à Paris in 40. 1661. Tom. IV. p. 275.

Evêque de Salisburi, cinq ou six mois avant sa mort, avec quelques Gens de Lettres, & entre autres le fameux *Hoadley* Evêque de Bangor, le Prélat chez qui nous étions nous fit connoître cette Bulle singulière. Il nous en dit le contenu, & nous cita pour son garant Dom *Luc d'Acheri* qui l'a rapportée en entier. De retour dans ma Patrie, je cherchai cette Pièce dans le grand Recueil du Bénédictin, mais j'avoue que je ne su pas la trouver. N'en soyez pas surpris. Elle est comme ensevelie & étouffée parmi un tas d'inutilités ramassées dans le volume où elle est insérée. Voilà apparemment la raison pourquoi elle a échappé à tous nos Controversistes.

Pour bien juger de cette Dispense accordée au Roi *Jean*, de tenir ses engagemens, quoiqu'appuyés du serment, en cas qu'il ne pût pas les remplir sans s'incommoder, il ne sera pas inutile de nous arrêter quelques momens à voir ce que les principales Nations ont pensé là-dessus.

On doit rendre cette justice aux anciens Payens qu'ils ont toujours regardé inviolables les promesses faites avec serment. Ces engagemens étoient sacrés pour eux, & ils en étoient religieux observateurs. Il est vrai qu'ils distinguoient sagement les Promesses avec serment qui avoient été extorquées par la force, d'avec celles que l'on avoit faites librement. Ils avoient encore pour principe qu'on ne peut s'engager par serment qu'à des choses bonnes & louables, que si l'engagement qu'on avoit pris, étoit mauvais en soi, dès là ils le regardoient comme nul. Dans ces cas-là, bien loin qu'on dût tenir sa parole, ils déclaroient sans détour qu'on étoit obligé d'y manquer. En

conséquence de cette Règle, *Cicéron* assure dans ses *Offices*, qu'*Agamemnon* fut doublement coupable & des s'être engagé par serment à immoler sa Fille *Iphigénie*, & de l'avoir immolée en vertu de cet engagement (a).

Si l'on excepte ces cas-là, ils condamnoient hautement tous les prétextes dont on auroit pu se servir pour essayer d'autoriser le Parjure. Un subterfuge qui vient des premiers dans l'esprit pour colorer cette infidélité, c'est l'incommodité, le dommage qu'on souffriroit à garder sa parole, les promesses *qua commodè servare non possentis*, comme s'exprime le Bref de *Clément VI*. Mais les sages Payens décidoient qu'en aucun cas, non seulement l'incommodité, mais le dommage quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas justifier un manquement de foi. Ils alléguoient un exemple qui leur paroissoit décisif, c'est celui de *Regulus*. Jamais homme en accomplissant son serment, ne dut s'attendre à des suites plus terribles. Il savoit les tourmens cruels qu'on lui préparoit à Carthage. Cependant il n'hésita point à y retourner, par ce qu'il s'y étoit engagé par serment.

Je crois, *Monsieur*, devoir vous rappeler ici une Réflexion que fait *Cicéron* dans le même Livre de ses *Offices* que je viens de citer. C'est qu'après cet événement extraordinaire, on ne fut pas même fort frappé à Rome de la magnanimité de ce grand Homme. Le sentiment commun étoit qu'il n'avoit fait que ce qu'il devoit. Son action ne commença à devenir fort louable que par la

cor-

(a) *De Offic. Lib. III.*

corruption des âges suivans. C'étoit donc parmi les Romains une opinion généralement reçue, que plutôt que de manquer à son serment, on devoit être prêt à braver tout ce que l'exil, la prison, les supplices ont de plus affreux.

Les Juifs ayant des idées beaucoup plus saines de la Divinité, ont eu aussi un très grand respect pour le serment. Je vous invite seulement, *Monsieur*, à relire le Pseaume XV. où *David* marque les caractères de l'Homme de bien, qui sont ceux qui peuvent espérer de jouir des effets de l'amour de Dieu, & dans cette vie & dans l'autre. *Eternel*, dit-il, *qui est ce qui habitera dans ton Tabernacle? ... Celui*, répond-il, *dont la vie est integre & les actions justes. S'il a juré, fût-ce à son dommage, il ne changera rien à sa promesse (a).* L'idée que *David* donne d'un Homme juste, même sous la Loi, c'est que quand il a été obligé de jurer & de s'engager par le nom de Dieu, il observe avec une fidélité inviolable la parole qu'il a donnée, il n'y manque jamais, pas même lorsqu'il s'agit d'une chose contraire à ses intérêts, & qui doit lui être préjudiciable.

Après avoir vu ce qu'ont pensé du serment les Juifs & les Payens, pour en faire la comparaison avec la Bulle relachée de *Clément VI*, on pourroit faire voir que les Chrétiens qui ont des idées beaucoup plus sublimes des perfections de Dieu que les autres, doivent aussi porter beaucoup plus loin

(a) *Pf. XV. 4.* Les LXX & la Vulgate après eux, ont traduit un peu différemment ce verset. Mais *Dom Calmet* fait valoir le sens que présente l'Hébreu, qui est effectivement le meilleur.

loin le respect pour le serment. Mais, *Monsieur*, pour ne pas insister sur un sujet aussi connu, je me contenterai d'opposer à la Dispense scandaleuse de ce Pape en faveur du Roi de France, une belle leçon que l'Abbé *du Guet* donne aux Fêtes couronnées, dans son *Institution d'un Prince*. Il y prouve que les Souverains doivent être religieux Observateurs du serment.

„ Le serment est une dernière ressource pour
 „ finir les contestations, dit-il, pour s'assurer
 „ du cœur des Hommes & de leurs intentions,
 „ pour fixer tous les doutes que l'inconstance
 „ ou la mauvaise foi peuvent faire naître, pour
 „ soumettre les Rois au Juge suprême, qui seul
 „ peut les juger, & pour tenir dans le devoir toute
 „ Majesté humaine, en la faisant comparoître
 „ devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'est
 „ rien. Ce seroit donc éterniser les défiances &
 „ les guerres, ôter tout moyen de parvenir à la
 „ Paix par des Traitez sérieux, laisser une porte
 „ toujours ouverte aux surprises, rendre la situation
 „ des Royaumes flottante & incertaine, abuser
 „ de ce que la Religion a de plus sacré & de
 „ plus formidable, & tomber dans une manifeste
 „ impiété, en méprisant tout à la fois la présence,
 „ la vérité, la justice & la puissance de Dieu,
 „ que de donner atteinte à un Traité scellé par le
 „ serment (a).

Ecoutez encore, s'il vous plaît, ce que ce sage Auteur dit de ceux qui insinuent à un Prince qu'il peut quelquefois se dispenser de tenir les Traités, quoiqu'accompagnés du serment.

„ Il

(a) *Institution d'un Prince*, T. I. p. 304.

„ Il faut être, je ne dirai pas bien hardi, ajoute-t-
 „ il, mais bien aveugle & bien corrompu, pour
 „ ofer conseiller à un Prince, de se rendre digne
 „ de la colere éternelle de Dieu, & d'attirer sa
 „ vengeance sur sa propre tête & sur celle de
 „ tout le Peuple, en convertissant le serment
 „ en Parjure, & en méprisant la menace irrévoca-
 „ ble, attachée dans le Décalogue, à la défen-
 „ se d'un si grand crime”.

Avouez, *Monsieur*, qu'on a raison de dire que les Jansénistes manquent souvent de respect pour le Pontife Romain. Voilà *Clément VI*, avec sa Bulle, accommodé comme il le mérite. Cependant je ne crois pas que cette réflexion soit ici bien à sa place. J'oserois assurer que cet Abbé n'a jamais connu cette Dispense scandaleuse. Que n'auroit-il pas dit s'il avoit su que non seulement on y méprise la menace irrévocable attachée à la défense du Parjure dans le III. Commandement; mais qu'on la tourne même contre ceux qui voudroient empêcher le Prince de se rendre coupable du parjure, & le détourner de la pensée de se prévaloir d'une Dispense si diamétralement opposée à la Loi de Dieu? Cette circonstance auroit du le surprendre beaucoup plus que le Bref même, & je suis sûr qu'elle fera la même impression sur vous. Rien n'est plus certain qu'il finit en menaçant de l'indignation de Dieu, & de celle des Bienheureux Apôtres Pierre & Paul ceux qui auroient la témérité de vouloir contrevenir à cette Concession (a).

Fi-

(a) Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostra concessio-
 nis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem
 hoc

Figurez-vous, je vous prie, qu'un sage Conseiller du Roi *Jean*, eût entrepris de le dissuader de profiter de cette Dispense du Pape, & que le voyant prêt à violer un Traité appuyé du serment, il eût réveillé sa Conscience sur l'énormité du Parjure, voilà ce pieux Ministre anathématisé par cela même. Et qui est donc celui qui a prononcé cette sentence ? C'est ce prétendu Chef de l'Eglise, qui prend le titre de Lieutenant de Dieu sur la terre.

Sentez-vous bien, *Monsieur*, tout ce qu'il y a de révoltant pour ne pas dire d'impie, dans la conclusion de ce Bref ? Ce n'étoit pas assez à ce digne Vicaire de Jesus-Christ d'avoir altéré la Morale de l'Evangile jusqu'à permettre & à autoriser le Parjure pour quelques petits intérêts temporels ; Ce ne lui étoit pas assez d'être l'Auteur de cette prévarication, il faut encore que le Ciel y soit de moitié avec lui. C'étoit déjà beaucoup d'oser supposer dans la Divinité de la connivence pour cette mauvaise action, il faut encore l'en rendre complice, aussi bien que les Apôtres, & menacer de la colere céleste ceux qui penseroient à prévenir ce crime par de sages conseils. Cette Concession du Pape doit donc être regardée comme entièrement contraire à la bonne-foi, & tout-à-fait pernicieuse, mais la maniere dont elle finit rencherit encore sur le corps de la Bulle. *In caudâ venenum*,

Voilà bien du bruit pour peu de chose ! dira quel-

hoc attentare presumpserit, indignationem omnipotentis Dei, & Beatorum Petri & Pauli Apostolorum ejus se noverit incursurum.

quelque zélé défenseur du siège de Rome. C'est là une affaire de stile, cette Conclusion est la formule ordinaire de toutes les Bulles. Ainsi on a mauvaise grace à en vouloir si fort presser les termes. Je n'ai pas examiné si la Chancellerie Romaine finit toutes ces Bulles par cette menace; Mais quand cela seroit, trouvez-vous, *Monsieur*, que cette Réponse fût bien satisfaisante. Cette conclusion a beau se trouver de même ailleurs, elle ne sauroit se souffrir ici. Pourquoi? Par ce qu'elle jure tout-à-fait avec la teneur du Bref, & qu'elle y jure de la manière la plus impie. Si je trouvois un Blasphème à la fin de quelque Acte, celui qui l'auroit dressé se justifieroit-il bien en me représentant que c'est une affaire de stile, une simple formule? Or rien de plus blasphématoire que d'oser avancer que Dieu punira ceux qui s'opposeront au Parjure.

On dit qu'il arriva un jour à *Padoue* qu'on apporta au Censeur des Livres une Traduction de l'*Alcoran*, pour avoir la permission de l'imprimer. Il se trouva si distrait dans ce moment-là que sans autre examen, il mit à la fin du Manuscrit qu'il en permettoit l'impression *comme n'ayant rien de contraire à la Foi Catholique*. Tout le monde se récria contre cette Approbation. Mais l'Examineur pouvoit alléguer la même excuse que celle que je réfute. Il n'avoit qu'à dire qu'il s'en étoit tenu à la formule ordinaire. Au reste lequel des deux croyez-vous qui soit le plus contraire à la Religion Chrétienne ou de l'*Alcoran* ou de la Bulle de *Clément VI*?

J'ai onî des gens qui ont essayé d'excuser le fond même de la Bulle, & voici le tour qu'ils ont
em.

employé pour cela. „ Elle est datée d'Avignon
„ où les Papes siégeoient depuis quelque tems.
„ *Clément VI*, étoit un Gentilhomme François
„ né sujet du Roi *Jean*. Ces circonstances, dit-
„ on, peuvent avoir mis le Pape dans une gran-
„ de dépendance du Prince, qui aura peut-être
„ abusé de l'ascendant qu'il avoit sur son an-
„ cien sujet pour lui extorquer cette Dispense”.
Voilà tout ce que l'on peut dire de plus plausible
en faveur d'une mauvaise Cause. Il importe
d'examiner si cette excuse est valable.

On suppose donc que le Roi de France avoit
fortement sollicité le Pape, qui se trouvoit alors
dans le Royaume, à le délier de l'obligation de
tenir les sermens qui pourroient l'incommoder.
Je répons que quand cela seroit, il y auroit tou-
jours bien de la lâcheté dans le Pontife à con-
descendre à une telle demande. Mais il ne paroît
pas, ni que le Roi ait exigé rien de semblable, ni
que le Pape se fût mis sur le pied d'avoir pour ce
Prince la molle complaisance qu'on lui suppose.
On a même des preuves du contraire.

Après la Bulle en question, Dom *Luc d'Ache-
ri* en rapporte une autre qui dispense le Roi & la
Reine des Jeûnes & de l'abstinence de la viande,
mais avec de grandes précautions. Il faut pour
cela une attestation non d'un seul Médecin, mais
de plusieurs sur l'altération que le jeûne caufoit à
la santé de leurs Majestés. Il faut que le Confes-
seur & la Faculté soient convenus ensemble que
le Roi se trouve dans un cas qui rend cette permis-
sion absolument nécessaire, & s'ils ont décidé un
peu légèrement, le Pape en décharge sa Con-
scien-

Science, & met ce péché sur la leur (a). Pour dispenser le Roi de son serment, il suffit qu'il en soit un peu incommodé, mais pour le dispenser des jeûnes de l'Eglise, il faut que l'incommodité soit considérable & bien attestée. Voilà un Directeur dont on ne peut qu'admirer la délicatesse ! Il pousse le scrupule jusqu'à craindre que ceux qu'il dirige *n'aient un Moncheron*, & pour me servir de la même figure de l'Evangile, il leur permet *d'avaler un Chameau* (b). Mais il ne s'agit pas d'insister ici sur la contrariété d'une semblable conduite ; ce que j'en veux seulement conclure, c'est que dans cette permission de faire gras, accordée avec tant de limitations, on n'aperçoit pas un Pape qui pousse trop loin la complaisance pour le Souverain. Il n'y a point de petit Gentilhomme du Royaume à qui on eût pu refuser cette Dispense sur de semblables attestations.

Mais pour prouver d'une manière plus directe que le Roi n'avoit point demandé au Pape d'être délié des sermens qui pourroient l'incommoder, & que le Saint Pere lui accorda cette grace sans en être sollicité, il n'y a qu'à faire attention au commencement de la Bulle. Voici comment elle débute. *Nous acquiesçons volontiers à vos souhaits & à vos demandes, mais sur tout à celle que vous nous faites sur les moyens de pouvoir vous procurer la faveur de Dieu, la paix de l'ame & le salut*

(a) — *de Carnibus vesci poteritis, de consilio tamen Medicorum, quotiens Confessor & Medici hoc vobis videbitur expedire, quorum Conscientias oneramus. Spicilegium p. 277.*

(b) Math. XXIII. 24.

lut éternel (a). Cette Bulle est datée d'Avignon, le 20 Avril 1351. Dès le commencement de cette année le Roi étoit venu dans ce Pays-là. Il est fort probable qu'il consulta le Pape sur l'état de sa Conscience, comme son Directeur. Le début de la Bulle l'insinue. Il alla à lui avec de très bonnes intentions, & à peu près telles que celles du jeune Homme de l'Evangile qui vient demander à Jesus-Christ *ce qu'il falloit qu'il fit pour obtenir la vie éternelle.* Mais quelle différence dans la réponse! *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les Commandemens,* lui dit le Sauveur (b). Mais celui qui se dit son Vicaire apprend à les violer. Il fournit pour cela des expédiens au Roi qui vient le consulter. *Pour le faire jouir de la Paix de l'Ame, pour lui procurer la faveur de Dieu dans cette vie, & à la fin le salut éternel,* on lui donne des facilités pour faire des Traités frauduleux qu'il appuyera du serment, sauf à les violer dans la suite s'il en est un peu incommodé. Admirable maniere de se procurer le repos de la Conscience & le salut, par l'infidélité, la mauvaise foi & le parjure! n'ai-je pas eu raison de vous insinuer, *Monsieur*, que l'Alcoran n'étoit pas aussi opposé à l'Evangile que cette Bulle? Quel dommage que Mr. *Jurieu* ne l'ait pas connue! Il auroit bien su en faire un autre usage que moi. Soyez persuadé que c'auroit été un article des plus vifs contre les Papes, dans ses *Préjugés, légitimes contre le Papisme.*

Je

(a) *Votis vestris libenter annuimus, iis præcipue per quas sicut piè desideratis, pacem & salutem animæ, Deo propitiæ, consequi valeatis.*

(b) Math. XIX. 17.

Je vous ai fait remarquer précédemment que la conclusion de la Bulle jure avec la Dispense même qu'elle renferme, il n'est pas besoin de vous avertir que la teneur de la Bulle jure pour le moins autant avec son début. Quelque Confident du Pape auroit du lui représenter qu'avant que de lâcher une pièce aussi scandaleuse, il y avoit une précaution à prendre, c'étoit de rayer du Décalogue le III. Commandement. Son Eglise a supprimé le II. pendant longtems, afin qu'il ne nuisît point au Culte des Images; son voisin, en bonne politique Romaine, ne devoit pas être plus épargné.

Plus je relis ce Bref, plus j'en examine les circonstances, & plus il me paroît qu'il n'a point été arraché au Pape. Le Saint Pere a fait les choses de bonne grace, il en a gratifié le Roi de son bon gré, volontairement, &, si je l'ose dire, de gayeté de coeur. Ce qui me le persuade plus que tout le reste, c'est le caractère du Roi *Jean*, qui ne paroît pas avoir été capable de faire une semblable demande. Vous savez, *Monsieur*, l'histoire de ce Prince. Il eut le malheur de perdre la bataille de *Poitiers* contre les Anglois, & d'être fait prisonnier. Le Prince victorieux l'emmena en Angleterre l'année suivante. Par le Traité de *Bretigni* conclu quelque tems après, & confirmé par le serment des deux Rois, *Jean* abandonne à *Edouard*, plusieurs Provinces, & quantité de Terres fort considérables. Avant que cette affaire fût finie, le Roi prisonnier fut reconduit en France. Si jamais Traité renferma des Clauses dures & onéreuses, c'est assurément celui de *Bretigni*. Ce seroit s'exprimer bien foiblement que de dire a-

vec la Bulle qu'elles ne pouvoient pas être observées sans s'incommoder. En lisant ce Traité, on se représente d'abord un Roi triomphant qui tient les pieds sur la gorge à son ennemi vaincu, & qui le force à subir les conditions qu'il trouve à propos de lui imposer. Cependant il ne paroît pas que la pensée soit jamais venue à ce Prince opprimé de faire usage de cette Bulle, qui lui avoit été expédiée il y avoit plus de dix ans.

Loin de penser à rompre le Traité, on sait qu'en 1362, il retourna en Angleterre se remettre en prison. Cette démarche à fort embarrassé les Historiens, pour en découvrir le véritable motif. Ce qu'on a dit de plus vraisemblable, c'est qu'il avoit été fort blessé de l'évasion du *Duc d'Anjou*, son second Fils, qui s'étoit dérobé de Calais, où on le laissoit sur sa parole. Il étoit un des Otages qui devoient servir de sûreté au Traité. Le Roi son Pere repassa donc la Mer, tant pour excuser cette faute que pour terminer avec le Roi d'Angleterre le reste des difficultés qui retardoient l'exécution du Traité de *Bretigni*. Il n'avoit obtenu sa liberté que sous la condition de l'exécuter fidèlement. Il vouloit donc, à quelque prix que ce fût, en procurer l'accomplissement. On attribue à ce Prince d'avoir dit à cette occasion, une parole digne d'être éternellement conservée à la Postérité, *Que si la bonne-foi & la Vérité étoient bannies du reste du Monde, elle devroient néanmoins se retrouver dans la bouche des Rois* (a). On con-

(a) On attribue aussi ce beau mot à *Charles-Quint*. Ils peuvent l'avoir dit l'un & l'autre. Mais il est beaucoup mieux placé chez le Roi de France, que dans la bouche de cet Empereur qui n'a pas toujours réglé sa conduite sur cette belle maxime.

convienra aisément sur ces divers traits d'histoire, que ce Prince étoit beaucoup plus honnête homme que le Pape, & que c'est faire tort à sa mémoire que de lui attribuer d'avoir été instant pour obtenir cette odieuse Bulle. Le Roi *Jean* eut le malheur de mourir en Angleterre trois mois après y être retourné.

Ne soyez pas surpris, *Monsieur*, si je donne à cette Bulle le titre d'*odieuse*. Vous ne le trouverez point trop fort si vous voulez bien faire attention que non seulement elle tend à applanir la perfidie, à faciliter le parjure, mais même à les perpétuer. Qu'un Pape eût délié un Prince de quelque serment particulier, sous quelque prétexte bon ou mauvais, il n'y auroit rien-là de fort surprenant. Les Evêques eux-mêmes, dans un certain tems, s'arrogèrent la connoissance de ces cas-là. Mais ce qui étonne, c'est de voir un Pape qui donne au Confesseur d'un Prince le pouvoir indéterminé de le délier, non seulement des Traités qu'il a faits, mais encore qu'il fera à l'avenir. Bien plus; il accorde la même grace à tous les Successeurs de ce Prince tant que la Monarchie subsistera; c'est-à-dire, que les Rois suivans n'auroient qu'à choisir tel Confesseur qu'ils jugeroient à propos, qui en leur prescrivant quelques légères aumônes, ou quelques prières à marmotter en latin, les dégagera ensuite de leur serment. Le nombre des années ne devoit point affoiblir ce beau privilege, en sorte que la Bulle auroit pu opérer encore la *Révocation de l'Edit de Nantes*, 334 années après avoir été expédiée. C'est anticiper sur l'avenir d'une manière très dangereuse pour les mœurs & pour la sûreté publique, c'est

ner lieu pour une longue suite de siècles à la perfidie & au parjure.

Je crois donc avoir prouvé que le Roi *Jean* n'a point sollicité un privilege aussi choquant que celui là. Il est bien vrai que depuis *Philippe le Bel* les Rois de France virent avec plaisir que les Papes siégeassent à Avignon, afin de les avoir un peu mieux sous leur main & dans leur dépendance. Mais dans cette occasion le lieu de la résidence du Pape ne sert à rien pour excuser sa Bulle.

On pourroit peut-être prendre un autre tour pour cela. Quelque Catholique qui ne seroit pas bien au fait de l'Histoire, essayera d'attribuer à quelque Antipape cette Bulle si infamante pour son Eglise. La date d'Avignon semble d'abord favoriser cette conjecture. Mais quand cette supposition seroit fondée, elle ne remédieroit point aux mauvais effets de la Bulle. En voici la raison; c'est qu'après l'extinction du Schisme, il fut arrêté dans un Concile que toutes les concessions de ces faux Papes auroient force & vigueur comme auparavant (a) Mais, *Monsieur*, si vous voulez bien consulter quelque Histoire des Papes, vous verrez que ce subterfuge ne peut pas avoir lieu. *Clément VI.* n'a jamais été mis dans la Classe des Anti-papes. Il ne faut pas le confondre, s'il vous plaît, avec *Clément VII* qui s'appelloit *Robert de Geneve*, le dernier de la race masculine des Comtes de Geneve, qui n'a point été mis au rang des Papes légitimes. Pour *Clément VI.* il fut élu fort

(a) Voyez dans le *Spicilegium*, Tom. IV. p. 352. *Decretum Synodi Lausanensis, ubi rata volunt Patres qua tempore Schismatis acta sunt.*

fort régulièrement par une vintaine de Cardinaux assemblés dans le Conclave.

Pour vous épargner la peine de feuilleter quelque Auteur sur la vie des Papes, voici quelques particularités sur *Clément VI*. Il s'appelloit *Pierre Roger*, & étoit fils d'un Gentilhomme du Limosin. Il se fit Moine dans un Couvent d'Auvergne. On lui fit faire ses études à Paris, où il réussit très bien. Il a passé pour savant, & *Pétrarque* qui étoit son Contemporain, nous le donne pour un homme fort lettré. Vous voyez bien que ce n'est pas le moyen de faire excuser sa Bulle, au contraire c'est là une circonstance aggravante. Quoiqu'homme d'étude, dès qu'il fut élevé au Pontificat, son goût fut tourné entièrement du côté du faste. Il entretint sa Maison à la Royale, ses tables étoient servies magnifiquement. Il avoit grand nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, quantité de chevaux qu'il montoit souvent par divertissement. En général ses manières étoient des plus cavalieres, & point du tout ecclésiastiques. Il eut grand soin d'enrichir ses neveux.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à l'occasion de quelque Croisade qu'il avoit en vue, il écrivit une Lettre fort sévère aux Chevaliers de Rhodes, connus aujourd'hui sous le nom de *Chevaliers de Malte*, où il leur reproche précisément les mêmes défauts, & cela d'une manière fort vive. Il les censure de leur trop grande curiosité à avoir de beaux chevaux, & en général d'aimer trop la dépense. Il leur demande si c'est là la destination des biens de l'Eglise, & l'usage qu'il en

• faut faire. *Matthieu Villani* qui nous a donné le caractère de ce Pape dans son *Histoire de Florence*, ajoute qu'étant Archevêque il ne gardoit point les bienséances avec les Femmes, que quand il étoit malade, il se faisoit servir par des Dames, de la même manière que les Parentes prennent soin des séculiers. Il mourut le 6. Décembre 1352.

Je trouve une petite particularité assez curieuse dans *Ciaconius*, Moine Dominicain qui a écrit la vie des Papes. Un Poète qui avoit quelque grâce à demander à celui-ci, crut que pour obtenir ce qu'il souhaitoit, il devoit lui présenter des vers Latins qui le louoient beaucoup, & contenoient des vœux pour sa prospérité. Mais c'étoit un éloge Normand, qui en cas de refus devenoit une satire, accompagnée d'imprécations contre le Pontife, à-peu-près comme ce jeu de perspective où suivant le différent point de vue, la même figure vous présente alternativement une belle personne & un monstre. Voici l'éloge vu de son beau côté.

*Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquam stat janua clausa.
Fundere res quaris, nec tua multiplicas.
Conditio tua fit stabilis, non tempore parvo
Vivere te faciat hic Deus omnipotens (a).*

Le Poète fut éconduit, malgré ce bel éloge. Mais il s'en vangea en en donnant la Clé à ses amis.

(a) *Ciaconius, Vita Pontificum*, T. II. p. 489.

amis. Il leur fit confidence que c'étoient des vers *rétrogradés* qu'il falloit lire à rebours, en commençant par le dernier mot de cette maniere,

*Omnipotens Deus hic faciat te vivere parvo
Tempore, non stabilis sit tua conditio &c.*

Voici quelque chose de plus important que ce petit badinage, & que je ne dois pas oublier. C'est une Anecdote assez curieuse que je tiens de la même source que la Bulle de *Clément VI*, je veux dire de chez l'ancien Evêque de Salisburi. Ce Prélat nous dit donc encore à sa Table, que sur la fin du siècle passé le Roi *Guillaume III* & l'Electeur de Brandebourg *Frédéric Guillaume* s'étant trouvés ensemble pour conférer sur la situation des affaires de l'Europe, ils avoient gémi du peu de fond qu'on pouvoit faire sur les Traités, & sur ce qu'on ne pouvoit pas se fier aux Princes Catholiques. Là-dessus l'Electeur dit au Roi que comme plus âgé que lui, & par conséquent devant avoir un peu plus d'expérience, il lui communiqueroit une Remarque qu'il avoit faite; c'est que dans les Traités avec les Princes de l'Eglise Romaine, il vaut mieux s'en tenir à leur simple parole que d'y faire intervenir le serment. En voici la raison; c'est que dans le premier cas, ils se piquent quelquefois d'honneur, & veulent passer pour honnêtes gens. Mais si l'on y ajoute le serment, les Ecclesiastiques en prennent d'abord connoissance, & ne manquent pas d'en délier les Souverains. L'Evêque de Salisburi tenoit cette Anecdote de la propre bouche du Roi *Guillaume*.

Un Politique a proposé un expédient pour donner de la fermeté aux Traités conclus avec des Princes Catholiques ; c'est de faire soutenir le 1^{er} serment par un autre dans lequel ce Souverain renonceroit au privilege que la Religion lui donne de devenir Parjure avec ceux d'une autre communion, au moyen d'une Dispense expédiée par la Daterie du Vatican. Mais cette précaution seroit inutile. Le Spéculatif qui l'a indiquée n'a pas pensé que le Pape releveroit ce Prince de ce second serment tout comme du premier. Je suis &c.

A R T I C L E X.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS, &c.

C'est-à-dire,

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, pour l'année 1744. Second Extrait (a).



C H I M I E.

Maniere aisée d'extraire du Soufre son Acide volatil (b).

LA maniere ordinaire de préparer l'*Oleum Sulfuris per campanam* est longue, difficile, & dispendieuse. Elle ne donne qu'une liqueur fixe, qui ne contient point ce que le Soufre à de spi-

(a) Le premier se trouve dans la partie précédente de cette Bibliothèque p. 158, & suivantes,

(b) N. 472. p. 1.

spiritueux & de volatil. Mr. *Stahl* a trouvé le moyen d'extraire ce principè si prompt à s'exhaler, & c'est sa méthode, que Mr. *Seehl* a perfectionnée, & dont il décrit dans ce Mémoire deux différens procédés.

On prend pour la premiere opération une livre de fleurs de Soufre & cinq livres de Sel Alkali fixe, & après avoir réduit en poudre ces deux substances, on les met dans un pot de fer, où l'on verse assez d'eau pour dissoudre le Sel. On fait bouillir ce mélange pendant un quart d'heure, & l'on y ajoute de nouvelle eau. Lorsque le Soufre paroît entierement dissous, on filtre la liqueur, & on la fait évaporer, jusqu'à ce que la masse paroisse prête à se fondre. La poudre refroidie doit être mise dans une cornue tubulée, à laquelle on adapte un récipient, & qu'on place au bain de sable. On y verse peu à peu deux livres d'huile de Vitriol, par le moyen du tube, qu'on bouche ensuite exactement. Un feu gradué continué pendant quelques heures fait passer dans le récipient douze onces d'un Esprit volatil & assez transparent. L'odeur en est forte & sulfureuse, & il paroît fort acide au goût & par toutes sortes d'expériences.

Il ne faut pour le second procédé que quatre livres & demie de Sel fixe sur une livre de fleurs de Soufre. L'opération se fait de la même maniere que la précédente jusqu'à l'ébullition. On ajoute alors au mélange trois livres de bonne chaux vive, & l'on fait encore bouillir le tout pendant quelque tems. La solution achevée, filtrée, & évaporée donne une poudre, qu'on met dans la cornue tubulée, & sur laquelle il suffit de verser

une livre & demie d'huile de Vitriol. On obtient par la distillation huit onces d'un Esprit plus fort, plus acide, plus pesant, & cependant plus volatil que le précédent. Il a une couleur jaunâtre.

La premiere opération donne une plus grande quantité d'Esprit; la seconde le donne plus fort. Le résidu de cette dernière est plus blanc que celui de la premiere, & il fournit un Tartre vitriolé plus beau quoiqu'en moindre quantité. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. On a employé moins d'Alkali fixe & d'Acide vitriolique. Mais il semble qu'il y ait encore ici une source de déchet plus difficile à découvrir. Dans la premiere opération, les ingrédients dissous retiennent leur premier poids après l'évaporation, au lieu que dans la seconde la poudre restante pèse une demie livre de moins que le Soufre & le Sel qu'on a unis. *Ce Phénomene curieux*, ajoute notre Auteur, *pourra nous conduire à des découvertes sur le rapport de la Chaux vive, du Sel Alkali fixe, &c.*

Les liqueurs, dont on vient de décrire la préparation, sont extrêmement volatiles, & elles ont pour la solution & la cristallisation des Métaux, des vertus, qui manquent à l'Acide sulfureux préparé à la maniere de Mr. *Homborg*. Son huile de Soufre ne diffère pas de celle de Vitriol, & d'ailleurs on l'obtient en très petite quantité & à fort haut prix. Le résidu de l'opération de Mr. *Seeb*l suffit pour défrayer l'Opérateur, par le Tartre vitriolé qu'il en retire. Mr. *Stabl* n'obtient une liqueur volatile, qu'en brulant le Soufre, en détruisant sa substance, & aux dépens d'une partie de l'Esprit, Mr. *Seeb*l, qui se contente de dissoudre & de diviser le Soufre conserve également

ment & l'Acide sulfureux, & la partie spiritueuse & inflammable.

On dira peut-être que les liqueurs de Mr. *Seeb* ne font que l'huile de Vitriol jointe à l'Acide du Soufre. Mais les Chimistes savent qu'un Acide plus fort sépare toujours un Acide plus foible, sans se mêler avec lui. C'est à sa base qu'il s'attache. L'huile de Vitriol, loin de passer avec l'Esprit de Soufre, s'unit avec l'Alkali fixe, & forme un véritable Tartre vitriolé.

Cet Esprit pénétrant n'a rien de commun avec ce qu'on nomme l'Esprit de Vitriol. Ce dernier n'est qu'un Phlegme impur, qui ne tient son acidité que de quelques vapeurs passageres, qui s'échappent bientôt, & ne laissent qu'une liqueur insipide & grossière. Celle de Mr. *Seeb* conserve longtems sa volatilité, & quoiqu'elle la perde à la fin dans une bouteille trop longtems débouchée, elle ne cesse pas d'être l'Acide minéral le plus pur & le plus parfait. On ne sauroit à ces signes le confondre avec le *Gas Sulfuris*, qui n'est que de l'eau impregnée des fumées du Soufre, sans aucun mélange d'acidité.

Il ne manque à cet Esprit que d'avoir des vertus médicinales. Mr. *Seeb* conjecture qu'il est propre à détruire dans la petite Vérole, la Peste & plusieurs autres Fievres, les Alkalis volatils, qu'on croit en être la cause. C'est là où nous conduit la Théorie. L'expérience la confirmera-t-elle?

B O T A N I Q U E.

Sur la propagation &c. des Champignons (a).

On trouve le commencement de ces Observations,

(a) N. 472. p. 96. & 473. p. 51.

tions,

tions, dans le Volume précédent des *Transactions Philosophiques*. Mr. *Pickering*, qui en est l'Auteur en a depuis fait de nouvelles. Elles ont donné lieu à des Remarques curieuses de Mr. *Watson*, & nous croyons ne pas devoir séparer les unes des autres.

Les diverses lames, qui se trouvent à la partie concave du chapiteau de ces plantes singulieres contiennent des graines d'une grandeur & d'une couleur proportionnées au degré de maturité de la plante. L'ouverture, qui se trouve à chacun de ces feuillets, & par laquelle les graines s'échappent, montre assez que chacun d'eux est un vaisseau séminal. Au milieu du pédicule se trouve une espèce d'anneau membraneux, que Mr. *Pickering*, croit destiné à arrêter les graines dans leur chute, & à empêcher que le vent ne les emporte. La viscosité & les dentelures de cette membrane la rendent propre à retenir ces petits grains. Ils y sont moins exposés à se corrompre, qu'ils ne le seroient dans les vaisseaux séminaux, dont la substance est plus molle & plus succulente. Mr. *Pickering*, a trouvé des graines en bon état sur une membrane, où elles avoient resté six mois. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le changement, qui se fait dans la situation de cette membrane annulaire. Elle est d'abord fort tendue & placée horizontalement, enforte qu'aucune graine ne peut tomber que sur elle. Aussi fut-ce là que Mr. *Pickering* fit la premiere découverte de ces graines. Mais à mesure que la plante s'avance, la membrane se retire, ses bords s'abaissent autour de la tige, & ses dentelures deviennent pour les graines autant de tuyaux, par lesquels elles peuvent tomber en terre.

Il s'en faut bien que Mr. *Watson* pense comme Mr. *Pickering* sur l'usage de cet anneau. Il ne le croit destiné qu'à retenir le chapiteau à la tige, jusqu'à ce que la plante fleurisse. Alors ce chapiteau change peu à peu sa figure hémisphérique, il s'étend & se détache de tous côtés de la membrane. Les graines meurissent, s'échappent de leurs filiques, & tombent à terre sur l'espace couvert par le chapiteau. La membrane devenue inutile, depuis que le chapiteau s'en est séparé, se retire, se dessèche, & n'intercepte qu'un petit nombre de graines, qui dans leur chute s'acrochent à elle. Si la Nature l'avoit destinée à les recevoir, auroit-elle privé d'un organe si nécessaire un grand nombre d'espèces de Champignons (a), dont les chapiteaux plus flexibles pendent autour de la tige, jusqu'au tems de la fructification. Ces chapiteaux s'étendent & s'aplatissent ensuite, de même que dans les espèces précédentes; les graines meurissent, & sans le secours d'aucun anneau tombent à terre, & y multiplient leur espèce.

Voici un article plus important, sur lequel nos deux Savans ne s'accordent pas, Mr. *Pickering* ayant trouvé sur des Champignons exposés à la pluie & au soleil des animaux, qui même au microscope ne sont visibles, que par une lentille, qui grossit extrêmement les objets, s'est imaginé que ces petits Insectes produisoient les accidens, qu'ont éprouvé diverses personnes, après avoir mangé des Champignons? Mais ceux de la bon-

ne

(a) On a déjà indiqué ce raisonnement dans l'extrait du Volume précédent des *Transactions*. Voy. *Bib. Rats*. Tom. XXXVII. p. 267.

ne espèce ont-ils jamais empoisonné quelqu'un ?
 (a) Les genres & les caractères de ceux qui sont venimeux ne sont-ils pas déterminés ? Enfin leur poison ne se manifeste-t-il pas par la nature de leurs sucs ? On connoît une espèce de Champignon, qui appliquée simplement à la langue a une acreté pareille à celle de l'Esprit de Nitre. Elle donne une couleur rouge à la teinture de Tournefort, & J. Bauhin, qui, après l'avoir maniée, s'étoit frotté les yeux ; y sentit une irritation des plus violentes. Après cela est-il besoin de chercher d'autre cause des maux que ces Champignons produisent ? Nous devons tenir compte à la Nature d'avoir donné aux poisons des caractères plus marqués, que ne le seroient des Animalcules imperceptibles, & de ne nous avoir pas condamnés à ne jamais manger de Champignons, sans les examiner au microscope.

Sur la Cigue (b).

Malgré le nom que porte cette plante, & les qualités venimeuses, que divers Auteurs lui attribuent, il se trouve plusieurs Botanistes du premier rang, qui révoquent en doute sa malignité.
 Mais

(a) Un de mes Amis m'a rapporté un fait, qui pourra jeter quelque jour ou plutôt quelque doute sur ce sujet. J'emprunterai ses propres termes. *Un homme de ma connoissance ayant mangé une assez grande quantité de bons Champignons, à souper, se trouva très incommode toute la nuit, sans en deviner la cause. Le lendemain il eut quelques selles, (je crois par le moyen de lavemens,) & l'on trouva les Champignons, sans aucune apparence de digestion, mais enflés d'une façon prodigieuse. Chacun d'eux avoit produit le même effet, que je me représente, que des morceaux d'éponge bien secs auroient produit. Je les ai vus moi-même.*

(b) N. 473. p. 18.

Mais un accident fâcheux a convaincu Mr. *Watson*, que du moins les feuilles étoient un poison des plus pernicieux.

Quelques-uns des Soldats Hollandois, qui se trouvoient en Angleterre en 1744. allèrent aux champs le 6. de Mai, & y cueillirent des herbes, qu'ils firent bouillir avec du lard pour leur diner. Après en avoir mangé, ils furent tous saisis d'un vertigo violent, & d'un sommeil comateux. Deux d'entre eux moururent en moins de trois heures, après des attaques de convulsion. On en sauva deux autres à force d'huile, qu'on leur fit avaler, & qui leur servit d'Emétique. Ce potage empoisonné avoit produit sur tous ces Soldats les effets de l'Opium.

Mr. *Watson*, qui s'imaginait que l'herbe mangée pouvoit avoir été l'*Oenanthe*, s'adressa à quelques-uns des Camarades des Soldats empoisonnés. Ils cueillirent en sa présence des herbes pareilles à celles, qui avoient servi au funeste repas, & il se convainquit, que la grande *Ciguë* (*Cicuta major* J. B.) étoit la seule venimeuse.

Observations sur les Graines (a).

Il n'y a rien de similaire dans la Nature. Les Graines, qui paroissent le plus semblables, & que par cette raison on a plus négligées que les Plantes & les Fleurs, aux quelles elles appartiennent, n'offrent pas moins de beautés & de diversités à qui fait les découvrir.

C'est-ce dont Mr. *Parsons* s'est convaincu, en disséquant & en observant au microscope diverses Graines, que la vue eut à peine distinguées les

unes

unes des autres : & ce Mémoire, qui a été suiv d'un Traité plus étendu mais jusqu'ici incomplet sur le même sujet (b), renferme quelques-unes deses découvertes.

La graine d'une espèce de *Scabieuse* ressemble à un vase octogone taillé en cloche. Le bord & le contour sont divisés en côtes, qui de l'ouverture vont en diminuant jusqu'au fond. La véritable graine se trouve placée dans ce vase comme le pilon d'un mortier. Elle paroît lâchement enchaissée dans un cadre, dont cependant on ne peut la tirer, par ce que son extrémité inférieure est plus grosse que la partie supérieure. Du haut de ce petit pilon sortent cinq épis bruns, dont les barbes s'élevent au dessus de la graine, & empêchent l'approche de tout corps qui pourroit lui nuire.

Pour découvrir en quoi consiste la matiere aromatique de la graine de l'*Angélique*, il ne faut que l'exposer au microscope. On voit alors une espèce de gomme de couleur ambrée, placée dans des loges disposées alternativement le long du noyau.

A la simple vue on n'apperçoit dans les graines de *Paradis* qu'une figure irréguliere, & un sommet assez semblable à celui d'une bourse fermée. La dissection fournit un spectacle des plus curieux. En l'ouvrant en long, on y remarque une écorce brune, à laquelle est attachée une substance

(b) *The Microscopical Theatre of Seeds &c.* On a parlé de cet Ouvrage dans les Nouvelles Littéraires de cette Bibliothèque. Tom. XXXIV. p. 227. De quatre Volumes qu'il devoit avoir, le premier seul a paru.

ce noire semblable à de la poix. Le dedans est rempli d'une matiere pareille au Sel le plus blanc. Ses radiations & son goût piquant donnent lieu de penser que c'est un mélange de Sel volatil & d'une substance farineuse. Ce n'est pourtant pas encore ce que ces graines ont de plus curieux. On y trouve constamment un petit morceau de canfre taillé comme le sont les fioles, où l'on met le vinaigre.

En voilà assez pour donner une idée du travail de notre Auteur. Destitués du secours des figures, nous ne pouvons suffisamment fixer l'imagination de nos Lecteurs; c'est assez de la réveiller (a).

ASTRONOMIE.

Nouvelle Méthode, pour calculer les Eclipses du Soleil & des autres Astres (b).

Des plus petits objets nous passons aux plus grands, & nous y trouvons les mêmes merveilles, & si j'ose le dire les mêmes efforts de l'industrie humaine. Le calcul des Eclipses du Soleil ne peut que paroître surprenant, lorsqu'on songe au nombre de connoissances qu'il suppose, & d'opérations qu'il exige. Il s'agit de découvrir dans

(a) Articles ômis

Catalogue de cinquante Plantes du Jardin de Chelsea pour l'année 1741. Art. XII.

Description du Cyanus Foliis radicalibus partim integris partim pinnatis; Bractea Calycis ovali, Flore Sulphureo. Par Mr. Haller. Art. XV.

Plantes de Chelsea pour 1742. Art. XII.

Description du Geaster Volvz radiis & Operculo elevatis. Par Mr. Watson, Art. XIX.

(b) No. 473. p. 22.

Tome XXXVIII. Partie II.

L

dans la voute immense des Cieux les situations , les distances , les grandeurs , & les mouvemens de deux Astres , pour un tems donné , & par rapport à un Spectateur , qui lui même se meut , & qui se meut différemment , suivant le tems & le lieu de l'observation. Les Astronomes modernes ont donné à ce Problème une simplicité & une généralité plus grandes , en suposant qu'on pût voir du Soleil les ombres , que jetteroit sur la Terre le Corps , qui passe entre elle & lui. La trace , que ces ombres décriróient , détermine sur notre globe les lieux où l'Eclipse est visible , la grandeur qu'elle paroît y avoir , & le tems qu'elle y doit durer. C'est ce qu'on appelle la *méthode des projections* , méthode assez éloignée du degré de perfection , auquel on a porté les autres parties de l'Astronomie. Mr. *Gersten* Professeur de Mathématiques à Gießen a tâché d'y suppléer , en revenant à l'idée des Anciens , & en calculant comme eux , mais d'une manière fort simple le tems , la grandeur , & la durée des Eclipses , pour le lieu particulier où se trouve l'Observateur. Il recherche pour cet effet les lieux apparens & les positions relatives du Soleil & de la Lune , au tems de la conjonction , & une heure avant ou après elle , en rapportant au dernier de ces deux Astres , le mouvement apparent & la Parallaxe connue du premier. Il détermine ainsi deux points , où le centre de la Lune paroît se trouver , l'un une heure avant ou après la conjonction , l'autre dans le tems même de cette conjonction. La ligne droite , qui joint ces deux points , & qu'on peut prolonger de part & d'autre représente la route apparente de la Lune , qui pour un interval-

le

le aussi court ne differe pas sensiblement d'une ligne droite. Du centre du Soleil, qu'après toutes les réductions faites on regarde comme immobile, il faut abaisser une perpendiculaire à la ligne de la route Lunaire; elle donnera l'instant & la quantité du plus grand obscurcissement. Le point d'intersection est en effet celui, où les centres des deux Astres sont le plus près l'un de l'autre. Qu'on tire ensuite du centre du Soleil, & avec une ouverture de compas égale à la somme des demi-diametres des deux Astres, deux arcs de cercle, aux deux côtés de la perpendiculaire; Les points, où ils rencontreront la ligne que la Lune parcourt, sont ceux où le Soleil & la Lune commencent & cessent de se toucher. Ce sont donc ceux où commence & finit l'Eclipse; & sa durée est exprimée par la portion de ligne interceptée entre ces deux points. Toutes ces déterminations se font au compas ou par un calcul fort simple de Trigonométrie. Mais il reste une correction à faire pour le commencement & pour la fin de l'Eclipse. On a supposé le mouvement de la Lune uniforme, & il n'y en a point de tel dans la Nature. Mr. *Gersten* trouve aisément le moyen de corriger l'inégalité, & de prouver sa correction, par un calcul, qui montre que son opération ne differe pas de deux secondes de la vérité. Mais nous sommes obligés de supprimer ces détails trop savans, de même que les projets de diverses Tables, dont Mr. *Gersten* donne des échantillons, où auxquelles il travaille, pour rendre son opération plus facile. Il a la délicatesse de ne pas décider lui même sur le mérite de sa méthode; mais se choïr de l'exemple auquel il l'applique l'exemp-

te de ce soin. C'est le même dont Mr. de la Hire s'est servi dans ses Tables, pour expliquer les regles de la méthode des projections. Il ne faut plus que comparer, & l'Auteur n'y perd rien pour avoir été modeste.

Sur la Comete de 1744 (a).

Comme on a parlé dans nos Journaux de quelques Ouvrages, qui contiennent les observations qu'on a faites sur cette Comete en divers endroits de l'Europe (b), il nous paroît à propos d'insérer ici quelques unes de celles des Astronomes Anglois. Elles se trouvent dans une lettre de Mr. Betts au Président de la Société Royale. La Comete fut apperçue pour la première fois le 23 Décembre 1743. V. S. à l'Observatoire du Comte de Macclesfield à Sherborn. Ce Seigneur ne manqua pas d'en donner d'abord avis à Mr. Bliss Professeur d'Astronomie à Oxford, mais le tems se trouva dans cette Ville peu favorable aux observations Astronomiques, jusqu'au 31. du même mois. Ce ne fut qu'alors que Mr. Bliss commença à l'observer. Il en mesura la distance de plusieurs Etoiles de la Constellation de Pégase, dans laquelle elle se trouvoit, & c'est sur les observations de ce savant, qui ont été continuées jusqu'au 13. Fevrier, & sur celles qu'on a faites antérieurement & postérieurement à Sherborn, que Mr. Betts a déterminé les principaux éléments de cette Comete. Il s'est servi de la méthode de Mr. Newton, pour déduire de ces observa-

tions

(a) No. 474. p. 91.

(b) Voy. Bib. Rais. Tom. XXXIII. p. 444. & p. 479. Tom. XXXV. p. 19.

tions la ligne Parabolique, que la Comete a décrite, & ses calculs s'accordent à quelques secondes près avec les observations immédiates. Il juge que la Comete étoit au sommet de la Courbe, ou à sa plus petite distance du Soleil le 19. Février à 8. heures 12. minutes du soir. Sa conjunction avec cet Astre étoit arrivée le 15, & le 16. la Comete étoit le moins éloignée de la Terre, & s'en trouvoit alors un peu plus près que le Soleil ne l'est à son Périégée. Dès le 23 Janvier elle paroissoit extrêmement brillante, & le Diametre de son noiau égaloit presque celui de Jupiter. Sa queue s'étendoit alors à seize degrés de son Corps, & comprenoit ainsi un espace de près de huit millions de lieues. Ce ne fut pas là cependant encore le tems de son plus grand éclat. Dans le tems que sa proximité du Soleil, & son peu d'élévation au dessus de l'horison empêchoient qu'on ne l'observât le soir, c'est-à-dire le 13. Février, elle étoit devenue si lumineuse, qu'on l'apercevoit en plein jour. Sur toutes ces observations on conjecture que cette Comete égaloit du moins notre Terre en grandeur.

Jusqu'ici nous avons considéré sa route comme une ligne Parabolique, & cependant l'on croit avec assez d'apparence que les Cometes ne s'éloignent pas à l'infini du Soleil, mais qu'elles se meuvent autour de lui dans des Ellipses fort allongées. Mr. *Betts* auroit souhaité de calculer sur ce principe la révolution de cette Comete & le tems de son retour. Mais une si petite portion de la route d'un Corps, qui ne revient peut-être qu'au bout de plusieurs Siècles, ne suffit pas pour s'assurer de la nature de la Courbe parcourue. De

petites portions d'une Parabole & d'une Ellipse aussi excentrique ne different pas sensiblement. Distingue-t-on l'Ellipse réelle, dont la Bombe décrit une partie, de la portion de Parabole qu'elle paroît décrire? Il faudroit donc, pour hasarder des prédictions, trouver dans les siècles passés quelque Comete, qu'on pût soupçonner être la même que celle qu'on a vue, & les descriptions que nous avons des Cometes sont trop imparfaites, pour compter sur cette comparaison. Nos Astronomes amassent pour leurs Successeurs des matériaux, que leurs Prédécesseurs ne leur ont pas fournis. Malgré ces difficultés Mr. *Betts* paroît porté à recommencer ce travail, s'il pouvoit se procurer quelques observations postérieures au tems du Périhélie de cette Comete, surtout si ces observations étoient celles de Mr. *Celfins*.

La Comete a coupé l'Ecliptique au même point, à un demi degré près que la Planete de Mercure, & ce léger rapport avoit donné lieu de croire, que le cours de cette Planete avoit été dérangé par la Comete. Mais le calcul montre la foiblesse de cette conjecture, autant que les observations en ont fait voir la fausseté. Il y a eu un intervalle de huit jours entre les passages de ces deux Corps au même noeud, & la vitesse prodigieuse de la Comete vers le Sud l'éloignoit pendant tout ce tems là de Mercure. Au tems de leur conjonction Héliocentrique, qui ne précède que de quatre jours celui du noeud descendant de la Comete, elle étoit environ deux fois plus près du Soleil que Mercure, & vue du Soleil elle auroit eu 31. degrés trente minutes de latitude Septentrionale, au lieu que Mercure n'en auroit pas

pas même en tout à fait quatre. De tout cela il paroît que le premier de ces Corps n'a pu avoir aucune influence sur l'autre, du moins qui fût visible pour nous. Peut-être les Philosophes se feroient-ils consolés d'un petit dérangement dans le Système Planétaire, qui leur auroit fourni de nouvelles lumieres. Mais si Mercure à ses Philosophes, ceux-ci n'auroient pas voulu acheter si cher la confirmation de leurs Systèmes; & peut-être l'approche de la dernière Comete ne les a-t-elle que trop alarmés. Quelle catastrophe pour eux, si cette Planete errante s'avancant davantage vers la leur l'avoit attirée à elle, & la réduisant à l'état de simple Satellite, l'avoit éloignée du Soleil dans des espaces infinis, après l'avoir exposée à toute l'ardeur de ses feux (a)?

G E O G R A P H I E.

Sur l'Ile de Schetland (b).

Cette Ile est placée entre le 60 & le 61 degré de latitude Septentrionale, & sa longitude ne diffère que peu de celle de la partie Orientale de l'Ecosse. Malgré sa proximité & sa dépendance de ce Royaume, elle n'a que peu de communication avec lui & le reste du monde, pendant six mois de l'année ou plutôt de son hiver, qui en dure dix.

En-

(a) Articles omis

Observations sur Mercure, qui confirment que la

Comete n'a eu aucune influence sur lui. Par

Mr. Bevis Dr. en Méd. Art. V.

Occultation de Jupiter par la Lune le 6 Juin V. S.

Par le même. Art. IX.

Apparition d'un Méteore igné le 27 Mai V. S. à

11. heures 11. minutes du soir. Par Mr. Cradock.

Art. XI.

(b) No. 473. p. 57.

No. 473.

Encore les deux autres mois sont-ils assez froids. Des vents orageux, des côtes escarpées, des Rocs, des précipices, & des débris suffisent pour effraier en d'autres tems les plus hardis navigateurs. Les habitans sont moins timides. Ils ne craignent ni les tempêtes ni les écueils, & s'exposent sur mer dans leurs petits canots, par des tems où les bateliers n'oseroient pas traverser la Tamise. *Schetland* a d'ailleurs de fort bons Ports, mais ils sont peu connus, & en général cette Ile a été fort négligée. A la vérité son aspect est peu engageant. Elle ne présente à la vue que des montagnes afreuses, un pais entrecoupé de marécages, un air épais & chargé de brouillards, des terres peu fertiles, point d'arbres que ceux qu'on élève dans des jardins, & que les vents empêchent de s'élever au dessus des murailles, qui leur servent d'enclos.

Dans une Ile, que la Nature paroît avoir si peu favorisée, Mr. *Preston* n'a pas laissé de trouver des gens heureux, & une Société aimable. Au défaut de bois, la terre fournit des tourbes pour le chauffage. S'il ne fait jamais chaud dans ce climat, le froid n'y est pas plus grand que celui qu'on éprouve dans quelques parties de l'Angleterre. Il ne s'y trouve point d'Animaux venimeux. Le bétail, le gibier, & le poisson y sont en abondance, & grace à la pauvreté des Insulaires, les denrées nécessaires à la vie y sont à vil prix. Mr. *Preston* croit qu'on y trouveroit des mines de plomb, d'étain, & même d'argent, mais les habitans satisfaits de leur indigence laissent dans la terre des métaux, dont ils savent se passer.

Rien n'apporte des éloges que notre Voïageur
don-

donne à ces habitans d'une Terre ignorée. Il a voulu sans doute s'acquitter envers eux de l'accueil obligeant qu'ils lui ont fait. Les hommes y sont hospitaliers, spirituels, & galans : le Sexe y est aimable, modeste, & vertueux. L'adultère est inconnu chez ce peuple, & si la vertu des filles succombe quelquefois à des tentations trop fortes, leurs vainqueurs ne se font pas une gloire d'être infidèles. L'himen répare les foiblesses passagères. Que si après le mariage des fruits précoces décelent un commerce, qui n'a pas toujours été innocent, les loix de l'Ecosse prescrivent à l'Epoux & à l'Epouse de paroître dans l'Eglise, & d'y faire pénitence de leur *fornication anténuptiale*.

Nous omettons plusieurs autres remarques de Mr. *Preston* sur les mœurs, les coutumes, & les curiosités de ce Pays, d'autant plus que son principal but nous paroît avoir été d'annoncer une nouvelle Carte qu'il a dressée de cette Ile, & qui surtout en tems de guerre sera très utile aux Navigateurs.

A L G E B R E.

Maniere de calculer sur des Tables d'observations la valeur des Rentes à vie (a).

Mr. *de Moivre* communique à son ami Mr. *Jones* & par son canal aux Savans la démonstration de deux problèmes, dont l'un n'avoit été qu'indiqué dans son *Traité des rentes à vie (b)*, & l'autre quoique démontré dans la premiere édition

(a) No. 473. p. 65.

(b) Imprimé pour la seconde fois en 1743. en un Volume in 8.

dition de ce livre méritoit par le raport qu'il a avec le précédent, & les usages qu'on en tire, de paroître une seconde fois.

Suivant la coutume ordinaire on ne paye les rentes à vie que dans des termes marqués, & lorsque le rentier meurt entre deux de ces termes, la portion intermédiaire de la rente est perdue pour les héritiers. Mais un Mathématicien trouve mieux son compte de rechercher la valeur des rentes à vie, en suposant les payemens exactement proportionnés à la vie des rentiers. C'est ce que Mr. *de Moivre* fait dans le premier de ces problèmes. Il y fixe avec les meilleurs observateurs à 86, ans le terme de la vie des hommes. La différence de l'âge de chaque particulier de ce dernier période, différence qu'on peut appeller le complément de sa vie, le produit d'une certaine somme pendant un an, le logarithme hyperbolique de ce produit, & la valeur d'une Annuité fixe pour un nombre d'années égal à celui du complément, sont les quantités connues de ce problème. Pour le résoudre, Mr. *de Moivre* trouve pour une portion indéterminée du complément une expression différentielle, qui désigne l'attente du rentier, pour cet intervalle variable. Regardant ensuite cette expression comme celle de l'ordonnée d'une Courbe, il en cherche l'aire, qui doit donner la valeur de l'Annuité pour cet intervalle indéterminé. Ce n'est que par un artifice singulier, & qui tient de trop près à la Science de l'infini & à celle des logarithmes, que Mr. *de Moivre* trouve l'intégrale cherchée, dans laquelle il ne reste plus qu'à substituer le complément entier au lieu de sa portion indéterminée, & le problème est résolu. II

Il ne l'est cependant qu'en supposant que la vie des hommes décroît uniformément, & cette supposition n'est pas exactement vraie. Elle le feroit, si de 86. enfans qui naissent, il en mourroit un tous les ans. Mais dans les premières années de la vie le nombre de ceux qui meurent excède de beaucoup cette proportion, & l'excède d'autant plus qu'on s'approche davantage du tems de la naissance. La valeur de la vie augmente tous les ans quoique tous les ans moins, jusqu'à l'âge de dix ans, & ce n'est que depuis cet âge qu'elle diminue jusqu'à son dernier terme. Cette diminution ne peut même être regardée comme uniforme, que par ce que les inégalités se compensent à peu près. Les tables du Dr. *Halley* montrent qu'on peut diviser la vie en de certaines périodes, pendant lesquels il meurt toutes les années le même nombre d'hommes du même âge, mais ce nombre diffère dans les divers périodes. Mr. de *Moisire* recherche dans son second problème la valeur d'une Annuité pour un intervalle pareil. Le nombre des rentiers au commencement & à la fin de l'intervalle lui fournissent les deux extrêmes d'une progression arithmétique, dont les moyens se trouvent par la différence de la progression, c'est-à-dire par le nombre de ceux qui meurent tous les ans. Si l'on divise tous les termes par le nombre total des rentiers, on aura pour chaque année la probabilité de vie qu'ils ont, & enfin en multipliant chaque terme de cette nouvelle progression par le terme correspondant de la Suite, qui exprime la valeur d'une Annuité fixe pour l'intervalle donné, la Suite résultante exprime la valeur de l'Annuité qu'on demande.

Cet-

Cette Suite est divisible en deux autres. La première, dont tous les termes décroissent d'une unité, jusqu'au dernier qui devient égal à zéro, n'est autre chose que l'expression d'une rente à vie, dont le complément seroit d'autant d'années que l'est le période donné. Comme cette Suite a nécessairement un terme de moins que celui des années de ce période, pour en avoir la valeur exacte, il faut prendre l'expression du premier problème, qui la fait connoître. La seconde Suite est la différence de la Suite précédente & de celle qui exprime la valeur d'une rente fixe, multipliée par le raport des rentiers au commencement & à la fin de l'intervalle. Toutes ces quantités sont connues, & nommant P la valeur d'une rente fixe pour un certain intervalle, Q sa valeur, en la suposant sur une vie, dont il seroit le complément, a le nombre des rentiers & b celui des survivans, on aura pour la valeur cherchée

$$Q + \frac{b}{a} \mp P - Q.$$

Il n'est pas besoin de faire remarquer la finesse de l'art, par lequel cette expression a été trouvée; mais je crois pouvoir en faire sentir la simplicité, en la déduisant par Analise des conditions du problème. Il est évident, que la chance des rentiers pour quelque intervalle moindre que le complément de leur vie est plus grande que si cet intervalle étoit le complément même, & plus petite que si la rente étoit absolue. Dans le premier cas on les suposeroit tous morts, & dans le second tous vivans à la fin de cet intervalle. Si j'ajoute à la première de ces valeurs sa différence de celle d'une rente absolue, j'ajoute trop, puisqu'alors
l'une

l'une ne différera plus de l'autre. Il faut donc n'ajouter à la plus petite valeur qu'une partie de cette différence, qui réponde à la probabilité de mort qu'il y a pour chaëun des rentiers. Comme c'est le raport de ceux-ci aux survivans, qui détermine cette différence, c'est aussi par lui qu'il faut la multiplier, avant de l'ajouter à la plus petite valeur. L'expression de cette somme est celle que Mr. de Moivre a trouvée finthétiquement.

Pour éclaircir les deux problèmes qu'on vient de voir, Mr. de Moivre les applique à des exemples. Il paroît par les Tables, que de 302. personnes de l'âge de cinquante quatre ans, il n'y en a que 142, qui parviennent à celui de soixante dix. Il en meurt dix pendant chacune des années intermédiaires. Si donc l'on demande la valeur d'une Annuité, qui devoit durer seize ans, pour ceux qui vivront pendant cet intervalle, à compter l'intérêt à cinq pour cent, les formules la détermineront à 8.3365. fois le revenu.

Ces 302. personnes, qu'on a suposées parvenues à 54. ans ont survécu à 45. autres, qui vivoient avec elles cinq ans auparavant, & dont il en est mort neuf pendant chacune des années consécutives. Une annuité de cinq ans pour des personnes, qui en ont quarante neuf vaut 4.0374 fois le revenu. On trouvera par les mêmes règles qu'une Annuité depuis l'âge de quarante deux ans jusqu'à celui de quarante neuf doit valoir 5.3492 fois le revenu.

C'est lorsqu'on veut lier ces différentes valeurs, qu'on sent l'utilité de n'avoir négligé aucune portion de la vie, dans le calcul qu'on en a fait. L'erreur qu'on auroit commise, en évaluant

luant les rentes à vie à la maniere ordinaire , se re-
 nouvellant à chacun des périodes , formeroit sur
 le total une diminution sensible dans la valeur de
 l'Annuité. On se tromperoit plus considérable-
 ment encore , si pour déterminer ce que vaut une
 Annuité sur une vie , qui comprendroit plusieurs
 périodes uniformes , on se contentoit d'ajouter
 les valeurs de tous ces périodes. Si je recevois une
 Annuité , dont le payement commenceroit lors-
 que j'aurai 54. ans & dureroit jusqu'à ce que j'en
 eusse 70 , il est clair que ce présent seroit moins
 considérable , si je n'avois que 49 ans que si j'en
 avois actuellement 54. Je puis mourir pendant
 ces cinq ans , & d'ailleurs je ne reçois rien pen-
 dant leur durée. La valeur de cette Annuité doit
 donc être diminuée à cause de la probabilité de
 mort depuis 49. jusqu'à 54. ans , & à cause du
 disconte de l'argent pendant ce tems là. Elle n'est
 plus après ces réductions que de 5. 5259 fois le
 revenu. Cette dernière valeur ajoutée à celle d'u-
 ne Annuité de cinq ans pour une personne qui en
 a 49 fera trouver celle d'une rente , qui commen-
 ceroit à cet âge , & dureroit 21. ans. La somme
 qui montera à 9. 5633 fois le revenu sera réduite
 de la même maniere , si on en fait l'estimation dès
 l'âge de 42. ans , & qu'on l'ajoute à la valeur d'u-
 ne Annuité pour les sept années , qui sont entre
 42 & 49 ans. Elle devient alors de 11. 0571 fois
 le revenu annuel. Si l'on veut poursuivre ce
 compte , & voir pour une personne , qui n'a que
 42. ans le prix de sa vie , lorsqu'elle en aura 70 , à
 compter le dernier terme à 86. ans , on trouvera
 que ces seize années ne valent que $\frac{1}{2}$ d'une année
 de revenu. Ainsi la valeur d'une Annuité depuis

42. jusqu'à 70. ans, ne sera augmentée que de 0. 8. si l'on veut qu'elle s'étende jusqu'à la fin de la vie, & son prix sera alors de 11. 8571. fois le revenu. Il est à remarquer que cette dernière valeur ne diffère que peu de celle qu'on auroit trouvée, dans la supposition d'une vie, qui décroît uniformément, valeur qui dans les Tables de Mr. de Moivre calculées sur ce principe est de 11. 57 fois le revenu. Encore paroît-il par le compte que j'en ai fait, que les trois quarts de cette différence viennent du dernier paiement, que la coutume fait perdre aux héritiers. Ainsi quoique l'hypothèse d'une diminution uniforme dans la vie des hommes ne s'accorde pas parfaitement avec les observations, les résultats qu'elle donne diffèrent très peu des véritables. C'en est qu'après avoir évalué les erreurs, qu'on est en droit de les négliger.

M E' C A N I Q U E.

De l'Action des ressorts (a).

Ce Mémoire vient de Mr. *Jurin* fameux Médecin & Mathématicien de Londres. La question de la mesure des *forces vives*, dans laquelle en qualité d'Anglois & de Disciple de *Newton*, il a pris parti contre l'Ecole de *Leibnitz*, a valu au Public divers Ecrits de sa façon. Celui dont il s'agit ici renferme quelques principes, dont notre savant Auteur se propose de faire usage dans un autre Mémoire, relativement à la fameuse dispute, qui depuis soixante ans divise les Mathématiciens.

L'un & l'autre des deux partis s'est servi de la

Théo-

(a) No. 472. p. 46.

Théorie des ressorts , pour appuyer son sentiment. Mais cette Théorie n'a pas été suffisamment approfondie. On s'est contenté de comparer les effets des ressorts les uns avec les autres , mais on ne s'est pas attaché à rapporter leur action à celle de quelque puissance connue. Mr. *Jarin* a entrepris cette tâche , en réduisant les effets des ressorts à ceux de la pesanteur sur les corps qui tombent. C'est tout ce que nous pouvons dire d'un Mémoire trop rempli de savoir , & trop peu intéressant pour le grand nombre de nos Lecteurs.

Maniere aisée de tirer l'impression de Médailles, &c. (a).

On commence par tirer en cire l'empreinte de la Médaille , dont on souhaite d'avoir l'impression. On enduit ensuite tous les creux de la couleur dont on veut se servir , & on a soin que toutes les parties en relief soient sans couleur. Le papier qu'on destine à l'impression doit être du papier de poste fin , légèrement imbibé d'eau. On met ce papier sur la cire, on les couvre de quelques doubles de flanelle , & on les place entre deux platines de fer d'une ligne d'épaisseur. Une presse de fer semblable en petit à celle des relieurs reçoit tout l'appareil ; on serre les vis également , & l'on retire avec le papier un dessein exact de la Médaille , où tout se retrouve jusqu'aux traits les plus délicats , & dont les petits défauts peuvent être aisément réparés au pinceau ou à la plume. Telle est en gros la méthode que Mr. *Baker* décrit , & qui lui a procuré des desseins de plusieurs

Médailles.

Médailles rares & curieuses. Mais on voit bien que la pratique exige un grand nombre d'attentions, dont l'expérience a fait sentir la nécessité à Mr. Baker, & dont le détail se trouve dans son Mémoire.

ANTIQUITE'S.

Inscription Romaine trouvée à Silchester Ville de Hampsbire (a).

Cette Inscription s'est trouvée sur une pierre d'un pouce $\frac{1}{2}$ d'épaisseur. Elle étoit ensevelie quatre pieds sous terre, & avant qu'on la détérât, quelques unes des parties en étoient rompues. Mr. Ward, à qui on a communiqué l'Inscription, a suppléé ce qui y manque, & les lettres qu'il a ajoutées se trouvent ici en caractères italiques. *Deo Herculi Segontiacorum T. Tammonius, Sænius Tammonius Vitalis, Cornicularius, Honoris causa dedicarunt, (vel) fieri curarunt.*

Rien de plus commun en Angleterre que les Divinités topiques. Ainsi trouve-t-on dans des Recueils *Deæ Nymphæ Brigantium; Mogunti Cadenorum; Deo Mauno Cadenorum, &c.* Le mot imparfait de *Segon*, qui se trouve dans l'Inscription ne peut s'appliquer à la ville de *Segontium*, qui située sur la côte Occidentale vis à vis de l'Île d'*Anglesea*, est trop éloignée de l'endroit, où l'on a trouvé l'Inscription. Il y a donc plus d'apparence qu'il est ici question des *Segontiaci*, peuples dont César rapporte le nom, & qui se soumirent à lui avec les *Trinobantes*, &c. Les Antiquaires se sont fort tourmentés à découvrir leur

(a) No. 474. p. 200.

leur Pays. Mais quoiqu'ils conviennent tous de les placer dans la même Province, ils se partagent dans le lieu qu'ils leur assignent, & leurs disputes, fort ordinaire à plus d'un ordre de Savans, ont achevé de rendre la question incertaine. Cette Inscription les réunira ; & il ne faut plus douter que la ville de *Silchester*, où se trouvoit cette pierre, ne soit *Vindomis* Capitale de ce peuple.

Ceux qui font le voeu sont désignés par les noms de *T. Tammonius* & de *Sanius Tammonius* peut-être freres du moins parens. Mr. *Horsley* s'étoit trompé au nom du premier, car il y a apparence qu'il s'agit de lui dans une Inscription trouvée dans la même Ville. *T. Tam.* c'est sans doute notre *T. Tammonius* & non *T. Tamphilus*, comme on l'avoit cru en confondant un surnom avec un nom propre. Il est vrai que dans cette Inscription il a l'épithete de *Victor*, qu'on ne lui donne pas dans la nôtre. Mais il pouvoit l'avoir acquise. Peut-être aussi Mr. *Horsley* a-t-il fait mal à propos *Victor* d'un simple V, qui auroit pu désigner également l'épithete de *Vitalis*, commune en ce cas aux deux freres, & donnée au second dans notre Inscription.

Deux lettres imparfaites que Mr. *Ward* prend pour *or* lui donnent lieu de décorer ce dernier d'un nouveau titre. Il le qualifie de *Cornicularius*, trouvant que ce mot est le seul, qui puisse convenir à la place où il manque. Cette épithete assez commune dans d'autres Inscriptions signifioit un Clerc ou un Secrétaire de quelque Corps soit militaire soit civil. Dans la *Notice des Dignités de l'Empire Romain* publiée par *Labbe*, on trouve ce nom approprié à un des Officiers de la Cour

Cour Comitibus littoris Saxonici per Britanniam, & rien n'empêche que notre *Sanius Tammonius* ne fût cet Officier.

Le reste de l'Inscription ne doit faire aucune peine. Le mot *honoris* détermine la forme des Inscriptions votives, qui finissoient par ces mots *honoris causa D. D. ou F. C.* Comme il manque une ligne entiere à la nôtre il faut nécessairement la suppléer de l'une ou de l'autre de ces deux manieres; & de peur d'allonger davantage cet Extrait, nous imiterons la discrétion de notre Savant, en ne décidant pas entre l'une ou l'autre (a).

(a) Articles omis

Extrait d'une Dissertation de Mr. Weidler sur les figures des nombres, avec des remarques de Mr. Ward sur une Inscription. Art. I. } No. 474.
Copie de plusieurs Inscriptions Romaines, &c. Par Mr. Hunter. Art. VII.

ARTICLE XI.

LETTRES D'UN FRANÇOIS. A la Haye, chez J. Neaulme, Libraire. 1745. C'est un in 12°. en trois Volumes. Le I a 327. pp. Le II 357. pp. Le III 380. pp.

QUoique ce Livre porte le titre de la Haye, il est aisé de voir qu'il n'a pas été imprimé dans ce pays & qu'il nous vient de France. Cet usage, de ne pas marquer le véritable lieu de l'impression d'un livre, est devenu assez commun; & ne manquera pas de fournir aux Litrérateurs futurs ample matiere à exercer leur critique,

tique, & sera, sans doute, cause d'une infinité de bévues.

L'Auteur de ces Lettres ne se fait connoître que par la qualité de *François*, qu'il prend dans le titre de son livre. A juger de lui par les personnes avec qui il a entretenu correspondance, il est en relation, non seulement avec la plupart des gens de Lettres de France, mais encore avec les Grands de ce Royaume qui en sont les protecteurs ou qui cultivent les sciences par goût. Si la plupart de ses Lettres sont adressées à des savans ou à de Beaux Esprits, comme Mrs. de *Buffons*, du *Bos*, *Freret*, la *Chaussée*, d'*Olivet*, *Crebillon*, *Sallier*, du *Clos*, *Gedoy*, *Maupertuis*, *Montcrif*; il y en a quelques unes écrites à des personnes d'un plus haut rang. Sans parler de celles, dont les noms ne sont indiqués que par leurs lettres initiales, je ne nommerai ici que le président *Boubier*, le Duc de *Nivernois*, le Marquis *Lomellini*, le Président de *Montesquieu* & l'Abbé de *Rohelin*.

Ces Lettres ont toutes été écrites d'*Angleterre* depuis l'année 1737. jusque vers la fin de l'année 1744. Dans le tems que l'Auteur les écrivoit, il ne pensoit point à les rendre publiques; c'est ce qui est cause qu'il a négligé de marquer les dattes dans les copies qu'il en gardoit, & qu'on ne les trouvera pas placées dans ce recueil selon l'ordre dans lequel elles ont été écrites.

L'Auteur traite dans ses Lettres diverses matieres, selon le goût des personnes à qui il les adresseoit. Aux uns il parle du Caractere, des Moeurs, des Usages & des Coutumes des Anglois; & aux autres de la Nature de leur Gouverne-

vernement, de ce qu'il y a remarqué de bon & de mauvais & des moyens de corriger ce qu'il peut y avoir de défectueux. Quelque fois il raisonne sur le Commerce des Anglois, leurs différentes Manufactures & le goût qu'ils ont pour l'Agriculture; d'autres fois sur les Sciences & les Arts qu'ils cultivent, sur leur Langue, leur Poësie, leurs Poètes, leurs pièces de Théâtre, &c. A tous ces égards il compare constamment la Nation Angloise avec la Françoisise, & rend également justice à l'une & à l'autre sur ses vertus & ses vices.

Quoique nous ayons déjà sur ce sujet trois autres Ouvrages; je veux parler des Lettres de Mrs. *de Brazey, Muralt & Voltaire*, le Public n'en lira pas celui-ci avec moins de plaisir, & on sera surpris d'y trouver tant de choses nouvelles sur un sujet, qui sembloit avoir été épuisé par ces trois Messieurs. Ces Lettres qui sont au nombre de XCII, plairont d'autant plus, que la vérité y est dite de la maniere du monde la plus agréable. Le stile en est mâle & noble, & fort éloigné du langage précieux de plusieurs Ecrivains Modernes; dont notre Auteur condamne par tout avec fondement le mauvais goût à cet égard.

Dès la premiere Lettre, l'Auteur nous donne une idée magnifique de l'*Angleterre*. C'est une Nation, dit-il, qui paroît tout à la fois Guerrière, Commerçante & Philosophe. C'est Rome, c'est Carthage, c'est Athenes même. Elle a été, en différens tems, la terreur de ses voisins; aujourd'hui dans les Connoissances les plus utiles à la société, elle en est la Maitresse, & chez ce peuple industrieux les Lettres fleurissent, les Arts sont

cultivés & le Commerce entretient l'abondance dans les différens Ordres de l'Etat qui peut procurer ces avantages à un pays, qui, sans être plus fertile que ceux qui l'environnent, est habité par des hommes plus riches; un pays qui manque de bois & couvre la Mer de ses Vaisseaux; qui produit peu de choses dont ses voisins ne puissent se passer, & qui fait un commerce si florissant par toute la Terre!

Plusieurs causes contribuent, sans doute, à produire un effet si admirable. D'abord, la situation de leur Ile y entre pour beaucoup. La Mer qui les environne, en mettant une barrière à leurs conquêtes, les force à se tourner du côté du commerce; qui est la source de leur puissance, comme la Mer est celle de leur Liberté. Ensuite, la Nature de leur Gouvernement y a beaucoup de part. Le droit qu'a le peuple de choisir ceux qui le représentent au Parlement, lui inspire une sorte de courage qu'on ne trouve pas ailleurs dans ceux du même état. Enfin, une troisième raison de la différence qu'il y a entre les Anglois & leurs Voisins, c'est la nature du Climat qu'ils habitent. La même cause qui change le goût des fruits, selon le terrain où ils croissent, produit cette variété d'humeurs & d'affections dans les hommes, selon la qualité de l'Air qu'ils respirent. C'est aux brouillards dont leur Ile est presque toujours couverte, que les Anglois doivent & la richesse de leurs pâturages, & l'affection mélancolique de leur tempéramment, qui les rend violens dans leurs passions & fait qu'ils poursuivent avec ardeur ce qui en est l'objet.

En parlant du Gouvernement de l'Angleterre,
l'Au-

L'Auteur dit que sa forme paroît être dictée par la Sagesse même; mais c'est un projet idéal qu'on ne peut réduire en pratique. Il a, peut-être, le plus grand de tous les défauts, c'est de supposer dans les hommes une perfection que l'humanité ne comporte pas. Ce Gouvernement est mixte & composé du Monarchique, de l'Aristocratique & du Démocratique. L'Autorité souveraine réside dans le Parlement; qui est un Corps composé du Roi, des Pairs & des Communes de la Grande Bretagne. On ne peut faire de nouvelles Loix, ni lever de l'Argent sans le concours de ces trois Ordres du Royaume. La Chambre des Pairs est le grand Conseil de la Nation, & le Gardien né de ses Privileges. C'est la naissance ou la volonté du Roi qui y donne entrée. La Chambre des Communes est composée des Députés du Peuple, qui sont choisis par les Habitans des Bourgs & des Villes de l'Angleterre, pour veiller au salut de la Nation. Un Tempéramment aussi sage semble devoir assurer la Liberté du Peuple, contre les entreprises de ceux qui chercheroient à l'opprimer; mais que cette barrière paroît foible à notre Auteur!

Il a d'abord pour lui l'expérience; & allègue en sa faveur l'exemple de *Henri VIII*, qui ne regnoit pas moins despotiquement à *Londres*, que *François I.* à *Paris*; & celui de *Cromwell* qui, sous prétexte de délivrer la Nation du joug que cherchoit à lui imposer *Charles I.*, l'asservit réellement à son autorité. Ce qui est arrivé une fois, ne peut-il pas arriver encore. Il y a même tout lieu de le craindre, s'il se trouve des gens assez hardis & assez méchans, pour profiter des défauts

essentiels à ce Gouvernement.

Depuis *Jacques I*, il y a toujours eu deux Parties dans la Nation; celui de la Cour & celui qui lui est opposé. Ils ont été connus sous différens noms; & se sont toujours également parés du spécieux prétexte de n'agir que pour le bien public. Ils ont eu alternativement le dessus l'un sur l'autre; Mais, sur le pied où sont les choses à présent, il dépend de celui de la Cour d'être toujours supérieur.

Les Privileges & les Concessions des Parlemens ont augmenté & augmentent tous les jours le pouvoir des Rois; ce qui ne sauroit manquer de diminuer celui du Peuple. Mais où cela ne menera-t-il point par la suite des tems? D'ailleurs, les Rois disposent presque toujours de la Chambre des Seigneurs & de la pluralité des Voix dans celle des Communes. Les Evêques dépendent constamment du Ministère à qui ils doivent leur élévation, & de qui ils attendent de nouvelles faveurs. La plupart des Pairs sont attachés à la Cour par les emplois qu'ils y occupent, ou par les Charges Militaires, toutes à la nomination du Roi. Ceux qui vivent à la Campagne ne sont pas moins attachés au Ministère de qui ils reçoivent des Pensions. En vertu du Privilege attaché à leur dignité, ils se dispensent de venir à *Londres*; & laissent à quelqu'un de leurs amis la liberté de disposer de leur suffrage comme il jugera à propos. La plupart des Membres de la Chambre des Communes sont également dépendans de la Cour; par ce que les uns doivent leur élection au crédit du Ministre, & que les autres en ont reçu des Emplois ou des Pensions.

sions, ou s'attendent à en recevoir. Cela va si loin, qu'il est presque toujours facile de compter les voix pour ou contre tout ce qui se doit proposer en Parlement; & qu'un Ministre ne se faisoit point de peine de dire; *qu'il auroit toutes les voix de la Chambre basse s'il le vouloit, mais qu'il se contentoit d'en acheter autant qu'il en avoit besoin pour en être le maître.* Cela ne coute pas tant à la Cour qu'on pourroit bien se l'imaginer. Elle a à sa disposition plus de vingt mille Charges tant Ecclésiastiques que Civiles & Militaires; dont il y en a plusieurs de très lucratives. Aussi, lorsqu'on vota pour ou contre la fameuse Convention avec les Espagnols, il se trouva, parmi ceux qui choisirent l'affirmative, pour deux cent mille livres sterlings par an de Places & d'Emplois. On sent assez combien cette corruption seroit dangereuse si le Thrône étoit occupé par un Prince ambitieux, qui chercheroit à asservir la Nation. Ce n'est cependant pas tout encore, & la source du mal remonte plus haut.

Comme c'est le Peuple qui choisit ses Députés à la Chambre des Communes; s'il n'y en envoioit jamais que d'une probité & d'un mérite reconnus, il n'y auroit rien à craindre de leur part. Zélés pour la Liberté de leur Patrie, dont ils connoitroient les véritables intérêts, ils seroient incapables de rien faire qui lui fût nuisible. Mais est-ce là ce qui arrive? Point du tout. Le Peuple vend son suffrage; & donne sa Voix à celui qui lui prodigue la meilleure Biere, qui fait le mieux lui faire sa Cour en s'accommodant à ses manieres, ou qui lui donne le plus de Guinées. Que s'en suit-il de là? C'est que souvent on élit des Membres,

bres, qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir plus de biens que leur Compétiteur ; & qui se livrent aveuglément à quelques Chefs de parti, dont ils grossissent les Adhérens. S'ils ont en l'imprudence de se ruiner pour être élus, ce qui n'arrive que trop souvent, ils se vendent alors pour rétablir leur fortune. Il est fort ordinaire de voir des gens de cette trempe crier d'abord contre la Cour & se mettre à la tête du parti qui lui est opposé, pour se faire acheter par les Ministres à un plus haut prix. On en a divers exemples.

Il y auroit un bon moyen de remédier à ces abus. „ Le Parlement, *dit notre Auteur* (a), „ ne pourroit-il pas par un Règlement annuler „ l'Election de tout homme convaincu d'avoir „ donné de l'argent pour y entrer ; & priver de „ son Droit d'Elire tout particulier qui en auroit reçu ; défendre aux Paysans & au vil Peuple, qui sont dans l'usage de vendre leur Voix pour un pot de biere, d'en boire d'autre que celle qu'ils payeroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'Election ; & interdire, pour cette fois, du droit de Suffrage, qui conque se seroit enivré durant cet espace de tems ; déclarer ceux qui tiennent des Pensions & des Charges de la Cour, incapables d'être Elus, & exclure de la Chambre celui qui en recevrait après son Election ”.

Les Anglois ne jugent pas à propos de prendre ces précautions ; & croient leur Liberté assez assurée contre toutes les entreprises qu'on formeroit

(a) Voyez Lettre 24 ; & pour tout ce que dessus les Lettres 1. 14. 21. 28. 45. 64. 68. 78. 79. & 89.

meroit contre elle. Ils souffrent ces abus par ce qu'il n'y a encore rien à craindre pour leur Liberté ; mais s'ils s'appercevoient qu'elle est en danger toute leur vertu se réveillerait. Leur courage, toujours le même, leur feroit répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de la laisser entamer. C'est ainsi, du moins, qu'ils parloient à notre Auteur.

Ce zèle pour la Liberté, si naturel aux Anglois qui ont ce nom sans cesse à la bouche, donne occasion à notre Auteur de faire diverses Remarques assez singulieres sur ce qu'on entend par là & sur son influence sur le bonheur d'une nation.

Il avance, après quelques Auteurs Anglois, qu'on n'a pas encore fixé le sens du mot *Liberté*. Le Peuple entend par là la Domination, ou la souveraine Puissance ; & chacun des deux partis, qui divisent aujourd'hui l'Angleterre, s'accusant réciproquement de travailler à sa ruine, montre assez qu'il n'en a pas encore déterminé le vrai sens. Si la Liberté consistoit dans la variété des Cultes Religieux & dans une licence effrénée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouissent aussi pleinement qu'aucun peuple de la Terre en ait jamais joui ; mais ce n'est point là ce qui en constitue l'essence. Voici la Description qu'en fait notre Auteur,

„ La véritable Liberté est ce qui exempte un
 „ homme de la sujettion d'un autre, autant que
 „ l'ordre de la société le permet. Elle ne donne
 „ pas à chaque particulier le privilege de ne faire
 „ que ce qui lui plaît, mais seulement de faire
 „ tout ce qui n'est pas contraire au bien général.
 „ Comme elle tire toute sa force des Loix, où
 „ l'on

„ l'on peut les violer avec impunité, on ne peut
 „ pas dire qu'elle ait des fondemens bien assurés
 „ (a). Et ailleurs (b). Qu'entend-on par Li-
 „ berté dans un peuple? Est-ce l'indépendance
 „ de toute autorité? Est-ce le droit de se choisir
 „ ses Maîtres, & d'avoir part au Gouverne-
 „ ment? Il seroit aisé de faire voir que dans ce
 „ sens la Liberté est la cause du malheur & sou-
 „ vent de la ruine des peuples. Les Polonois &
 „ les Suédois sont-ils plus heureux que nous,
 „ parce qu'ils élisent leurs Rois ou qu'ils parti-
 „ cipent aux affaires de l'Etat. La vraie Liber-
 „ té consiste dans l'ordre Civil, dans l'harmoni-
 „ e de la Société, dans la subordination des
 „ différens états qui la composent. C'est de cet
 „ accord parfait des Membres avec les Chefs que
 „ résulte le bonheur général. Soit que les par-
 „ ticuliers obéissent à un Monarque, ou qu'ils
 „ soient gouvernés par un Sénat, ils peuvent
 „ être également libres. Pour prononcer sur la
 „ Liberté, il faut moins examiner la forme que
 „ les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple
 „ est heureux, il est libre.

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que
 l'Auteur ne cherche qu'à embrouiller les idées
 qu'on doit se faire de la vraie Liberté d'un Peu-
 ple; afin de les accommoder à ses préjugés. Pour
 moi j'entens par un Peuple libre celui-là qui
 se gouverne, ou est gouverné, par des Loix qu'il
 a faites, ou approuvées; qu'on ne peut point
 changer, sans son consentement: Au contraire,
 un Peuple n'est point libre, quand il vit sous un
 Gouver-

(a) Lettre 87. (b) Lettre 91.

Gouvernement, dont celui ou ceux qui gouvernent peuvent changer les Loix suivant leur caprice. Selon cette définition, un Peuple libre peut-être moins heureux que celui qui ne l'est pas ; par ce que, quand le changement des Loix ne dépend que de la volonté d'un seul. ou d'un petit nombre, il est plus facile de les accommoder à des circonstances favorables, qui peuvent beaucoup contribuer au bonheur de la Nation : Aulieu que dans l'autre cas, la difficulté qu'il y a de changer les Loix, les rend presque immuables, & empêche qu'on ne puisse profiter de ces heureuses occasions d'améliorer son état, qui ne se présentent pas toujours. Mais il faut tout dire ; Si, dans un Etat libre, l'impossibilité de changer la Loi est quelquefois cause qu'on manque d'occasions d'augmenter la félicité du Peuple ; cette même impossibilité fait que le bonheur dont il jouit est permanent : Au lieu que, quand les Loix dépendent du caprice de ceux qui gouvernent ; le Peuple ne sauroit se promettre de jouir un seul moment des biens & des avantages qu'il retire de ces Loix.

Quoiqu'il en soit de ces réflexions, voici la conséquence que notre Auteur tire de son Système sur la Liberté ; c'est que le Peuple est aussi Libre en *France*, qu'il l'est en *Angleterre* & en *Hollande*. Il aura bien de la peine à faire passer ce Paradoxe : Voyons néanmoins comment il s'y prend pour cela.

Il remarque d'abord que les François, Refusés chez les autres Nations, sont ceux qui ont imbus le Monde de l'opinion qu'il n'y avoit point de Liberté en France. Il reconnoît que si
leur

leur malheur rend leurs déclamations, en quelque maniere, excusables; ceux qui y ajoutent foi ne le sont point. Mais quelle meilleure preuve ces infortunés Réfugiés pourroient-ils alléguer de leur opinion, que l'Etat où ils ont été réduits? Seroit-on condamnable d'avoir ajouté foi à une chose établie sur un fait aussi palpable? Ouferoit-il bien vrai qu'on est libre dans un Etat où le Souverain s'arroe le droit de casser des Loix qualifiées de *perpetuelles & d'irrévocables*, confirmées par tous les Tribunaux du Royaume, & dont l'observation a été jurée par tous les Rois qui ont occupé le Trône depuis qu'elles ont été faites, & par celui-là même qui les révoque? Est-on libre encore dans un Pays où n'étant pas permis de servir Dieu suivant les lumières de sa conscience, on défend d'en sortir & on force par toutes sortes d'injustices & de cruautés à professer une Religion qu'on croit fausse? Notre Auteur n'y a, sans doute, pas bien pensé; & il auroit beaucoup mieux fait de ne pas parler des François Réfugiés, que de tâcher d'anéantir la preuve qu'ils fournissent du peu de liberté dont le Peuple jouit en *France*.

Nous avons remarqué, après notre Auteur, que le Ministère Anglois est toujours le maître de la pluralité des suffrages dans le Parlement. C'est un inconvenient dont il tâche de tirer avantage pour rapprocher le Gouvernement d'*Angleterre* de celui de *France*. Qu'importe, en effet, qu'un Roi ait l'autorité par lui même de faire dans son Royaume tout ce qu'il jugera à propos, ou qu'il puisse le faire par le moyen d'un Parlement où il est le maître, quand il veut? „ Qu'un
 „ Peu-

„ Peuple, dit-il, (a) soit réduit sous le joug par
 „ une ou plusieurs mains, la servitude est tou-
 „ jours servitude: peut-être même est-elle moins
 „ dangereuse imposée par l'ambition d'un seul
 „ maître, que par la prévarication de tout un
 „ Corps. Le Peuple est plus allarmé des injustes
 „ entreprises d'un Prince, que des atteintes plus
 „ spacieuses de ceux à qui il confie le dépôt de la
 „ Liberté, sur tout lorsque ces derniers ont l'art
 „ de couvrir leurs desseins du voile de l'intérêt
 „ public, ce qu'ils font toutes les fois qu'ils tra-
 „ vaillent à leur intérêt particulier.

Cette condescendance du Parlement pour la
 volonté du Ministère est, sans doute, un grand
 mal; mais on doit convenir aussi que la Liberté du
 Peuple court toujours moins de danger, quand il
 faut le concours d'un grand nombre de personnes
 pour l'opprimer, que quand la chose dépend d'un
 seul. Si le Ministère Anglois trouve tant de fa-
 cilités à faire passer tout ce qu'il veut en Parle-
 ment; c'est qu'il n'en veut pas à la Liberté de la
 Nation. Si l'on s'appercevoit qu'il eût ce dessein,
 ses plus zélés partisans l'abandonneroient bien-
 tôt. C'est là une vérité de fait, confirmée par di-
 verses expériences. D'ailleurs, quand ils se-
 roient assez lâches pour sacrifier l'intérêt de leur
 patrie à l'ambition d'un Roi, & pour forger eux
 mêmes des chaînes à la Nation; il en coûteroit
 beaucoup pour les rompre; mais la chose ne se-
 roit pas aussi difficile que dans les pays où le Peu-
 ple est accoutumé à regarder la volonté du Mo-
 narque, comme la règle de tout. Les véritables

An-

(a) Lettre 64.

Anglois savent qu'ils sont libres ; & , si leurs D^éputés au Parlement abusent du pouvoir qui leur est confié , ils sont en droit de s'élever contre eux & de casser tout ce qu'ils ont fait. Il n'en seroit pas de même en France , où le Peuple , élevé dans d'autres principes , n'oseroit pas remuer , & quand il en auroit le courage les Troupes du Roi sauroient bien lui en faire perdre l'envie.

Ce que nous avons déjà observé , pour faire voir qu'on ne doit pas toujours juger de la Liberté d'une Nation par le degré de prospérité , dont elle jouit , fait assez voir que ce principe n'est pas exactement vrai. Cependant comme l'Auteur y revient encore , il ne sera pas inutile d'examiner ses raisons un peu plus en détail ; & de faire voir qu'elles ne tendent qu'à faire l'apologie de l'Esclavage.

Après avoir dit que , si le Peuple est heureux , il est libre ; il ajoute que le plus sûr moyen de juger du bonheur d'une Nation , est de voir si le pays qu'elle habite , est peuplé. Tout Homme , en quelque genre que ce soit , peut retirer de son travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne consomme pas est autant de gagné pour la Société. Ainsi plus il y aura d'Hommes dans un pays , plus il y aura d'excédent de travail , qui tournera à l'avantage de l'Etat. C'est cet excédent porté à l'Etranger , qui fait la richesse de toutes les Nations commerçantes.

J'accorderai volontiers à notre Auteur , que la prospérité permanente d'une Nation est une preuve incontestable de sa Liberté ; par ce que le bonheur perpétuel d'un Peuple est incompatible avec la Tyrannie & l'Esclavage. Mais je ne sa-
rois

rois convenir avec lui que la prospérité passagère, dont on jouit dans un Etat, soit une preuve que cet Etat est libre. Supposons le cependant pour un moment ; & voyons, en suivant ce principe, si le peuple est aussi libre en *France* qu'en *Angleterre* & en *Hollande*. Pour cela, il n'y a qu'à voir quel de ces pays est le plus peuplé.

„ La France, quoique bien peuplée, pourroit,
 „ dit notre Auteur (a), l'être trois fois davanta-
 „ ge, sans être obligée de tirer de l'Etranger au-
 „ cune des choses nécessaires à la vie, je veux
 „ parler de celles qu'on appelle dans le Com-
 „ merce les denrées de première Nécessité. Par
 „ conséquent elle seroit trois fois plus riche, trois
 „ fois plus puissante”. Je crains fort que cet aveu de l'Auteur ne nuise à sa cause : Car si la France peut être trois fois plus peuplée, elle peut, selon ses principes, être trois fois plus libre, qu'elle n'est. Mais une Nation à qui, de quatre degrés de Liberté, il en manque trois, peut-elle se vanter d'être fort libre ?

Je ne suis pas assez au fait de l'Etat des trois Pays, dont il s'agit, pour déterminer au juste le nombre de leurs Habitans ; mais j'oserois bien assurer que ni l'*Angleterre* ni la *Hollande* ne peuvent pas être trois fois plus peuplées. Lorsque *Guillaume III.* abolit en Angleterre l'impôt du *Fouage*, le nombre des maisons du Royaume en y comprenant la Principauté de *Galles*, montoit à un million deux cens trente mille ; ce qui, à compter six personnes par chaque Maison, faisoit sept millions, trois cens quatre vingt mille âmes.

Pour

(a) Lettre 91.

Pour la Hollande, la Province de ce nom en particulier, à toujours passé pour le pays le plus peuplé de l'Europe. La multitude des Villes & le nombre incroyable de Villages, qu'on y voit, ne nous permettent guère d'en douter. Or, si ces pays sont plus peuplés que la *France*, notre Auteur est, en bonne Logique, obligé de convenir que les Habitans y sont plus libres.

Il a bien senti qu'il ne trouveroit pas son compte dans ce raisonnement, aussi cherche-t-il une autre voye de découvrir la prospérité d'une Nation, qui lui tourne mieux à compte. „ Le bonheur général de la Société, *dit il* (a), résulte „ du bonheur de chaque particulier. Un Homme raisonnable est toujours heureux, s'il a le „ nécessaire selon sa condition, c'est-à-dire, si „ sous la protection des loix, il peut vivre comme son Pere a vécu. Ainsi une des choses essentielles au bien d'une Nation c'est d'être „ gouvernée d'une maniere constante & uniforme. . . Toute altération trop prompte dans „ un Gouvernement est toujours dangereuse . . „ De là nous pouvons conclure que rien n'est „ plus contraire au bonheur & à la Liberté d'un „ peuple, que la licence & l'esprit de dissension, „ qui ne tendent qu'à renverser l'Autorité établie . . . Lorsque le Prince ne pense qu'à violer les Privilèges des Sujets, & le peuple qu'à „ usurper les prérogatives du Souverain; ces „ mouvemens contraires & intestins ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation, „ qui n'est puissante qu'autant qu'elle est unie? „

Et

(a) *ibid.*

Et comme c'est le cas des Anglois, il s'ensuit qu'ils ne sont pas heureux, &, par conséquent, qu'ils ne sont pas Libres.

Ici encore l'Auteur se perce de sa propre Epée. Si un peuple n'est Libre qu'autant qu'il est gouverné d'une manière constante & uniforme; après les peuples de l'Asie, on en trouvera peu de moins libres que les François. Quelle vicissitude n'y a-t-il pas eu dans les principes suivant lesquels cette Nation a été gouvernée? Quel bouleversement dans l'Etat n'entraîne pas cette multitude d'Edits, qui souvent se détruisent les uns les autres? Quelle sûreté les particuliers ont-ils qu'ils posséderont demain ce dont ils se voyent les propriétaires aujourd'hui? Quels dérangements les divers Arrêts du Conseil du Roi n'apportent-ils pas aux affaires du Commerce? Il n'est presque aucun Négociant qui ne doive s'attendre à voir ses entreprises, les mieux concertées, rompues par ce moyen; & souvent sa fortune renversée. Aussi est-il presque impossible que les choses aillent autrement dans un pays gouverné par une seule personne, qui n'a d'autre règle de conduite que sa volonté.

L'Opposition entre les deux partis d'*Angleterre* est bien moins à craindre que le Despotisme; &, sur le pied où sont les choses, est nécessaire pour le bien de la Nation. La réunion de ces deux partis seroit la ruine du Gouvernement présent; & comme il fait le bonheur & la prospérité du peuple, il s'ensuit que ce qui le maintient est le moyen le plus propre à rendre la Nation heureuse. Le Parti Royaliste & le Parti Républicain se contrebalançant si bien l'un l'autre, que par ce

N 2

mo.

moyen on évite les inconvéniens de la Monarchie & ceux des Républiques. De sorte que ce qu'on veut nous faire envisager comme un mal qui ruine la Liberté de la Nation, est, dans la réalité, ce qui la conserve.

Mr. Gordon, dans ses *Discours Politiques sur Tacite*, se fait une Loi de confondre presque par tout l'Etat d'un peuple sous un Monarque, avec celui où étoient les Romains sous l'Empire des Neron & des Caligulas. Il y a, sans doute, bien de l'exagération à en parler ainsi. Quand un peuple est gouverné par ses propres loix, il lui importe peu que ce soit un Roi, les Grands ou lui même qui les fasse observer; puisque, s'ils ne s'en écartent point, il est également Libre sous ces trois formes de Gouvernement. Mais n'y auroit-il pas une exagération aussi grande dans ce qu'ajoute notre Auteur; que les peuples de l'Empire Romain étoient en général plus heureux sous Neron qu'ils ne le sont communément dans un petit Etat, tel que *Geneve*, *Bâle*, & la *République d'Hollande*? La raison de cela est que dans les grands Empires, le peuple ne sent presque pas la puissance du Souverain. S'il est cruel & injuste ces défauts ne s'étendent pas jusqu'à lui, & il n'y a que les Grands qui s'en ressentent. C'est dans les grandes Villes, c'est sous les grands Empires que ceux qui ne veulent point se mêler des affaires de l'Etat, jouissent le plus sûrement des avantages de leur condition, & de cette sorte de liberté qui fait le bonheur d'un Homme raisonnable.

Je suis fâché qu'un Auteur, qui fait paroître autant de bon sens, que celui-ci, ait avancé un Paradoxe aussi insoutenable. En effet, si dans les vastes

vastes Monarchies, les Grands sont exposés aux injustices & aux cruautés d'un Prince tel que Néron, cette oppression est-elle si peu de chose qu'on ne doive pas la mettre en ligne de compte? Qu'est-ce que les Grands d'un Etat? N'en sont-ils pas, dans un certain sens, la partie la plus considérable & la plus saine? Mais si elle gémit sous l'oppression, cet Etat peut-il passer pour libre? Supposons cependant, comme il semble que fait notre Auteur, que le nombre des Grands soit si petit en comparaison du reste, que le Bien & le Mal qu'ils souffrent ne méritent pas qu'on y fasse attention. S'ensuivra-t-il que le peuple puisse être heureux dans un Etat où ils sont injustement opprimés? Je soutiens que non; & que le malheur des uns entraîne nécessairement celui des autres. On doit entendre par les Grands d'un Etat ceux qui le gouvernent sous l'Autorité du Souverain; & je renferme dans cette classe tous ceux qui occupent les grandes Charges Ecclésiastiques, Civiles & Militaires. La conduite du Souverain à leur égard est toujours la règle de la conduite qu'ils se croient obligés de tenir envers les personnes qui dépendent d'eux. S'il les traite avec hauteur & avec mépris, qu'il enlève injustement leurs Biens, qu'il exerce des cruautés contre eux, & qu'il n'observe aucune forme de justice dans la manière dont il décide de leur sort; il faut compter que les Grands en usent de même envers les Officiers, qui sont dans leur dépendance: Et cette même maladie, comme une espèce de contagion, se communiquant à ceux-ci; elle se transmet jusqu'aux Officiers du plus bas Ordre, qui sont fidèlement retomber sur le Peuple tout le

mal que le Monarque fait aux Grands, & renché-
rissent quelquefois par dessus le Maître.

Nôtre Auteur, paroissant se défier de ses raisons, en cherche de nouvelles & tâche de faire voir que les peuples n'ont rien à craindre, pour leur Liberté, d'un Gouvernement Despotique. Les Princes & les Sujets ont aujourd'hui des idées trop saines de la vraie Politique; Ceux-là sont trop imbus des principes du Christianisme; & ils auroient trop à craindre des autres Puissances, pour former des entreprises contre la Liberté de leurs Sujets. Mais, raisonner de cette manière, n'est-ce pas sentir le danger?

Ces réflexions m'ont mené beaucoup plus loin que je ne l'avois cru; & je suis obligé de me restreindre sur le reste pour ne pas passer les bornes d'un Extrait.

Quelque prévenus que les François soient d'ordinaire en faveur de leur Nation, il faut rendre à l'Auteur de ces Lettres la justice de dire, qu'il est en général, fort raisonnable là dessus. Il condamne hardiment ce qu'il y a à blâmer dans leurs Mœurs, leurs Usages & leur Coutume; & ne se fait aucune peine de donner aux Anglois la préférence sur les François à bien des égards „ je „ ne décide point entre les deux Nations, *dit-il* „ dans sa dernière Lettre, de part & d'autre je „ vois un tel mélange de défauts & de grandes „ qualités; de vertus & de vices; de préventions „ mal-fondées & d'avantages réels, que quand „ j'aurois la témérité d'en vouloir juger, je ne „ saurois à laquelle des deux la préférence est „ due. Il n'est qu'un moyen de ne s'y pas trom- „ per, c'est de la donner à la plus raisonnable; „ on

„ on est sûr, par une pareille décision, de n'en
 „ désobliger aucune des deux : Le préjugé de
 „ part & d'autre en fera l'interprete.

Cette prévention, que je viens de reprocher aux
 François, leur est commune avec les Anglois ;
 avec cette différence, „ qu'autant un Anglois
 „ parle avantageusement de sa Nation, autant
 „ pour l'ordinaire, il parle modestement de lui-
 „ même. J'ai regret, *continue l'Auteur (a)*, qu'on
 „ ne puisse pas dire la même chose de nous. Un
 „ François ne semble estimer sa Nation que par
 „ raport à lui même ; un Anglois ne paroît s'es-
 „ timer que par raport à sa Nation ; ce qui don-
 „ ne à l'un l'air de vanité, à l'autre celui de hau-
 „ teur”. Si les François conviennent assez gé-
 néralement de certains défauts qu'on leur repro-
 che, tandis que les Anglois refusent obstinément
 de convenir des leurs ; „ je crains, *dit encore*
 „ *l'Auteur (b)*, que ce ne soit l'effet de notre
 „ prévention. Ce n'est, peut-être, que faute de
 „ les bien apprécier que nous en convenons si fa-
 „ cilement ; & combien en est-il dont nous avons
 „ le ridicule de faire gloire !

Les deux Nations ont également leurs *petits*
Maîtres, mais bien différens les uns des autres.
 „ Le véritable petit Maître Anglois n'est pas ce-
 „ lui qui copie les nôtres, *dit l'Auteur (c)*,
 „ c'est au contraire celui qui fait parade de Mo-
 „ des diamétralement opposées à celles des
 „ François. Des Habits recherchés, un équipa-
 „ ge singulier, des Bijoux de toute espèce, de
 „ l'Am-

(a) Lettre 2. (b) Ibid. (c) Lettre 4.

„ l'Ambre, des Mouches, un ton précieux,
„ peu d'Esprit, beaucoup de Jargon, & une Tête
„ vuide de tout sens; voilà, à peu près, ce en
„ quoi consiste le mérite d'un petit maître Fran-
„ çois. Une Perruque courte & sans poudre,
„ un Mouchoir autour du col au lieu de Crava-
„ te, une Veste de Matelot, un bâton fort & nou-
„ eux, un Ton & des Discours grossiers, l'Affect-
„ tation des airs & l'imitation des mœurs de la
„ plus vile populace; voilà ce qui caractérise le
„ petit Maître Anglois... On se plaint que la
„ Conversation des nôtres n'est qu'un tissu de
„ jolies bagatelles, & qu'à moins que de parler
„ de Modes & de Tabatieres, de Comédies &
„ d'Opéra, ils n'ont rien à dire. Celle des petits
„ Maîtres Anglois n'est pas plus étendue, mais
„ elle est à la vérité toute autre. La Chasse & les
„ différens exercices du Corps, le Cabaret & les
„ Débauches les plus extravagantes en sont la ma-
„ tiere. Un petit Maître parmi nous est sans ces-
„ se occupé de Colifichets, il plaïsante de tout
„ ce qui est sérieux, il traite sérieusement tout ce
„ qui est bagatelle. Il se pique de présider aux
„ Modes: tantôt il donne de nouvelles idées à des
„ faiseurs de Rubans, tantôt il ajoute quelque
„ agrément à la garniture d'une Robe de Femme;
„ en un mot la *DuChaps* le Consulte, & il est l'O-
„ racle de toutes les Marchandes du Palais. Les
„ goûts du petit Maître Anglois sont bien diffé-
„ rens; il se pique plus de grossiereté que de gen-
„ tillesse. Les Spectacles, qui ne sont faits que
„ pour la lie du peuple, sont les seuls qui l'amu-
„ sent: il aime à se confondre avec les Porteurs
„ de Chaise; il excelle à se battre avec eux à coups
„ de

„ de poing ; & il a la plus haute idée de ce noble
 „ exercice. . . Un François, tel que je viens de
 „ le peindre, pour les Anglois n'est qu'un *Singa*.
 „ Seroit-il donc étonnant que l'Etre, que je lui
 „ ai opposé, passât parmi nous pour un *Ours* ?
 „ Du moins est-il sûr que l'Humanité est égale-
 „ ment dégradée dans l'un & dans l'autre. Qu'un
 „ Homme veuille ressembler à un Singe ou à un
 „ Ours, que nous importe ? Dès qu'il rougit d'être
 „ Homme, ne balançons pas, à notre tour,
 „ à le désavouer.

On trouve dans ces Lettres un grand nombre de remarques curieuses sur la Poësie Angloise en général & sur les Ouvrages Dramatiques des Poètes de cette Nation en particulier. L'Auteur ne croit pas que ce soit-là le côté brillant des Anglois. S'ils ont quelques morceaux admirables, le nombre des mauvais l'emporte de beaucoup ; & il les accuse de piller impunément les Poètes François. Il a inséré dans une de ses Lettres la Traduction, prétendue ou réelle, d'un petit Ouvrage où l'on décrit la manière dont les Poètes Anglois composent leurs Pièces de Théâtre. A en juger par ce petit Ecrit, ils sont les plus grands plagiaires du monde. En général, si les Anglois l'emportent sur les François du côté des Sciences & des Arts utiles à la Société, ils doivent leur céder le pas sur ceux qui dépendent d'une certaine sorte d'esprit, & du goût. Il paroît tous les jours à *Londres* une multitude de Livres où il y a de bonnes choses, mais mal arrangées. Ils négligent les graces & l'agrément dans leurs plus beaux Ouvrages de l'Art, aussi bien que dans leurs Ecrits. Jusqu'ici ils n'ont eu ni Peintre, ni Sculpteur,

teur, ni Architecte, ni Graveur de leur Nation, qui se soit acquis de la réputation dans le Monde (a).

(a) Mr. de Brazey, dont nous avons un petit Recueil des Lettres, écrites en Angleterre dans les années, 1712, 1713, 1714, & publiées il n'y a pas longtems à Amsterdam, sous le titre de *Guide d'Angleterre*, n'a pas laissé, parmi la description qu'il donne de ce charmant Pays, d'entrer dans presque tous ces mêmes détails dont quelques-uns méritent bien d'être confrontés.

ARTICLE XII.

LETTRE à Messieurs les Auteurs de la *Bibliothèque Raisonnée* au sujet du Livre intitulé *La Nécessité du Culte Public parmi les Chrétiens* &c. & à l'occasion d'un *Extrait* qui en a été donné dans ce *Journal* Tom. XXXVIII. Partie Ire. Article V.

MESSIEURS,

ME permettez vous de relever une Erreur de fait où vous paroissez être tombés dans votre dernier Journal, page 87 & suivantes? Vous y donnez l'Extrait d'un livre qui parut l'année dernière sous le Titre de *la NECESSITE' du CULTE PUBLIC parmi les CHRE'TIENS établie & défendue contre la LETTRE de Mr. D. L. F. E. M. sur les Assemblées des Religioneux en Languedoc &c.* L'erreur consiste en ce que vous attribuez ce Livre-là à feu Mr. de la Chapel. le dont il porte bien le nom, mais qui ne sauroit l'avoir composé.

La

La preuve que j'en ai est fort simple, & c'est de vous M. M., de la Réputation de feu Mr. D. L. C. & du Livre même en question, que je la tire. C'étoit, dites-vous (a), *un savant Pasteur que Mr. D. L. C. il tenoit un rang distingué dans la République des Lettres, & il a fait honneur à ce Journal en particulier par les Excellentes pièces dont il l'a enrichi.* D'ailleurs, tout le monde sait qu'il étoit si honnête homme, & si passionné pour la vérité qu'il a tout sacrifié à sa défense contre les attentats du *Mensonge officieux*. Voilà des faits; j'en conclus que M. D. L. C. s'entendoit à raisonner; sans cela est-on savant? Tient-on une place distinguée dans la *République des Lettres*, & auroit-on brillé dans la *Bibliothèque Raisonnée*? J'en conclus aussi que Mr. D. L. C. étoit incapable de calomnier son prochain; car un *Ministre* qui aime assez la vérité pour haïr jusqu'au *Mensonge officieux*, ne sauroit manquer d'avoir la *Calomnie* en horreur.

Or, M. M., il résulte de ces deux conclusions, que Mr. D. L. C. n'a point fait le Livre dont vous donnez l'Extrait; par ce que, à n'en juger même que par cet Extrait, qui a pourtant la charité de couvrir une très grande multitude de ses péchés, il n'y a que Calomnies, & que Raisonnemens pitoyables dans ce Livre-là. Vous trouverez bon, M. M. que je le fasse voir, & vous n'avez point d'intérêt à le trouver mauvais, puisque vous n'êtes pas responsables des égaremens de vos Auteurs, & que vous ne garantissez que la fidélité de vos Extraits. Il est vrai que vous par-

(a) Bibl. Rais. T. XXXVIII. P. pag. 87.

lez de cet Ouvrage avec éloges; mais ce n'est, peut-être, que l'effet d'une juste prévention en faveur du Savant distingué, à qui on le prête, & par ce que vous approuvez, d'ailleurs, le fond de ses idées: C'est à quoi je ne trouve point à redire; mais je suis persuadé, M. M., qu'on vous feroit tort d'étendre cette approbation au-delà.

Je commencerai, s'il vous plaît, par les Calomnies: La qualification est forte, mais je n'en connois point de plus douce pour désigner par un seul mot, des Imputations odieuses & d'une fausseté palpable. Telles sont, M. M., celles dont le Livre prétendu de Mr. D. L. C. charge la Lettre qu'il combat, & dont votre Extrait rapporte quelques unes.

Celle qui a le plus de rapport avec l'objet de cette Lettre, est déjà renfermée dans le Titre de *la nécessité du Culte Public &c.* & dans le dessein que l'Auteur de ce Livre s'attribue; „ c'est, „ (dites-vous M. M. après l'*Avis au Lecteur*,”) „ d'instruire les Chrétiens peu éclairés de l'obligation que la Conscience leur impose de ne „ pas négliger l'exercice public de la Religion „ qu'ils professent, & de convaincre de leur fautes & de leur erreur, ceux qui par système, par „ dégoût, ou par indolence méprisent un devoir si sacré ”. Je ne m'amuserai pas à relever le Galimathias de ces paroles, où l'on suppose une Conscience peu éclairée & dans l'erreur, qui ne laisse pas d'imposer l'obligation d'un devoir qu'elle ne reconnoît point: Il suffit qu'on entende, à-peu-près, ce que l'Auteur a voulu dire, & quel dessein il se propose. Je dis seulement que s'attribuer un si bon dessein, contre un Ecrit que l'on

l'on veut réfuter, c'est attribuer à cet Ecrit la Doctrine contraire; & que, par conséquent, c'est jeter un préjugé calomnieux contre la *Lettre sur les Assemblées*, qui n'enseigne point cette doctrine-là.

Cette Imputation, au reste, n'est pas seulement renfermée dans le Titre & dans cet endroit de l'Avis au Lecteur : elle revient à chaque page du livre, & toujours avec des circonstances plus odieuses. Par exemple, on y accuse l'Auteur de la Lettre, en termes formels, *De n'avoir écrit, comme il a fait, que pour favoriser le relâchement que l'on se permet d'ordinaire dans le Culte Public; (a) de ne regarder ce Culte que comme l'ouvrage de la Politique & des Loix Temporelles (b); d'avoir dit, presque en autant de termes, que ce Culte n'est qu'un vain Cérémoniel; que la plus petite & la plus indifférente chose du monde; qu'elle en doit même être la plus négligée & la plus méprisable, puisque Dieu lui-même, n'en a marqué que le plus parfait mépris, & ne s'est point mis en peine de ce qu'il étoit négligé par les hommes (c). D'attaquer, en conséquence la Nécessité de tout Culte Public dans l'Eglise, & non seulement de tout Culte Public, mais de toute Profession extérieure & de toute Assemblée Religieuse dans le monde Chrétien (d). D'enseigner, avec Hobbes, que la Religion dépend entièrement des Princes; que c'est à eux à juger de toutes les Opinions & de toutes les Doctrines; que la Loi Civile est la mesure*

(a) Nécess. du C. P. p. 114. (b) Nécess. du C. P. p. 34.

(c) Ibid. p. 115. 116. 118. 125. 152.

(d) Ibid. p. 33. 108. 136. 137. 157. 176. 230. 242. 243. 257.
et alibi passim.

du Bien & du Mal dans les actions (a), & qu'ainsi le Culte Public devient un crime dès que les Loix de l'Etat le condamnent; & que les Protestans de France, qui y forment des Assemblées contre les Edits du Roi, sont par-là même, des Criminels & des Rebelles (b) qui s'entendent avec les Ennemis du Royaume, & que l'on y traite avec beaucoup plus de douceur qu'ils ne méritent (c). Enfin on l'accuse de se moquer de tout Fidele qui en tems de persécution, conserve quelque Extérieur de la Foi qu'il professe (d); & de donner aux Protestans de France le lâche, impie & horrible conseil de trahir leur conscience, jusqu'à se faire Catholiques pour obéir au Roi, & pour concilier ce qu'ils lui doivent, avec ce qu'ils doivent à Dieu (e) &c. Quand je dis enfin ce n'est pas, M. M., que ce soient-là toutes les Imputations odieuses dont le Livre de la Nécessité charge l'Auteur de la Lettre sur les Assemblées: Mais c'est qu'il n'en faut pas davantage pour servir de Commentaire au Titre de ce Livre, & à ce que vous en avez cité de l'Avis au Lecteur: Il est donc certain que M. D. y est accusé d'avoir écrit pour favoriser le mépris, le dégoût & la négligence du Culte Public, d'avoir exécuté ce dessein avec des intentions si noires, & de manifester sur cette matiere des sentimens si pernicioeux, que le prétendu M. D. L. C. n'a pas pu se dispenser de faire un gros Livre pour confondre ce méchant Ecrivain-là.

Or, M. M., cette Accusation, ces Imputations, & une quantité incroyable d'autres, autant

(a) Ibid. p. 35. 36. 37. 60.
259. 260. (c) Ibid. p. 134.

(b) Ibid. p. 31. 33. 45. 46. 252.
(d) Ub. Sup. p. 33. 34. 172.

(e) Ibid. p. 58. 266. 267.

tant ou plus odieuses encore, qui ont tant diffamé la Lettre sur les Assemblées dans l'esprit de beaucoup de gens qui ne l'ont pas lue, sont autant de Faussetés & de Calomnies atroces, dont il seroit scandaleux de charger la mémoire d'un Pasteur si savant, qui a tant brillé dans la *Bibliothèque Raisonnée*, qui s'est tant signalé contre le simple Mensonge officieux, & qui, à quelque penchant à la Satyre près (a), en a d'ailleurs toujours usé avec une modération, une équité, une candeur & une bonne foi, si édifiantes, envers tous ceux contre qui il s'est vu obligé de protéger l'Orthodoxie & la Morale. Le moyen, M. M., de supposer une chute si terrible & de la supposer dans un Pasteur de l'âge de M. D. L. C. qui sentoit approcher sa fin (b), & qui rendit, en effet, le dernier soupir, peu de tems avant la publication de ce livre (c); circonstance qui a facilité la supercherie, comme elle en aura donné l'idée.

Mais est-il bien vrai que ces Imputations sont autant de Calomnies? Oui, M. M., rien n'est plus vrai, & je me sou mets à passer moi-même pour un infame Calomniateur, si vous trouvez dans la *Lettre sur les Assemblées*, aucune des Propositions qu'on lui impute, dans le sens de celles que je viens d'indiquer, ni aucun Principe qui les établisse: Si, au contraire, vous n'y trouvez pas, ou, plusieurs des Propositions opposées, en termes clairs & formels, ou des Principes qui les emportent nécessairement; Ou, tout au moins, plu-

(a) Biblioth. Rais. T. XXXVIII. P. I. pag. 89.

(b) Nécess. du C. P. P. VI. de l'Avis au L.

(c) Biblioth. Rais. ub. sup. P. III. à la Marg.

plusieurs Traits qui ne laissent aucun lieu de douter que M. D. ne soit sur tous ces points dans des sentimens très conformes à ceux de nos Eglises ; Sauf, pourtant, celui de l'indispensable Nécessité du Culte Public, dans le cas des Réformés de France. Je ne sache pas que ce point ait été décidé dans aucun de nos livres symboliques, mais si l'Orthodoxie est toujours du côté du grand nombre, il est certain que M. D. ne doit pas s'en flatter sur cet article.

A l'égard des autres, & en général de tout Principe, de toute Disposition & de toute Intention attribuée à M. D. par son adversaire, & que l'on trouvera indigne d'un honnête Homme, d'un Chrétien, d'un Protestant & d'un Ministre, M. D. en fait un désaveu public & solennel, & il s'engage à démontrer au péril de son bien, de son honneur & de sa vie, que dans les Endroits, où il ne s'est, peut-être, pas exprimé avec assez de précaution, ses vues ont été très innocentes & très pures ; & que dans une infinité d'autres, où l'on ne peut pas lui faire le même reproche, il est indignement & scandaleusement calomnié, par l'Auteur de la Nécessité, quel qu'il soit.

Dès à présent, M. M., daignez ouvrir la Lettre. Si vous en avez un Exemplaire, & vous y trouverez ; § XI. que selon M. D. le Culte Public est d'une nécessité indispensable, pour les membres de l'Eglise, quand le corps même de l'Eglise en a un, & qu'il est en Droit de l'avoir ; que les Assemblées même du Désert peuvent être autorisées par des raisons très considérables, & très capables de persuader d'honnêtes gens & de bons Chrétiens : § IV. V. qu'ainsi il n'y auroit point d'équité à leur pré-

prêter des motifs odieux ; §. V. Que si le zèle des Assemblées est une Erreur, M. D. n'en connoît guère de plus excusable ; § IV. LI. LII. qu'après tout il n'avoit encore produit ni désordre, ni entreprise Séditieuse, & qu'au contraire, les Assemblées avoient opéré des changemens fort édifiants dans les moeurs de ceux qui les fréquentoient ; § XXXVIII. que si M. D. ne les croit pas absolument nécessaires en France, c'est par ce que les Protestans y peuvent former des Assemblées Religieuses chacun dans sa famille, & s'y instruire dans le silence, par la lecture de l'Ecriture sainte ; § XLIV. que même, malgré les puissantes raisons qu'il croit avoir contre les Assemblées du désert, il est frappé en leur faveur, par le spectacle d'un grand nombre de Protestans, qui loin de tout Culte public laissent insensiblement tomber le Domestique, & tombent visiblement eux mêmes dans l'indifférence de toute Religion ; § XL. Et comme on sait assez que le zèle des Religionnaires Méridionnaux n'a pas de Censeurs plus sévères, que ces Protestans tièdes & indifférens de la Capitale, voyez ce que la lettre leur dit § XXXVII. XLIX. L. LII.

A votre avis, M. M., est-ce là le langage d'un homme qui cherche à favoriser la négligence, le dégoût & le mépris de tout Culte Public, de tout Culte extérieur, de toute Assemblée Religieuse ? Qui tend à les bannir du Monde Chrétien, & qui tâche, au moins, d'en noircir l'intention dans les Religionnaires de France ? (a)

Mais continuez de parcourir les *Imputations & la*

(a) Necess. du C. P. pag. 267.

la Lettre, et vous trouverez, dans celle-ci que ce mépris qu'on l'accuse d'attribuer à Dieu pour le Culte Public, elle ne le lui attribue ni pour le Culte Public, en général, ni pour celui des Chrétiens en particulier, mais (après Ps. L. 8-13 Ezech. XX. 25. Amos V. 21, 22.) pour le Cérémonial Lévitique, lorsque les Juifs vinrent à en faire leur Capital; que loin de mettre la Religion dans la dépendance des Princes, M. D. prétend § XXXVI. qu'aucune Puissance humaine n'est en droit d'empêcher, qui que ce soit, de croire & de retenir pour lui même, ce qu'il juge bon & vrai; que les hommes n'ayant, selon lui, ni juridiction ni pouvoir sur les Opinions les plus indifférentes, il est bien éloigné de leur en attribuer sur la Foi & sur la Conscience des Chrétiens; que ce n'est que dans les choses qui interressent l'ordre & le repos de l'Etat qu'il est jaloux de l'autorité civile, & que s'il soumet les Assemblées à sa Jurisdiction, ce n'est qu'en les envisageant de ce côté-là.

Au lieu de ces lâches conseils de trahir sa conscience pour obeir au Roy, vous y trouverez qu'un Christianisme éclairé n'écoute pas plus les séductions de l'intérêt temporel, s'il venoit à suggérer des démarches contraires à l'honneur & à la conscience, que les emportemens d'un zèle fougueux qui brise les barrières de la Religion, sous prétexte de la servir: § II. qu'en matière de Religion il ne faut point accoutumer les hommes à redouter trop ceux qui ne peuvent tuer que le Corps; § LVI. que le Chrétien est rappelé à porter sa croix & à tout quitter pour suivre son Maître; que le sacrifice de tous les biens Temporels est dû à la Vérité, aux Loix & à la Profession de l'Evangile; §. LIII. & § L. que la cir-

com-

constance même où il écrivoit étoit une saison où les bons Protestans devoient faire éclater plus que jamais leur Attachement pour la Religion en général, & pour la Religion Protestante en particulier, au moins, dans ce qu'elles ont d'essenciel : se réveiller pour Elles : se ranger à leur côté : & en faire aimer & respecter l'esprit & la vertu dans toutes leurs conversations, mais avec la prudence du Serpent & la simplicité de la Colombe : sans donner l'allarme à la Nation par des attroupemens, qui, dans la circonstance sur tout, ne pouvoient manquer d'irriter les Peuples, de fournir des armes aux ennemis des Religioneux, de rendre suspects leurs amis, d'aigrir la Cour & de la pousser à bout. §. XLVII. LVI.

Encore un coup, M. M., prenez la peine de comparer ces Maximes de la *Lettre sur les Assemblées*, avec les Imputations du P. M. D. L. C. & que les meilleurs amis du véritable, qualifient eux mêmes, les unes & les autres.

Mais peut-être, que la *Lettre* souffle le chaud & le Froid ; que sur les mêmes choses, elle est raisonnable dans un endroit, & scandaleuse dans l'autre, qu'en un mot elle se contredit, & qu'ainsi l'Auteur de la *Nécessité* ne lui fait aucun tort ?

Vous me pardonnerez, M. M., la *Lettre* ne se contredit point, & je ne sache pas même que son adversaire le lui reproche jamais : C'est lui, M. M., qui se contredit honteusement ici. Car quand il n'en est encore, qu'au commencement de son livre, & qu'il compte d'avoir bon marché de la *Lettre*, il n'y voit que le *Desssein de contilier ce que les Religioneux de France doivent à Dieu avec ce qu'ils doivent au Roi* ; *Desssein* qu'il trouve lui même,

me, très louable. (a) Il assure que cette Lettre contient plusieurs choses qui méritent l'Approbation & la Reconnoissance de nos Freres (b); qu'elle admet, avec tous les Protestans éclairés, que la Conscience ne relève que de Dieu, à qui il vaut mieux obéir qu'aux hommes; qu'elle rend un témoignage authentique à l'inviolable fidélité des Réformés de France pour leur Monarque; & que ces choses & d'autres semblables (c) ne peuvent, à coup sûr, venir d'une main ennemie, & dont l'intention, qui peut être la meilleure du monde (d), nous doit être suspecte. Il ajoute qu'à son avis, M. D. s'est bien fait illusion, sur la matiere qu'il traite, mais qu'il ose espérer des lumieres, & des bonnes intentions de cet Ecrivain qu'il se fera gloire d'avouer son erreur, quand lui P. M. D. L. C. la lui aura démontrée d'une façon claire & précise. (e)

Voilà un langage équitable & honnête, celui-là! & s'il étoit soutenu, je serois ravi d'y reconnoître M. D. L. C. Mais celui qui en ose prendre le nom, ne se trouve pas plutôt embarrassé à fournir ces précisions & ces clartés, qu'il croyoit d'avoir à commandement, que sa bile s'échauffe, l'humeur le saisit, il se pique, il se fâche, il se cabre, & pour toute démonstration il dit à son adversaire les plus grosses injures dont il peut s'aviser: Il ne donne plus cet adversaire contre qui il emploie ses dernières heures à faire un si gros livre, & un livre qu'il n'a pas pu expédier aussi vite que l'espéroient ceux qui n'en avoient pas la peine; (f)

Ce

(a) Nécess. du C. P. p. 3. de l'introd. (b) Ibid. p. 3.
 (c) Ibid. p. 5. (d) Ibid. p. 5. (e) Ibid. p. 7. 8.
 (f) Ibid. p. 6. de l'av. au L.

Ce même adverfaire dont le dessein est si louable, qui n'est pas indigne d'Approbation & de reconnaissance; dont la main ne peut être une main ennemie; dont les intentions ne doivent pas être suspectes, & en qui il croit voir assez de lumieres & de droiture, pour espérer qu'il avouera ses erreurs & qu'il fera gloire de cet aveu: ce même Adverfaire, dis-je, il ne le donne plus que pour un Ecrivain qu'il faut renvoyer à l'école, (a) qui a oublié jusqu'à son lieu commun (b) qui ne dit que les plus petites choses du monde, des puérités & des bagatelles (c), qui ne fait, même, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut dire (d), qui ne doit pas s'entendre lui même (e) dont les Tirades ne sont qu'Invectives contre la Réformation, que faux exposés, qu'ignorance des choses les plus communes, & que misérables pétitions de principe (f), qui se donne les airs de parler en Jurisconsulte, (g) qui ne parle des premiers siècles que par ouïr dire, & qui n'a pas encore poussé ses recherches (h) jusqu'aux Assemblées de Cain & d'Abel, (i) ni jusqu'aux autres enfans qu'Adam eut avant sa chute. (k)

Encore ne sont-ce là que des douceurs, en comparaison du reste: à mesure que la matiere devient plus difficile pour le faux M.D.L.C. l'Auteur de la Lettre devient un Homme à qui rien ne coûte, (l) qui se prostitue bonteusement (m), qui n'a qu'un reste d'honneur, (n) qui s'ingere dans des

(a) Nécess. du C. P. p. 137. 138. (b) Ibid. p. 132.
 (c) Ibid. Passim. (d) Ibid. p. 107. 111. (e) Ibid. Passim. (f) Ibid. p. 282. (g) Ibid. p. 173. (h) Ibid. p. 236. (i) Ibid. p. 80. 86. (k) Ibid. p. 73. (l) Ibid. p. 248. (m) Ibid. p. 43. 132. (n) Ibid. p. 149.

des choses qu'il ne connoît point & qui ne le concernent pas, (a) qui est employé par les ennemis de sa Religion (b) dont l'Ecrit est plein de Traits faux & malins qui ne peuvent venir que d'eux, (c) qui pense comme ceux qui ont parlé des Protestans de France avec le moins de ménagement (d) qui est dominé par ses préjugés & par sa haine contre eux (e) qui ne leur dit que des douceurs ironiques, (f) qui n'a point pu cacher l'amertume de ses expressions, sous le sucre & le miel dont il les enveloppe, (g) qui n'écrit que pour tromper le monde (h) & pour combler les malheurs d'un Peuple infortuné (i) en joignant l'insulte aux calomnies les plus atroces, (k) dont la Lettre, enfin, n'a pour but que de séduire les Religioneux, (l) contre la conscience & les propres lumières de l'Auteur, (m) & de se jouer d'eux, de leur Religion, & de tout le Christianisme, (n) à la faveur des plus méchans principes de Hobbes, fidèlement copiés (o) !

Qu'en dites vous, M. M., connoissez-vous un Répertoire plus complet de brutalités & d'invectives ? Un Pasteur d'un âge vénérable, qui n'avoit rien de bourru & de chagrin, dont le caractère étoit si liant & le commerce si agréable (p), pouvoit-il s'entendre si bien à ce stile-là ? Et quand M. D. L. C. en auroit été capable, l'étoit-il de tomber avec lui même, dans le même livre, & à si peu de

(a) Nécess. du C. P. p. 254. (b) Ibid. p. 38. (c) Ibid. p. 18. (d) Ibid. p. 45. (e) Ibid. p. 45. (f) Ibid. p. 44. (g) Ibid. p. 45. (h) Ibid. p. 196. (i) Ibid. p. 45. (k) Ibid. Passim. (l) Ibid. p. 59. (m) Ibid. p. 32. & alibi passim. (n) Ibid. p. 61. (o) Ibid. p. 37. 60. (p) Bibl. Raif. ubi sup. p. 89.

de distance, dans des contradictions aussi grossières ? Il ne faut pas croire cela, & par conséquent, il ne faut pas lui attribuer le livre de la *Nécessité*.

Cette première preuve est fondée principalement sur le caractère moral, que je suppose à M. D. L. C. quoique son bon sens y soit aussi intéressé ; Mais la seconde portera plus directement sur les lumières de ce *savant Pasteur*, quoique son caractère moral, puisse y avoir encore quelque intérêt. Et vous verrez, MM., que si les grossièretés & les calomnies du livre en question, sont fort indignes d'un honnête Homme, les raisonnemens qu'on y trouve ne le sont pas moins d'un habile Ecrivain. Je n'alléguerai guère que ceux que vous donnez vous mêmes, pour échantillon de la pièce ; car vous avez bien négligé la plus grande partie de ses mauvais procédés, qui vous ont choqués, sans doute, autant que moi ; mais vous ne vous êtes pas crus en droit de dissimuler sa façon de raisonner ; par ce qu'après tout c'est là le fonds & l'essenciel de l'ouvrage.

Premièrement donc, M. D. L. C. n'auroit jamais dit, (a) que la *Proposition Capitale de la Lettre sur les Assemblées*, est, que Dieu n'exige pas absolument un Culte Public, & qu'il devient même un crime quand les Loix de l'Etat le condamnent : que ce culte est moins un devoir (b) de conscience, qu'un simple devoir de société ; qu'aucune Loi de Dieu ne l'a rendu nécessaire &c. Ce ne sont point là les sentimens de M. D. & vous ne les trouverez point dans sa *Lettre* : selon lui, il y a, en effet, des cas où Dieu n'exige pas un Culte Public, mais il
ne

(a) Bibl. Raif. ub. sup. p. 89. (b) Ibid. p. 89.

ne prétend nullement que Dieu ne l'exige pas hors de ces cas là. Au contraire, il allègue *l'institution du Culte Mosaique*; celle des *convocations saintes* & le passage de l'*Epître aux Hébreux* qui recommande les *Assemblées des premiers Chrétiens*, §. IV. XV. Il indique les principales raisons qui font des Assemblées publiques de Religion un devoir naturel & nécessaire § XII. En un mot, il énonce très distinctement son idée là dessus en établissant, en ces termes, l'état de la question. *Je reconnois sans difficulté, dit il, § XI. que le Culte Public est d'une obligation indispensable, pour les membres de l'Eglise, quand le corps même de l'Eglise en a un, & qu'il est en droit de l'avoir; Mais que l'Eglise soit obligée, ou en droit de se faire un tel culte, quand elle ne forme pas le Corps du peuple, qu'elle n'en est que la plus petite partie, & que son culte y est défendu par les Loix publiques, c'est ce qui est incompatible avec les constitutions fondamentales de la société.* Cela est si précis M. M. que votre Auteurs'en fâche, & que cette attention à prévenir toute équivoque, lui paroît un indice de mauvaise foi. Vous jugez bien que M. D. L. C. ne seroit pas tombé dans une pareille extravagance; qu'il auroit approuvé l'exactitude scrupuleuse de M. D. à déterminer sa pensée, & que pour ne pas risquer de lui en imposer, il n'auroit point cherché ailleurs que dans ses termes mêmes, la *Proposition Capitale*, qu'il lui auroit attribuée; car c'est ainsi qu'en usent ceux qui savent les Loix de la dispute, & qui n'y cherchent que l'équité & la vérité. M. D. L. C. auroit aussi rendu justice à son adversaire sur l'idée que celui-ci se fait du zèle des Pr. de France à former des

des Assemblées contre les Edits: Il l'appelle, non *un crime*, mais *une erreur*, & une *erreur* pour laquelle il ne craint rien devant le Tribunal de Dieu, par ce qu'il voit qu'elle est fondée sur des raisons si spécieuses qu'il ne connoît guère d'erreur plus excusable (a). Il peut être dans l'erreur lui-même, mais si M. D. L. C. l'a jugé ainsi, comme cela est très possible encore, il étoit trop habile pour perdre les véritables avantages qu'il croyoit avoir contre ce Système-là, en cherchant à s'en procurer d'autres par une falsification aussi considérable.

2. Il n'auroit point accusé M. D. d'avoir équivoqué sur le terme de *Culte Public* (b), car celui-ci n'a point équivoqué là dessus: Sans exclure la signification la plus commune du mot de *Public*, il fait remarquer qu'il y a une *Publicité de droit* sans laquelle la *Publicité de fait* n'est point légitime: Qui peut nier cela? On sait bien que tout ce qui se montre en *Public* est vu de quiconque veut le voir, mais plusieurs choses peuvent être *publiques* dans ce sens, qui n'ont aucun droit de l'être. Chacun peut se donner mille Libertés chez soi, qui ne lui sont pas toujours permises en public. Tout Pere de famille, p. ex: peut expliquer de son mieux l'Ecriture Sainte à ses Enfants & à ses Domestiques; S'il s'avisait de le faire dans les rues, il le feroit publiquement, mais tant qu'il n'y seroit pas autorisé par le Gouvernement, il ne seroit point un *Docteur Public*. Soyez surs, M. M., que le véritable M. D. L. C. n'auroit

(a) Lettre sur les Assembl. §. IV. V. VI. LIV. (b) Biblioth. Rais. ubi, Supr. p. 89.

roitrien trouvé là que de vrai & d'exact.

3. Ce savant Pasteur n'auroit point commis la grossiere bévue de chercher la définition (a) d'une Assemblée Publique dans Math. XVIII. 20. où J. CHR. promet de se trouver *Là où il y aura deux ou trois personnes assemblées en son Nom* : Car il est visible que ce Passage définit plutôt une *Assemblée particulière*, & qu'il prouve non que la *Publicité du Culte* soit nécessaire; mais, plutôt, qu'elle ne l'est pas toujours, & que le Culte secret & domestique suffit quelquefois pour plaire à Dieu.

4. Quelle apparence que M. D. L. C. se fût amusé à dépouiller sa Liturgie pour nous décrire (b) le Rituel des Assemblées *à la Chrétienne*, ou à la *Protestante*, comme votre Auteur en parle assez cavalierement, & qu'il eût accusé M. D. de confondre le *Culte Public* des Chrétiens, avec celui des autres Religions, sous prétexte qu'il en dit certaines choses qui sont vraies, en effet de tout *Culte Public*? Que fait tout cela au sujet? M. D. ne traite point un lieu commun de Discipline Ecclésiastique, où il s'agiroit d'examiner ce qui doit, ou ne doit pas entrer dans le *Culte Public*, mais il traite une Question Morale sur la *Nécessité* de ce Culte-là, & ce n'est point dans ses *Parties* & dans ses *Actes* qu'il doit l'envisager, mais entant qu'il est, ou n'est pas autorisé par l'Etat. A cet égard & à d'autres, on en peut dire bien des choses qui conviennent, sans doute, au *Culte des Patriarches*, à celui de Moïse, & à ceux de toutes les Religions du monde, comme on peut dire de la

Re-

(a) Biblioth. Raif. ub. sup. 92. (b) Ibid. p. 92, 93.

Religion elle même, des choses qui seront vraies de tout ce qui porte ce nom. Rien n'est donc plus chétif que la critique de votre Auteur, sur ce point: Il ne l'auroit pas faite, s'il n'avoit eu besoin de ses lieux communs pour grossir son livre, & M. D. L. C. auroit tenu bien autrement la promesse d'être précis, & de nous apprendre des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs (a). Je n'en trouve que deux dans toute cette Nécessité, les Assemblées de Caïn & d'Abel (b), & les Enfants d'Adam avant sa chute (c), encore ces derniers pourroient-ils se trouver parmi les rêveries de quelque vieux Rabbín.

5. Il ne vous auroit point fourni, M. M., le galimathias que vous rapportez ensuite, sous le N. III. de la page 93. où votre Auteur dit que *M. D. s'est fait l'idée du monde la plus absurde des Assemblées Apostoliques, en disant qu'elles étoient représentatives de l'Empire Romain*; &, en note au bas de la page, que *ce prétendu Protestant s'est trahi lui même par cette idée de Culte représentatif, qui sent la Messe &c.* Tout cela fait allusion au §. XII. de la Lettre où M. D. ne parle point de *Culte représentatif*, car il ne fait ce que c'est, & il ne veut point sentir la Messe; Mais d'*Assemblées représentatives* dont la Notion est commune à tous ceux qui ont les premières idées du Gouverne-

(a) Nécess. du C. P. p. IV. de l'Avis au Lecteur.

(b) Ibid p. 80. Une chose pourroit donner du poids à cette découverte du P. M. D. L. C. c'est ce que les Juifs racontent, que le démêlé de Caïn & d'Abel fut une querelle de Religion: Qui fait s'il ne s'agissoit point de la Nécessité du Culte Public? Voy. le Dict. de Bayle.

(c) Ibid. p. 73.

nement & de la Société Civile. Ils savent que tout ce qui s'y fait de *Droit Public*, s'y fait de la part & au nom du *Public*, ou du *Peuple*, quand même les individus qui le représentent agissent aussi en cette qualité d'individus & chacun pour son compte. C'est ainsi p. ex. qu'une Armée représente l'Etat pour lequel & de la part duquel elle combat, quoique chaque Soldat y soit aussi pour sa paye, pour sa personne, pour l'acquit de son devoir & pour la part qu'il a dans le bien & le mal public. D'ailleurs, ce §. XII. ne parle point des *Assemblées Apostoliques*, mais de celles qui se font, en quelques tems & en quelques lieux que ce soit, dans l'*Esprit de la Religion Nationale*, aux heures & de la manière avouée par la Nation & par le Prince. Comment a-t-on pu prendre des Assemblées ainsi désignées pour celles des Apôtres, & des premiers Chrétiens : celles-ci se faisoient, non de *Droit Public*, mais de *Droit Divin*, ce qui est une toute autre affaire. Encore, ceux qui connoissent autrement que par ouï dire l'Histoire des Tems Apostoliques, & de ceux qui les ont suivis immédiatement, savent-ils que les anciens Fidèles ne se crurent point obligés à former des Assemblées en *Public*, dès que l'Autorité publique les défendit.

L'Auteur de la *Nécessité* a mieux fait d'alléguer (a) contre la *Notion* de M. D. les Assemblées des Juifs en Pays Chrétien, des Chrétiens en Pays infidèles, & de quelque Eglise particulière dans les lieux, où elle n'est pas Nationale : car il est vrai que dans tous ces Cas, on ne peut pas di-

re

(a) Nécess. du C. P. p. 16. 17.

re que ces Assemblées représentent l'Etat. Mais M. D. L. C. n'auroit pas même fait cette objection, par ce qu'il auroit bien vu que M. D. parle des Assemblées qui se font de *Droit public*, & non de celles qui n'ont que la *Tolérance publique*. Les premières représentent l'Eglise Nationale, qui est aussi l'Etat; les autres ne représentent que la Société dans laquelle elles sont de *Droit* & nullement celle, où elles ne sont que souffertes. Ainsi les Assemblées Juives qui ne sont de *droit* que par rapport à la *Société Juive* ne représentent qu'elle, & point du tout la *Société Chrétienne* qui ne fait que les tolérer. Appliquez cela aux Grecs chez les Turcs, aux Presbytériens en Angleterre, aux Catholiques en Irlande, & voyez, M. M., si le véritable M. D. L. C. auroit triomphé là-dessus aussi puérilement que le fait le vôtre, p. 161 & 17. de son livre. J'aurois dû relever plus haut, & ne pas autre méprise de cet Auteur qui trouve fort ridicule qu'une *Assemblée publique* soit représentative de l'Etat, par ce, dit-il, que l'Etat se représenteroit donc lui même, quand il rend à Dieu un *Culte Public* (a)! Comme si M. D. L. C. avoit jamais rassemblé tout l'Etat & toute son Eglise dans le Temple François de la Haye; & que lui même n'eût pas souvent représenté dans les Synodes l'Eglise dont il faisoit partie!

6. Il n'auroit pas été plus capable des fautes qui se trouvent dans le N. IV. de votre Extrait p. 94. sans préjudice de beaucoup d'autres qui sont accumulées dans les endroits relatifs de la *Nécessité*, mais que vous n'avez pas transcrites, comme vous avez fait celles-ci.

I. Ce

(a) Nécess. du G. P. p. 15. 16.

I. Ce N. IV. dit que *suivant M. D. le Culte Public n'est nécessaire que quand c'est celui de la Nation & du Prince.* Or M. D. ne dit point cela ; sans être National, un Culte peut être permis, & cette permission est un Titre qui peut lui conférer le droit de se montrer en public ; Moyennant quoi, il devient selon M. D. (1) *indispensablement nécessaire aux membres de l'Eglise qui jouit de ce Titre.*

II. On répète ici que M. D. traite de *Criminel* tout Culte interdit par les Loix, & qu'à l'entendre, on ne peut l'exercer *sans crime.* J'ai déjà désavoué cela ; M. D. met un tel Culte, quand il se fait en public, au rang de bien d'autres actions qui sont très bonnes, en elles mêmes, mais que les circonstances peuvent rendre illégitimes, quoique leurs objets, leurs motifs, & la bonne foi dans laquelle on les fait, ne permette point de les envisager comme des crimes. Donneroit-on ce nom à l'action d'un Protestant de Languedoc, que son zèle feroit monter dans la Chaire d'une Eglise Catholique, pour y prêcher contre les erreurs dont elle est infectée ? L'Action ne seroit point *Légitime*, mais ce ne seroit nullement un Crime. Pour la gentillesse dont vous avez, M. M., égayé la marge sur cet endroit, je n'y ferai qu'un mot de réflexion : C'est qu'il y a beaucoup de différence, n'en déplaise à cette notte, entre la *bonne cause* des Miracles de St. Médard, & la *bonne cause* des Protestans, & qu'il n'y avoit nulle nécessité à faire croire aux Jésuites qu'ils sont aussi bien fondés contre l'une que contre l'autre.

III. On dit que le Principe de M. D. *tend à dissiper toutes les Assemblées Religieuses qu'il peut*

y avoir dans le Monde Chrétien, comme si on vouloit faire croire que M. D. L. C. avoit déjà peur de voir déserter tous ses sermons ? Mais l'imputation est fort ridicule, car outre que les Assemblées particulières & domestiques ne souffriroient point de ce principe de M. D. quand il seroit tel qu'on le représente ici, c'est que pour produire cette dissipation de toutes les Assemblées Religieuses du Monde Chrétien, il faudroit que tout ce Monde se donnât le mot pour congédier le Christianisme ; or, c'est la conversion des Nations incrédules que nous espérons (a), & non l'Apostasie de toutes les Eglises Chrétiennes que nous avons à craindre : Ou si ce malheur arrivoit, il ne faut pas douter que Dieu ne vînt au secours de l'Evangile, par les voyes surnaturelles, devant qui il n'est plus question des regles ordinaires & des droits civils.

IV. On impute encore à M. D. d'enseigner que les Loix de l'Etat peuvent dispenser du Culte Public, d'où il s'ensuivroit, ajoute-t-on, que cette obligation émane de ces Loix, que, par conséquent, elle n'est point obligatoire par rapport au salut, & qu'ainsi il est inutile de s'y soumettre dans les tems les plus favorables (b). Tout cela, M. M., seroit fort indigne de M. D. L. C. car il y a autant de fautes que de lignes.

D'abord M. D. n'enseigne point que les Loix de l'Etat puissent dispenser du Culte Public : C'est comme si on vous accusoit de croire qu'un Voleur peut dispenser de faire l'aumône, par ce que vous ne croyez pas qu'il faille se mettre au hazard d'être

(a) Rom. XI. vs. 25. (b) Biblioth. Rais. ub. sup. p. 95.

W'ens-tuë pout sauver sa bourse.

Mais quand les Loix de l'Etat pourroient, en certain cas, dispenser du *Culte Public*, il ne s'ensuivroit point que l'obligation de ce *Culte* émane d'elles : Un Inférieur dispense souvent de la Loi de son Supérieur, lorsque celui-ci lui en a donné le pouvoir ; & chacun peut se dispenser soi-même, quand il est visible que le cas où il se trouve, n'est point celui de la Loi. La raison en est claire ; c'est que dès lors la Loi n'existe plus ; & que c'est du Législateur même, que vient la Dispense, si c'est lui qui permet l'existence d'un cas pour lequel sa Loi n'est pas faite.

De plus, quand on accorderoit cette première conséquence, il n'en faudroit point tirer la seconde (a), savoir que le *Culte Public* ne seroit pas obligatoire par rapport au salut, s'il ne l'étoit que par les Loix de l'Etat. Car les Loix de l'Etat sont obligatoires même par rapport au salut, quand elles sont justes, bonnes & nécessaires, ou simplement, d'une grande utilité : La Puissance Civile n'est-elle pas de Dieu (b) ? Et quand elle fait un saint usage de l'autorité qu'il lui a confiée, ne faut-il pas s'y soumettre par conscience (c), aussi bien que par la crainte des peines temporelles ?

Enfin, M. M., quand le *Culte Public* ne seroit pas nécessaire pour le salut, seroit-ce à dire qu'il est inutile de le pratiquer dans les Temps les plus favorables (d) ? La consécration de certains jours & de certaines heures aux Dévotions publiques émane des Loix humaines & vous ne se-

rez

(a) Biblioth. Raif. ub. supr. p. 95. (b) Rom. XIII. 1—5.

(c) Ibid. vs. 5. (d) Biblioth. Raif. ub. su. p. 95.

vez pas damnés pour avoir manqué le premier sermon: Vous est-il donc inutile d'y aller, quand rien de plus pressant ne vous en empêche?

Pour ce que vous ajoutez, M. M., que ce *Système de la Lettre* est copié de *Hobbes* & qu'on le fait voir, dans la Nécessité, en le comparant avec les idées de cet ennemi de toute Religion, je vous assure que le P. M. D. L. C. vous a trompés, & qu'il ne fait point voir cela. *Hobbes* soumet à la Puissance Civile, non seulement le Culte Public, mais toute la Religion: Et la Lettre qui établit si fortement, de l'avou même de votre Auteur (a), que la Religion & la Conscience n'en dépendent point, ne lui soumet pas même le Culte Public; Car elle n'enseigne ni ne suppose point qu'une Nation, qui son Prince voudroit interdire son Culte National dût obéir; & si elle autorise des particuliers, qui ne forment pas la Nation, qui n'en sont que la partie la moins considérable (b), à ne pas se roidir contre le corps même & la tête de l'Etat; ce n'est point que M. D. lui attribue le Droit de dominer sur un Culte, qui ne troubleroit en rien l'ordre & la Paix publique; mais c'est par ce que de deux maux il faut éviter le plus grand, & que dans le cas dont il s'agit, sur tout dans le cas des Protestans de France il pourroit arriver de beaucoup plus grands maux de la Violation des Edits, que de l'Omission & de la Suspension du Culte Public qu'ils défendent. Ce qui suppose toujours, comme M. D. le fait constamment, que la Loi de Dieu ne l'exige pas en cas pareil.

J'en

(a) Nécess. du C. P. p. 2. (b) Lett. sur les Aff. d'Et.

J'en reviens toujours à mon refrain. Mr. D. L. C. n'auroit point fait d'aussi mauvais raisonnemens ; Il n'a donc pas fait le Livre, où on les trouve, & qui étale une infinité d'autres choses, aussi pitoyables en Logique, & aussi scandaleuses en Morale, que tout ce que vous venez de voir. Mon dessein est bien d'en continuer la revue, mais je crains que ma Lettre ne soit déjà trop longue, & si vous voulez bien, M. M., continuer à me prêter territoire, j'en réserverai la suite au Journal Suivant.

En attendant je vous prie, M. M., de ne rien prendre pour vous dans les vivacités que je ne puis ni ne dois refuser au plus juste de tous les sentimens. M. D. est noirci de la maniere du monde la plus outrageante. Je serois un lâche, si je n'en étois pas blessé jusqu'au fond de l'ame : Dans cette disposition, un phlegme inaltérable, feroit de ma part, affectation & dissimulation toute pure. J'en suis incapable ; mais je ne confonds point avec la source & l'Auteur de la Calomnie, ceux que leur fonction oblige de la répéter sans la garantir. Je vous ai même déjà rendu cet témoignage, M. M., que vous avez supprimé une très grande partie des injures que le Livre de la *Nécessité* vomit contre M. D. & je ne puis douter que vous ne l'ayez fait, par un mouvement d'équité, & honnêteté également digne de son estime & de sa reconnoissance. Pour les duretés que vous avez conservées, outre que vous en aviez de beaucoup plus offensantes à choisir, vous pouvez avoir cru que la *Lettre sur les Assemblées* & son *Auteur* les méritoient. Vous ne connoissiez l'Auteur que par l'idée qu'en donne celui de la *Nécessité*,

fité, & il est très visible que vous n'avez point lu *la Lettre*, dont il n'y avoit, peut-être, qu'un seul Exemplaire dans ces Provinces; Le P. M. D. L. C. a compté là-dessus, & sur le penchant des hommes à croire le mal, quelque souvent qu'ils y aient été trompés. Vous ne vous êtes pas défiés, non plus, d'un nom respectable à plusieurs égards; Il se peut même que vous n'avez lu le Livre qui le porte, qu'avec trop de rapidité pour en saisir le foible aussi promptement que j'ai du le faire, moi qui y prens un si grand intérêt. Tout cela me persuade, M. M., que vous n'en aurez pas épousé l'esprit, au point de n'en pas revenir, & que si vous trouvez M. D. calomnié vous ne lui refuserez pas la justice qu'il se promet du Public. On est en état de la demander pour lui, car il y a une Réponse toute prête à tout le Livre de la *Nécessité*. C'est là qu'on verra ce que c'est que ce Livre. Traits de crasse ignorance, contradictions grossières, inutiles lieux communs, gasconnades puériles, passion, emportemens, falsifications, sans pudeur, calomnies perpétuelles, signalée imprudence à rendre de très mauvais offices aux Religionnaires de France pour qui l'on fait profession d'avoir pris la plume &c. On sera effrayé de la seule pensée qu'un tel Livre puisse être imputé à feu M. D. L. C. dont tant d'honnêtes gens estiment la mémoire. On sera, peut-être, surpris aussi de voir convaincu de tant d'excès un Livre, qui a paru avec l'approbation des Eglises; mais, on doit considérer que les Approbations ne tombent que sur le fond de la Doctrine annoncée dans le Titre; car on ne sauroit exiger de M. M. les Approbateurs qu'ils s'arrêtent aux autres choses,

ses, lesquelles n'ont jamais autant de faillie pour eux, que pour des yeux intéressés.

On voudroit, néanmoins, de bon cœur pouvoir se dispenser de publier cette réponse; Quatre raisons d'égards & de ménagemens qu'on vient d'insinuer, plusieurs autres qui se présentent aisément, fondent cette répugnance. Mais y en a-t-il qui puisse balancer le droit & l'obligation de défendre son honneur attaqué dans ce qu'il y a au monde de plus cher & de plus précieux, la Probité & la Religion? Cette Lettre & la Suivante peuvent produire une partie de cet effet, mais trop imparfaitement, par ce qu'elles sont assujetties à votre extrait, & qu'il restera toujours dans le livre même un très grand nombre de choses qu'il faut démasquer, pour détruire la prévention qu'elles ont répandue. On ne laissera pas d'attendre à se déterminer sur la réception qui aura été faite à ces deux Lettres.

Quelle qu'elle soit, M. M., je vous honnore trop pour ne pas vous demander la grace de suspendre votre Jugement sur l'Ecrit de M. D. & sur le Caractere de M. D. lui même, jusqu'à ce que vous ayez pris le peine d'examiner l'un, & que l'autre ait l'avantage d'être connu de vous. Avant cela, M. M., me permettrez vous de vous le représenter, avec franchise mais sans le moindre fiel? Vous hazardez beaucoup à parler sur la foi du P. M. D. L. C., des faux exposés & des objections puériles (a), de la Lettre; aussi bien qu'à traiter son Auteur de prétendu Protestant (b), & d'homme à idées Jésuitiques (c).

Les

(a) Biblioth. Raif. ub. sub. pag. 99. (b) Ibid. p. 92.

(c) Ibid. p. 94.

Les talens & les études de M. D. n'ont rien que de commun, mais il ne lui en est pas moins facile de montrer à l'Auteur de *la Nécessité* que ce n'étoit point à lui à les mépriser, s'il ne savoit, sur la matière en question, que ce qu'il y en a dans son Livre. D'ailleurs il est très vrai que M. D. aime la tolérance, le support, les voyes de douceur & de conciliation; qu'il fait grand cas de la tranquillité publique, des constitutions fondamentales de la Société, & de la juste autorité d'un Gouvernement légitime; qu'il est persuadé que c'est là aussi l'esprit de la Religion; & que quand ces deux Regnes qui devroient toujours se donner la main, s'appuyer réciproquement & concourir ensemble aux véritables fins de tous deux, se trouvent en opposition, le premier soin de M. D. est d'examiner si cela ne vient point de ce qu'on fait trop valoir contre l'un, ce qui n'est pas l'essentiel de l'autre: Mais j'ose dire qu'en cela même, il n'est que meilleur Protestant par le cœur & par l'esprit. Il a écrit contre les Assemblées, mais dans une circonstance & dans un but qui lui méritent certainement l'approbation & la reconnoissance, non seulement de nos freres les Protestans de France, mais de tels autres qui n'y pensent pas. C'est ce que le Public apprendra par la réponse dont on a parlé: Dès à présent, on doit ce témoignage à M. D. que personne n'a excusé & justifié les Partisans des Assemblées avec plus de chaleur, & de bouche & par écrit; & que loin d'avoir été capable de mauvaises intentions contre eux, Dieu qui sonde les cœurs, fait qu'il donneroit sa vie avec joye, si elle pouvoit leur obtenir, ou une tranquillité, qui ne nuisît point à leur Religion;

ou une tolérance & des libertés que toute sorte de raisons devroient engager la France à leur accorder !

Du reste il peut s'être trompé sur la question même qu'il traite, mais est-il un Méchant homme par ce qu'il n'est pas infallible ? Il étoit consulté par un ami, car ce n'est point une supposition (a), il lui a répondu au plus près de sa conscience & de ses lumieres, & il prend Dieu à témoin de sa bonne foi ! Mais on peut en croire ce que son violent ennemi en a espéré, c'est qu'il fera gloire d'avouer & de retracter *ses erreurs* dès qu'elles lui seront connues ; quoiqu'il soit très peu disposé à plier sous les décisions Magistrales & sous les airs de hauteur de gens qui ne sont pas plus infallibles que lui. A ces titres, M. M., s'il obtient quelque part à votre bienveillance, ou du moins, à vos ménagemens, il souscrira avec empressement, à la profession que je fais ici d'être.

MESSIEURS,

Votre très humble & très
obligeant Serviteur

A.

A la Haye le 24 May

1747.

(a) M. D. a encore en main les Lettres de cet ami : On les publiera avec la Lettre qui leur sert de réponse, & qu'on se propose de mettre sous les yeux du Public.

AR-

A R T I C L E XIII.

NOUVELLES LITÉRAIRES.

D'ÉDIMBOURG.

Pendant que ce Pays éprouvoit les tristes effets d'une guerre civile, il s'y trouvoit des citoyens sensés, qui réfléchissant sur les malheurs de leur Patrie, en dé-mêloient les sources, & tâchoient de desabuser leurs compatriotes. Un d'entr'eux ne s'en est pas tenu là, & non content de mettre sur le papier ses idées sur les questions délicates, qui depuis cent cinquante ans di-visent les divers partis, il a cru, en les publiant après l'extinction de la Rébellion, pouvoir fournir aux gens, qui ne sont pas tout-à-fait aveuglés, des motifs tirés de la nature des choses & de l'origine de la constitu-tion, pour éviter de semblables excès. Son Livre a pour titre *Essais upon several subjects, &c.* c'est-à-dire, *Essais sur divers sujets relatifs aux Antiquités Britanni-ques; 1. sur l'introduction du droit Féodal en Ecosse; 2. sur la constitution des Parlemens; 3. sur les honneurs & les dignités; 4. sur les successions. Avec un appendix sur le droit héréditaire & irrévocable. Ouvrage composé en 1745. In 8o.* „ Il y a des peuples sur la Terre, dit no-
 „ tre Auteur, qui ne sont pas les maîtres de choisir
 „ leurs Souverains. La Nature elle même les assujet-
 „ tit à la Monarchie, & il se trouve parmi eux une fa-
 „ mille Royale d'une espèce différente de celle des
 „ particuliers. Le Monarque naît avec les marques
 „ de la Royauté; il a une figure singulière, & une
 „ grandeur supérieure. L'excellence de son intelli-
 „ gence répond sans doute à celle de son corps, & il
 „ ne

„ ne faut pas s'étonner que dans tous les Etats il s'at-
 „ tire une obéissance parfaite, & que la volonté soit
 „ la seule loi de ses sujets. . . . Si l'Univers étoit for-
 „ mé de cette manière, (car c'est d'Insectes que nous
 „ parlions,) on auroit raison de se déclarer en faveur
 „ d'un droit absolu, & d'une obligation à ne jamais
 „ résister. Si nos familles Royales semblables à celles
 „ des abeilles étoient distinguées du peuple par des
 „ marques de supériorité soit du corps soit de l'ame,
 „ si la Nature les portoit invinciblement à n'exercer
 „ leur pouvoir que pour le bien de la Société, l'obéis-
 „ sance absolue seroit une vertu &c.

D E D O U L L E.

The Doctrine of Projectiles &c. c'est-à-dire. La Science
 des Projectiles démontrée & appliquée aux Problèmes les
 plus utiles de l'Artillerie. On y a ajouté la description &
 l'usage d'un nouvel Instrument de Mathématique & di-
 verses propriétés des Projectiles, qui n'avoient auparavant
 été publiées. Par G. Starratt. In 8. Il ne s'agit pas de
 nouvelles propriétés physiques, mais de propriétés de
 la Parabole déduites de son Equation, & Mr. Starratt
 est trop sincère pour ne pas avertir lui-même qu'il est
 facile à un Mathématicien de trouver une infinité de
 propriétés pareilles d'une courbe connue. L'instru-
 ment annoncé dans le titre est une espèce de compas
 propre à tracer des lignes paraboliques, & à résoudre
 ainsi par une simple opération mécanique les problè-
 mes de l'Artillerie.

D E C A M B E R I D G E.

Mr. Rutherford Dr. en Théologie & Membre de la
 Société Royale, qui donne dans un des Collèges de
 cette Université des leçons de Mécanique, d'Hydro-
 statique, d'Optique & d'Astronomie se propose de les
 publier en un corps systématique de Philosophie na-
 turelle. Cet Ouvrage, qui est destiné pour ceux qui
 ne sont pas au fait des parties les plus difficiles des

Mathématiques, remplira deux volumes in 4. & les Souscripteurs payeront une demi guinée d'avance & autant en recevant leur Exemplaire.

L'Histoire des Sciences & des Arts est toujours intéressante. Les besoins qui les ont fait inventer, les hazards d'où sont nées les découvertes, les travaux & les progrès des grands hommes, souvent même leurs préjugés & leurs chutes sont autant d'objets curieux & instructifs. L'Astronomie née parmi des Bergers oisifs & des Prêtres artificieux, obscurcie autant par les Systèmes des Philosophes que par les fables des Poètes, perfectionnée enfin par le secours des Mathématiques & des expériences, a suivi dans son mouvement d'Orient en Occident celui des Etoiles qui en sont l'objet. C'est ce qu'on peut voir plus en détail dans un abrégé historique de cette Science intitulé *Historia Astronomiae; sive de ortu & progressu Astronomiae. In duabus partibus. Pars prior declarat, unde & quae primum est, quibusnam deinde eruit augmentis, & qua postremo laboris ingenique mira felicitate ad utilissimum perducta tandem est. Pars altera exhibet tam ingentium summorum hodie olim philosophantium, & exactiorum, ut patet, harum philosophandi rationum, in Newtonianam aliquando concedit. Auctore R. Heathcote. A. B. Coll. Jys. Cantabr. In 8.*

D O X F O R D.

Ce progrès de l'Astronomie & des autres Arts eut de longues interruptions. Les Arts transplantés en Europe s'exilèrent pendant plusieurs siècles de leur nouvelle Patrie, & les Arabes conquérans d'une grande partie du monde en devinrent presque les seuls Docteurs. Ils avoient des Ecoles & des Savans, & l'on ne voyoit ailleurs que Cloîtres & que Légendaires. Le douzième Siècle, (on en peut dire autant de quelques uns de ceux qui le précéderent & qui le suivirent,) fut pour les Arabes & pour les Arabes seuls fertile en Génies supérieurs.

périers. De leur nombre étoit *Abdollarif* Médecin à la Cour du grand *Saladin*. Avidé de connoissances il visita les Académies & les Savans de Bagdad, (lieu de sa naissance,) de Mosul, de Damas, de Jérusalem, & du Caire. Il enseigna lui-même dans la plupart de ces endroits, & composa divers Ouvrages. Celui qu'il travailla avec le plus de soin est une description de l'Egypte, dont il avoit fait deux fois le voyage, pour rendre sa description plus complete. Il y a soixante ans que le fameux *Pococke* Professeur en Hébreu à Oxford raporta avec plusieurs autres trésors ce Monument de l'Orient. Il commença à le faire imprimer, & son fils le traduisit en latin. La mort de l'un, & les dégoûts qu'éprouva l'autre firent suspendre l'impression de cette Histoire, qui cachée depuis parmi les papiers de la famille, en a été retirée par les soins d'un Professeur de cette Université, & va enfin être publiée en beaux caractères Arabes, avec la traduction latine & des remarques de l'Editeur. Elle remplira environ quarante feuilles in 4. & aura pour titre, *Abdollariphi Historia Egypti compendium, quod sexaginta abhinc annis ab Edwardo Pocockio clariss. Edwardi filio A. M. Aedis Christi alumno, ex lingua Arabica in Latinam versum, nunc primum utraq; edidit notisque illustravit Thomas Hunt S. T. P. lingua Arabica Professor, & R. S. S. & Collegio Hertfordiensis*. Le prix de la souscription est de douze shelings, dont la moitié se paye d'avance. Pour encourager les gens de Lettres à favoriser ce projet, il suffira de rapporter les titres des deux Traités, dont cet Ouvrage est composé. *Tractatus primus continet sex capita. I. De proprietatibus Egypti generalibus. II. De plantis quæ ipsi propria sunt. III. De Animalibus quæ ipsi propria sunt. IV. De explicatione monumentorum antiquorum quæ in ea cernuntur. V. De adificiis miris, & navigiis quæ in ea cernuntur. VI. De miris ejus cibus. Tractatus secundus continet tria capita.*
I. De

I. De Nilo, deque modo incrementi ejus, & de causis ejus canonibusque assignandis. II. De accidentibus anni 597. (Hegyrae.) III. De accidentibus anni 598.

DE LONDRES.

Les deux premiers volumes des Concordances de Calasio paroissent actuellement sous ce titre, *Concordantia Sacrorum Bibliorum Hebraicorum, in quibus Chaldaica etiam librorum Esdrae & Danielis suo loco inseruntur. Deinde post Thematum seu Radicum omnium derivata & usus latius deducta, ac lingua Chaldaica, Syriaca, & Arabica, vocabulorumque Rabbinicorum cum Hebraicis convenientiam, latina ad verbum versio adjicitur, ad quam Vulgata & Septuaginta Editionum differentia fideliter expenditur; demum nomina propria ad calcem novo ordine digeruntur. Auctore R. P. Doctore F. Mario de Calasio Ord. Min. Observ. Provincia Romana lingua sanctae Professore. Opus Republica Christiana, & praesertim Divini Verbi Concionatoribus, ac Sacra Scriptura studio incumbensibus summe utile & apprime necessarium. Edidit Gul. Romaine A. M. Adjecit locisque suis inseruit particularum Hebraicarum Dictionarium ex Concordantias. Demum Thematum nominumque propriorum explicationem subjecit.* Après ce que nous avons dit en annonçant le projet de cet Ouvrage (a), nous n'y serions pas revenus, si nous n'avions pas vu dans le *Journal des Savans* (b), qu'on souhaite de savoir s'il s'agit des Concordances seules de Calasio, ou de ses Concordances jointes à son Dictionnaire. On auroit pu étendre cette question sur la Grammaire même de cet illustre Professeur; mais ce ne sont que les Concordances que Mr. Romaine a promises, & qu'il donne au Public.

Critical Notes &c. est-à-dire, *Remarques critiques sur*

(a) Bib. Raif. Tom. XXXV. p. 463.

(b) Dans les Nouv. Lit. de Septembre 1746.

quelques passages de l'Ecriture, où on les compare avec les plus anciennes versions, & où l'on rétablit la leçon originale & le véritable sens de ces passages. In 8. La plus grande partie de cet Ouvrage roule sur divers passages du Vieux Testament, & l'on peut juger du dessein de l'Auteur parce qu'il dit dans sa Préface. *Je ne saurois me figurer que la Providence ait dû prendre un soin plus particulier du Vieux Testament, qu'en n'a jamais supposé qu'elle en ait pris du Nouveau, ni que les Copistes Juifs eussent eu sur les Copistes & les Imprimeurs Chrétiens quelque prérogative d'infailibilité.*

Un Anonyme, qui ne paroît pas avoir plus de respect pour les Peres que le précédent n'en a pour les Copistes, vient de publier un Ecrit intitulé *An Introductory &c.* c'est-à-dire, *Introduction à un Ouvrage plus considérable sur le pouvoir miraculeux, qu'on suppose avoir subsisté dans les premiers âges de l'Eglise.* In 4. On dit communément que les miracles ne cessèrent qu'à la fin du troisieme siècle, & quelques Savans les y continuent jusqu'au quatrieme & même jusqu'au cinquieme. Mais la crédulité & les fraudes pieuses des Ecrivains, sur lesquels on se fonde, doivent, selon notre Auteur, rendre leurs relations suspectes; & il croit que c'est faire tort à la cause de la Réformation que de convenir, que des Siècles, où les erreurs & les superstitions s'introduisirent dans l'Eglise, aient eu des dons réservés & uniquement nécessaires aux Apôtres.

Mr. Warburton continue de se défendre en attaquant, ou du moins ses Apologites empruntent si bien ses idées & son stile, qu'il est permis de s'y méprendre. C'est ce qu'on peut dire en particulier de l'Anonyme, qui a publié, *A Critical Enquiry &c.* c'est-à-dire, *Recherches critiques sur les opinions des Philosophes au sujet de la nature de l'ame & d'un état futur, & sur leur manière d'enseigner une double Doctrine, où l'on*
examine

examine les idées de Mr. Jackson & du Dr. Sykes sur ces articles. Avec une Préface de l'Auteur de la Mission Divine &c. in 8. Mr. Warburton est si content de son défenseur, qu'il consent qu'on le juge sur ses raisonnemens.

Mr. Chubb cet infatigable Ecrivain vient de mourir à Salisbury lieu de sa naissance, où il exerçoit une profession mécanique. Quelque différente que soit l'idée qu'on se forme de ses sentimens, tout le monde convient de son génie, de sa candeur, & de sa modération. Ses amis ont fait honneur à sa mémoire, en publiant l'histoire de sa vie, & on promet au Public divers Ouvrages posthumes, que par ménagement ou par crainte il n'avoit pas voulu faire imprimer de son vivant. Ils contiennent des vérités ou du moins des opinions plus hardies encore que celles qu'on a vues de lui. Le recueil de ces derniers Traités remplira un ou deux volumes in 8.

Un Auteur aussi fécond & non moins original que le précédent, mais dans un genre tout différent, a aussi laissé après lui un héritage, qu'on offre généreusement au Public. Il s'agit des Ecrits tant imprimés que manuscrits de Mr. Hutchinson Auteur d'un Système de Philosophie, qu'il a cru trouver dans la Bible (a). Ses Oeuvres rempliront douze volumes in 8. Voici quelques-unes des Pièces qui y entreront, & dont les Editeurs n'ont donné les titres que pour prévenir les Savans en faveur d'un Recueil, qui doit ne coûter que deux guinées. 1. Sur les colonnes du Temple de Salomon. 2. Sur l'instinct des Animaux. 3. Sur les diverses couches de matière qui composent notre globe, & sur les fentes que les eaux du déluge y laissèrent en se retirant. 4. Sur la pesanteur. 5. Pièces détachées pour éclaircir &

(a) On a donné une idée de ce Système dans la Bibliothèque Britannique Tom. VI. p. 236.

pour confirmer les Principes de Moïse.

Cet Historien vénérable a plus d'une fois été accusé d'être mauvais Philosophe. On lui a reproché d'avoir éclairé la Terre avant la création du Soleil, & d'avoir donné cinq jours à la formation de notre globe, au lieu que tous les Astres qui le surpassent si fort en grandeur furent faits en un seul. De tous les moyens qu'on a mis en oeuvre pour justifier l'Auteur sacré, il n'y en a peut-être pas de plus ingénieux que celui qu'on vient de proposer à la suite d'une *Introduction à l'usage des globes, des sphares &c.* Mr. *Jennings*, qui en est l'Auteur commence par supposer que dans tout le récit de *Moïse*, il n'est question que de la Terre, & nullement des Corps célestes, à la reserve de la Lune. Les passages qu'on a appliqués aux autres Astres peuvent par une traduction plus juste désigner deux phénomènes essentiels à notre globe, & dont il seroit surprenant qu'on n'eut fait aucune mention dans l'histoire de la Création. C'est le double mouvement de la Terre, & la révolution de la Lune autour d'elle. *Moïse*, suivant l'interprétation de Mr. *Jennings*, nous apprend que la Terre cahos informe & peut-être reste confus d'un monde plus ancien, privée d'abord de mouvement, n'offroit au Soleil qu'une de ses moitiés. L'autre éloignée de ses feux & de sa lumière étoit cet *abîme* ou plutôt ce *lieu éloigné de la vue* (a), sur lequel reposoient les ténèbres. L'Esprit du Créateur fit *mouvoir* (b) la surface du globe; (car suivant Mrs. *Whiston* & *Halley* c'est par la surface que le mouvement fut imprimé à toute la masse;) la portion ténébreuse, où l'humidité s'étoit principalement rassemblée commença à jouir de la clarté & de la chaleur du Soleil, & la lumière suivant l'ordre du Créateur fut pour l'un &

(a) Voy. *Job*. XXVIII. 14. *Exod.* XV. 5. *Esais* LXIII. 11.

(b) *Deus*. XXXII. 11. *Jérém.* XXIII. 9.

pour l'autre hémisphère. Ce mouvement fut l'ouvrage du premier jour, mais ce ne fut que le quatrième que la Terre commença à tourner autour du Soleil, & que la Lune devint sa compagne. Moïse exprime ces deux événemens par les effets qu'ils durent avoir. Voici comment Mr. Jennings traduit ses paroles. *Dieu dit, que les Luminaires qui sont dans l'étendue des Cieux servent à séparer la nuit d'avec le jour, qu'ils soient des signes pour les saisons, & pour les jours, & pour les années, & qu'ils éclairent la Terre. Dieu donc ordonna que le plus grand des deux Luminaires dominât sur le jour, & que le moindre avec les Etoiles eut l'empire de la nuit. &c.* L'Auteur, comme l'on voit, s'écarte des versions en quelques endroits; c'est aux Savans à juger si la sienne mérite la préférence.

A Treatise &c. c'est-à-dire, Traité des Instrumens de Mathématiques renfermés d'ordinaire dans des étuis portatifs, où l'on explique leurs usages pour l'Arithmétique, la Géométrie, la Trigonométrie, l'Architecteure, le Génie, &c. à la tête duquel on a placé une notice abrégée des Auteurs, qui ont traité des Compas de proportion & du Secteur. Avec des figures en taille douce. Par J. Robertson Membre de la Société Royale. In 8.

Nous avions oublié dans les Nouvelles Littéraires précédentes de faire mention d'un nouveau Cours de Physique intitulé *A compendious System &c. c'est-à-dire, Abrégé Systématique de Philosophie naturelle, avec des notes, qui contiennent les démonstrations mathématiques, & quelques remarques additionnelles.* Par J. Rowning Maître aux Arts. In 8. Cet ouvrage est divisé en quatre parties, qu'on débite séparément. La première roule sur les propriétés de la matière, les loix du mouvement, & les principes des Mécaniques. Les corps fluides, l'air, & les météores font le sujet de la seconde. Il s'agit dans la troisième de la lumière & des couleurs, & enfin dans la quatrième des principes de l'Astronomie.

L'étude des Insectes fait tous les jours de nouveaux progrès. Il y a à Londres une Société de Curieux, qui s'assembent pour se communiquer les découvertes qu'ils font sur les Papillons, &c. L'un des principaux Membres de cette Société a cru devoir rendre publiques ses recherches sur des Animaux, qui sont trop peu connus pour être assez admirés. Il publie tous les mois pour un écu quatre planches gravées & enluminées d'après nature, & imprimées sur du papier en forme d'Atlas. Ce Recueil aura pour titre *A Natural etc.* c'est-à-dire, *Histoire naturelle des Chenilles et des Papillons de l'Angleterre avec les plantes, les fleurs, et les fruits, dont elles se nourrissent, et où on les trouve.* Mr. Wilks, à qui nous devons ce bel ouvrage, promet d'ajouter à la fin une histoire complète des diverses espèces, que les planches représentent, & d'indiquer les tems de leurs transformations, la manière de les trouver, de les élever, de les conserver, & de les nourrir, les diverses plantes qu'elles recherchent, & en un mot tout ce qui a quelque rapport avec leur histoire naturelle.

Quel dommage que dans le Recueil le plus vaste des productions de la Nature, qui soit venu jusqu'à nous, on ne trouve point cet ordre méthodique & cet esprit de discussion, qui sont peut-être les principaux avantages de notre Siècle sur ceux qui l'ont précédé. Mais pourquoi nous abandonner à des regrets superflus? Un Auteur déjà connu par une Edition estimée d'un *Traité de Théophraste* (a), va devenir le *Plin* de l'Angleterre. Il annonce du moins un nouveau *Recueil d'Histoire naturelle* en trois volumes in folio. Les descriptions, qui entreront dans cet Ouvrage ont été ou faites sur les corps mêmes, que Mr. Hill a rassemblés dans divers voyages entrepris uniquement dans cette

(a) Voy. Bib. Hist. Tom. XXVII. p. 429.

cette vue, ou reçues de ses correspondans en différentes parties du monde, ou enfin tirées des cabinets des plus célèbres Naturalistes. L'Auteur n'aura garde d'oublier les vertus & les usages de ces Substances pour les Arts & surtout pour la Médecine. Il recherchera les propriétés trop négligées de diverses Substances que nous possédons, & tâchera de découvrir plusieurs remèdes connus autrefois & perdus depuis. Cet Ouvrage sera enrichi de figures en taille douce. Le premier volume sera pour les fossiles; le second pour les plantes; & le dernier pour les Animaux. Le prix de la souscription est de vingt cinq shelings pour chacun des volumes; mais par une discrétion assez rare on ne demande aux Souscripteurs que leurs noms, & on ne recevra leur argent qu'en leur remettant chacun des volumes. Pour intéresser les Savans au succès de cet Ouvrage, Mr. Hill les prie de lui communiquer leurs observations, & s'engage à leur en faire honneur.

Sans les Mémoires des Sociétés Savantes, nous ne pourrions espérer de pareils ouvrages. Trésors précieux mais immenses de travaux & de découvertes, ces Mémoires ne sont malheureusement par leur prix que pour un petit nombre de Savans. Aussi ne peut-on que savoir gré à ceux qui s'attachent à en rendre l'usage plus commun en les abrégeant, & plus avantageux, en y introduisant un ordre, qui ne peut se trouver dans les originaux. Divers Auteurs nous ont donné dans différentes vues, & suivant divers plans des *Abrégés des Transactions Philosophiques*. Celui qui est le plus étendu & qui passe pour le meilleur a été composé successivement par Mrs. Lowthorp, Jones, Eames, & Martin. Ce dernier vient de continuer ce Recueil depuis l'année 1732 où il finissoit jusqu'en 1743 inclusivement. Sa continuation consiste en deux nouveaux volumes in 4 qui sont le huitieme & le neuvieme de l'Ouvrage entier. Les matieres y sont disposées

dans un ordre méthodique, sous les chefs généraux des Mathématiques, de la Physiologie, de la Médecine & de l'Histoire. Peut-être trouvera-t-on dans ces nouveaux volumes quelques Pièces, qui n'auroient pas dû être séparées les unes des autres. Mais on doit excuser de légères imperfections dans un Ouvrage, qui exige tant de connoissances, tant de soins, & surtout tant de patience.

Les faiseurs de Dictionnaires ne méritent pas moins que les faiseurs d'Abrégés d'être jugés avec indulgence. Elle doit être pour les uns & pour les autres proportionnée à la foible reconnoissance avec laquelle on jouit de leurs travaux. Le Trésor de *Henri Etienne*, quelque vaste qu'il soit, n'est cependant pas entièrement complet : l'ouvrage d'un homme l'est-il jamais ? Plusieurs mots y sont omis ; l'explication de plusieurs autres n'y est pas accompagnée de passages d'Auteurs, qui l'éclaircissent & qui la confirment. Quelquefois les autorités rapportées ne sont pas les meilleures qu'on eût pu choisir ; & souvent le nom seul de l'Auteur, où un mot se trouve, laisse le lecteur, qui veut s'instruire par lui même, dans l'embarras de feuilleter peut-être inutilement de gros volumes. Il faut que la langue Greque soit extrêmement riche, & que le goût critique soit bien difficile à contenter, puisque malgré les quatre volumes *in fol.* de ce Trésor on a trouvé moyen de faire une récolte assez abondante, pour remplir deux nouveaux volumes du même format. En voici le titre *Appendix ad Thesaurum Græcæ Linguae ab Henrico Stephano constructum, & ad Lexica Constantini & Scapulæ studio & labore Danielis Scotti J. U. D.* Le même Auteur avoit publié il y a quelque tems *A new Version, &c.* c'est-à-dire, *Nouvelle version de l'Evangile de St Mathieu, avec des notes pour justifier la manière dont on l'a traduit, & pour éclaircir par les meilleures autorités le sens & la pureté des expressions de l'O-*
rigi-

original. On y trouve aussi un examen des Notes du Dr. Mill sur cet Evangéliste.

Il y a quelques mois qu'on a imprimé ici en François & en Anglois un livre de l'Auteur du *Télémaque*, qui renferme des vérités aussi importantes que négligées. C'est un *Examen de conscience pour un Roi*, écrit pour l'usage de Mons^{seigneur} le Duc de Bourgogne, puis Dauphin de France, Pere de Louis XV. par feu Mr. de Fénelon Archevêque Duc de Cambray, Précepteur des Enfans de France, &c avec la vie de l'Auteur, une liste complète de ses ouvrages, & des mémoires de sa famille. Pièces qui n'ont jamais été publiées auparavant. In 8o. La lecture de cet Ouvrage ne permet pas de douter de son authenticité, & ceux qui connoissent la manière d'écrire de Mr. de Fénelon auroient pu se passer de cet avis, que nous croyons devoit transcrire :

„ L'examen de conscience pour un Roi, qu'on vous
 „ donne ici, est une pièce authentique de Mr. de Fé-
 „ nelon Archevêque de Cambray, qui étoit actuelle-
 „ ment imprimée en Hollande, pour être jointe à la
 „ belle Edition de son *Télémaque*, avec la vie de
 „ l'Auteur & la Liste complète de ses Ouvrages aussi
 „ de mains sûres. Ces pièces ayant été supprimées alors
 „ par ordre des Ministres de France, par des raisons
 „ dont il est inutile de prévenir le Lecteur, & un heu-
 „ reux hazard les ayant fait tomber entre les mains du
 „ Libraire, on auroit cru fait tort au Public de le
 „ priver de pièces si curieuses, & qui en quelque fa-
 „ çon complètent les Ouvrages de l'illustre Auteur.
 „ L'original imprimé en Hollande est entre les mains
 „ du Libraire, pour servir de preuve à quiconque
 „ voudra se convaincre de la vérité du fait. Cet
 „ examen vient de reparoitre en Hollande.

Que les Poètes médiocres se plaignent que ceux qui les ont précédés leur ont enlevé tous les sujets : les grands Génies n'en manqueront jamais. Mr. Mallet

assez connu des gens de goût par ses Tragédies, & des Savans par sa Vie du Chancelier *Bacon* vient de faire voir, que qui connoît le coeur humain sait se frayer vers lui des routes toujours nouvelles. C'est par l'exécution qu'il a prouvé la possibilité de la chose; & ceux qui craignent d'être attendris feront bien de ne pas lire *Amyntor and Theodora*, &c. c'est-à-dire *Amyntor & Théodore, ou l'Hermite; Poème en trois chants. In 4.* Un sage vertueux, qui victime d'un zèle aveugle a été forcé de s'exiler dans une des Iles Occidentales de l'Ecosse, & d'abandonner avec sa Patrie à la rage d'un persécuteur inhumain une Epouse & une fille chéries, sauve sans le connoître du naufrage & de la mort le fils de cet ennemi. Celui-ci digne d'un meilleur Pere, amant & aimé de la fille de son libérateur, ne revoit le jour que pour pleurer son amante, qu'il croit enseveli dans les flots d'où on l'a tiré. Ses regrets & ses vertus touchent le coeur de l'illustre exilé. Il ne peut le haïr, il le console, il devient son ami. Ils mêlent leurs larmes, ils se communiquent leurs sentimens, & par une heureuse révolution retrouvent cette fille, que des bergers ont sauvée, & que le Ciel rend à la tendresse d'un Pere & à la passion d'un Amant.

On vient d'exécuter pour le Théâtre Anglois, ce que divers Auteurs ont fait pour le Théâtre François. C'est une analyse des Tragédies & des Comédies les plus estimées, avec un court jugement sur chacune d'elles. Le titre de l'ouvrage est *A Companion to the Theatre* &c. c'est-à-dire *Le Guide du Théâtre, ou Analyse des Pièces les plus célèbres, où l'on développe le plan les caractères & les incidens de chacune d'elles. Avec des remarques historiques, critiques, & morales. 2 vol. in 8.*

H A Y E.

Jean Neaulme, Libraire à la Haye a achevé d'imprimer le Tome III. de l'Histoire Militaire du Prince Eugene, du Duc de Marlborough & du Prince d'Orange

range & de Nassau-Frise, contenant les Faits nouveaux & remarquables qui ne se trouvent pas dans les deux premiers Volumes. Le tout comparé & mis en parallèle avec ce que Folard, Quency, Feuquières, & les autres Auteurs Militaires ont écrit depuis, relativement à cette Histoire &c. par Mr. Rouffet, Membre de l'Académie Impériale de St. Petersbourg & de l'Ancienne Société Royale de Berlin; dédiée à S. A. R. le Duc de Cumberland.

Ce Volume qui sert de supplément & de correctif aux deux premiers, a été proposé par souscription, il y a déjà du tems. Nous ne pouvons en donner une plus juste idée que celle qu'en donne naturellement l'Auteur même, dans un *Avertissement*, qu'il a mis à la tête. Voici ce qu'il contient.

Lorsque j'ai publié l'*Histoire Militaire* de ces grands & vaillans Généraux de notre Siècle, pour servir de second Tome aux *Batailles du Prince Eugene*, gravées par Huchtenburg, & décrites par Mr. Dumont, ces Héros étoient encore pleins de vie. Ils n'en ont pas été offensés, & le premier m'a fait la grace de m'en témoigner sa Satisfaction. On peut bien croire, que dans de telles circonstances, un Ecrivain est obligé à une certaine Retenue, qui s'éclipse avec le tems, & laisse la liberté de dévoiler la vérité, qu'on n'avoit point trahie, mais qu'on avoit été obligé de ne pas exposer dans tout son jour. Les plus grands Hommes ne sont pas sans défauts. Ainsi ils ne peuvent prétendre d'être à couvert de la critique de la Postérité, si leurs Contemporains leur ont prodigué l'encens. Voilà la première raison qui a fait former le plan de ce troisième Volume. Une autre aussi juste, a été de satisfaire aux desirs de ceux qui avoient les deux premiers Volumes, auxquels manquent les Actions Militaires de ces Héros & surtout du premier depuis sa glorieuse paix de Carlowitz. Notre dessein est donc de donner ici, la

suite de leur Histoire Militaire, d'y joindre les Anecdotes les plus intéressantes de leur vie civile & domestique; & en repassant les grands événemens de leur Histoire, les Sièges, les Batailles, les Négociations, &c. auxquels ils ont eu part, de transmettre à la Postérité les Jugemens qu'on en a portés, les Suites qu'elles ont eues, & la Conduite qu'ils ont gardée, Rempli d'admiration pour leurs Actions héroïques, mais exempt de Haine ou d'Affectation particulière pour l'un ou pour l'autre, nous nous flattons, que nos Lecteurs trouveront que nous avons suivi, autant qu'il a été possible, le Flambeau de la vérité porté par l'Impartialité la plus équitable. C'est pour y réussir d'autant mieux que nous avons consulté les gens de l'Art, même chez les Ennemis, contre lesquels ils ont eu à combattre; le Chevalier *Foland*, le Marquis de *Feuquières*, Mr. de la *Colonie*, qui ont servi en même tems, en *Flandres*, en *Allemagne*, en *Italie* & ont été témoins oculaires & capables d'en juger, nous ont fourni les Critiques que nous rapportons, & ont redressé les fautes qui pouvoient se trouver dans des Relations trop partiales.

Enfin nous avons jugé à propos, de mettre les Lecteurs au fait de l'Injustice de l'invasion de la Monarchie d'*Espagne*, & de la justice des Armes de la *Grande Alliance* pour la défense de la *Liberté de l'Europe*, & la conservation de l'*Equilibre* du pouvoir, qui, de l'aveu de la Cour de *France* (a), ne peut subsister, dès qu'on entreprendra de diminuer la puissance de la Maison d'*Autriche*; nous nous sommes un peu étendu sur les Circonstances des Traitez de Partage & du prétendu Testament du Roi Catholique *Charles II.* Tout ce qui s'est passé en Europe depuis la fatale Paix d'*Utrecht* & ce qui s'y passe encore; dont on ne peut s'en prendre

(a) Dans l'Article X. du Traité définitif de Vienne de 1735.

dit qu'à la Jalouſie, la Cupidité & l'Ambition de trois ou quatre Miniſtres de la Reine *Anne*, juſtifie les grands motifs qui ont déterminé la prudence du Roi *Guillaume* & des Etats Généraux des *Provinces-Unies*, à armer tout l'Europe, contre la *France*; qui ſans la Trahiſon des *Torſ*, auroit été réduite à l'heureuſe néceſſité de ne plus troubler ni le repos de ſes voiſins, ni la tranquillité de l'Europe.

Peut-être la Providence a-t-elle deſtiné le fidèle Miniſtère du Roi *George II.* & le bras du vaillant Duc de *Cumberland*, pour achever ce qu'auroient eu la gloire d'exécuter les invincibles *Eugene* & *Marlborough*. On ne doit pas être étonné ſi, quoique le nom de *S. A. S.* le Prince d'*Orange* ſe trouve dans le titre de ce Volume, on n'en a fait mention qu'en paſſant; le malheur qu'il eut de périr dès l'entrée d'une ſi belle carrière, ne nous a rien laſſé à ajouter à ce que nous en avons dit dans le Tome II.

CATALOGUE des Nouveaux *Livres François*
qui ſe trouvent chez *J. WETSTEIN.*

- Bibliothèque Choïſie & Amuſante*, 12. Tome ſecond.
Dictionnaire de Mythologie pour l'Intelligence des Poètes, &c. 12. II vol. Paris.
Géographie univerſelle par *Hubner* traduite de l'Allemand. 8. VI Tom.
Hïſtoire de l'Académie Royale, des Sciences, l'Année 1743 avec les *Mémoires de Mathématique, & de Phyſique* pour la même Année 4 Paris. On a ajouté à ce volume le Tome V de la Table générale, 4.
Mémoires d'une Fille de qualité, qui ne s'eſt point retirée, du Monde par le Chev. de *Mouhy*, 12 IV Tomes.
— de la Vie du Lord *Lovat*, Relation de la conduite du ſeu Comte de *Kilmarnock*, & Manière de procéder dans la Chambre des Pairs, 8.
Ouvres de Tacite, traduites en François avec des notes Politiques & Hiſtoriques par *Mr. Amelot de la Houſſaye*, Nouvelle Édition, 12. IV Tom.
Rollin Hiſtoire Romaine, continuée par *Mr. Crevier*, le Tome quatorzième, 12.
Vrais Principes de la Langue Françoisè, où la Parole réduite en Méthode conformément aux Loix de l'Uſage, par *Mr. l'Abbé Girard*, 12.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I.	L IVRE de THEOPHRASTE <i>sur les PIERRES en grec, accompagné d'une Traduction en Anglois</i>	Page 3
II.	POEME <i>sur les Troubles de la SICILE</i> par PIERRE d'EBULO <i>tiré d'un Manuscrit.</i>	17
III.	EXPLICATION <i>de ce que ST. PAUL dit contre les Ordonnances Humaines; Colloff. II.</i>	24
IV.	MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES de SUEDE pour les Années 1742 & 1743.	48
V.	RELATION d'un VOYAGE fait en EGYPTE par le Sr. GRANGER, en l'année 1730.	69
VI.	DESCRIPTION du VENTILATEUR par Mr. HALLÉS.	87
VII.	MEMOIRES <i>sur les NOUVELLES DECOUVERTES qu'on a faites par raport à l'ELECTRICITE.</i>	104
VIII.	HISTOIRE GENERALE des VOYAGES. le Tom. III.	116
IX.	LETTRE d'un BIBLIOTHECAIRE de GENEVE <i>sur une Dispense singuliere de CLEMENT VI.</i>	133
X.	TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'année 1744. Second Extrait.	152
XI.	LETTRES d'UN FRANÇOIS.	199
XII.	LETTRE au sujet du Livre intitulé <i>La Nécessité du Culte Public &c.</i>	202
XIII.	NOUVELLES LITTERAIRES.	231

T A B L E DES MATIERES.

- Aconit** (l') à fleur bleue. Plante ainsi nommée, & connue ordinairement sous le nom de Napel, *Part. I. 9.*
Regardée comme très venimeuse dans le Climat d'Uplande, *ibid.*
Adam, regardé comme le premier inventeur des Lettres, *Part. I. 36.*
- Aiman**. Effets singuliers de divers Aimans artificiels, *Part. I. 165.* Moyens de perfectionner les Aimans naturels. 166.
- Air**. Moyen de le renouveler dans les Hôpitaux, les Vaisseaux, &c. *Part. II. p. 87.* Voyez *Ventilateur*. Quelles conditions doit avoir l'air que nous respirons, 98. & *suiv.*
- Alberti** (Jean). Extrait de son Edition du *Lexique d'Hésychius*. *Part. I. 65*, & *suiv.* Secours qu'il a eus pour faire cet Ouvrage, 70. Divers échantillons de ses Notes. 72: Voyez *Hésychius*.
- Albuquerque** (Alphonse d'). Conquêtes qu'il fait dans les Indes Orientales, *Part. I. 200.*
- Alstroem** (Mr. Jonas). Brebis & Chevres qu'il a fait venir des Pays étrangers pour en peupler la Suède, *Part. II. 67.*
- Amarose**. Maladie ainsi nommée. Voyez *Ribe* (Mr.).
- Ame**. Système suivant lequel l'Ame de l'Homme n'est qu'un Être purement passif, qui dépend du jeu des Organes & des impressions du Corps, *Part. I. 141.*
- Amour** (la Famille de l'). Description d'une Secte ainsi nommée, *Part. I. 26*, & *suiv.*
- Anderfon** (Jean), Premier Bourguemaitre de Hambourg. Extrait de sa Description de l'Islande, du Groenlande & du Détroit de Davis, *Part. I. 75.* Lieu de sa naissance, *ibid.* Son penchant pour l'Histoire Naturelle, *ibid.* Charges auxquelles il parvient, *ibid.* & *suiv.* Il assiste au Congrès de Bade, 76. Ses études favorites, *ibid.*
- Anemoscope**, ou Instrument qui sert à connoître la direction & la force du Vent, *Part. I. 164.*
- Angleterre**. Idée de son Gouvernement, *Part. II. 183.*
Abus dans l'Élection des Membres du Parlement, & moyen d'y remédier, 184, & *suiv.* Condescendance du Parlement pour le Ministère, 191.
- Anglois**. Leur caractère, *Part. II. 181.* Cause de leur humeur mélancolique, 182. En quoi consiste leur Liberté, 187, & *suiv.* Si les Anglois sont plus libres que les François, 189, & *suiv.* Caractère des Petits-maitres Anglois, 199,

- 199, *Et suiv.* En quoi les Anglois doivent céder le pas aux François pour les productions de l'esprit, *Part. II. 68.*
- Animaux** (les) transportés dans des Pays étrangers dégènerent à la seconde ou troisieme génération, *Part. II. 68.*
- Antoine** (Nicolas), brûlé à Geneve en 1632. Relation historique de sa Vie & de son Procès, *Part. I. 49, Et suiv.*
- Lieu de sa naissance, 51. Il se fait Protestant, *ibid.* Il embrasse intérieurement le Judaïsme, & pourquoi, *ibid.*
- On refuse de le circoncire, 52. Il devient Précepteur des Enfans de Mr *Diodati*, *ibid.* Il obtient l'Eglise de Divonne dans le Pays de Gex, 53. Sa mélancolie dégènera en folie, 53. Il est mis en prison à Geneve, 54. Lettre du Ministre *Ferry* en sa faveur, 54. Et de *Mestruat* Ministre à Paris, 57. Requête que présente *Antoine* au Conseil de Geneve, 58, *Et suiv.* Sa Confession de Foi, 62, *Et suiv.* Il est condamné à être étranglé & brûlé, 64. Teneur de la Sentence, *ibid.*
- Arbres** trouvés sous terre dans de l'argille, & dont toutes les branches n'étoient qu'une espèce de Bol de couleur brune, *Part. II. 42.*
- Abestos.** Voyez *Lapis Amiantus.*
- Benzelfierne** (Mr.) Ses remarques sur quelques Mines d'Or découvertes en Suède, *Part. I. 21.*
- Berne.** Grand nombre de Manuscrits bien conditionnés qui se trouvent dans la Bibliothèque de cette Ville, *Part. II. 18.*
- Beffars.** A quoi on donnoit autrefois ce nom, *Part. I. 38.*
- Ble.** Méthode aisée pour le conserver, *Part. II. 61.*
- Bois** incombustible, *Part. I. 21.*
- Bolen** (Anne de). Voyez *Henri VIII.*
- Bonne-Espérance** (le Cap de). Par qui & en quel tems il a été découvert, *Part. I. 195.*
- Brebis** d'Islande. Infinité particuliere de ces Animaux pour se défendre du froid, *Part. I. 79.* Celles d'Egypte ne font pas plusieurs portées par an, *Part. II. 75.*
- Brandt** (Mr. George). Idée de ses Observations Chimiques, *Part. I. 17.*
- Breslin** (Mr.) donne le dessein d'un Moulin à bras, *Part. II. 82.*
- Browall** (Mr.). Ses remarques sur la fumée qui s'élève des Mines de Fahlun, *Part. II. 81.*
- Burman** (Mr. P.), le Jeune. Ouvrage de lui, *Part. I. 234.*
- Cabral** (Pedro Alvares). Expéditions de cet Amiral Portugais dans les Indes Orientales, *Part. I. 197, Et suiv.*
- Cacheloe.** Remarques sur ce Poisson, *Part. I. 85.*
- Caire.** Particularités touchant cette Ville, *Part. II. 82.*
- Ca.

Canaries (les les). Combien il y en a, leur situation, depuis quel tems elles sont connues, leurs anciens Habitans, leur fertilité, & ce qu'elles ont de remarquable, *Part. II. 121, & suiv.*

Canigou. Expériences faites sur cette Montagne du Roussillon qui est la plus élevée des Pyrénées, *Part. I. 162.*

Cans (Diego) trouve la Rivière de Congo, *Part. I. 195.*

Ses autres découvertes sur la Côte de Guinée, *ibid.*

Castro (Don Jean de). Journal qu'il a laissé du Siège de la Ville de Diez, *Part. I. 202.* Il emprunte une somme considérable de la Ville de Goa sur l'hypothèque de ses Mous-taches, *ibid.* Son grand désintéressement, *ibid.*

Castaneda (Hernan Lopez de). Son Ouvrage, *Part. I. 192.*

Caves. Moyen de donner de l'air aux Caves, *Part. II. 17.*

Cédernhielm (Mr. le Baron), cité, Ses remarques sur le Coucou, *Part. II. 17.*

Celsius (Mr.). Ses expériences sur le changement que souffre la longueur des Perches de bois par la violence du froid & par l'excès de la chaleur, *Part. I. 2.* Ses Observations sur l'Hiver de 1740. 17. Expériences qu'il a faites dans les Mines de Fahlun à l'aide du Barometre, 180. Il détermine la longitude d'Upsal, 20. Bons conseils qu'il donne pour régler les Thermometres, *Part. II. 55.* Sa Description d'une Triple Iris, 56. Son calcul de la différence des Longitudes d'Upsal & de l'Île de Bourbon, 57. Il détermine la Longitude de Jorisco, 64.

Champignons. Observations sur leur propagation, *Part. II. 155, & suiv.* Cause des accidens qu'ont éprouvés divers personnes après en avoir mangé, 157, 158.

Chapelle (Mr. Armand Reishelau de la). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur, *Part. I. 87. Voyez Caste Public.* Lieu de sa naissance, 88. Il se retire de France en Angleterre, *ibid.* Son éducation, *ibid.* Il fait les fonctions de Pasteur à 17 ou 18 ans, *ibid.* Il va en Irlande, *ibid.* Il est appelé à Wandsworth & delà à Londres, *ibid.* Son mariage, *ibid.* Il est appelé à la Haye, *ibid.* Tema de sa mort, 89. Idée de son caractère, *ibid.* Comment on prouve par lui-même & par les éloges qu'on lui donne, qu'il ne sauroit être l'Auteur du Livre de la Necessité du Culte Public, &c., *Part. II. 202, 203.* Accusé de calomnies, 204, & suiv. Ses brutalités, ses invectives, & ses contradictions, 214, 215. Ses faux raisonnemens, 215, & suiv.

Chapelles. Pourquoi toutes les Boutiques d'imprimeurs portent le nom de Chapelles en Angleterre, *Part. I. 49.*

Charles XII, Roi de Suède. Extrait d'un Ouvrage où l'on don-

- donne la Vie de ce Prince, *Part. I. 113, & suiv.* Idée de
 ses exploits militaires, 114, & suiv. Quelle fut la cause
 de la perte de son Armée à la Bataille de Pultawa, 121.
 Traits particuliers de sa vie & de son caractère, 133, &
 suiv. Son plus grand défaut, 137;
Chevilles particulieres qui firent beaucoup de mal à la Sué-
 de en 1741, *Part. II. 51.*
Chevaux. Petite Espèce de Chevaux particuliers à l'Islan-
 de, *Part. I. 79.*
Chouettes (les) abondent en Islande, *Part. I. 80.*
Cigue. Dangereux effets de cette Plante, *Part. II. 158, 159.*
Ciment qui n'a rien de cher ni de rare, *Part. II. 82.*
Clément VI. Lettre d'un Bibliothécaire de Geneve sur une
 Dispense singuliere de ce Pape, *Part. II. 133.*
Cole que font les Lapons, *Part. I. 13.*
Colon. Maladie de cet Intestin causée par la matiere sterco-
 rale qui s'y étoit endurcie, *Part. II. 58.*
Comete. Observations sur la Comete de 1744. *Part. II. 164.*
Convulsions. Remede contre les Convulsions. Voyez *Musé.*
Coquilles. Dureré de certaines Coquilles, *Part. I. 167.*
Coral. D'où on le tire, *Part. II. 14.*
Coucou (le) s'empare du Nid de quelques autres Oiseaux,
Part. I. 17.
Couleur de la Peau. Voyez *peau.*
Crapaut trouvé dans la profondeur d'un Rocher d'une pier-
 re fort dure, *Part. I. 22.*
Cristal qu'on tire de l'Islande, *Part. I. 78.*
Culte public parmi les Chrétiens. Extrait d'un Ouvrage où
 Mr. de la Chapelle établit la nécessité de ce Culte, *Part.*
I. 87. Lettre aux Auteurs de ce Journal au sujet de ce Li-
 vre, *Part. II. 202.*
Gunna (Nunno de) se rend maître de Diez, Place importan-
 te & l'objet de tous les desirs des Vice-Rois Portugais
 dans les Indes, *Part. I. 201.*
Dilex (Barthélemi). Tems auquel il découvrit le Cap de
 Bonne-Espérance, *Part. I. 125.*
Eau. La quantité de cet Élément diminue, *Part. II. 61.*
Ebulo (Pierre d'). Ouvrage de cet Auteur, *Part. II. 18.*
Eclipses. Nouvelle Méthode pour calculer les Eclipses du
 Soleil & des autres Astres, *Part. II. 161, & suiv.*
Egypte. Extrait d'un Voyage fait en Egypte, *Part. II. 69.*
 S'il est vrai qu'elle soit extrêmement fertile, 72. Les
 terres n'y produisent pas deux récoltes comme on l'a
 cru, *ibid.* Maladies qui y règnent, 76. Grôtes sépulcra-
 les qu'on trouve dans les Montagnes de la Haute Eryp-
 te,

- te, 77. Combien il y avoit de Villes habitées en Egypte du tems d'Amasis, 78, 79. Voyez *Egyptiens*.
- Egyptiens* (les) ne sont pas les inventeurs des Lettres & des Arts, *Part. I.* 36. Quelle est leur nourriture ordinaire, *Part. II.* 73, 74. Voyez *Egypte*.
- Ebreuschwerdt* (Mr. le Capitaine). Ses expériences sur le différent degré de force de la Poudre que l'on prépare dans les différens Pays de l'Europe, *Part. I.* 8. Il propose une nouvelle maniere de se retrancher, *Part. II.* 66, 67.
- Electricité*. Ouvrage sur cette matiere, *Part. I.* 233. Homme paralitique guéri après 15 ou 20 électrifications, *ibid.* & *suiv.* Mémoire sur les nouvelles découvertes qu'on a faites par rapport à l'Electricité, *Part. II.* 104. Titres de divers Ouvrages sur l'Electricité, 114, & *suiv.*
- Emeraude*. Propriétés particulieres de ce Pierre, *Part. II.* 10.
- Enfans*. Danger qu'il y a de les emmailloter d'une maniere trop serrée, *Part. II.* 101.
- Engel* (Mr. Samuel), Membre du Conseil Souverain de la République de Berne. Ouvrage qu'il publie, *Part. II.* 18.
- Epilepsie* des Enfans. Cause particuliere de cette maladie, *Part. II.* 58.
- Escarboucle*. Merveilles attribuées à cette Pierre, *Part. II.* 9, 10. Ce que les Anciens entendoient par ce nom, *ibid.*
- Exostose* qui ayant résisté à tous les secours de l'Art, tomba d'elle-même quand on n'y toucha plus, *Part. II.* 55.
- Elvins* (Mr.). Ses Observations sur la rapidité des Rivieres, *Part. I.* 19. Sa Dissertation sur les effets des Machines à eau, *Part. II.* 52. Son Mémoire sur les Chainettes, *Part. II.* 69.
- Fagot* (Mr.). A quel égard il propose d'imiter la police de la Chine, *Part. II.* 51.
- Faigaux* (Mr.) Pasteur de l'Eglise François de Schwabach. Extrait de quelques-uns de ses Sermons, *Part. I.* 214.
- Femmes*. Leurs belles qualités, *Part. I.* 144. Comment elles triomphent des Hommes, 145.
- Ferry* (Mr.), Ministre Protestant à Metz, *Part. I.* 51. Voyez *Antoine* (Nicolas).
- François*. Leur liberté comparée avec celle des Anglois, *Part. II.* 189, & *suiv.* & 193. Description d'un Petit-maitre François, 200.
- Geneve*. Faux zele des Protestans de Geneve, *Part. I.* 50.
- Granger* (Mr.) Extrait de sa relation d'un Voyage fait en Egypte, *Part. II.* 698. Pays qu'il a parcourus, *ibid.* & *suiv.* A quels égards on peut le regarder comme véritablement Original, 71.

Groenlandois. Comment ces Peuples se gouvernent, p. 286.

HENRI VIII. Roi d'Angleterre. Lettres de ce Prince à Anne de Bolen, *Part. I. 29, & suiv.* Si cette infortunée Princesse étoit coupable d'infidélité. Lettre qu'elle écrivit au Roi, & qui peut répandre quelque lumière sur ce sujet, *31, & suiv.*

Hésychius (*Léxicus d'*) avec des notes, &c. Extrait de cet Ouvrage, *Part. I. 65.* Si cet Auteur a été Chrétien, *67.* Incertitude où l'on est sur le tems auquel il a vécu, *68.* Voyez **Alberti** (*Jean*).

Huitres. Ressemblance entre les Lits d'Huitres & la Plante nommée *Opuntia*, *Part. I. 169.* Quelle est la date des Bancs à Huitres de Colchester, *Part. II. 65.*

Klingenstroem (*Mr.*) démontre la converse d'un Théorème de *Mr. Elvius*, *Part. II. 54.*

Lapis Amianthus, ou *Linum sassile asbesticum*, qu'on trouve dans l'île d'Anglesey, *Part. I. 42.* Si c'est la même chose que l'*Asbestos* des Anciens, *ibid.*

Lettres d'un François. Extrait de cet Ouvrage, *Part. II. 179.* Correspondances de l'Auteur, *180.* Matières dont il traite, *ibid. & suiv.* Idée générale de cet Ouvrage, *181.* Eloges que mérite l'Auteur, *189.*

Lin incombustible. Remarques sur cette sorte de Lin, *Part. I. 41, & suiv.* Voyez *Lapis amianthus*.

Linnaeus (*Mr.*) Son éloge, *Part. I. 5.* Idée de son *Métaphore* sur la manière de faire réussir les Plantes étrangères en Suède, *ibid.* Sa description d'une Mouche qui s'attache aux Rennes, *10.* Examen critique de ses Calculs météorologiques, *11.* Son Histoire naturelle d'une espèce de Rats, *12.* Harangue où il fait voir l'utilité de l'Histoire Naturelle, *15.* Idée abrégée de son Histoire des Fourmis, *Part. I. 16.* Plantes Médicinales qu'il a rangées, selon la diversité de la culture, *18.* Plantes qu'il a trouvées en Suède, *20.* Son Histoire du Lilionarcille des Indes à fleur rouge, *A. H. 52.*

Loi Cérémonielle. Explication de ce qu'en dit *St. Paul*, *Part. II. 24, & suiv.*

Mélange Harleyen, &c. Extrait du Tome III. de cet Ouvrage, *Part. I. 23.*

Mér Rouge. Son eau beaucoup moins salée que celle des autres Mers, *Part. II. 26.*

Montagnes. Celles qui sont le plus élevées produisent presque dans tous les Climats les mêmes Plantes, *Part. I. 6.*

Montesquieu (*Mr. le Président de*). Ses Observations sur des Pierres, *Part. I. 159.* Découverte qu'il a faite d'une Plante aquatique qui n'avoit pas encore été décrite, *161.*

Musc.

Musc. Sa vertu contre la Rage, lorsqu'on le donne en suffisante quantité, *Part. I. 124.* Succès qu'il a dans les Convulsions, *ibid.* En quoi il ressemble à l'Opium, quoique moins dangeux, 125. Maniere dont il agit, 126. Expériences qui confirment ses bons effets, *ibid. & suiv.*
Muschenbroek (Mr.) Expérience singulière qu'il a faite sur l'Electricité, *Part. II. 110.*

Napol. Voyez *Aquit.*

Negres. Couleur de leur Peau. Voyez *Peau.*

Nordenberg (Mr.) Conseil qu'il donne aux pauvres gens du Nord pour leur faire trouver leur subsistance, *Part. I. 20.*
 Donne le dessin d'une nouvelle Balance hydrostatique, *Part. II. 52.*

Papier. Son origine, *Part. I. 38, & suiv.* Plante dont on le tiroit, 39. Temps auquel cette découverte a été faite, *ibid. & suiv.* Les différentes sortes de Papier avoient autrefois un nom particulier, 40. En quel temps on a trouvé en Europe le secret de faire du Papier avec du vieux linge, *ibid.* Espèce de Papier fait de Lin incombustible, 42, *& suiv.*

Paracelsus. Projet pour perfectionner cette opération, *Part. I. 174.*

Peau. Cause de la couleur de la Peau des Negres, *Part. I. 177, & suiv.* Et sur-tout 180. Plus les Hommes ont la Peau épaisse, plus leur couleur s'écarte de la blancheur, *ibid.* Cause physique de la contenance particulière de la Peau des Noirs, 181. Pourquoi sous la même Zone on n'observe pas la même couleur, 182, *& suiv.*

Petite Vérole. Voyez *Vérole (la Petite).*

Physionomies. Extrait des *Lettres Philosophiques sur les Physionomies*, *Part. I. 137.* Jugement hasardé sur le caractère de l'Auteur anonyme de cet Ouvrage, 138. Comment on prouve qu'il y a des regles pour juger des Physionomies, 140. Conséquences qu'on peut tirer du Système de l'Auteur, 141.

Pierres de figures irrégulières, observées par Mr. le Président de Montesquieu, *Part. I. 159.* Livre de Théophraste sur les Pierres, *Part. II. 3.* Voyez *Théophraste.* Deux moyens généraux que la Nature paroît avoir employés pour la formation des Pierres, 6. Les Pierres des Mines tiennent plusieurs de leurs propriétés des Métaux qu'elles renferment, 9.

Polypes en bouquets. Leur description, *Part. I. 170.*

Polypes en entonnoir. *Part. I. 172, & suiv.*

Prévost (Mr. l'Abbé), Aumonier du Prince de Conti. Jugement sur la Traduction de l'*Histoire générale des Voyages*, *Part. I.*

TABLE DES MATIERES.

- Part. I. 204, & suiv.* Fautes qu'il a commises, 209, *& suiv.*
- R**age. Remede contre cette Maladie. Voyez *Muse*.
- Ribe* (Mr. Edouard,) Médecin du Roi de Suède. Comment il a réussi à guérir une Amaurose, *Part. I. 9.*
 Comment il traite la Petite-Vérole, *Part. I. 14.*
- S**Ermon d'*Adieu* prononcé dans l'Eglise François de Schwabach, Extrait de ce Sermon, *Part. I. 146. & suiv.*
 Et de quelques autres sur divers sujets importants de la Religion, 214.
- Sicile*. Extrait d'un Poëme sur les troubles de Sicile & sur ce qui s'est passé entre l'Empereur *Henri VI. & Tancrede*, *Part. II. 17, & suiv.*
- Soufre*, qu'on tire de l'Islande, *Part. I. 78.* Maniere aisée d'en extraire l'Acide volatil, *Part. II. 152.*
- Suède*. Extrait des Tomes I & II des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Suède*, *Part. I. 3.* Origine de cette Académie, *ibid. & suiv.* Ses Privileges, ses Membres, son objet principal, 4. Comment on peut faire valoir les productions de la Suède, *ibid.* Extrait de la suite des mêmes *Mémoires* pour l'année 1743, *Part. II. 48.* Quelle est la quantité de Blé qu'elle produit, *Part. II. 65.* Perte qu'elle a faites par rapport à ses Mines de Cuivre, 67.
- T**ancrede, Comte de Liche, Fils naturels de Roger, Duc de la Pouille, & Petit-fils du Roi Roger, est élu Roi de Sicile, *part. II. 21.* Teins auquel il fut couronné à Palerme, *ibid.*
- Tenériffe*, Fameuse Montagne qu'on trouve dans l'Ile de ce nom, *Part. II. 129.* Sa hauteur, *ibid.* Ce qu'elle a de remarquable, *ibid. & suiv.* Raisons qui donnent lieu de croire qu'elle s'est formée naturellement, & que l'Ile entiere aura sauté en l'air par quelque embrasement, 132.
- Tourbes*. Plantes auxquelles convient le Terroir marécageux qui produit les Tourbes, *Part. I. 5.*
- Triewald* (Mr.) Son *Mémoire* sur la Houille, *Part. I. 9.* Recommande l'Antimoine pour certaines maladies des Chevaux, 22. Description qu'il donne d'une Mine de terre à foulon, *Part. II. 48.* Cité, 53. Ses remarques sur les Bancs à Huitres de Colchester, 65.
- V**aisseaux. Moyen d'empêcher les Vaisseaux d'être rongés par les Vers, *Part. II. 102, 103.*
- Ventilateur* par le moyen duquel on peut renouveler l'air des Mines, des Prisons, des Hopitaux, des Vaisseaux, &c. Sa description, *Part. II. 87.*
- Vérole* (la Petite). Maniere de le traiter, *Part. I. 14.*
- Upsal*. Longitude de cette Ville, *Part. I. 20.*
- W**olff (Mr.) Lettre de ce Philosophe aux Auteurs de ce Journal, *Part. I. 236.* Et à Mr. Koenig, *ibid.*
- Fin de la Table des Matieres.*

8.

9, 6/10
16.

2. Com-

vi. 1. 9.

1. 14.

ile de

7/10.

de la

214.

2 sur

rede,

100.

1152

émit

ette

res,

1 les

mé-

est

ette

67.

de

ile,

bid,

de

da

de

10

2.

ix